

Université de Nice-Sophia Antipolis
U.F.R. Lettres, Arts et Sciences Humaines et Sociales

Thèse de doctorat
en Littérature générale et comparée

Anatoly Livry

NABOKOV et NIETZSCHE

Directeur de thèse : Patrick Quillier

Date de la soutenance : 04 juillet 2011, 14 h 30

Devant un jury composé de :

René Guerra, Maître de conférence habilité à diriger des recherches, Université de Nice

Philippe Marty, Professeur, Université de Montpellier

Natalia Pakhsaryan, Professeur, Université d'Etat de Moscou Lomonossov

Isabelle Poulin, Professeur, Université de Bordeaux

Patrick Quillier, Professeur, Université de Nice, directeur de thèse

Carole Talon-Hugon, Professeur, Université de Nice

Nietzsche et Nabokov ont de nombreux points communs : tous deux apatrides, ils ont choisi la Suisse comme terre d'exil ; ayant perdu l'un comme l'autre leur père et leur frère, ils ont fréquenté les mêmes milieux bien que séparés d'une génération. Peut donc se poser la question suivante : de quelle manière l'aîné germanophone a-t-il influencé son cadet, écrivain trilingue, passerelle entre plusieurs cultures contemporaines ? C'est à cette question que tente de répondre cette thèse.

Outre les liens directs et indirects grâce auxquels Nabokov a accédé à l'œuvre de Nietzsche, ce travail s'attache à mettre en évidence ce que l'écrivain a réellement tiré de ses lectures nietzschéennes, à savoir la maîtrise parfaite de la culture hellénique, la connaissance des cultes de l'Hellade antique, la compréhension partielle du grec ancien ainsi que, et surtout, une familiarité certaine avec l'œuvre d'auteurs hellènes expliqués par un Nietzsche-éducateur.

Suivant l'opinion développée par Nietzsche dans son premier grand travail, *La Naissance de la Tragédie*, Nabokov choisit Socrate, l'ennemi de Dionysos, comme adversaire. L'anti-socratisme combatif de Nabokov occupe ainsi la première moitié de sa vie, celle d'écrivain russophone. Il en sort victorieux et continue d'avoir recours aux idées nietzschéennes quand il écrit en anglais, les portant à la gloire dans ses *Lolita*, *Ada ou l'ardeur* ou *Feu Pâle*.

Par conséquent, la totalité des notions introduites par Nietzsche dans la philosophie – « Éternel Retour », « volonté de puissance », « petit homme », « surhomme » – prennent place sur les pages de Nabokov jusqu'à y faire apparaître, et plus d'une fois, Zarathoustra le dionysiaque et Nietzsche en personne.

Mots-clés : Nabokov, Nietzsche, Dionysos, Socrate, culture hellénistique, Hellade, anti-socratisme, ...

Nabokov and Nietzsche

Nietzsche and Nabokov have a lot in common: they were both stateless, they chose Switzerland as their country of exile; both lost their father and a brother, they both used to frequent the same circles, even though there was one generation between them. Therefore, the question arises: in what way did the senior of the two, who wrote in German, influence his junior counterpart, a writer working in three languages, bridging many contemporary cultures? This thesis attempts to address this question.

Besides the direct and indirect links, thanks to which Nabokov better understood Nietzsche's works, this dissertation seeks to document what the writer actually did extract from his readings of Nietzsche, attempts to get to grips with the perfect mastery of the Hellenic culture, to explore the ancient Helladic cults, to partly understand ancient Greek, and, above all, to acquire a certain familiarity with the work of Hellenistic writers explained by Nietzsche in his role as an educator.

In keeping with Nietzsche's ideas elaborated in his first masterpiece, *The Birth of Tragedy*, Nabokov chose Socrates, Dionysos's enemy, as the adversary. Nabokov's strong anti-Socratism absorbed him for the first part of his life when he wrote in Russian. He emerged victorious and continued to go back to Nietzsche's ideas when he wrote in English, raising them to glory in *Lolita*, *Ada, or Ardor : a family chronicle* and *Pale Fire*.

As a result, the totality of concepts introduced by Nietzsche in philosophy – “eternal recurrence”, “will to power”, “small man”, “superman” – take their place in Nabokov's works up to the point where they are made to appear more than once embodied in Zarathoustra the Dionysian and Nietzsche.

Keywords : Nietzsche, Nabokov, Dionysos, Socrates, Hellenic culture, anti-Socratism, ...

Note liminaire

Avant de commencer ce travail, il convient de préciser le point suivant :

- Les textes de Nietzsche et de Nabokov en français obéissent souvent à des choix de traduction qui s'éloignent parfois quelque peu du texte original. Sans contester les travaux des traducteurs, nous proposerons ici nos propres traductions de certains passages qui, sans prétendre à une plus grande qualité littéraire, s'attacheront à rester au plus près du texte.

INTRODUCTION

« Quand je veux imaginer le type parfait d'un de mes lecteurs, j'en fais toujours un monstre de courage et de curiosité qui possède en outre quelque chose de souple, de rusé, de circonspect, ce qui constitue l'aventurier et l'explorateur-né. »

F. Nietzsche, *Ecce homo*

En commençant ce travail, nous nous donnons pour objectif de montrer que Nabokov avait une excellente connaissance des mythologies grecque et latine et qu'il maîtrisait, par ailleurs, fort bien les travaux du philosophe allemand Friedrich Nietzsche – mais peut-être, pour respecter la préférence de Nietzsche lui-même, vaut-il mieux parler du philosophe de langue allemande¹.

Nous nous proposons, en outre, de défendre ici une thèse nouvelle : nous croyons, en effet, que la philosophie de Nietzsche constitue pour Nabokov une sorte de fil d'Ariane

¹ « Mes origines déjà m'autorisent à jeter un regard au-delà de toutes les perspectives purement locales, purement nationales ; il ne m'en coûte point d'être un "bon Européen". » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, t. 2, p. 1120. « *Schon meiner Abkunft nach ist mir ein Blick erlaubt jenseits aller bloss lokal, bloss national bedingten Perspektiven, es kostet mich keine Mühe, ein „guter Europäer“ zu sein.* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo, Warum ich so weise bin*, 3 dans KSA 14, 465.

qu'il suivit à travers toute son œuvre. C'est ainsi que, de ses récits de jeunesse ou de son premier roman *Machenka* à ses œuvres plus tardives écrites en anglais, Nabokov peut apparaître comme un écrivain nietzschéen.

L'analyse nietzschéenne de la tragédie n'est aujourd'hui plus aussi polémique qu'avant et certains philologues classiques contemporains n'hésitent pas à s'y référer tout en sachant que tendance extatique et tendance scolastique s'affronteront toujours dans leur vision de la tragédie : nous pensons non seulement à la génération des aînés des hellénistes francophones modernes représentée par Jean Humbert², mais également à Raphaël Dreyfus³ ou à Marie Delcourt-Curvers⁴. Henri Grégoire, en revanche, tout en évoquant Wilamowitz, Zielinski, Rohde ou Burckhardt ne mentionne jamais Nietzsche⁵. Les historiens de l'« École de Paris » proches de Pierre Vidal-Naquet, ainsi Nicole Loraux, proposent une vision particulière de la tragédie⁶. Quant à la réponse d'Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff qui paraît de nos jours être la réponse sagace d'une digne institution face à l'apostat-Nietzsche qui se joint au cortège du Dieu-extarque, cette approche serait tout à fait sortie du cadre historique puisqu'il ne faut en aucun cas oublier le côté trop humain de cette querelle : Wilamowitz appartenant au réseau professoral d'Otto Jahn, adversaire de celui de Ritschl⁷, a éprouvé une envie féroce, profonde car datant de ses vertes années, face aux capacités de Nietzsche⁸, de plus précocement reconnues par une Université, celle de Bâle. Tout *homo sovieticus*, peu importe l'époque de

2 Voir, par exemple, Jean Humbert, « Notices » dans Homère, *Hymnes*, Paris, Les Belles Lettres, 1936, p. 165, n° 1,2, qui renvoie aussi bien à Wilamowitz-Moellendorff qu'à Nietzsche.

3 Raphaël Dreyfus, « Note Introduction générale » dans *Eschyle, Sophocle, Tragiques grecs*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p. XIV.

4 Marie Delcourt-Curvers, « Notice » des Bacchantes dans *Euripide, Tragiques grecs*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1209.

5 Henri Grégoire, « Notice » dans *Les Baccantes*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

6 Cf. Nicole Loraux, *La voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Paris, Gallimard, 1999.

7 Michèle Cohen-Halimi, « Une philologie excentrique » dans *Querelle autour de La Naissance de la Tragédie, Écrits et lettres de Friedrich Nietzsche, Friedrich Ritschl, Erwin Rohde, Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, Richard et Cosima Wagner*, traductions de Michèle Cohen-Halimi, Hélène Poitevin et Max Marcuzzi, Paris, Librairie Philosophique de J. Vrin, 1995, p. 20.

8 *Ibid.*

son existence, est pris d'une véritable angoisse à l'idée d'un génie glorifié de son vivant par une institution, ledit génie n'étant acceptable qu'à l'état de cadavre car maniable : « Je ne comprends pas comment on peut excuser un tel népotisme, un favoritisme inouï à l'égard d'un simple débutant [...]. »⁹.

Cette permanence des références à la pensée nietzschéenne par Nabokov indique que non seulement les images créées par le philosophe allemand (comme le « Surhomme »¹⁰, le « bon Européen »¹¹, « l'homme alexandrin »¹², « l'esprit de lourdeur »¹³ et bien d'autres) trouvent leur reflet sur les pages des œuvres du romancier, mais elle démontre aussi que ni l'analyse fort peu ordinaire de l'Antiquité que proposait le philosophe, ni ses doctrines modernes et extatiques n'étaient étrangères à Nabokov lequel, bien qu'étant un homme fort curieux, ne pouvait suivre les prémices des études « progressistes » paraissant sur la tragédie à la fin de sa vie, l'esprit de ces travaux d'ailleurs lui étant totalement étranger : n'étant point un « scientifique de carrière », Nabokov ne réagissait pas, en qualité de lettré, aux doctrines des nouvelles écoles. Au contraire, une fois sa vision esthétique arrêtée, il l'appliquait en demeurant entièrement fermé aux « intellectuels » contemporains qu'il ne cessera de fustiger, avec son glacial mépris aristocratique, tout au long de ses œuvres : *Pnin*, *Feu pâle* ou *Ada ou l'ardeur* – cette non-réactive attitude « brahmanique » sera largement démontrée sur nos pages.

Par ailleurs, cette référence permanente de Nabokov à la philosophie de Nietzsche permettant de réévaluer l'œuvre du romancier nous aide à considérer sous un jour nouveau ses déclarations civiques, dans lesquelles, par exemple, avec une indubitable dérision d'homme de lettres, il avouait son opinion sur la démocratie.

Certaines des images formées par Nietzsche que nous mentionnions plus haut sont des idéaux non encore réalisés célébrés par le philosophe. Le fait que Nabokov dote ses héros des traits caractéristiques du « Surhomme » ou du « bon Européen » n'est pas

9 Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, *Souvenirs*, cité d'après *Querelle autour de La Naissance de la Tragédie*, *op. cit.*, p. 282.

10 Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1989, Band 4, p. 14.

11 Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain* dans *Œuvres*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, t. 1, p. 651, 704, 868, etc.

12 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *ibid.*, p. 102.

13 Cf. Friedrich Nietzsche, *De la vision et de l'énigme* dans *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 404-408.

anodin : il permet de conclure que le romancier tendait lui-même vers l'idéal surhumain, qu'il aspirait au retour de la tragédie d'Asie en Europe¹⁴ ou à la « méditerranéisation » du Vieux Continent¹⁵.

Pendant plus de deux décennies, en rédigeant son œuvre et en façonnant son héros – « [...] le super-héros [...] »¹⁶ –, Nietzsche ne cessa de prendre en considération le moindre détail de la formation spirituelle ou de l'éducation corporelle du créateur qu'il se proposait de peindre et qui apparaît très souvent comme un *alter ego* du philosophe lui-même. Avec force détails, Nietzsche explique comment ce héros-guerrier doit se comporter envers ses ennemis et ses compagnons d'armes, envers le travail et le repos, envers les femmes et les enfants ; il précise ce qu'il doit lire et manger et comment pratiquer l'exercice physique destiné à soutenir l'acte créatif. Dans cette étude, nous nous proposons de relier les orientations nietzschéennes avec le point de vue de Nabokov quant à l'instruction, la vie quotidienne ou aux entreprises créatrices de ses personnages.

L'existence du héros-guerrier nietzschéen, pas plus que celle du philosophe lui-même (« La guerre est une autre affaire. Je suis de nature guerrière. L'agression fait partie de mes instincts. »¹⁷), ne peut se concevoir sans adversaire. Nietzsche est, en effet, le philosophe des contrastes. Ses œuvres fourmillent d'oppositions entre ce qui est « mauvais » et ce qui est « bon »¹⁸ ainsi qu'entre le « plébéien » et l'« aristocratique »¹⁹. Ce constat nous conduira à analyser ici les images des rivaux du héros nietzschéen de Nabokov ainsi que la relation entre ces deux types opposés de personnages.

14 « Jetzt wagt es nur, tragische Menschen zu sein: denn ihr sollt erlöst werden. Ihr sollt den dionysischen Festzug von Indien nach Griechenland geleiten! Rüstet euch zu hartem Streite, aber glaubt an die Wunder eures Gottes! » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 132. « Osez maintenant être des hommes tragiques : car vous devez être délivrés. Il vous faut escorter le cortège dionysien de l'Inde jusqu'à la Grèce ! Armez-vous pour les rudes combats, mais croyez aux miracles de votre dieu ! » : Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 113.

15 Cf. Livry Anatoly, « La Méditerranéenne de Nietzsche dans l'œuvre de Vladimir Nabokov » dans *Slavica Occitania*, Toulouse, n° 15, 2003, p. 53-63.

16 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 375.

17 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *ibid.*, p. 1125. « Ein ander Ding ist der Krieg. Ich bin meiner Art nach kriegerisch. Angreifen gehört zu meinen Instinkten. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans KSA, Band 6, *op. cit.*, p. 274.

18 Cf. Friedrich Nietzsche, *La Généalogie de la Morale. Pamphlet* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 777-801.

19 Cf. Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *ibid.*, p. 707-733.

Dans la mesure, cependant, où nous constatons que Nabokov compose ses personnages d'adversaires en se fondant sur les descriptions de Friedrich Nietzsche, nous sommes inévitablement conduits à soulever une nouvelle question : qui Nietzsche considérait-il comme son principal ennemi ? Cette question trouve sa légitimité dans les nombreuses pages de son œuvre que le philosophe a consacrées à ce sujet²⁰ et c'est bien Socrate, assassin de la tragédie pieuse et antique, premier « homme théorique » et fondateur de la doctrine optimiste « révolutionnaire », que Nietzsche estime comme tel. Ce « qui est l'homme injuste ? » de Socrate est devenu insupportable à Nietzsche. Le philosophe allemand est dans des dispositions si hostiles à l'égard du dialecticien athénien que, dans la préface à *Par-delà le bien et le mal*, il pose une question naturellement polémique : « n'aurait-il [« le méchant Socrate »] pas été, quoi qu'on dise, le corrupteur de la jeunesse, et n'aurait-il mérité la ciguë ? »²¹.

Il n'est donc pas étonnant que l'adversaire des héros de Nabokov – que nous prétendons être nietzschéen – soit Socrate... mais il fallait que ce fût un Socrate russe ! Et c'est ainsi que le protagoniste du quatrième chapitre du *Don*, Nikolai Gavrilovitch Tchernychevski, apparaît comme le Socrate russe par excellence. Pour montrer que Socrate est bien l'antithèse de Nietzsche, Nabokov a recours à la parodie : le Tchernychevski du *Don* n'est rien d'autre qu'un pastiche de la vie et des principes du philosophe allemand.

Le Tchernychevski nabokovien n'est pas une figure socratique isolée. L'œuvre du romancier est peuplée d'une foule de personnages qui sont tantôt les précurseurs ou les maîtres du Socrate russe, tantôt des adeptes de sa doctrine, ou parfois encore les continuateurs de ses travaux. En effet, Tchernychevski n'est pas seulement, comme l'écrit Dominique Desanti, le banal fondateur du réalisme-socialiste²², il est aussi le père spirituel de l'application formelle et vulgarisée, en Russie, de la doctrine de Socrate, cette doctrine optimiste qui affirmait la bonté naturelle de l'homme. Précurseurs ou héritiers, Nabokov n'épargne aucun de ces personnages et chacun d'eux est porteur de valeurs opposées à la vertu créatrice de Nietzsche.

20 Cette question est largement envisagée dans *La Naissance de la tragédie, Par-delà le bien et le mal, Le Crépuscule des idoles, ...*

21 Friedrich Nietzsche, « Avant-propos » de *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 560. « *hat ihn doch der böse Sokrates verdorben? wäre Sokrates doch der Verderber der Jugend gewesen? und hätte seinen Schierling verdient?* » : Friedrich Nietzsche, Vorrede, *Jenseits von Gut und Böse* dans *KSA*, Band 5, *op. cit.*, p. 12.

22 Dominique Desanti, *Vladimir Nabokov, essais et rêves*, Paris, Éditions Julliard, 1994, p. 109-110.

Dans la première partie de ce travail, nous nous efforcerons d'étudier d'un point de vue nietzschéen la description que Nabokov donne de l'enfance de son Socrate russe, puis nous confronterons l'adolescence de ce personnage à celle de Godounov-Tcherdyntsev, le héros du *Don*, qui vit selon les principes de la philosophie de Nietzsche. Enfin, puisque le roman de Nabokov fait le récit des premiers pas de Tchernychevski dans sa carrière de critique et d'auteur, nous établirons une comparaison entre les œuvres de ce personnage et celles des héros nietzschéens de l'œuvre nabokovienne.

Comme nous le remarquons un peu plus haut, Tchernychevski n'est pas l'unique être socratique du *Don* où l'on trouve aussi bien Lessing et Rousseau que Lénine et Staline (et bien d'autres de leurs prédécesseurs ou de leurs héritiers). Parlant de Tchernychevski, il était impossible de ne pas nous arrêter sur les figures qui lui sont liées, c'est pourquoi nous consacrerons notre deuxième partie à l'étude de ces personnages.

Dans la troisième partie, nous analyserons la représentation de l'Allemagne dans l'œuvre romanesque de Nabokov. Le romancier, que les hasards du destin contraignirent à passer plus de quinze ans dans la patrie de Nietzsche, manifestait sa détestation de ce pays autant que le philosophe allemand lui-même. Il est certain que le mépris de Nabokov pour les Allemands est le fruit d'une expérience et d'une perception personnelles (peut-être quelque peu injuste, voire relevant avant tout d'une stratégie de promotion puisqu'à l'époque où Nabokov est arrivé aux Etats-Unis – soit au début des années quarante du siècle passé –, il était de bon ton de proclamer, pour un écrivain de langue anglaise, des sentiments antiallemands), mais notre travail voudrait ici montrer comment Nabokov recourt aux images de Nietzsche pour exprimer ces sentiments qui lui sont propres.

Dans la mesure où notre étude est notamment consacrée à la comparaison des deux figures antagonistes que sont le héros nietzschéen de Nabokov et le personnage parodique de Nietzsche-Zarathoustra, il conviendra, bien sûr, d'analyser la lutte qui les opposera, et c'est à quoi nous consacrerons la fin de notre ouvrage.

La rencontre avec Nietzsche

Avant même de nous engager dans cet exposé, il nous semble indispensable de déterminer à la fois le moment où Nabokov a découvert les travaux de Nietzsche et celui où il a commencé à se pencher sur l'œuvre du philosophe allemand.

Selon Brian Boyd, c'est de son père (qui avait mis à profit son séjour carcéral pour lire les œuvres du philosophe) que Nabokov aurait hérité son intérêt pour le nietzschéisme :

S'astreignant à un emploi du temps rigoureux, il en profita pour lire Dostoïevski, Nietzsche, Knut Hamsun, Anatole France, Zola, Hugo, Wilde et bien d'autres encore.²³

Par ailleurs, c'est certainement dans sa première langue, qui était l'anglais (« J'ai appris à lire l'anglais avant le russe. »²⁴), qu'encore à Saint-Pétersbourg, dans sa prime jeunesse, Nabokov lut en version originale les ouvrages d'un auteur à l'époque très à la mode chez les garçons russes, à savoir Jack London, dont l'œuvre est fortement inspirée de la philosophie nietzschéenne – le romancier américain ne dissimule nullement ses références. Plus tard, dans son roman anglais *Pnin*, Nabokov évoque ce penchant de la future élite russe pour un Jack London qui serait plus connu en Russie qu'aux États-Unis, soulignant l'importance de l'écrivain américain dans l'éducation de la jeunesse russe ainsi que sa diffusion dans la totalité de la société russe tout en en profitant pour se moquer de l'absence d'intérêt pour cet homme de lettres dans la propre patrie de celui-ci :

Il porta sous le bras son achat enveloppé d'un papier sombre et retenu d'un scotch puis entra dans une librairie et demanda *Martin Eden*.

– *Eden, Eden, Eden*, répéta la préposée, grande et brune, en se frottant le front, que je réfléchisse un peu, vous voulez dire ce livre sur l'homme d'État britannique ? non ?

– Je veux dire, expliqua Pnin, une œuvre célèbre du célèbre écrivain américain Jack London.

– London, London, London dit la dame, en se tenant les tempes.

Pipe en main, son époux, un Mister Tweed qui écrivait des poésies de circonstance, vint à la rescousse. Non sans quelque recherche il apporta des profondeurs poudreuses du magasin assez peu prospère, une vieille édition du *Fils du Loup*.

– Je crains, dit-il, que ce soit tout ce que nous possédons de cet auteur.

– Étrange, dit Pnin. Les vicissitudes de la célébrité ! En Russie, je me rappelle, tout le monde, les petits enfants, les grandes personnes, les médecins et les avocats, tout le monde

23 Brian Boyd, *Vladimir Nabokov, Les Années russes*, Paris, Gallimard, 1992, traduit par Philippe Delamare, p. 85.

24 Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, nous traduisons. « Я научился читать по-английски раньше, чем по-русски ... » : Владимир Набоков, *Другие Берега в Собрании сочинений в четырёх томах*, Москва, Издательство Правда, 1990, т. 4, с. 174.

lisait et relisait Jack London. Ce n'est pas le meilleur de ses livres, mais O.K. ! O.K. ! Je le prends.²⁵

Pour illustrer l'« absorption » de Nietzsche via Jack London par la jeunesse russe, et spécialement pétersbourgeoise, quelle que soit sa condition civique ou ethnique, il serait préférable d'évoquer le cas d'Ossip Mandelstam. Outre les influences directes issues d'*Ainsi parlait Zarathoustra*²⁶, il est nécessaire de souligner que Mandelstam admet ouvertement sa connaissance de London le nietzschéen, tout en précisant dans sa recension parue en 1912 que la perception trop simpliste de Nietzsche par London ne lui convient guère :

« L'idéologie de Jack London frappe par sa médiocrité et par son apparence démodée vue de l'Europe : l'on peut constater un darwinisme suffisamment logique coloré par un nietzschéisme bon marché et mal compris, – London présente la sagesse de la nature même comme la loi inébranlable de la vie. »²⁷

Ossip Mandelstam rend compte des œuvres complètes de London qu'un Nabokov de douze ans était capable d'examiner par curiosité, comparant la véracité de la traduction des ouvrages qu'il avait précédemment lus en version originale. L'opinion de son

25 Vladimir Nabokov, *Pnin*, Paris, NRF, Gallimard, 1962, traduit par Michel Chrestien, p. 112-113. «Carrying his purchase, wrapped in brown paper and Scotch-taped, he entered a bookstore and asked for Martin Eden.

“Eden, Eden, Eden,” the tall dark lady in charge repeated rapidly, rubbing her forehead. “Let me see, you don’t mean a book on the British statesman? Or do you?”

“I mean,” said Pnin, “a celebrated work by the celebrated American writer Jack London.”

“London, London, London,” said the woman, holding her temples.

Pipe in had, her husband, a Mr. Tweed, who wrote topical poetry, came to the rescue. After some search he brought from the dusty depths of his not very prosperous store an old edition of *The Son of the Wolf*.

“I’m afraid,” he said, “that’s all we have by this author.”

“Strange!” said Pnin. “The vicissitudes of celebrity! In Russia, I remember, everybody—little children, fullgrown people, doctors, advocates—everybody read and reread him. This is not his best book but O.K., O.K., I will take it.” : Vladimir Nabokov, *Pnin*, Cambridge, Robert Bentley Publishers, 1982.

Nous avons déjà analysé cette influence de Jack London sur Nabokov dans notre article « Nietzsche und Nabokov und ihre dionysischen Wurzeln » dans *Der Europäer*, Basel, Perseus Verlag, N 2-3, décembre 2008 – janvier 2009, p. 32-34.

26 Cf. Notre intervention « Le Dionysisme de Mandelstam » lors de la conférence « Russia and Modernism » organisée par l'Académie Canadienne des Slavistes à Montréal, le 29 mai 2010.

27 Ossip Mandelstam, Jack London, recension des *Œuvres complètes* de London avec préface de L. Andreev, traduction de l'anglais sous la rédaction d'A.N. Koudriavzeva, Saint-Petersbourg, Édition « Prométhée », 1912 cité après « *Идеология Джексона Лондона поражает своим убожеством и своей старомодностью с европейской точки зрения: весьма последовательный и хорошо усвоенный дарвинизм, к сожалению, прикрашенный дешёвым и дурно понятым ницшеанством, – он выдаёт за мудрость самой природы и непоколебимый закон жизни.* » : Осип Мандельштам, *Джек Лондон в Собрании сочинений в четырёх томах*, Москва, Арт-Бизнес-Центр, 1993, т. 1, с. 190.

condisciple et aîné de l'École du Prince Ténicheff et poète pétersbourgeois, proche de Goumiliov, Ossip Mandelstam, ne pouvait que difficilement passer inaperçue.

Puisqu'il ne faut pas oublier cet endroit où le jeune Nabokov se retrouve lorsqu'il doit quitter le foyer parental pour la – tant méprisée – scolarisation collective. En effet, son père, *barine* démocrate, l'envoie dans la très moderne école du prince Viatcheslav Nikolaïevitch Ténicheff²⁸, établissement que cet ethnographe et mécène créa dans la capitale russe en 1896 selon un modèle diamétralement opposé à celui du gymnase classique et où la littérature était enseignée par Vladimir Guippuis, l'un des fondateurs du symbolisme russe. Le choix du père de Vladimir Nabokov n'était nullement extraordinaire : cette décision quant à l'éducation de son fils dans une école à la mode, réunissant des professeurs de qualité et pratiquant le mélange des couches civiques, était *banalissime*. Cela, néanmoins, lui permettait de demeurer – mis à part les fils de familles roturières qui avaient su profiter des réformes – dans son milieu, celui des « progressistes » nobiliaires refusant le digne fardeau des aristocrates, trop pesant pour ces « enfants de la Perestroïka du XIX^e siècle », ceux des années soixante. Un regard moderne porté sur la vie civique, chez ces Pétersbourgeois occidentalisés et polyglottes, allait de pair avec la perception iconoclaste de la philosophie et de la musique qui percèrent en Russie par les épées de Parsifal et par celles de son fils, et les Wagnériens russes se comptaient par milliers. Ils auraient donc pu difficilement ignorer l'ancien ami de leur idole, depuis reconverti et ayant déclaré la guerre à l'héritage du compositeur. D'ailleurs, une décennie avant que Ténicheff ne fondât son école, sa première épouse, la princesse Anna Dmitrievna, entra en contact, via Georg Brandes, avec Nietzsche²⁹ qui lui envoya, le signant « Antéchrist » – ce qui effaroucha quelque peu la dame –, son *Cas Wagner*. C'est elle qui fit paraître en 1894 une partie de cet ouvrage dans la revue moscovite *Artiste*, devenant ainsi l'un des premiers éditeurs et traducteurs – bien sûr dilettante – de Nietzsche en Russie. De cette époque et jusqu'à la deuxième décennie du XX^e siècle – période pendant laquelle l'adolescent Nabokov commença à appréhender le monde –, Nietzsche était établi comme une part familière et familiale de l'univers du garçon.

Sans pour autant minimiser l'influence paternelle, ni l'atmosphère esthético-spirituelle de Saint-Pétersbourg, ni encore la portée des romans de Jack London dans le

28 Nous utilisons l'orthographe des noms russes en vigueur à l'époque, tels que Nietzsche les pratiqua.

29 Cf. Friedrich Nietzsche, *An Heinrich Köselitz in Berlin, Turin, den 14. Oktober 1888* dans *Sämtliche Briefe*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1988, Band 8, p. 452.

choix de son mentor par Vladimir Nabokov, il ne faut pas négliger le fait que le tournant du vingtième siècle vit la parution en Russie – et plus particulièrement dans ce Saint-Pétersbourg où Nietzsche, en quête de notoriété, déclarait être reconnu de son vivant³⁰ – d’un nombre important d’études consacrées à l’œuvre du penseur allemand, et rares furent celles qui, analysant l’héritage du Nietzsche-philosophe, passaient outre le Nietzsche-helléniste. Nous pensons, par exemple, à *Nietzsche et Dionysos* de Viatcheslav Ivanov, à *L’Idée de surhomme* de Vladimir Soloviev, à *L’Idée du bien chez Tolstoï et chez Nietzsche* ou à *Dostoïevski et Nietzsche* de Léon Chestov, et enfin à *Friedrich Nietzsche* d’André Bely, auteur tant apprécié par Nabokov, ce que nous démontrerons plus en détail par la suite. Il est donc possible de conclure qu’en Russie, et plus particulièrement dans son élite, le nom de Nietzsche cristallisait à cette époque les intérêts. C’est peut-être pour cela qu’à Yalta, le jeune homme de dix-huit ans, qui prendra bientôt le chemin de l’exil, ajoute Nietzsche à la liste de ses lectures favorites :

Il se trouva un professeur de latin à Yalta et dressa une liste très personnelle des lectures qu’il ferait à la bibliothèque municipale : entomologie, duels, explorateurs, naturalistes, Nietzsche.³¹

Nabokov étudia donc minutieusement les œuvres de Nietzsche où il découvrit la doctrine de l’Éternel Retour – concept essentiel – qui prit une place extrêmement importante dans son œuvre. Ainsi, dans *Machenka*, premier roman écrit par Nabokov à l’âge de vingt-six ans, Ganine, le héros, dit :

J’ai lu autrefois quelque chose sur l’« éternel retour ». Mais qu’arrive-t-il quand ce jeu de patience compliqué ne réussit pas une seconde fois ?³²

Nietzsche lui-même apparaîtra chez Nabokov de la même façon : une seule et unique fois, Nabokov se permettra de mentionner le nom de son maître, et il le fera en vrai artiste, dissimulant Nietzsche parmi tant d’autres, le noyant parmi les recherches universitaires, et, portant son art à son acmé, accomplira le nécessaire pour y apparaître également, anonymement. C’est ce qui arrive dans *Pnin* déjà cité, ce roman où Nabokov fera sa sortie réelle exclusivement à la fin de l’œuvre :

30 « In Wien, in St. Petersburg, in Stockholm, in Kopenhagen, in Paris und New York – überall bin ich entdeckt: ich bin es nicht in Europa’s Flachland Deutschland [...]. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans KSA, Band 6, *op. cit.*, p. 301, c’est Nietzsche qui souligne.

31 Brian Boyd, *Vladimir Nabokov, Les Années russes, op. cit.*, p. 182.

32 Vladimir Nabokov, *Machenka*, Paris, Gallimard, traduit par Marcelle Sibon, 1993, p. 66. « Я читал о „вечном возвращении“ ... » : Владимир Набоков, *Машенька, там же*, т. 1, с. 59.

Une autre institution charitable était venue au secours du Dr Bodo von Falternfels, afin de lui permettre de terminer "une bibliographie des ouvrages publiés ou inédits consacrés au cours des récentes années à l'appréciation critique de l'influence des disciples de Nietzsche sur la Pensée moderne".³³

Voilà comment Nabokov surgit sur ses propres pages, gardant l'anonymat, dissimulé parmi les disciples de Nietzsche mentionnés par Bodo von Falternfels, son futur collègue subventionné. Le fait que ce soit un personnage détestable qui s'occupe, à titre professionnel, de Nietzsche est significatif pour l'œuvre de Nabokov : comme nous le verrons plus tard, les mains les plus malhonnêtes touchent chez cet écrivain les objets sacrés, produisant ainsi une « indignation créatrice ».

Non seulement l'Allemagne mais aussi tout le continent européen, jusqu'à l'Asie, était le sujet de la réflexion de Nietzsche. Et l'homme européen, cet héritier de la culture hellénique, attire l'attention du philosophe qui se proclame lui-même un « bon Européen ». C'est pour cette raison que notre ouvrage sera en partie consacré à ce que Nabokov, en tant que connaisseur et successeur de Nietzsche, pensait de ce concept. Nous essayerons donc, avec Nabokov et Nietzsche, de répondre à cette question : qu'est-ce qu'un bon Européen ?

33 Vladimir Nabokov, *Pnin*, *op. cit.*, p. 155-156. « Another charitable institution had come to the assistance of Dr. Bodo von Falternfels, to enable him to complete "a bibliography concerned with such published and manuscript material as has been devoted in recent years to a critical appraisal of the influence of Nietzsche's disciples on Modern Thought". » : Vladimir Nabokov, *Pnin*, *op. cit.*, p. 138.

Le « dernier homme » de l'œuvre nabokovienne

L'enfance du Socrate russe

Dans cette partie, nous analyserons la manière dont, dès le début de la description qu'il donne de l'enfance de Tchernychevski, Nabokov souligne les traits biographiques communs à l'auteur du *Que faire ?* et au jeune Nietzsche. Il ne fait aucun doute que cette comparaison est caricaturale. Nabokov met sciemment en évidence la seule chose qui unit Tchernychevski et Nietzsche : leur enfance. Cela permet ensuite au romancier d'accentuer le contraste. D'ailleurs est-ce peut-être pour cela que, jusqu'à la fin du quatrième chapitre du *Don*, Nabokov ne cesse d'évoquer exclusivement ce qui les distingue ? C'est là une technique de boxeur expérimenté – ce qu'était Nabokov – qui attire d'un côté l'attention de son adversaire pour lui porter, quasi simultanément, du côté opposé, le coup décisif : plus proches dans leur enfance sont le Tchernychevski réel et l'objet d'allusions permanente qu'est Nietzsche, plus est perceptible le gouffre qui le séparera par la suite. Éveiller la sensibilité du supra-lecteur étant le but premier d'un homme des lettres.

Par exemple, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche se remémore ses liens charnels avec l'Église, faisant clairement allusion à son père, pasteur du village de Röcken décédé prématurément, mais également à son oncle. C'est ce dernier qui, par ses prêches, fit naître un émerveillement certain chez le jeune Friedrich Nietzsche âgé de quinze ans qui le suppléait souvent lors des sacrements :

L'église est petite, mais joliment ornée ; et les fidèles, nombreux. Mais comme mon oncle a bien prêché ! Quelle force dans ses paroles ! Que de persuasion dans chaque mot ! Je me rappelle presque toutes les idées qu'il a exprimées. Il a parlé de la réconciliation, en prenant pour texte le verset : "Si tu apportes à l'autel ton offrande, commence par te réconcilier avec ton frère". Ce jour-là était justement un jour de communion ; juste après le prêche, on vit s'avancer les deux baillis du village, deux hommes instruits, ennemis depuis toujours ; ils se réconcilièrent en échangeant une poignée de

main. N'est-ce pas un beau succès ? Je restai avec mon oncle après le prêche. On célébrait un baptême. L'organiste descendit et nous salua.³⁴

Peut-être celui-ci entendait-il qu'il prenne sa succession, le formant à chacun des éléments de l'office ? Quelles qu'aient été ses intentions, il participa ainsi activement à l'éducation de Nietzsche-adolescent, entourant sa jeunesse de la présence ecclésiastique – Nietzsche fait part de ses propres sentiments par la bouche du Perse :

Voici des prêtres [...]. Mais mon sang est parent du leur ; et je veux que mon sang soit honoré dans le leur.³⁵

Plus tard, dans *Ecce homo*, œuvre autobiographique, Nietzsche indiquera que sa vie reflète celle de son père comme un miroir :

La chance de mon existence, ce qui en fait peut-être le caractère unique, tient à la fatalité qui lui est inhérente : je suis, pour m'exprimer sous une forme énigmatique, déjà mort en tant que mon propre père [...]. Mon père est mort à l'âge de trente-six ans. Il était délicat, bienveillant et morbide, tel un être qui n'est prédestiné qu'à passer, – évoquant plutôt l'image d'un bienveillant souvenir de la vie que la vie elle-même. Son existence déclina au même âge que la mienne : à trente-six ans je parviens au point inférieur de ma vitalité [...].³⁶

Quelques pages plus loin encore, évoquant la dignité ecclésiastique de son père, Nietzsche raconte :

34 Friedrich Nietzsche, *Mon voyage de vacances, Pforta 1860. Fin juin* dans *Premiers écrits*, Paris, Edition du Cherche-midi, traduit par Jean-Louis Backès, 1994, p. 70. « *Die Kirche ist klein, aber sehr nett ausgeschmückt; der Besuch war immer recht zahlreich. Aber was für eine wunderschöne Rede hielt der Onkel! Welche Kraft in dieser Predigt! Wie nachdrücklich war jedes Wort! Ich erinnere mich fast noch jedes Gedankens, den der Onkel aussprach. Er sprach über die Versöhnung, anknüpfend an das Wort: Wenn du deine Gabe zum Altare bringst, so versöhne dich zuvor mit deinem Bruner. Es war den Tag gerade Kommunion; gleich nach der Predigt traten die zwei Amtleute des Dorfes vor, gebildete Männer, aber von jeher einander feind, und versöhnten sich, indem sie sich gegenseitig die Hand reichten. Das heisst doch ein Erfolg! Ich blieb nach der Predigt mit dem Onkel noch zurück; denn es war noch eine Taufe. Der Kantor kam herunter und begrüßte uns.* » : Friedrich Nietzsche, *Meine Ferienreise* dans *Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869* dans *Werke in drei Bänden*, Carl Hanser Verlag, München, 1956, t. 3. p. 81 – 82.

35 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 352. « *„Hier sind Priester (...) ich will mein Blut auch noch in dem ihren geehrt wissen.“* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 117.

36 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *ibid.*, p. 1117. « *Das Glück meines Daseins, seine Einzigkeit vielleicht, liegt in seinem Verhängniss: ich bin, um es in Räthselform auszudrücken, als mein Vater bereit gestorben... Mein Vater starb mit sechsunddreissig Jahren: er war zart, lebenswürdig und morbid, wie ein nur zum Vorübergehn bestimmtes Wesen, – eher eine gütige Erinnerung an das Leben, als das Leben selbst. Im gleichen Jahre, wo sein Leben abwärts gieng, gieng auch das meine abwärts: im sechsunddreissigsten Lebensjahre kam ich auf den niedrigsten Punkt meiner Vitalität ...* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 264.

Mon père, né en 1813, est mort en 1849. Avant de prendre possession de sa cure dans la commune de Röcken, non loin de Lützen, il passa quelques années au château d'Altenburg [...].³⁷

Il se peut que ces pages d'*Ecce homo* aient été lues par Nabokov et l'on peut supposer que c'est précisément pour pouvoir ensuite mettre l'accent sur le contraste qui existe entre Nietzsche et Tchernychevski que, dans *Le Don*, Nabokov joue sur un fait autobiographique authentique : comme celui de Nietzsche, le père de Tchernychevski était l'un des prêtres de la religion officielle de son pays.

La comparaison de plusieurs passages empruntés à Nietzsche et à Nabokov est assez significative de la volonté du romancier d'établir un parallèle entre l'enfance du futur dialecticien révolutionnaire russe et celle du philosophe allemand. Ainsi lit-on dans *Le Don* :

[...] son père, un ecclésiastique bienveillant qui s'occupe d'horticulture [...].³⁸

Outre ce rapprochement biographique, nous pouvons supposer que Nabokov connaissait l'*Ecce homo* de Nietzsche via notamment l'utilisation que l'un et l'autre font du chiffre « 14 », lequel a une signification importante tant dans l'Ancien que dans le Nouveau testament. Ainsi, dans l'Évangile de Matthieu, trouve-t-on cette phrase : En tout donc, d'Abraham à David quatorze générations, de David à la déportation de Babylone quatorze générations, de la déportation de Babylone au Christ quatorze générations.³⁹

Quant aux œuvres de Nietzsche, elles sont pleines de renvois à la Bible⁴⁰, mais l'on peut toutefois considérer que le choix du chiffre « 14 » est l'allusion la plus importante de l'Antéchrist-Crucifié⁴¹ aux livres fondateurs de la culture judéo-chrétienne.

N'est-ce pas précisément le fameux « Ecce homo » de Pilate qui met fin à l'existence terrestre du Christ, achevant ainsi « l'épopée biblique » commencée avec Abraham ? Cette parole manifeste en effet l'acmé de l'action du Dieu vétérotestamentaire

37 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *op. cit.*, p. 1121. « *Mein Vater, 1813 geboren, starb 1849. Er lebte, bevor er das Pfarramt der Gemeinde Röcken unweit Lützen übernahm, einige Jahre auf dem Altenburger Schlosse ...* » : Friedrich Nietzsche, *Kommentar zu Band 6* dans *KSA*, Band 14, *op. cit.*, p. 472.

38 Vladimir Nabokov, *Le Don*, Paris, Gallimard, traduit par Raymond Girard, 1992, p. 316. « [...] *его отец, добрейший протоиерей, нечуждый садовничеству [...]*. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 191.

39 La Bible, Nouveau testament, Évangile selon Matthieu, I, 17, Paris, Gallimard, traduit et annoté par Jean Grosjean et Michel Léturmy avec la collaboration de Paul Gros, 1971, p. 8.

40 Cf. par exemple, Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir, Ainsi parlait Zarathoustra, La généalogie de la morale* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 42, 49, 72, 294, 377, 388, 769, 795, etc.

41 Cf. Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 374.

ayant élargi son alliance à l'humanité tout entière. Car le philosophe qui prêche, par la bouche de son prophète perse, la mort dudit Dieu et le surpassement de l'humanité à laquelle naguère fut adressée la bonne nouvelle par la bouche du Galiléen, devrait nécessairement prendre en compte ce passé afin de pouvoir aller encore plus loin. Ainsi, n'est-ce pas pour cela que l'*Ecce homo* de Nietzsche se compose d'une préface et de quatorze chapitres ?

Le rôle joué dans la Bible par le chiffre « 14 » – semble-t-il important pour Nietzsche – ne s'arrête pas là. Par exemple, les Épîtres de Paul couronnent les Testaments et ne sont suivies que de l'*Apocalypse* de Jean occupant une place à part dans les Évangiles. L'ancien rabbin Paul, cet objet permanent d'attaques et donc d'intérêt pour les élèves de Ritschl, savait ce que le chiffre « 14 » signifiait dans le Livre, puisqu'il écrivit précisément quatorze épîtres, dont la dernière est l'*Épître aux Hébreux*⁴². Il souligne ainsi un élément absolument logique pour un Israélite, ancien détracteur acharné des chrétiens⁴³, mais baptisé : l'existence d'un peuple naguère élu par Dieu n'a aucun sens après la venue du Christ. L'apôtre clôt ainsi, par ce trait stylistico-arithmétique, les saintes Écritures, concluant sur la place supérieure qu'occuperait sa propre ethnie.

Tenant compte de cette relation de force établie par Nietzsche avec la Bible, espérant même la dépasser, Nabokov le nietzschéen, dressant le bilan de sa vie d'écrivain de langue russe dans son roman *Autres rivages*, compose cet ouvrage sur le même canevas que celui de l'œuvre autobiographique de son maître : une préface et quatorze chapitres. L'attitude de Nabokov envers Nietzsche et envers la Bible peut constituer un exemple de cette qualité de l'écrivain que le héros nabokovien Fiodor Godounov-Tcherdynstev appelait « la pluralité de plans de la pensée »⁴⁴.

Les deux pères, celui de Nietzsche et celui de Tchernychevsky du *Don*, n'ont pas été ecclésiastiques en vain car ils semblent avoir transmis l'essence de leur sainteté à leur fils respectif, qui en rayonne littéralement. Nabokov, quant à lui, souligne le fait que les

42 La Bible, Nouveau testament, *Épître aux Hébreux*, *op. cit.*, p. 757-781.

43 Pour la participation du futur saint Paul à la lapidation d'Étienne cf. *Actes des apôtres*, VII, 58 dans *ibid.*, p. 376 ; pour les persécutions futures, cf. *Actes des apôtres*, VIII, 1 – 3 dans *ibid.*, p. 377 et suivants.

44 Nous traduisons ainsi l'expression « *многoplanность мышления* » qu'emploie Nabokov. Cf. Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 146.

amis d'enfance de Tchernychevski se souvenaient de leur camarade comme d'un angelot éclairant ses condisciples de sa sainteté innée. De surcroît, tous, sauf Tchernychevski, ont embrassé le destin de l'Église et les noms de famille paradisiaques que Nabokov leur a choisis ne viennent que mettre en exergue ce fait :

Un reflet roux dans les cheveux, des taches de rousseur sur son petit front et dans ses yeux la clarté angélique des enfants myopes. Plus tard (dans le calme de leurs pauvres et lointaines paroisses), des prêtres aux noms dérivés de Cyprés, Paradis, et Toison d'Or – Kiparissov, Paradizov, Zlatorounny – évoqueront avec quelque surprise sa beauté timide : [...] chérubin [...].⁴⁵

Les souvenirs des élèves de Schulpforta, gymnase célèbre de Naumburg, où Nietzsche a reçu les bases de son instruction, coïncident avec l'image de l'enfant Tchernychevski :

[...] une atmosphère de « sainteté », de « justice », enveloppa le futur « athée » dès son enfance. La comparaison avec « Jésus au temple à douze ans » vint même à l'esprit de l'un de ses camarades de lycée, par ailleurs plutôt sceptique sur tout le reste. Dès les plus jeunes classes, le surnom de « petit pasteur » « lui colla à la peau ».⁴⁶

Là s'arrêtent les ressemblances biographiques entre le philosophe allemand et le critique russe. Ils ne sont devenus prêtres ni l'un ni l'autre. Bien plus, dès lors, les chemins de Nietzsche et du Tchernychevski de Nabokov se séparent, prenant des directions diamétralement opposées.

Dans sa préface à *Ecce homo*, Nietzsche se désigne comme un bacchant inspiré par la sagesse de Dionysos (« Je suis un disciple du philosophe Dionysos [...] »⁴⁷) et compare son œuvre et ses impressions à la passion du dieu :

De pareilles choses n'ont jamais été écrites, jamais été senties, jamais été souffertes : ainsi souffre un dieu, un Dionysos.⁴⁸

45 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 315-316. « Волосы с рыжинкой, веснушки на лобике, в глазах ангельская ясность, свойственная близоруким детям. Кипарисовы, Парадизовы, Златорунные не без удивления вспоминали потом (в тиши своих дальних и бедных приходо́в) его стыдливую красоту : херувим [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 191.

46 К. А. Свасьян, *Примечания в Фридрих Ницше, Сочинения в двух томах*, Москва, Издательство Мысль, 1990, т. 1, с. 790-791, nous traduisons.

47 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 1111. « Ich bin ein Jünger des Philosophen Dionysos [...] » : Friedrich Nietzsche, Vorwort, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, op. cit., p. 258.

48 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 1179, c'est Nietzsche qui souligne. « Dergleichen ist nie gedichtet, nie gefühlt, nie gelitten worden: so leidet ein Gott, ein Dionysos. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, op. cit., p. 348.

De même, le dithyrambe (qu'Aristote considère comme le genre qui a donné naissance à la tragédie⁴⁹) devient une langue, inventée par Friedrich Nietzsche qui déclare : « Je suis l'inventeur du dithyrambe. »⁵⁰.

Nabokov poursuit l'élaboration de son schéma : Tchernychevski, étant un anti-Nietzsche, serait par conséquent un anti-Dionysos et un anti-Zarathoustra. Pour mettre ce point en évidence, il est bon de nous rappeler ce que Nietzsche déclarait dans son *Ecce homo* et qui n'était qu'une autre façon de se comparer à Zarathoustra et à Dionysos :

Le problème psychologique dans le type de Zarathoustra peut être formulé de la façon suivante : comment celui qui s'en tient à un suprême degré de négation, qui agit par négation, en face de tout ce qui jusqu'à présent a été approuvé, peut être malgré cela le contraire d'un esprit qui dit non ; comment l'esprit qui porte le poids du destin le plus lourd, qui assume une tâche fatale, peut être malgré tout le plus léger et le plus aérien – Zarathoustra est un danseur – ; comment celui qui procède à l'examen le plus dur et le plus terrible de la réalité, qui a imaginé l'« idée la plus vertigineuse » n'y trouve néanmoins pas d'argument contre l'existence et pas même contre l'éternel retour de celle-ci, comment il y trouve même une raison pour être lui-même l'éternelle affirmation de toutes choses, « dire l'immense oui, l'amen illimité » [...]. « Je porte dans tous les abîmes ma bienfaisante affirmation [...]. ». Mais, ceci, encore une fois, c'est l'idée même de Dionysos.⁵¹

Nous verrons donc l'apparition d'un héros nietzschéen et, par conséquent dionysiaque sur les pages du *Don*, et comment notre Socrate russe mûri se mettra à lutter contre le Dieu de la tragédie. En revanche, l'enfance de Tchernychevski le trahit d'emblée comme un personnage incapable de devenir bacchant.

L'instruction nautique de Nietzsche et les incapacités de Socrate

49 Cf. Aristote, *La Poétique*, 1449 a, Paris, Les Belles Lettres, traduit par J. Hardy, 1990, p. 34.

50 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1178. « *Ich bin der Erfinder des Dithyrambus.* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 345.

51 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1177, c'est Nietzsche qui souligne. « *Das psychologische Problem im Typus des Zarathustra ist, wie der, welcher in einem unerhörten Grade Nein sagt, Nein thut, zu Allem, wozu man bisher Ja sagte, trotzdem der Gegensatz eines neinsagenden Geistes sein kann; wie der das Schwerste von Schicksal, ein Verhängniss von Aufgabe tragende Geist trotzdem der leichteste und jenseitigste sein kann – Zarathustra ist ein Tänzer –; wie der, welcher die härteste, die furchtbarste Einsicht in die Realität hat, welcher den „abgründlichsten Gedanken“ gedacht hat, trotzdem darin keinen Einwand gegen das Dasein, selbst nicht gegen dessen ewige Wiederkunft findet, – vielmehr einen Grund noch hinzu, das ewige Ja zu allen Dingen selbst zu sein, „das ungeheure unbegrenzte Ja- und Amen-sagen“ ... „In alle Abgründe trage ich noch mein segnendes Jasagen“ ... Aber das ist der Begriff des Dionysos noch einmal.* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 344 – 345.

Continuons notre étude par l'analyse des particularités physiques des personnages : Tchernychevski ne sait pas nager : « L'été, il jouait aux osselets et il aimait se baigner ; cependant, il n'apprit jamais à nager [...] »⁵². Nabokov prive le futur dialecticien des années soixante de toute intimité avec l'eau, alors même que celle-ci est l'un des éléments les plus proches de Dionysos, et donc de Friedrich Nietzsche – lequel finit par s'identifier au dieu grec en signant ses dernières lettres « Dionysos »⁵³. Nous savons, en effet, grâce à l'*Illiade* que c'est dans l'eau que Dionysos se réfugie pour échapper aux poursuites de Lycurque⁵⁴ et nous voyons par ailleurs, sur la peinture d'une céramique d'Exékias, Dionysos s'approcher des côtes de la Grèce par la mer. Dans les *Hymnes homériques*, la mer apparaît comme l'alliée de Dionysos, prisonnier des pirates tyrrhéniens⁵⁵. L'auteur repenti des *Bacchantes* célèbre la présence de Dionysos dans la ville « d'eau » « par excellence », l'antique capitale du royaume macédonien – Aigai.

Il y a là aussi un lien direct avec Nietzsche en personne : tout lecteur du *Journal de Pforta* se rend compte que, dans cet établissement célèbre, outre une instruction classique stricte, était fournie aux élèves, et de façon institutionnalisée, une éducation physique dont la place principale était accordée à la natation, ce qui permettait aux élèves de mieux supporter les chaleurs estivales pesantes de cette région viticole de Thuringe. Les écoliers vivaient en accord avec la nature qui intervenait pour fixer leur rythme de travail (« Joie ! Une louable coutume de Pforte veut que, si la température excède 24°C, les cours de l'après-midi soient supprimés et que toute la communauté aille se baigner, ce qui s'appelle, dans le jargon des élèves, la "trempette générale". C'est le cas aujourd'hui. La chaleur est accablante ; impossible de rester au jardin. Donc étude avec les répétiteurs, de deux à quatre, et à cinq heures, bain. Quel bonheur que d'aller se mettre au frais dans la rivière ! »⁵⁶). Puis, après la baignade libre, et contrairement à la formation du

52 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 317. « Летом играл в козны, баловался купанием ; никогда, однако, не научился [...] плавать [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 192.

53 Cf. Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe*, Band 8, *Januar 1887 – Januar 1889*, 1 Januar 1889, op. cit., p. 571, nous traduisons.

54 Homère, *Illiade*, VI, v. 130-138, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Paul Mazon, 1967, p. 158.

55 Cf. *Hymnes homériques*, *Hymne à Dionysos*, v. 43-54, Paris, Les Belles Lettres, 1936, traduit par Jean Humbert, p. 174-175.

56 Friedrich Nietzsche, *Journal de Pforta*, 8 août 1859 dans *Premiers écrits*, op. cit., p. 83. « Welche Freude! Es ist nämlich eine sehr lobenswerte Einrichtung in Pforta, dass, wenn die Hitze über 24 Grad steigt, die Nachmittagslektionen ausfallen und der ganze Coetus baden geht, was man in der Alumnensprache Kommunschwemme nennt. Solch ein Fall ist heute. Es ist drückend heiss; man kann es ein

Tchernychevski du *Don* qui s'adonne à l'amusement aquatique sans jamais se « professionnaliser », vient la natation sportive : les membres d'*agelai* de la Schulpforta sont forcés de passer une épreuve de natation vers laquelle la plume de jeune Nietzsche revient, ce qui signale la rigueur de la tâche à accomplir, exercice cependant passé avec succès et qui est l'occasion pour le garçon de quatorze ans de marquer son soulagement : « J'ai enfin passé l'examen de natation ; il y a parcours nautique samedi ; je voudrais en être. J'ai eu du mal sur le trajet du retour, mais j'y suis arrivé. »⁵⁷. En revanche, cette épreuve ne fut que le premier stade d'un parcours initiatique nautique et Nietzsche a le droit de porter, quatre jours plus tard, une marque distinctive qui le propulse au rang des amphibiens (« Nous sommes à nouveau allés nous baigner hier. J'arborais pour la première fois le bonnet de bain, qui est l'insigne des nageurs. Pourrais-je faire le parcours jusqu'au bout ? Je n'ose le croire. Allons, bonne chance ! »⁵⁸) ; cependant, le plus complexe reste à venir et le résultat de l'examen suivant demeurant inconnu le tracasse jusqu'au moment ultime : « Aujourd'hui doit avoir lieu ce parcours nautique que j'attends depuis si longtemps. Je brûle d'en connaître l'issue. »⁵⁹. Et pour rendre compte de l'importance de cette victoire du corps sur les flots, nous citerons Nietzsche dans son intégralité, lequel ne manque pas de marquer l'intensité et l'importance de cette partie de son *agogé* :

Le parcours nautique a eu lieu hier. Le spectacle était grandiose : nous sommes sortis en rangs par le portail aux accents d'une joyeuse musique. Nous avons tous des bonnets de bain rouges, ce qui était du meilleur effet. Les nageurs novices, dont je suis, ont été surpris de découvrir que le point de départ de leur parcours se trouvait à une assez grande distance en aval dans la rivière ; il y avait de quoi s'inquiéter. Mais quand nous avons vu les nageurs confirmés arriver de bien plus loin au son de la musique, nous avons oublié nos craintes et bravement sauté à l'eau. On nageait en ordre, comme on avait défilé. Tout s'est très bien passé. J'ai fait ce que j'ai pu. Pourtant je n'avais pas pied. J'ai souvent nagé sur le dos. Une fois arrivés, nous avons trouvé nos vêtements qui nous avaient suivis sur un canot ; nous

Schulgarten nicht aushalten. Wir haben von zwei bis vier Repetierstunde und um fünf gehen wir baden. Welche Wonne, sich heute in den Fluten abzukühlen! – » : Friedrich Nietzsche, Den 8. August dans Pforta dans Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869 dans Werke in drei Bänden, op. cit., p. 44.

57 Friedrich Nietzsche, *Journal de Pforta, 12 août 1859, op. cit., p. 86.* « – Endlich habe ich nun die Schwimmprobe gemacht; da Sonnabend Schwimffahrt ist, so wünschte ich gar zu sehr, sie noch zu machen. Auf dem Rückweg musste ich noch bedeutend kämpfen, aber es ging doch noch. » : Friedrich Nietzsche, *Den 12. August* dans *op. cit.*, p. 48.

58 Friedrich Nietzsche, *Journal de Pforta, 16 août 1859, op. cit., p. 90.* « – Wir waren gestern wieder baden gegangen; zum erstenmal hatte ich die Badenmütze auf, die Auszeichnung der Schwimmer. Ob ich die Schwimffahrt aushalten werde, glaub ich kaum. Nun, Glück zu! » : Friedrich Nietzsche, *Den 16. August* dans *op. cit.*, p. 52.

59 Friedrich Nietzsche, *Journal de Pforta, 17 août 1859, op. cit., p. 91.* « – Heute ist endlich die lang erwartete Schwimffahrt. Ich bin sehr auf den Ausgang gespannt. – » : Friedrich Nietzsche, *Den 17. August* dans *op. cit.*, p. 53.

nous sommes promptement habillés et sommes repartis vers Pforta, toujours dans le même ordre. C'était vraiment magnifique.⁶⁰

En effet, c'est le rythme d'un authentique nouveau baptême pour ce groupe d'adolescents suivant la cadence de la musique, portant tous un signe particulier identique qui entraîne la verve du futur philologue classique, l'initiant malgré lui au cosmos païen ordonné par le corps et l'esprit, faisant ressortir la première extase que font naître la victoire obtenue sur soi et le dépassement du risque que représente un élément hostile donc par conséquent familier. Les jeunes hommes se meuvent en osmose parfaite à la fois sur la terre et sur l'eau, suivant la mélodie, semblables aux astres obéissant à la musique de l'Univers. Une forme de passage à l'*irénat*⁶¹ – beaucoup plus douce que l'originale, bien sûr –, puisque Nietzsche et ses camarades novices furent entraînés par l'exemple des aînés, affrontant des ondes semblables à la phalange lacédémonienne qui avançait face à l'adversaire à un pas rythmé par la flûte. Risquons l'hypothèse que cet événement n'est pas étranger à la véritable généalogie de *La Naissance de la tragédie*. Mais ce qui nous importe aussi : comment Nabokov le Berlinoise préparant la rédaction de sa « Vie de Tchernychevski <pseudo-christique> », celle du *Don*, aurait-il pu passer outre cette description de la communion dionysiaque que Nietzsche avait vécue ?

Dieu de l'Asie, prophète de l'Asie, sagesse de l'Asie

Outre les éléments que nous avons déjà mentionnés plus haut, il faut noter que Nabokov s'efforce de conférer à l'auteur de *Que faire ?* d'autres qualités « anti-zarathoustriennes », si l'on peut s'exprimer ainsi. Il souligne ainsi que les œuvres de

60 Friedrich Nietzsche, *Journal de Pforta, 18 août 1859, op. cit.*, p. 92. « – Die Schwimmfahrt fand gestern wirklich statt. Es war ganz famos, wie wir in Reihen abgeteilt unter lustiger Musik aus dem Tore marschierten. Wir hatten alle rote Schwimmützen auf, was einen sehr hübschen Anblick gewährte. Wir kleinen Schwimmer waren aber sehr überrascht, als die Schwimmfahrt eine weite Strecke noch die Saale hinunter ihren Anfang hatte, worüber wir alle etwas kleinmütig wurden; als wir aber die grossen Schwimmer aus der Ferne kommen sahen, und die Musik hörten, vergassen wir unsre Angst und sprangen in den Fluss; es wurde nun in derselben Ordnung geschwommen, wie wir ausmarschiert waren. Überhaupt ging alles recht gut; ich half mir, so gut ich konnte; obgleich ich nirgends Grund hatte. Auch das Auf-dem-Rücken-Schwimmen benutzte ich öfters. Als wir endlich anlangten, empfingen wir unsre Kleidungsstücke, die in einem Kahne hinterdrein gefahren waren, kleideten uns schnell und marschierten in gleicher Ordnung nach Pforta. Es war wirklich wunderhübsch. – » : Friedrich Nietzsche, *Den 18. August* dans *op. cit.*, p. 54.

61 Niveau supérieur dans le système de dressage étatique des enfants instauré dans la Sparte antique.

Tchernychevski ne pourront jamais montrer la voie vers le Surhomme. Tchernychevski apprend le persan avec... un marchand : « [...] un marchand d'oranges du pays lui enseignait le persan – et le poussait aussi à l'usage du tabac. »⁶². L'ironie de l'auteur peut se lire de la manière suivante : le futur maître à penser des révolutionnaires russes – c'est-à-dire des défenseurs du « bien socratique » – apprend l'idiome antique de Zarathoustra dans la boutique d'un revendeur de province.

Nabokov représente Tchernychevski comme l'antithèse des serviteurs de Dionysos lorsque celui-ci fut chassé, par le socratisme scénarisé d'Euripide, hors de l'Attique, disparaissant de nouveau dans son asile indien d'où il doit, selon la prophétie de Nietzsche, revenir⁶³. C'est pourquoi les rares héros se situant tout en haut du panthéon nietzschéen de Nabokov, tels Konstantin Kirillovitch Godounov-Tcherdyntsev ou Van Veen⁶⁴, possèdent un lien avec ce pays-refuge temporaire de Dionysos, manifestant ainsi leur relation interrompue avec la tragédie. Autrement dit : nous autres, Européens post-socratiques et donc dégénérés, avons perdu, par le crime de Socrate, le Dieu ; mais eux, bons Européens – qui sont par ce fait de bons Euro-Asiatiques –, reniflent les traces millénaires du Bacchos et s'aventurent sur ces terres pour s'inspirer de ce mythe « fou », « initintelligent » et sacré auquel leur corps est, par hasard, prédestiné.

Nietzsche le Bacchant fut le premier à moderniser ce principe de dionysisme supra-européen. Peut-être est-ce à cause d'un « étouffement spirituel » dans son Allemagne natale – voire dans les pays germanophones – que Nietzsche s'est élancé, en tant que penseur, loin de son pays, préférant se présenter comme un auteur et un philosophe cosmopolite, dépassant les limites de l'Europe, traversant les frontières des États et des

62 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 316. « [...] местный торговец апельсинами преподавал ему персидский язык, – и соблазнял табачным курением. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 192.

63 « Osez maintenant être des hommes tragiques : car vous devez être délivrés. Il vous faut escorter le cortège dionysien de l'Inde jusqu'à la Grèce ! Armez-vous pour les rudes combats, mais croyez aux miracles de votre dieu ! » : Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, op. cit., p. 113. « Jetzt wagt es nur, tragische Menschen zu sein: denn ihr sollt erlöst werden. Ihr sollt den dionysischen Festzug von Indien nach Griechenland geleiten! Rüstet euch zu hartem Streite, aber glaubt an die Wunder eures Gottes! » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans KSA, Band 1, op. cit., p. 132.

64 Cf. Анатолий Ливри, *Физиология Сверхчеловека, Введение в третье тысячелетие*, Ст.-Петербург, Алетейя, 2011, 311 с.

continents⁶⁵. L'exploration de territoires défendus est, pour lui, le symbole de la découverte de nouveaux horizons philosophiques pour l'humanité – pour une certaine surhumanité <re>créée – et de la connaissance de la sagesse universelle. Nietzsche établit donc une hiérarchie déterminée entre les penseurs de l'Ancien Monde : plus ils sont « loin » de l'Europe – c'est-à-dire plus ils franchissent de frontières imaginaires –, plus la place qu'ils occupent dans l'opinion de Nietzsche est élevée. Kant, par exemple, est appelé « le grand Chinois de Königsberg »⁶⁶. Nietzsche lui-même se comparait à Bouddha, mais, philosophe des contradictions, il considérait, par ailleurs, que le bouddhisme était une religion malsaine (« Le bouddhisme est une religion pour la fin et la lassitude de la civilisation »⁶⁷); voilà pourquoi il se présentait comme un « Bouddha européen », cette divinité asiatique destinée à régner, néanmoins, sur l'Europe, forme de suprématie spirituelle instaurée dans un tout autre contexte historico-philosophique :

De tous les Européens, vivants ou morts – Platon, Voltaire –, je suis celui dont l'âme possède *le plus large diapason*. Les circonstances d'une telle situation ne dépendent pas tant de moi que de « l'essence des choses » ; je pourrais être le Bouddha de l'Europe, et je serais alors bien sûr l'antithèse du Bouddha indien.⁶⁸

Nous croyons lire une preuve de notre affirmation dans *Ainsi parlait Zarathoustra* où le Perse, auprès duquel, dans la quatrième partie de l'œuvre, le pèlerin européen fuyant « la vieille Europe, nuageuse, humide et mélancolique »⁶⁹ demande asile, est chargé par Nietzsche d'être le héraut de ses propres idées.

Selon Nietzsche, bien loin des frontières de l'Europe s'étend le pays encore inconnu d'une philosophie nouvelle – ou, peut-être trop ancienne –, d'« un monde nouveau [...]

65 Il convient de préciser que le concept de Nietzsche n'a rien à voir avec l'idéologie « mondialiste » actuellement en vogue. Le philosophe y serait même opposé, plutôt par mépris, pour ne pas mettre le pied dans le camp adverse et, si possible, pour ne pas être « titularisé » dans une doctrine quelconque.

66 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 659. « *der grosse Chinese von Königsberg* » : Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse* dans *KSA*, Band 5, *op. cit.*, p. 144.

67 Friedrich Nietzsche, *L'Antéchrist* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1056. « *Der Buddhismus ist eine Religion für den Schluss und die Müdigkeit der Civilisation ...* » : Friedrich Nietzsche, *Der Antichrist* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 189.

68 « *Ich habe von allen Europäern, die leben und gelebt haben, die unfänglichste Seele : Plato Voltaire - - es hängt von Zuständen ab, die nicht ganz bei mir stehen, sondern beim „Wesen der Dinge“ – ich könnte der Buddha Europas werden : was freilich ein Gegenstück zum indischen wäre.* » : Friedrich Nietzsche, *Nachgelassene Fragmente* dans *KSA*, Band 10, *op. cit.*, p. 109, nous traduisons, c'est Nietzsche qui souligne.

69 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 526.

dont personne ne [sait] rien encore »⁷⁰ et il faudrait, pour l'atteindre, franchir des limites jusqu'à ce jour défendues. Dans son autobiographique *Ecce homo*, Nietzsche écrit :

[...] nous, les Argonautes de l'idéal [...] – il nous semble avoir devant nous, comme récompense, un pays encore inconnu dont personne encore n'a vu les frontières, un au-delà de tous les pays, de tous les recoins de l'idéal connus jusqu'à ce jour, un monde si riche en choses belles, étranges, douteuses, terribles et divines, que notre curiosité, autant que notre soif de posséder, sont sorties de leurs gonds [...].⁷¹

On peut considérer le père du héros du *Don* Konstantin Godounov-Tcherdyntsev comme un exemple de ce que Nietzsche appelle un « bon Européen ». En effet, tel un adepte des idées du philosophe, Konstantin erre à travers les étendues asiatiques, portant avec lui son mystère, au-delà de toutes les frontières :

Aujourd'hui, il me semble parfois – qui sait – qu'il partait peut-être en voyage pas tellement pour chercher quelque chose que pour échapper à quelque chose, et qu'au retour il s'apercevait que cette chose était encore avec lui, à l'intérieur de lui, inexhaustible, qu'il était impossible de s'en défaire. Je ne puis trouver un nom pour son secret, mais je sais seulement que c'était la source de cette solitude particulière – ni heureuse ni morose, n'ayant en effet aucun rapport avec l'apparence extérieure des émotions humaines – à laquelle ni ma mère ni moi ni aucun entomologiste au monde n'avait accès.⁷²

L'affirmation que nous avons soutenue plus haut peut expliquer la fin que Nabokov réserve à son personnage. Konstantin Kirillovitch ne disparaît pas purement et simplement ; il « se dissout », plutôt, dans l'infini, atteignant ainsi la perfection universelle, supra-eurasiatique :

70 « "neues Land" [...] von dem noch Niemand etwas wusste. » : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe*, Band 6, Januar 1880 – Dezember 1884, 6 Dezember 1883, *op. cit.*, p. 460, nous traduisons.

71 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1172. « ... wir Argonauten des Ideals, muthiger vielleicht als klug ist und oft genug schiffbrüchig und zu schaden gekommen, aber, wie gesagt, gesünder als man es uns erlauben möchte, defährlich gesund, immer wieder gesund, – will es uns scheinen, als ob wir, zum Lohn dafür, ein noch unentdecktes Land vor uns haben, dessen Grenzen noch Niemand abgesehen hat, ein Jenseits aller bisherigen Länder und Winkel des Ideals, eine Welt so überreich an Schönem, Fremdem, Fragwürdigem, Furchtbarem und Göttlichem, dass unsre Neugierde sowohl als unser Besitzdurst ausser sich gerathen sind ... » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 338.

72 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 176-177. « Мне иногда кажется теперь, что, удаляясь в свои путешествия, он не столько что-то искал, сколько бежал от чего-то, а затем, возвратившись, понимал, что оно всё ещё с ним, в нём, неизбывное, неисчерпаемое. Тайне его я не могу подыскать имени, но только знаю, что оттого-то и получается то особое – и не радостное, и не угрюмое, вообще никак не относящееся к видимости жизненных чувств, – одиночество, в которое ни мать моя, ни все энтомологи мира не были вхожи. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 104.

[...] il aurait pu se diriger à l'ouest vers Ladakh afin d'aller en Inde par le sud, ou pourquoi n'aurait-il pas pu pousser jusqu'en Chine et de là sur n'importe quel bateau jusqu'à n'importe quel port du monde ?⁷³

Cette « vastitude » philosophique se manifeste également par sa face mythique : le dieu doit être personnellement présent à toute action de portée supérieure. Ainsi chez l'helléniste Nietzsche, le « taureau » constitue une représentation symbolique de Zeus. Par ailleurs, selon la tradition antique, le roi des dieux a transmis son apparence taurine à son fils Dionysos, symbolisant par cet héritage la puissance de fécondation du dieu. Ainsi, dans la tragédie d'Euripide, le chœur désigne Dionysos comme un « dieu, encorné comme un taureau »⁷⁴ ; plus loin, le serviteur royal, aveuglé par ses charmes, lie les membres du taureau au lieu de mettre le dieu aux fers⁷⁵, et Penthée, enfin, que Dionysos conduit à la mort, voit devant lui un taureau⁷⁶. De surcroît, l'unique passage de la *Lycurgie* que nous ayons à ce jour présente une cérémonie dithyrambique avec des éléments d'un taurobole⁷⁷, démontrant qu'Eschyle pouvait être familier à la fois du culte de Déméter⁷⁸ et de celui des mystères égyptiens⁷⁹ et que, comme le fit plus tard Nietzsche, le poète pouvait percevoir, semble-t-il, la tragédie comme l'expression de la souffrance du dieu taurin lui-même.

Dans *Le Don*, l'image du taureau-Dionysos apparaît aussi. Au cours de son voyage, Konstantin Godounov-Tcherdyntsev voit des yaks pris par les glaces d'une rivière asiatique. C'est ce qui explique, pour Nabokov, que Dionysos-yak, immobile et gelé, ne soit en mesure ni de rentrer en Grèce ni donc de faire renaître l'esprit de la tragédie en Europe :

Un hiver, en traversant la glace d'un fleuve, je remarquai au loin une ligne d'objets sombres qui faisaient barrage, les grandes cornes de vingt yaks sauvages qui avaient été saisis dans leur traversée par la glace qui s'était formée subitement ; l'immobilisation de leurs corps dans une attitude de nage était nettement visible à travers l'épais cristal ; les belles têtes

73 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 210-211. « [...] мог он пойти на запад в Ладак, чтобы спуститься в Индию, или почему бы ему не отправиться в Китай, а оттуда на любом корабле – в любой порт на свете ? » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 124.

74 « Ταυρόκερον Θεόν » : Euripide, *Les Bacchantes*, v. 100, Paris, Les Belles Lettres, 1961, traduit par Henri Grégoire, p. 246.

75 *Ibid.*, p. 267.

76 *Ibid.*, p. 279.

77 Cf. Eschyle, *Édones* dans Strabon, *Géographie*, III, 3, 16, Paris, Les Belles Lettres, 1971, traduis par François Lasserre, p. 76.

78 M. P. Amandry, *Eschyle et les purifications d'Oreste* dans *Revue archéologique*, IX, 1938, p. 19-27.

79 Cf. Hérodote, *Histoires*, II, 156, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Ph.-E. Legrand, 1930, p. 178.

dressées au-dessus de la glace auraient semblé vivantes si les oiseaux n'avaient déjà crevé leurs yeux à coups de bec [...].⁸⁰

Nous fondons cette affirmation sur un fait bien réel : Nabokov est un maître reconnu des jeux de mots multilingues. Se perfectionnant avec l'âge, il donne largement la mesure de son maniement de plusieurs idiomes⁸¹ : pouvons-nous aller jusqu'à avancer que c'est justement l'élan bachique de l'improvisation qui le poussa à créer ainsi sa propre langue littéraire ? Passerelle entre les langues modernes, Nabokov l'est aussi lorsqu'il s'agit d'utiliser le terme contemporain en faisant surgir simultanément le mot antique qui en est phonétiquement proche. Ainsi en serait-il avec ce « yack » asiatique dont les sonorités appellent immédiatement le Ἰακχος. On peut penser qu'il s'agit tant du Ἰακχος euripidien popularisé au niveau du *music-hall* panhellénique – c'est ainsi que les bacchants appellent leur Dieu depuis les montagnes qui entourent Thèbes⁸² – que du Ἰακχος à l'usage des élus particulièrement versés dans la science du Dieu. Nous pensons à ce juge Iacchos introduisant les mystes dans Eleusis le vingtième jour du mois athénien Boédromion. En effet Henri Grégoire, traducteur français des *Bacchantes*, mais également, en sa qualité d'homme universel d'un type devenu fort rare aujourd'hui, russisant et traducteur, entre autres, de Michail Lermontov, précise dans ses annotations pour un autre ouvrage :

Le vingtième jour du mois de Béodromion est le sixième des Grands mystères. La veillée ou les veillées sacrées suivaient l'arrivée d'Iacchos processionnellement mené d'Athènes à Eleusis.⁸³

Le fait que ce soit par la glace que Nabokov choisisse de priver le Ἰακχος de sa mobilité est encore un élément qui nous convainc que notre auteur avait une connaissance considérable des sources antiques. Le froid est, en effet, l'antagoniste de Dionysos, dieu

80 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 187. « Как-то зимой, переходя по льду через реку, я издали заметил расположенную поперёк неё шеренгу тёмных предметов, большие рога двадцати диких яков, застигнутых при переправе внезапно образовавшимся льдом ; сквозь его толстый хрусталь было ясно видно оцепенение тел в пловущей позе ; поднявшиеся надо льдом прекрасные головы казались бы живыми, если бы уже птицы не выклевали им глаз [...] ». Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 110.

81 Parmi de nombreux exemples, nous voudrions signaler celui qui nous paraît être l'un des plus révélateurs, offert par le premier roman nabokovien rédigé sur le sol américain, et plus précisément le chapitre sept de *Bend Sinister*.

82 Euripide, *Les Bacchantes*, *op. cit.*, p. 11.

83 Henri Grégoire, Note 1 dans Euripide, *Ion*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Henri Grégoire, 1965, p. 227, c'est Henri Grégoire qui souligne.

des passions intenses, ardentes. L'ardeur du feu est indissolublement liée à Dionysos : celui-ci naquit avant terme parce qu'à la demande de Sémélé, Zeus apparut à celle-ci dans toute sa splendeur et, d'un éclair, la réduisit en cendres. Zeus sauva son fils Dionysos des flammes et le couvrit dans son flanc où il put achever de se former⁸⁴.

Et Nabokov n'est pas au bout de ses références nietzschéennes : selon le philosophe, le monde abandonné par Dionysos ressemblerait à une rivière prise par les glaces, se détachant par conséquent des lois de l'univers :

« Au fond tout est immobile » – c'est là un véritable enseignement d'hiver, une bonne chose pour les temps stériles, une bonne consolation pour le sommeil hivernal et les sédentaires.⁸⁵

Les meilleurs des Européens même ont cessé de croire aux miracles de Dionysos et ont oublié l'esprit de la tragédie :

Et quand vient l'hiver, qui est le dompteur des fleuves, les plus malicieux apprennent à se méfier ; et, en vérité, ce ne sont pas seulement les imbéciles qui disent alors : « Tout ne serait-il pas – *immobile* ? ».⁸⁶

Mais le printemps revient, dit la parabole de Zarathoustra, la glace fond et la puissance extatique du taurin Ἰάκχος se délie détruisant les ponts des pseudo-vérités :

Le vent du dégel, un taureau qui ne laboure point, – un taureau furieux et destructeur qui brise la glace avec des cornes en colère ! La glace cependant – *brise les passerelles* !⁸⁷

On peut donc considérer que, pour Nabokov, l'image des yaks captifs de la glace est l'une des nombreuses expressions du rêve de retour du Dieu en Europe et du rétablissement des mystères dionysiaques décrits par Nietzsche.

Konstantin Kirillovitch passe auprès des animaux immobilisés. En accord avec la vision de Nietzsche-mythologue, Nabokov ne concède pas à l'explorateur russe la force de libérer Dionysos : le temps du retour en Europe de l'esprit de la tragédie n'est pas encore

84 Euripide, *Les Bacchantes*, op. cit., p. 242.

85 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 441. « „Im Grunde steht Alles stille“ –, das ist eine rechte Winter-Lehre, ein gut Ding für unfruchtbare Zeit, ein guter Trost für Winterschläfer und Ofenhocker. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 252.

86 *Ibid.*, c'est Nietzsche qui souligne. « *Kommt gar der harte Winter, der Fluss-Thierbändiger: dann lernen auch die Witzigsten Misstrauen; und, wahrlich, nicht nur die Tölpel sprechen dann: „Sollte nicht Alles – stille stehn?“* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 252.

87 *Ibid.*, p. 442, c'est Nietzsche qui souligne. « *Der Thauwind, ein Stier, der kein pflügender Stier ist, – ein wüthender Stier, ein Zerstörer, der mit zornigen Hörnern Eis bricht! Eis aber – – bricht Stege!* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 252.

venu. Toutefois, Tcherdyntsev-père ne perd pas tout lien avec la sagesse bachique : il rapporte en Europe le jeu indien des échecs, symbole de l'Asie, auquel il consacre ses loisirs. Il pratique cette activité dans la partie européenne de la Russie, tout en préparant ses prochains voyages vers l'Orient, et la fusion des deux continents se réalise, symboliquement, sous l'égide de l'échiquier.

Si Nabokov confère sciemment à Konstantin Kirillovitch les traits d'un disciple du philosophe allemand, ce n'est pas par hasard non plus que le personnage trouve précisément dans les échecs l'oubli de ces moments, pour lui douloureux, où la guerre civile européenne vint briser l'unité du Continent. Nabokov souligne cette allusion en donnant à Konstantin Kirillovitch, pour partenaire de jeu, le botaniste Berg dont le nom, dans la langue maternelle de Nietzsche, signifie « montagne »⁸⁸. L'auteur renvoie ainsi le lecteur à la montagne, le lieu des méditations philosophiques du prophète perse. Pour souligner le lien qui unit Berg à Zarathoustra, Nabokov précise encore que l'un des rares cadeaux rapportés d'Asie en Europe par Konstantin Kirillovitch et destiné à Berg était semblable à un tapis persan, partie végétale provenant d'un des sommets des montagnes orientales. Nous observons déjà ici l'unité de l'image de la montagne et de la Perse, la patrie de Zarathoustra :

[Konstantin Kirillovitch] avait un jour rapporté au botaniste Berg qui venait de se marier la couverture végétale complète d'un petit pré alpin bigarré, en un seul morceau, de la dimension d'une pièce étendue (je l'imagine enroulée dans une caisse comme un tapis persan) dénichée quelque part à une hauteur fantastique, à flanc de montagne, dans la neige [...].⁸⁹

Si Konstantin, le père du héros du *Don*, qui a chez Nabokov les traits d'un disciple de Nietzsche, prend plaisir à jouer aux échecs et y trouve un certain repos, le dialecticien Tchernychevski, ce Socrate russe et l'antagoniste de Nietzsche, ne présente – comme par hasard – aucune aptitude pour ce jeu :

En fait, ni Kostomarov ni Tchernychevski ne connaissaient grand-chose aux échecs. Dans sa jeunesse, il est vrai, Nikolaï Gavrilovitch acheta un jour un échiquier, essaya même de se familiariser avec un manuel, réussit plus ou moins à apprendre les mouvements, tripatouilla

88 « [...] il joua aux échecs avec le botaniste Berg qui venait de perdre sa femme. » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 198. « [...] играл в шахматы – более сердясь на промахи противника, чем на свои, – с недавно овдовевшим ботаником Бергом [...] ». : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 117.

89 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 175. « [...] он [Константин Кириллович] привёз [...] однажды только что женившемуся ботанику Бергу целиком весь растительный покров горной разноцветной лужайки величиною с площадь конаты (я его и представил себе так – свёрнутым в ящичке, как персидский ковёр), найденный на страшной высоте, среди голых скал и снегов [...] ». : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 103.

le jeu assez longtemps (prenant des notes détaillées de ce tripatouillage) ; finalement, se fatiguant de ce passe-temps vide, il remit le tout à un ami.⁹⁰

La nourriture terrestre de la sagesse et les capacités de l'âme-estomac

Un autre thème extrêmement important chez Nietzsche comme chez Nabokov (thème trouvant sa source dans le monde de Platon) est celui de la nourriture. En effet, dans *La République*, le philosophe soutient qu'une alimentation saine est indispensable aux guerriers :

- Homère, dis-je, suffirait à nous l'apprendre. Car tu sais que, quand il fait manger ses héros en campagne, il ne les nourrit ni de poisson, bien qu'ils soient au bord de la mer, sur l'Hellespont, ni de viandes bouillies, mais seulement de viandes rôties, qui sont justement les plus faciles à apprêter pour les soldats ; car presque partout il est plus aisé de se servir simplement du feu que de porter des ustensiles avec soi.

- Oui, certes.

- Quant à des assaisonnements jamais non plus, je crois, Homère n'en fait mention. Les autres athlètes eux-mêmes ne savent-ils pas que, pour se maintenir en forme, il faut s'abstenir de toutes ces superfluités ?⁹¹

Chez Nietzsche, dans le prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, le prophète évoque la soudaineté avec laquelle survient la faim :

La faim s'empare de moi comme un brigand, dit Zarathoustra. Au milieu des bois et des marécages, la faim s'empare de moi, dans la nuit profonde.

Ma faim a de singuliers caprices. Souvent elle ne me vient qu'après le repas, et aujourd'hui elle n'est pas venue de toute la journée : où donc s'est-elle attardée ?⁹²

90 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 392. « На самом-то деле ни Костомаров, ни Чернышевский ничего в шахматах не смыслили. В юности, правда, Николай Гаврилович как-то купил шахматы, пытался даже осилить руководство, кое-как научился ходам, довольно долго возился с этим (возню обстоятельно записывая) и, наконец, наскуча пустой забавой, отдал приятелю. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 237.

91 Platon, *La République*, III, 404 b-c, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Émile Chambry, 1989, p. 120.

92 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 298. « Der Hunger überfällt mich, sagte Zarathustra, wie ein Räuber. In Wäldern und Sümpfen überfällt mich mein Hunger und in tiefer Nacht.

Wunderliche Launen hat mein Hunger. Oft kommt er mir erst nach der Mahlzeit, und heute kam er den ganzen Tag nicht: wo weilte er doch? » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 24.

Plus loin, Nietzsche explique aux hommes supérieurs l'importance de savoir bien se nourrir⁹³. Plus tard encore, il consacra de nombreuses pages d'*Ecce homo* à fournir des conseils sur l'alimentation qui convient aux créateurs⁹⁴.

Certes, le thème de la nourriture n'est pas non plus sans importance dans la littérature russe classique, en particulier chez Pouchkine et chez Gogol, mais les lignes de Nietzsche que nous venons de citer permettent d'expliquer plus facilement pourquoi le créateur nietzschéen représenté par Nabokov est doté d'un solide appétit. Au début du *Don*, alors qu'il va s'atteler à sa création, Fiodor, comme Zarathoustra, éprouve une faim soudaine ; il l'assouvit immédiatement, dans la rue, et Nabokov juge nécessaire de préciser que si son héros avait été plus riche, il aurait mangé davantage :

Il acheta quelques *pirojki* (un à la viande, un autre au chou, un troisième au tapioka, un quatrième au riz, un cinquième ... il ne put se permettre le cinquième) dans une épicerie russe qui était une sorte de musée de cire de la cuisine du pays, et les avala rapidement sur un banc humide dans un petit jardin public.⁹⁵

De la même manière, l'alimentation du jeune révolutionnaire Tchernychevski, cet « anti-Nietzsche », sera elle aussi symbolique. Souvenons-nous d'abord que Nietzsche se considérait comme un physiologue et n'hésitait pas à tirer des conclusions hippocratiques radicales de ses observations :

Quand, dans l'ensemble de l'organisme, le moindre organe se relâche, fût-ce même en une très petite mesure, et cesse de faire valoir avec une sûreté parfaite sa conservation de soi, le renouvellement de son énergie, son « égoïsme », l'ensemble aussitôt dégénère. Le physiologiste exige l'ablation de la partie dégénérée, il nie toute solidarité avec ce qui dégénère, il est loin de le prendre en pitié.⁹⁶

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, c'est le prophète lui-même qui est chargé d'expliquer que l'état pitoyable de ses adversaires – lesquels, si l'on se réfère au reste de l'œuvre nietzschéenne, peuvent être considérés comme des disciples de Socrate – est lié à leur mauvaise alimentation :

Ils ont mal appris et ils n'ont pas appris les meilleures choses, tout trop tôt et tout trop vite : ils ont mal mangé, c'est ainsi qu'ils se sont gâté l'estomac, – car leur esprit est un estomac gâté : c'est lui qui conseille la mort ! Car, en vérité, mes frères, l'esprit est un estomac.

93 Cf. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 508-509.

94 Cf. Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *ibid.*, p. 1129-1133.

95 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 51. « Он купил пирожков (один с мясом, другой с капустой, третий с сагой, четвёртый с рисом, пятый... на пятый не хватило) в русской кухмистерской, представлявшей из себя как бы кунсткамеру отечественной гастрономии, и скоро справился с ними, сидя на сырой скамье в сквере. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 28.

96 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1168, c'est Nietzsche qui souligne.

– La vie est une source de joie : mais pour celui qui laisse parler son estomac gâté, le père de la tristesse, toutes les sources sont empoisonnées.⁹⁷

Cette mauvaise alimentation, c'est la sèche nourriture des connaissances socratiques qui emplissent l'estomac malade qu'est le cerveau du dialecticien puisque, pour le médecin de l'humanité qu'est Zarathoustra, le corps est indissolublement lié à l'esprit :

[...] celui qui est éveillé et conscient dit : Je suis corps tout entier et rien autre chose ; l'âme n'est qu'un mot pour une parcelle du corps.
Le corps est une grande raison, une multiplicité avec un seul sens, une guerre et une paix, un troupeau et un berger.⁹⁸

Alors qu'il travaille sur le journal de Tchernychevski, Nabokov s'arrête volontairement sur « le thème des pâtisseries »⁹⁹ afin de montrer que là où Pouchkine, cet « Homère russe », « [avale] un verre de limonade avant son duel »¹⁰⁰, Tchernychevski, ce Socrate russe, ne mange ni ne boit à sa faim :

C'est ainsi que chez Wolf « les deux dernières fois, au lieu d'un pain blanc (lisez : celui de Wolf), je pris du café avec une (lisez : la sienne) brioche de cinq kopecks, la dernière fois sans me cacher ».¹⁰¹

Ainsi, la somptuosité poétique est mise en opposition avec l'absorption de la nourriture sous le strict et pingre autocontrôle d'un prudent compteur de kopecks. Nous sommes à l'opposé du gaspillage bachique dont l'essence consiste à ne pas calculer, à anéantir les éléments dans un élan sacré enseigné par Dionysos lors de ses mystères, manifestant ainsi du mépris envers la préservation de son lendemain humain et se réservant uniquement et entièrement au service du Dieu qui récompense le bacchant élu par l'effervescence de sa poésie.

Dans les pâtisseries, Tchernychevski ne se contente pas de manger, le pauvre y lit des journaux ! Nous aurons plus loin l'occasion de revenir sur la question de la presse chez

97 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *ibid.*, p. 446.

98 *Ibid.*, p. 308. « *Aber der Erwachte, der Wissende sagt: Leib bin ich ganz und gar, und Nichts ausserdem; und Seele ist nur ein Wort für ein Etwas am Leibe.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 39.

99 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 335. « *теме кондитерских* » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 203.

100 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 335. « *[...] залпом пьет лимонад перед дуэлью [...]*. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 203. (Pour être plus près du sens de la phrase nabokovienne, le traducteur de Gallimard aurait plutôt dû écrire « Pouchkine sabre un verre »).

101 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 336. « *Так, у Вольфа „последние оба раза вместо булки его (читай : Вольфа) пил кофе с пятикопеечным калачом (читай своим), в последний раз не таясь“ [...]*. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 203.

Nietzsche et chez Nabokov. Ce qui nous intéresse ici, dans la description de la table de Tchernychevski, ce n'est pas la manière bien nietzschéenne de régler leur compte aux journalistes, mais ce trait qui pourrait sembler insignifiant – ce « petit vent » qui accompagne la mauvaise nourriture du dialecticien russe : « L'endroit était chaud et calme, et ce n'est que de temps à l'autre qu'un petit vent sud-ouest suscité par les feuilles du journal faisait vaciller la flamme des bougies [...] »¹⁰². Le traducteur, utilisant le terme « chaud » pour le terme russe « *тёплый* », trompe les intentions de Nabokov qui aurait certainement plutôt souhaité un « tiède » afin de transmettre toute l'atmosphère entourant Tchernychevski, marquant une nette rupture avec les apocalyptiques « ardeur » et « froideur » aussi familières à Nietzsche qu'à Jean.

Pourquoi donc accorder tant d'importance à ce petit vent du sud-ouest chez Nabokov ? Comme le Zarathoustra de Nietzsche, les héros nietzschéens de Nabokov sont des hommes de l'Orient, qui voyagent en Asie et sont bercés par les légendes orientales. Ainsi en est-il de Konstantin Kirillovitch, père et éducateur du poète Fiodor. En revanche, l'Occident, peuplé actuellement par « l'homme socratique » apparaîtrait comme l'opposé de l'infini asiatique, et si le chemin vers la supra-connaissance passe par le nécessaire stade supra-européen, la lecture du maître spirituel de Lénine, Tchernychevski (« Il n'y avait pratiquement personne que Vladimir Ilitch aimait autant... Je crois qu'il avait beaucoup de choses en commun avec Tchernychevski. – Oui, ils avaient incontestablement beaucoup de choses en commun, ajouta Lounatcharski porté de prime abord à traiter cette remarque avec scepticisme. »¹⁰³), a, au contraire, un fort parfum d'Occident.

Une telle affirmation pourrait sembler dénuée de fondements si Nabokov lui-même n'avait, à maintes reprises, souligné la symbolique négative du Couchant. D'ailleurs, c'est un de ses personnages nietzschéens qui nous alerte sur la signification de ce vent d'ouest : convalescent, Fiodor Godounov-Tcherdyntsev se souvient avoir éprouvé dans son

102 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, « В кондитерских было тепло, тихо, только изредка юго-западный ветерок газетных листов колебал пламя свеч [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 203.

103 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 364. « Как-то Крупская, обернувшись на ветру к Луначарскому, с мягкой грустью сказала ему : „Вряд ли Владимир Ильич так любил... Я думаю, что между ним и Чернышевским было очень много общего“. „Да“, несомненно было общее, – добавляет Луначарский, сначала было отнёсшийся к этому замечанию скептически. – » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 220 – 221.

adolescence une désagréable impression de viscosité liée justement au sud-ouest et précise :

J'eus besoin de son aide pour m'asseoir dans mon lit. Elle secoua l'oreiller et plaça le plateau de lit (avec ses pieds nains et un endroit perpétuellement gluant dans le coin sud-ouest) en travers de la couverture animée devant moi.¹⁰⁴

Nabokov ne se lasse jamais de dresser des hermès indiquant les frontières au sein desquelles il faut percevoir son œuvre. Un symbole important aux yeux du romancier a donc vocation à être repris afin d'alerter le lecteur attentif et ne jamais le laisser dépasser les limites du cadre nietzschéen. En effet, les lettrés de peu de doctrines, voire d'une doctrine unique, tel Nabokov, sont les plus prodigues en images offertes aux lecteurs : ayant choisi une fois pour toute sa position face au monde – en se plaçant sur la montagne de Zarathoustra –, Nabokov se « désintellectualise » donc totalement : ce n'est point la réflexion qui le guide, mais il canalise toute sa puissance créatrice dans un regard nuancé et curieux. Ainsi, dans *Le Don*, l'adolescent convalescent Fiodor, qui a charnellement connu le côté affligeant de l'Occident, devenu un adulte berlinois, n'en est pas pour autant quitte envers son ennemi de jadis qui l'y rattrape dans le domaine où il est le plus fragile. Rien donc d'étonnant à ce que ce soit le vent d'ouest qui prive Fiodor de l'espérance du retour de son père, disparu en Orient :

[...] mais quand, à la fin, par une journée très ordinaire avec un vent d'ouest, arrive la nouvelle – détruisant simplement, instantanément, et décisivement tout espoir en ce succès – c'est alors que vous êtes soudainement étonné de découvrir que tout en n'y croyant pas, vous aviez vécu avec cette idée durant tout ce temps [...].¹⁰⁵

Ce coup de vent originaire de la partie du monde considérée comme adverse au poète nietzschéen serait donc l'acolyte logique de Tchernychevski accompagnant, avec bienveillance, la tiédeur de la lecture journalière et socratique d'un « progressiste ».

Les indigestions dues à la « mauvaise nourriture » que Tchernychevski absorbe dans les confiseries ont assez rapidement un effet négatif sur ce futur maître spirituel des révolutionnaires qui est gêné par un pyrosis et « (a) l'existence empoisonnée par des

104 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 42. « [...] я так был слаб, что мне понадобилась её помощь, чтобы присесть на постели, она дала тумака подушке и установила передо мной поперёк живого одеяла постельный столик на карликовых ножках (с извечно липким уездом у юго-западного угла. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 22.

105 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 136. « [...] но когда наконец, в очень будничный день с западным ветром, приходит известие, просто, мгновенно и окончательно уничтожающее всякую надежду [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 79.

brûlures d'estomac »¹⁰⁶. De toute façon, non seulement l'organisme humain refuse, tout naturellement, la « nourriture socratique », mais il exige aussi des lavages d'estomac :

[...] constamment, consciencieusement, avec une sorte d'étrange délectation, [Tchernychevski] employait la méthode romaine [...].¹⁰⁷

Tout cela pourrait même bien finir par conduire notre dialecticien gastronome à une fatale issue :

[...] à la fin il en serait probablement mort d'épuisement s'il n'était allé à Saratov (reçu candidat et retenu à l'Université de Saint-Petersbourg pour des études supérieures).¹⁰⁸

Pour en finir avec le thème des nourritures terrestres et spirituelles consommées par Tchernychevski, il faut souligner une dernière allusion de Nabokov à l'alimentation « anti-nietzschéenne » du révolutionnaire. Dans *Ecce homo*, Nietzsche déclare que l'unique journal dont il s'autorise la lecture est *Le Journal des Débats* : « [...] je ne lis, avec votre permission, que *Le Journal de Débats*. »¹⁰⁹. Dans *Le Don*, continuant de se moquer de Tchernychevski et de la manière dont il amasse des connaissances, Nabokov le représente en train de lire le journal à la lecture duquel Nietzsche s'abaisse et de grignoter inmanquablement les mets les plus secs qui soient — des biscottes :

[Tchernychevski] ne pouvait supporter de boire du thé seul, tout comme il ne pouvait supporter de lire seul ; i.e., il mâchait invariablement quelque chose avec un livre : il lut avec des biscuits au gingembre *Monsieur Pickwick*, avec des biscottes *Le Journal des Débats* [...].¹¹⁰

Par-delà le mal et la douleur

106 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 336. « *донимает изжога* » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 203.

107 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 337. « [Чернышевский] *постоянно, добросовестно, с каким-то странным вкусом, пользовался римским приёмом* [...] ». : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 204.

108 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, « [...] *и вероятно в конце концов умер бы от истощения, если бы (выпущенный кандидатом и оставленный при университете для занятий) не приехал в Саратове.* » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 204.

109 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1147.

110 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 325. « [Чернышевский] *не терпел сухого чаю, как не терпел пустого чтения, т.е. за книгой непременно что-нибудь грыз : с пряниками читал Записки Пиквикского клуба, с сухарями – „Журналь де деба“* [...] ». : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 197.

Il faut souligner que le Tchernychevski du *Don* se distingue également de Nietzsche par une caractéristique physiologique qui lui est propre. On sait, en effet, que le philosophe allemand souffrait, depuis ses premiers contacts avec Dionysos, de maux de tête dont il a souvent fait mention dans sa correspondance, estimant, sans doute, que ces renseignements somatiques seraient utiles à Georg Brandes – cette « passerelle » entre le monde scandinave et allemand ainsi qu’entre la Germanie et la Scandinavie d’un côté et l’univers latin représenté par la France de l’autre côté –, fournissant de la sorte l’information à son ambassadeur qui, de surcroît, fut le premier à enseigner la pensée de Nietzsche dans son université¹¹¹. Ainsi écrit-il en 1888 à Copenhague :

Vers 1876, ma santé s’est dégradée. Des maux de tête extrêmement violents et tenaces épuisaient toutes mes forces.¹¹²

Dans *Ecce homo* encore, Nietzsche évoque ses douleurs comme une *vendetta* de la nature pour ce qu’il a accompli de sublime :

Il y a quelque chose que j’appelle la *rancune* de la grandeur ; tout ce qui est grand, une œuvre, une action, se tourne immédiatement après l’achèvement contre son auteur. Par le fait même qu’il l’a accompli, il devient *faible** – il n’est plus capable de supporter son action, il ne la regarde plus en plein visage.¹¹³

Par ailleurs, Nietzsche insiste tellement dans ses œuvres sur le thème de la souffrance qu’on peut supposer que, au moment où Nabokov décrit Tchernychevski, l’« anti-Nietzsche », au travail, il juge nécessaire de préciser entre parenthèses un point physiologique par lequel le critique russe se distingue de Friedrich Nietzsche :

[Tchernychevski] travaillait si fiévreusement, fumait tellement et dormait si peu que l’impression qu’il produisait était presque terrifiante : décharné, énérvé, le regard à la fois trouble et perçant, les mains tremblantes, le discours saccadé et distrait (d’autre part, il ne souffrit jamais d’un mal de tête et s’en vantait naïvement comme de la marque d’un esprit sain).¹¹⁴

111 Cf. Friedrich Nietzsche, *An Georg Naumann in Leipzig (Postkatre)*. Turin, den 7. Mai 1888 dans *Sämtliche Briefe*, Band 8, *op. cit.*, p. 311.

112 « Gegen 1876 verschlimmerte sich meine Gesundheit. [...] Ein äusserst schmerzhaftes und zähes Kopfleiden stellte sich heraus, das alle meine Kräfte erschöpfte. » : Friedrich Nietzsche, *An Georg Brandes in Kopenhagen, Turino (Italia) ferma dans posta den 10. April 1888* dans *ibid.*, p. 289, nous traduisons.

113 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1175, c’est Nietzsche qui souligne. « Es giebt Etwas, das ich die rancune des Grossen nenne: alles Grosse, ein Werk, eine That, wendet sich, einmal vollbracht, unverzüglich gegen den, der sie that. Ebendamit, dass er sie that, ist er nunmehr schwach, – er hält seine That nicht mehr aus, er sieht ihr nicht mehr in’s Gesicht. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 342.

114 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 368. « [Чернышевский] работал лихорадочно, так много курил, так мало спал, что впечатление производил страшноватое : тощий, нервный, взгляд зараз слепой и сверлящий, отрывистая, рассеянная речь, руки трясутся (зато никогда не страдал

Dans *Le Don*, ce roman rempli de références à Nietzsche, le fait que Tcherychevski ignore absolument tout mal de tête indique, sans ambiguïté, que la nature n'a aucune vengeance à prendre sur l'auteur de *Que faire ?* Ce socratique savant n'est point un sage de tragédie. Non seulement il n'a résolu aucune énigme, mais — et c'est plus grave —, plongé dans la lecture d'ouvrages poussiéreux, il n'a pas même remarqué le Sphinx.

головной болью и наивно гордился этим, как признаком здравого ума). » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 223.

La lutte du savant « aveugle » contre la poésie

Pour être celui qui inaugure les découvertes et, tel un navigateur, être le premier à apercevoir une terre nouvelle¹¹⁵, pour devenir un guerrier et pouvoir atteindre son but d'une flèche bien ajustée¹¹⁶, le philosophe doit avoir une vue parfaite. Dans *Le Don*, la vue physique est le reflet de la vue spirituelle, et, en cela, Nabokov suit la démarche de Nietzsche. Ainsi, non seulement Konstantin Godounov-Tcherdyntsev voit à la perfection, mais il est aussi un excellent tireur :

[...] son père avait pris le pistolet, insérant d'une main preste et adroite les cartouches dans le chargeur, et il avait gravé un K régulier avec sept balles.¹¹⁷

Quant à son fils Fiodor, il peut saisir du coup d'œil de l'artiste-peintre et du botaniste quasi professionnel le sens d'une clairière, accédant ainsi aux mystères d'un bois devenu sacré :

Toute cette vie fascinante dont l'actuelle composition permettait à n'importe qui de dire infailliblement à la fois l'âge de l'été (presque à un jour près), la situation géographique de la région et la composition végétale de l'éclaircie – tout ceci qui lui était vivant, authentique, éternellement cher, Fiodor le perçut dans un éclair, d'un coup d'œil pénétrant et expérimenté.¹¹⁸

115 Peut-être est-il bon de rappeler une fois de plus la phrase de Nietzsche : « [...] nous, les Argonautes de l'Idéal [...] il nous semble avoir devant nous, comme récompense, un pays encore inconnu dont personne encore n'a vu les frontières, un au-delà de tous les pays, de tous les recoins de l'idéal connus jusqu'à ce jour, un monde si riche en choses belles, étranges, douteuses, terribles et divines, que notre curiosité, autant que notre soif de posséder, sont sorties de leurs gonds [...] » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1172. « ... *wir Argonauten des Ideals, muthiger vielleicht als klug ist und oft genug schiffbrüchig und zu schaden gekommen, aber, wie gesagt, gesünder als man es uns erlauben möchte, defährlich gesund, immer wieder gesund, – will es uns scheinen, als ob wir, zum Lohn dafür, ein noch unentdecktes Land vor uns haben, dessen Grenzen noch Niemand abgesehn hat, ein Jenseits aller bisherigen Länder und Winkel des Ideals, eine Welt so überreich an Schönem, Fremdem, Fragwürdigem, Furchtbarem und Göttlichem, dass unsre Neugierde sowohl als unser Besitzdurst ausser sich gerathen sind ...* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 338.

116 « Dire la vérité et savoir bien manier l'arc et les flèches – cela semblait cher, et difficile en même temps, au peuple d'où vient mon nom – ce nom qui est en même temps cher et difficile. » : Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *op. cit.*, p. 328. « „Wahrheit reden und gut mit Bogen und Pfeil verkehren“ – so dünkte es jenem Volke zugleich lieb und schwer, aus dem mein Name kommt – der Name, welcher mir zugleich lieb und schwer ist. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathoustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 75.

117 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 121. « [...] отец взял у него пистолет, мгновенно-ловко вдавил в обойму пули и семью выстрелами выбил ровное К. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 71.

118 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 204. « *Всю эту обаятельную жизнь, по сегодняшнему сочетанию которой можно было безошибочно определить и возраст лета (с точностью чуть ли не до одного дня), и географическое положение местности, и растительный состав лужайки, всё это*

Depuis l'enfance, au contraire, Tchernychevski a une mauvaise vue et Nabokov insiste sur cela, avec son procédé presque habituel, c'est-à-dire en posant d'abord des jalons quand il décrit l'adolescence du Socrate russe avec une ironie certaine : « n'arrivait à reconnaître que les visages qu'il embrassait [...] »¹¹⁹, puis en aiguisant sa lame aristophanesque au fur et à mesure que Tchernychevski gagne son statut de dialecticien. Ainsi, le voyage de Tchernychevski vers Saint-Pétersbourg, ville où il doit devenir un véritable « savant socratique », est aussi très symbolique car c'est plongé dans sa lecture que Tchernychevski l'accomplit, sans jamais regarder la nature :

[...] le paysage qui s'était déployé peu de temps auparavant avec une étonnante langueur sur le passage de l'immortelle *briska* ; toute cette tradition viatique russe si naturelle qu'elle vous fait fondre en larmes ; toute cette simplicité qui vous regarde fixement d'un champ, d'une petite colline, entre deux nuages oblongs ; cette beauté suppliante, expectante, prête à s'élancer vers vous au plus léger soupir et à partager vos larmes ; bref, le paysage chanté par Gogol passa inaperçu devant les yeux d'un Nikolai Gavrilovitch âgé de dix-huit ans qui voyageait avec sa mère, de Saratov à Saint-Pétersbourg, dans une voiture tirée par leurs propres chevaux. Il ne leva pas les yeux d'un livre tout le long du chemin.¹²⁰

On peut aisément en conclure que Tchernychevski ne ressemblera pas au poète par excellence, Homère, dont la légendaire cécité était compensée par une vision intérieure nette et profonde. Nietzsche célébrait l'aède en ces termes :

D'où vient la clarté des descriptions d'Homère, tellement plus suggestives que celles de tous les autres poètes ? De l'incomparable netteté de sa vision.¹²¹

Lorsqu'il voyage, Tchernychevski est également aux antipodes d'un autre homme de lettres : Gogol. Nabokov considérait, en effet, que celui-ci avait été le premier à révéler les couleurs dans la littérature russe :

живое, истинное, бесконечно милое, Фёдор воспринял как бы мгновенно, одним привычным, глубоким взглядом. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 121.

119 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 318. « [...] он отроком знал только те лица, которые целовал [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 193.

120 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 318. « Кстати, ландшафт, который незадолго до того чудно и томно развивался навстречу бессмертной бричке ; всё то русское, путевое, вольное до слёз ; всё кроткое, что глядит с поля, с пригорка, промеж продолговатых туч ; красота просительная, выжидательная, готовая броситься к тебе по первому знаку и с тобой зарыдать ; – ландшафт, короче говоря, воспетый Гоголем, прошёл незамеченным мимо очей восемнадцатилетнего Николая Гавриловича, неторопливо, на долгих, ехавший с матерью в Петербург. Всю дорогу он читал книжку. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 192.

121 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie dans Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 61. « *Wodurch schildert Homer so viel anschaulicher als alle Dichter? Weil er um so viel mehr anschaut.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 60.

Ce fut Gogol (et après lui Lermontov et Tolstoï) qui vit le premier le jaune et le violet. Le fait que le ciel puisse être vert pâle au lever du soleil ou la neige d'un bleu prononcé lors d'une journée sans nuage a dû sembler un non-sens hérétique à votre écrivain dit « classique », habitué qu'il était au schéma chromatique d'un conventionnalisme rigide de l'école littéraire française du XVIII^e siècle.¹²²

Rien, au cours d'un voyage, ne pouvait échapper au poète ayant composé les *Âmes mortes*. Tchernychevski, au contraire, avant même son entrée au *Contemporain*, se comporte en « savant alexandrin » aveuglé par la poussière des bibliothèques. Au seuil de sa vie de critique, le Tchernychevski du *Don* devient l'un de ces « *Lettreferits* »¹²³ socratiques que Friedrich Nietzsche a peints dans *La Naissance de la tragédie* :

[...] il reste malgré tout l'éternel affamé, le « critique » sans joie et sans force, l'homme alexandrin qui est, au fond, un bibliothécaire et un prote, et qui perd la vue misérablement dans la poussière des livres et les fautes d'impression.¹²⁴

Par la description d'un Tchernychevski myope, « demi-aveugle » progressiste, Nabokov veut dire que ce dialecticien n'a ni le regard perçant d'un Lyncée, ni la cécité physique d'un Œdipe touché par la connaissance supra-humaine. Esclave de son époque, il s'est arrêté au milieu du chemin spirituel entre ces deux extrémités, celle du héros et celle du sage, c'est-à-dire, exactement là où se trouve la « bibliothèque alexandrine ».

Il n'y a pas seulement les choses terrestres que ce Tchernychevski myope a du mal à distinguer. Nabokov décrit également l'incapacité de son révolutionnaire à discerner les étoiles dans le ciel nocturne : « [Tchernychevski] [...] ne pouvait voir que quatre des sept étoiles de la Grande Ourse. »¹²⁵. Il renvoie ici son lecteur à un moment très important de l'œuvre de Nietzsche. En effet, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, le philosophe allemand fait allusion à la forme grecque du mot « homme » (ἄνθρωπος) potentiellement formé sur ἄνω ἄθροειν, dont l'une des origines serait « regard tourné vers ciel »¹²⁶. Nous trouvons la même définition de l'homme – comme un être capable de voir les étoiles – dans *Les*

122 « *It was Gogol (and after him Lermontov and Tolstoy) who first saw yellow and violet at all. That the sky could be pale green at sunrise, or the snow a rich blue on a cloudless day, would have sounded like heretical nonsense to your so-called "classical" writer, accustomed as he was to the rigid conventional color-schemes of the Eighteenth Century French school of literature.* » : Vladimir Nabokov, *Lectures on russian literature*, New York, Fredson Bowers, 1981, p. 24, nous traduisons.

123 Cf. Montaigne, *Essais*, livre I, ch. XXV, Paris, Gallimard, 1962, p. 138.

124 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 104.

125 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 318-319. « [Чернышевский] [...] видел лишь четыре из семи звезд Большой Медведицы. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 193.

126 Cf. К. А. Свасьян, *Примечания в Фридрих Ницше, Сочинения в двух томах, там же*, с. 774.

Métamorphoses. N'est-ce pas en effet Ovide qui précise quant à la démiurgie de Prométhée : « [...] tandis que, tête basse, tous les autres animaux tiennent leurs yeux attachés sur la terre, [le fils de Japet] a donné à l'homme un visage qui se dresse au-dessus ; il a voulu lui permettre de contempler le ciel, de lever ses regards et de les porter vers les astres. Ainsi la terre, qui naguère était grossière et informe, revêtit par cette métamorphose des figures d'hommes jusqu'alors inconnues. »¹²⁷.

Or, si Tchernychevski de Nabokov ne peut pas voir les étoiles, le regard qu'il porte vers le ciel est vain et le maître à penser de Lénine apparaît alors comme une créature qui n'a pas toutes les qualités que l'on attendrait d'un être humain.

C'est chez Platon qu'il conviendrait de chercher la doctrine sur laquelle repose la conception du monde et de l'ἄνθρωπος de Nietzsche et de Nabokov que nous avons exposée plus haut. Selon ce que rapporte le fondateur de l'Académie, Socrate répondant à Hermopgène précise qu'en effet, la racine du mot « *anthrôpos* » a le double sens de « celui qui voit » et de « celui qui comprend » :

Ce nom d'*anthrôpos* signifie qu'au contraire des animaux, incapables d'observer rien de ce qu'ils voient, d'en raisonner et de l'examiner, l'homme, dès qu'il a vu, – et *opôpé* a ce sens – applique son examen et son raisonnement à ce qu'il a vu. Et voilà pourquoi, à la différence des animaux, l'homme a été justement nommé *anthrôpos* : car il examine ce qu'il a vu (*anathrôn ha opôpé*).¹²⁸

L'évocation de la vue défaillante de Tchernychevski révèle probablement la volonté de Nabokov de représenter le célèbre polémiste des années soixante du XIXe siècle comme un penseur incomplet, voire déficient. Abandonnant le thème de la myopie de Tchernychevski par de très spécifiques points de suspension, Nabokov passe directement, et fort sciemment, aux idées de l'auteur russe : « le "Saint-Esprit" doit être remplacé par le "bon sens". »¹²⁹. Son « savant aveugle » apparaît alors comme un second Socrate qui paraphrase

127 Ovide, *Les Métamorphoses*, I, 84-88, Paris, Les Belles Lettres, traduction de Georges Lafaye, 1957, p. 10. « *Pronaque cum spectent animalia cetera terram,*

Os homini sublime dedit caelumque tueri

Iussit et erectos ad sidera tollere uultus.

Sic, modo quae fuerat rudis et sine imagine, tellus

*Induit ignotas hominum conuersa figuras. » : *ibid.**

128 Platon, *Cratyle*, 399 c, Paris, Les Belles Lettres, traduction Louis Méridier, 1931, p. 74-75.

129 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 319. « Но „Святой Дух“ надобно заменить „Здравым Смыслом“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 193.

le « celui-là seul est vertueux, qui possède la connaissance »¹³⁰ de son prédécesseur athénien mis à l'index par Nietzsche dans sa *Naissance de la tragédie*.

Sauver la cité en chassant le poète

Les descriptions du désir qu'éprouve Tchernychevski de combler l'humanité par l'invention du mouvement perpétuel constituent, chez Nabokov, une autre manière littéraire de prolonger sarcastiquement le thème *culturologique* de l'optimisme socratique que l'on trouve chez Nietzsche :

Il [Tchernychevski] perdit environ cinq ans avec le mouvement perpétuel, jusqu'en 1853, quand, déjà maître d'école et fiancé, il brûla la lettre avec des diagrammes, préparée un jour qu'il craignait de mourir (de cette maladie à la mode, l'anévrisme), avant de laisser au monde la bénédiction d'un mouvement éternel et extrêmement bon marché.¹³¹

Si l'on se rattache à la conception du philosophe allemand, il ne s'agirait là, en effet, que d'une tentative spirituellement frivole d'alléger le destin de l'homme sans l'ennoblir. Le *perpetuum mobile* de Tchernychevski sous-entend indubitablement un mouvement vers l'avant, une progression – allusion de l'auteur au marxisme comme une pensée pseudo post-hégélienne incarné dans un mécanisme – et il apparaît dès lors chez Nabokov comme une forme travestie de la notion héraclitéenne de l'Éternel Retour modernisée par Nietzsche.

Mais la partie la plus importante de la carrière de Tchernychevski a été consacrée à lutter contre la poésie et contre les poètes et l'on peut dire que Pouchkine est celui que le dialecticien considère comme son premier adversaire. Pour le Tchernychevski de Nabokov, en effet, Pouchkine est l'auteur « d'une combinaison de mots sans signification »¹³² et c'est avec l'arme socratique qu'est la froide analyse pseudo-scientifique qu'il juge l'œuvre du

130 Nietzsche emploie cette formule dans *La Naissance de la tragédie*, t. 1, *op. cit.*, p. 79, en référence au *Protagoras* de Platon. Cf. Platon, *Protagoras*, 361 a-c, Paris, Gallimard, traduit par Léon Robin, 1950, p. 144-145.

131 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 322. « Возня с перпетуум-мобиле продлилась в общем около пяти лет, до 1853 года, когда он, уже учитель гимназии и жених, наконец сжёг письмо с чертежами, которые однажды заготовил, боясь, что помрёт (от модного аневризма), не одарив мира благодатью вечного и весьма дешёвого движения. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 195.

132 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 356. « бессмысленного сочетания слов » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 216.

poète. Pour mieux souligner la vanité des efforts du critique infécond, l'auteur du *Don* éprouve alors le besoin de le ridiculiser sur le plan esthétique-charnel en citant les termes par lesquels le Socrate russe attaque la particularité physiologique rimbaldienne. Il est à noter que cette particularité fut également celle de Nabokov et qu'il en fut fort fier. Car non seulement Nabokov s'attribue la faculté homérique de mieux voir, mais il jouit également d'une audition colorée, capacité supra-humaine qu'il partageait avec Rimbaud : « Par ailleurs, je suis doté, d'une façon fort particulière, de ce que l'on appelle l'*audition colorée*. »¹³³. Il offre ce don à Fiodor, son héros nietzschéen et son *alter ego*, dont les aptitudes de polyglotte lui permettent, pense-t-il, de surpasser les couleurs rimbaldiennes. Mieux encore, le réflexe de la création chez ce dernier est déclenché, justement, par la mise en couleurs de l'alphabet et cet événement est nommé par un terme quelque peu bizarre pour un Russe, « aurore ». Cependant, si l'on se souvient que Nabokov est un nietzschéen décrivant son coreligionnaire, tout devient clair¹³⁴ :

- Mais nous parlions de l'aube. Comment avez-vous commencé ?
- Lorsque mes yeux s'ouvrirent sur l'alphabet. Pardon, ça semble prétentieux, mais il est un fait que depuis l'enfance j'ai été affligé d'une *audition colorée* des plus intenses et de plus compliquées.
- De telle sorte que vous aussi, comme Rimbaud, vous auriez pu...
- Écrire non seulement un sonnet mais une œuvre importante, avec des nuances auditives dont il n'a jamais rêvé. Par exemple les nombreux « a » différents des quatre langues que je parle ont pour moi des nuances différentes, allant du noir laqué au gris éclaté – comme diverses sortes de bois. Je vous recommande mon « m » de flanelle rose.¹³⁵

133 Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, nous traduisons. « *Кроме того, я наделён в редкой мере так называемой audition colorée – цветным слухом.* » : Владимир Набоков, *Другие берега, там же*, т. 4, с. 146. À propos de l'audition colorée chez les compositeurs nous signalons aussi l'ouvrage du musicologue finlandais, Eero Tarasti, *Signs of Music, A Guide to Musical Semiotics*, Mouton de Gruyter, Berlin – New York, 2002.

134 *Aurore. Réflexions sur les préjugés moraux* – titre d'un ouvrage de Nietzsche publié en 1881.

135 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 116. Soulignons que le texte original ne mentionne nullement le nom de Rimbaud. Nabokov écrit pour un public russophone suffisamment cultivé qui devrait donc savoir le nom du poète ayant introduit le terme d'« audition colorée » – en français dans le texte –, sous-entendu par les points de suspension. Le traducteur de Gallimard de 1967, en revanche, n'est nullement certain du niveau de connaissance de ses lecteurs. Mai 1968 est pour bientôt :

« „Но мы говорили о заре... С чего у вас началось?“

„С прозрения азбуки. Простите, это звучит изломом, но дело в том, что у меня с детства в сильнейшей и подробнейшей степени *audition colorée*.

„Так что вы могли бы тоже...“

„Да, но с оттенками, которые ему не снились, – и не сонет, а толстый том. К примеру : различные, многочисленные „а“ на тех четырех языках, которыми владею, вижу едва ли не в стольких же тонах – от лаково-чёрных до занозисто серых – сколько представляю себе сортов подделочного дерева. Рекомендую вам мое розовое фланелевое „м“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 67 – 68.

En revanche, le Socrate russe, n'appartenant pas à ces élus, se moque de la palette de l'ouïe poétique, entraînant les lecteurs de sa revue dans ses railleries des êtres supérieurs. Il se réfère à la « science », se cachant littéralement derrière elle, usant et abusant d'elle comme d'une idole. Sous sa plume, la « science » – non pas la vraie science qui est la complexité nuancée des génies – devient le synonyme de la « banalité » bourgeoise. Chez le cruel Nabokov, le Socrate russe est doublement ridicule, allant, dans ses articles critiques, jusqu'à inventer, l'attribuant à Pouchkine, une citation visant à dénigrer son œuvre, laquelle est cependant considérée par Nabokov, et donc au corps défendant de son véritable auteur, comme d'une grande perspicacité :

Une fois en 1855, alors qu'il dissertait sur Pouchkine et qu'il désirait donner un exemple « d'une combinaison des mots sans signification », il cita à la hâte un « son bleu » de son invention – appelant prophétiquement sur sa propre tête l'« heure au tintement bleu » de Block qui allait carillonner un demi-siècle plus tard. « Une analyse scientifique démontre l'absurdité de telles combinaisons », écrivait-il, ignorant le fait physiologique de l'« audition colorée ».¹³⁶

Collaboration du révolutionnaire et du gendarme

Un autre indice du caractère nietzschéen de Nabokov pourrait résider dans l'égalité que ce dernier établit entre, d'une part, Tchernychevski et, d'autre part, les hauts dignitaires de l'appareil répressif de l'État tels, par exemple, Maxim Iakovlievitch von Fock ou le comte Alexandre Kristoforovitch von Benckendorff. Bien qu'ils semblent à un premier abord fondamentalement différents du poète, ils lui sont en fin de compte quasi identiques car tout comme Nietzsche abhorre avec la même force le monstre-État et les héritiers de Socrate, en déclarant :

L'État est partout où tous absorbent des poisons, les bons et les mauvais : l'État, où tous se perdent eux-mêmes, les bons et les mauvais : l'État, où le lent suicide de tous s'appelle la vie.¹³⁷

136 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 356 – 357. « Когда однажды, в 55 году, расписавшись о Пушкине, он захотел дать пример „бессмысленного сочетания слов“, то привел мимоходом тут же выдуманное „синий звук“, – на свою голову напророчив пробивший через полвека блоковский „звонко-синий час“. „Научный анализ показывает вздорность таких сочетаний“, – писал он, – не зная о физиологическом факте „окрашенного слуха“. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 216.

137 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 321. « Staat nenne ich's, wo Alle Gifttrinker sind, Gute und Schlimme: Staat, wo Alle sich selber verlieren, Gute und Schlimme: Staat, wo der langsame Selbstmord Aller – „das Leben“ heisst. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 62.

... de même Nabokov ne voit aucune différence entre les persécuteurs de Pouchkine – c'est-à-dire entre les représentants du pouvoir d'État – et Tchernychevski, l'inspirateur du révolutionnaire Lénine :

Strannolioubski compare avec sagacité les propos critiques des années 60 concernant Pouchkine à l'attitude qu'eut à son égard, trois décades plus tôt, le préfet de police, le comte Benckendorff, ou celle du directeur du troisième bureau, von Fock. En vérité, la louange la plus poussée de Tchernychevski pour un écrivain était, comme celle du souverain Nicolas I^{er} ou du radical Bielinski : sensée. Lorsque Tchernychevski ou Pissarev appelaient la poésie de Pouchkine « déchet et luxe », ils ne faisaient que répéter Tolmatchev, auteur de *l'Éloquence militaire*, qui, dans les années 30 avait qualifié le même sujet de « bagatelles et babioles ».¹³⁸

Même l'impie Socrate abandonnant ses projets d'Etats utopiques rend hommage aux poètes, discutant avec Ion d'Homère, considérant que le poète authentique est un être supérieur, proche des dieux – il se peut que ce soit pour cela qu'il doive être chassé de la cité idéale :

[...] c'est chose légère que le poète, ailée, sacrée, il n'est pas en état de créer avant d'être inspiré par un dieu, hors de lui, et de n'avoir plus sa raison ; tant qu'il garde cette faculté, tout être humain est incapable de faire œuvre poétique et de chanter des oracles.¹³⁹

Pour cette raison – et en cela Nietzsche prolonge la pensée du fondateur de l'Académie –, l'inspiration est un *don* fort rare. En ce sens, le philosophe allemand était lui-même poète :

Telle est *mon* expérience de l'inspiration ; et je ne doute pas qu'il faille remonter à des milliers d'années en arrière pour trouver quelqu'un qui ait le droit de dire : « c'est aussi la mienne ».¹⁴⁰

À la suite de Platon, Nietzsche considère que la création authentique est un acte poétique inconscient et, confiant dans les paroles de Sophocle, il croit qu'Eschyle écrivait en se pliant à cette même exigence :

Ce que Sophocle a dit d'Eschyle, que celui-ci procédait comme il fallait, bien qu'inconsciemment, n'eût certes jamais été approuvé par Euripide qui eût conclu simplement que l'activité d'Eschyle, parce que inconsciente, ne pouvait être que mauvaise.

138 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 378. « Страннолюбский пронциательно сравнивает критические высказывания шестидесятих годов о Пушкине с отношением к нему шефа жандармов Бенкендорфа или управляющего третьим отделением фон Фока. Действительно, у Чернышевского, так же, как у Николая I или Белинского, высшая похвала была : дельно. Когда Чернышевский или Писарев называли пушкинские стихи „вздором и роскошью“, то они только повторяли Толмачёва, автора Военного красноречия, в тридцатых годах сказавшего о том же предмете : „пустяки и побрякушки“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 229.

139 Platon, *Ion*, 534 b, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Louis Méridier, 1978, p. 36.

140 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1174, c'est Nietzsche qui souligne. « Dies ist meine Erfahrung von Inspiration; ich zweifle nicht, dass man Jahrtausende zurückgehn muss, um Jemanden zu finden, der mir sagen darf „es ist auch die meine“. – » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans KSA, Band 6, *op. cit.*, p. 340.

Le divin Platon lui-même ne parle ordinairement qu'avec ironie de la puissance créatrice du poète, en tant que celle-ci n'est pas l'effet d'une intelligence consciente, et il la compare au talent du devin et de l'interprète des songes, le poète étant incapable de créer avant d'être devenu inconscient et d'avoir abdiqué tout entendement.¹⁴¹

Nabokov se trouve en accord avec Nietzsche sur tous ces éléments. On entrevoit dès lors pourquoi le romancier souligne l'impossibilité où se trouve le savant Tchernychevski de comprendre le mythe tragique, cette patrie de la poésie :

Quiconque veut bien songer aux conséquences les plus immédiates de cet esprit scientifique allant sans trêve de l'avant, comprendra aussitôt comment, par lui, le mythe fut anéanti, et comment, par cet anéantissement, la poésie, chassée de son domaine idéal naturel, dut errer désormais comme une apatride.¹⁴²

Ce n'est pas sans raison non plus que Nabokov rappelle que ce sont précisément les ratures des brouillons de Pouchkine qui ont conduit Tchernychevski à douter du génie du poète. Décrivant Tchernychevski, l'auteur du *Don* paraphrase une seconde fois le Socrate de *La Naissance de la tragédie* et indique que « Tchernychevski donne le génie comme l'équivalent du bon sens »¹⁴³, renvoyant ainsi le lecteur au personnage que Nietzsche appelait le « masque de Socrate », à savoir Euripide : « En un certain sens, Euripide ne fut, lui aussi, qu'un masque : la divinité qui parlait par sa bouche n'était pas Dionysos, non plus Apollon, mais un démon qui venait d'apparaître, appelé *Socrate*. »¹⁴⁴. Euripide était en effet ce détracteur de l'esprit tragique, l'ostracisant hors de l'Hellade, qui critiquait Eschyle et que, pour cela, comme nous l'avons déjà souligné, Nietzsche n'épargna pas : « Euripide

141 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 80, c'est Nietzsche qui souligne. « *Das, was Sophokles von Aeschylus gesagt hat, er thue das Rechte, obschon unbewusst, war gewiss nicht im Sinne des Euripides gesagt: der nur so viel hätte gelten lassen, dass Aeschylus, weil er unbewusst schaffe, das Unrechte schaffe. Auch der göttliche Plato redet vom schöpferischen Vermögen des Dichters, insofern dies nicht die bewusste Einsicht ist, zu allermeist nur ironisch und stellt es der Begabung des Wahrsagers und Traumdeuters gleich; sei doch der Dichter nicht eher fähig zu dichten als bis er bewusstlos geworden sei, und kein Verstand mehr in ihm wohne.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 87.

142 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 99.

143 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, 1992, p. 379. « *Для Чернышевского гений был здоровый смысл.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 229.

144 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 77, c'est Nietzsche qui souligne. « *Auch Euripides war in gewissem Sinne nur Maske: die Gottheit, die aus ihm redete, war nicht Dionysos, auch nicht Apollo, sondern ein ganz neugeborner Dämon, genannt Sokrates.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 83.

[...] eût conclu simplement que l'activité d'Eschyle, parce que inconsciente, ne pouvait être que mauvaise. »¹⁴⁵.

Cet Euripide, avant sa reconversion macédonienne, détruisit la tragédie-mystère du Dieu, la tragédie-initiation (telle serait la signification de l'antique terme *τράγος*¹⁴⁶), la tragédie du non-dit, celle d'Eschyle. Il a donné la place de Dionysos sur scène au démocrate quittant l'agora et résonnant de façon compréhensible jusque par les femmes et les enfants, acte « démocratique », Euripide *dixit*¹⁴⁷, fait passible du châtement suprême selon Aristophane¹⁴⁸ tant admiré de Nietzsche¹⁴⁹. Ce « bon sens » se trouvant à la place de Dionysos est un blasphème selon Nietzsche, et Nabokov souligne une *asebia* semblable chez le Socrate russe.

Le désir de Nabokov de révéler les qualités socratiques de Tchernychevski va plus loin. À peine a-t-il commencé le portrait du Socrate russe qu'il découvre dans ses écrits, et expose dans *Le Don*, tout ce qu'il considère comme l'héritage de la culture alexandrine. C'est précisément dans l'étau de cet héritage que se débattait, selon Nietzsche lecteur de l'*Orestie*, le monde contemporain :

Tout notre monde moderne est pris dans les filets de la culture alexandrine et a pour idéal *l'homme théorique*, armé des moyens de connaissance les plus élevés, travaillant au service de la science, et dont le prototype et ancêtre originel est Socrate.¹⁵⁰

145 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 80. « *Das, was Sophokles von Aeschylus gesagt hat, er thue das Rechte, obschon unbewusst, war gewiss nicht im Sinne des Euripides gesagt: der nur so viel hätte gelten lassen, dass Aeschylus, weil er unbewusst schaffe, das Unrechte schaffe.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 87.

146 Raphaël Dreyfus, *Introduction générale* dans Eschyle, Sophocle, *Tragiques grecs*, Paris, Gallimard, 1967, p. XVII.

147 Cf. Aristophane, *Les Grenouilles*, v. 953, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Hilaire Van Daele, 1967, p. 131.

148 Cf. *Ibid.*, p. 131.

149 Cf. Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse* dans *KSA*, Band 5, *op. cit.*, p. 46-47.

150 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 101, c'est Nietzsche qui souligne. « *Unsere ganze moderne Welt ist in dem Netz der alexandrischen Cultur befangen und kennt als Ideal den mit höchsten Erkenntnisskräften ausgerüsteten, im Dienste der Wissenschaft arbeitenden theoretischen Menschen, dessen Urbild und Stammvater Sokrates ist.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 116.

De l'amour

Comme Pouchkine, le poète Fiodor apprend « quelque chose d'une manière ou d'une autre », c'est-à-dire, selon l'expression utilisée par Schopenhauer, *per il loro diletto*. Ce dilettantisme déguise bien sûr le professionnalisme, ce « professionnalisme » du poète qui est un cadeau des dieux et qui ne s'apprend pas dans les « bibliothèques poussiéreuses ». Si l'on se souvient de la formule d'Eugène Onéguine, on est immédiatement tenté de la rapprocher de celle du *Don*, là où Pouchkine écrivait :

Nous étudiâmes de tout un peu.
N'importe quoi n'importe comment.
Il est facile, grâce à Dieu
Dans nos milieux, d'être brillant.¹⁵¹

Nabokov dit en effet :

Vous êtes zoologiste, n'est-ce pas ?
- En un sens, en amateur.¹⁵²

D'autre part, la connaissance que la nature et son père (indissolublement lié, d'ailleurs, à cette nature) transmettent à Fiodor est une sagesse supérieure, mystérieuse :

Il y avait en mon père et autour de lui, autour de cette force claire et directe, quelque chose de difficile à rendre par des mots, une brume, un mystère, une réserve énigmatique qui se faisait sentir, des fois plus, des fois moins.¹⁵³

Le Tchernychevski nabokovien se présente au contraire comme un fervent adversaire du point de vue artistique que Nietzsche porte sur la vie. Voici l'opinion de Nietzsche :

Cette seule raison lui mériterait quelque déférence et quelque retenue oratoire ; cependant je ne veux pas réprimer tout à fait l'impression désagréable qu'il produit aujourd'hui : combien, après seize années, il se présente comme un étranger – à mes yeux plus chargés

151 Alexandre Pouchkine, *Eugène Onéguine*, Paris, Éditions du Seuil, traduit du russe par Nata Minor, 1990, p. 17. « Мы все учились понемногу

Чему-нибудь и как-нибудь,
Так воспитаньем, слава Богу,

У нас немудрено блеснуть. » : Александр Пушкин, *Евгений Онегин* в *Собрании сочинений в трёх томах*, Москва, Издательство Художественная литература, 1986, т. 2, с. 188.

152 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 500. « Вы ведь зоолог, кажется ? ». « Так, по-любительски. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 304.

153 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 176. « В моём отце и вокруг него, вокруг этой ясной и прямой силы было что-то, трудно передаваемое словами, дымка, тайна, загадочная недоговорённость, которая чувствовалась мной то больше, то меньше. Это было так, словно этот настоящий, очень настоящий человек, был овеян чем-то неизвестным, но что может быть было в нём самым настоящим. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 104.

d'années, cent fois plus exigeants, bien qu'aucunement refroidis, et nullement enclins à se détourner de cette même tâche à laquelle ce livre téméraire osa le premier se mesurer, à savoir – *de considérer la science dans l'optique de l'artiste, mais l'art dans l'optique de la vie* [...].¹⁵⁴

Voici la perception, tout à fait socratique, de Tchernychevski :

Si Pouchkine était un génie, plaide-t-il avec perplexité, alors comment interpréter l'abondance des corrections sur ses brouillons ? On peut comprendre un peu de « polissage » sur une copie au net, mais c'était là le brouillon même. Cela aurait dû couler sans effort puisque le bon sens dit sa pensée immédiatement, car il sait ce qu'il veut dire.¹⁵⁵

Fiodor, au contraire, héros au caractère nietzschéen, cite un exemple parfait de prose rythmique, de prose pouchkinienne, qui lui rappelle les voyages de son père en Asie : « Pouchkine pénétra dans son sang. La voix de son père se confondait avec la voix de Pouchkine. »¹⁵⁶. Dans la logique de Nabokov, Tchernychevski, le héros anti-nietzschéen du *Don*, s'oppose à l'auteur. Non seulement il ne comprend pas la prose cadencée, mais les vers du poète lui semblent être de « vulgaires sottises » :

[...] Nikolai Gavrilovitch dut être plus que légèrement irrité par une indication scénique dans l'avant-dernière scène de *Boris Godounov*, indication qui ressemblait à une allusion malicieuse et à un empiétement sur les lauriers civiques guère mérités par l'auteur de « vulgaires sottises » (voir les remarques de Tchernychevski sur le poème « Stamboul est maintenant louangé par les giaours ») : « Pouchkine arrive entouré par le peuple. ».¹⁵⁷

154 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 25, c'est Nietzsche qui souligne. « *Darauf hin sollte es schon mit einiger Rücksicht und Schweigsamkeit behandelt werden; trotzdem will ich nicht gänzlich unterdrücken, wie unangenehm es mir jetzt erscheint, wie fremd es jetzt nach sechzehn Jahren vor mir steht, – vor einem älteren, hundert Mal verwöhnteren, aber keineswegs kälter gewordenen Auge, das auch jener Aufgabe selbst nicht fremder wurde, an welche sich jenes verwegene Buch zum ersten Male herangewagt hat, – die Wissenschaft unter der Optik des Künstlers zu sehn, die Kunst aber unter der des Lebens* » : Friedrich Nietzsche, *Versuch einer Selbstkritik, Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 14.

155 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 379, c'est Nabokov qui souligne. « *Если Пушкин был гений, рассуждал [Чернышевский], дивясь, то как истолковать количество помарок в его черновиках? Ведь это не отделка, а чёрная работа. Ведь здравый смысл высказывается сразу, ибо знает, что хочет сказать.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 229.

156 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 150. « *Пушкин входил в его кровь. С голосом Пушкина сливался голос отца.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 88.

157 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 380. « *[...] Николая Гавриловича немало должно быть раздражала, как лукавый намёк, как посягательство на гражданские лавры, которых производитель „пошлой болтовни“ (его отзыв о Стамбул гяуры нынче славят) был недостойн, авторская ремарка в предпоследней сцене Бориса Годунова : „Пушкин идёт, окружённый народом“.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 230.

La bataille des mètres poétiques chez Nabokov devient aussi nietzschéenne. Ainsi, dans *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche compare Archiloque, le contemporain d'Homère et créateur de l'iambe, à Dionysos :

Quand Archiloque, le premier poète lyrique des Grecs, témoigne aux filles de Lycambe à la fois son furieux amour et son mépris, ce ne sont pas ses passions qui dansent devant nous en proie au vertige orgiaque : nous voyons Dionysos et les ménades, nous voyons l'exalté, l'ivre Archiloque, plongé dans le sommeil, – tel que le décrit Euripide dans *Les Bacchantes*, le sommeil des escarpements alpins, sous le soleil de midi.¹⁵⁸

C'est ainsi que Dionysos, le dieu libérateur¹⁵⁹, est associé à l'invention de l'iambe, l'un des mètres les plus employés par Pouchkine.

On peut donc aisément supposer que les attaques de Tchernychevski contre l'iambe ne sont rien d'autre qu'une autre expression de son combat personnel contre Pouchkine. Dans *Le Don*, Nabokov, injuste avec le dialecticien, rapporte intentionnellement un événement de la vie de Tchernychevski :

La tentative de Tchernychevski de prouver (*Le Contemporain*, 1856) que le mètre ternaire (anapeste, dactyle) est plus naturel en russe que le mètre binaire (iambe, trochée) est extrêmement révélatrice.¹⁶⁰

Ainsi l'iambe des vers pouchkiniens renvoie à Dionysos, le dieu qui a introduit en Grèce la tragédie et qui a doté le peuple des Hellènes d'un élément noble inconnu des autres ethnies, alors qu'au contraire l'influence de son adversaire, l'ennemi de la tragédie, ce Socrate, qui selon le cruel Nietzsche mériterait la ciguë¹⁶¹, a démocratisé la société. Dans *Le Don*, Nabokov a représenté les deux ennemis irréconciliables que sont le poète-aristocrate et le savant-démocrate car la lutte opposant Tchernychevski à Pouchkine est d'abord celle de l'homme de la plèbe avec un seigneur de la plume :

158 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 49. « Wenn Archilochus, der erste Lyriker der Griechen, seine rasende Liebe und zugleich seine Verachtung den Töchtern des Lykambes kundgibt, so ist es nicht seine Leidenschaft, die vor uns in orgiastischem Taumel tanzt: wir seh'n Dionysus und die Mänaden, wir sehen den berauschten Schwärmer Archilochus zum Schläfe niedergesunken – wie ihn uns Euripides in den Bacchen beschreibt, den Schlaf auf hoher Alpentrift, in der Mittagssonne ... » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 44.

159 *Ibid.* Allusion de Nietzsche aux *Bacchantes* d'Euripide où Dionysos est nommé ὁ λύσιος – « libérateur » : Euripide, *Les Bacchantes*, *op. cit.*, p. 33.

160 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 357. « Чрезвычайно знаменательна в отношении ко всему этому попытка Чернышевского доказать (« Современник » 56 г.), что трёхдольный размер стиха языку нашему свойственнее, чем двухдольный. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 216.

161 Cf. Friedrich Nietzsche, *Avant-propos de Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 562.

Tchernychevski flairait quelque chose de démocratique dans le mètre ternaire, quelque chose qui charmait le cœur, quelque chose de « libre » mais de didactique à la fois, en opposition aux airs aristocratiques de l’iambe.¹⁶²

Ainsi, Nabokov le poète repousse la démocratie en se positionnant dans le camp de l’aristocrate au côté du Pouchkine, versificateur têtu quant à l’utilisation de l’iambe. Pour Nabokov, Pouchkine serait donc un adversaire des « démocrates du mètre ternaire » privant la poésie de sa grandeur. Il n’est pas étonnant que le Tchernychevski du *Don*, quant à lui, préférerait Nékrassov à Pouchkine, le plaçant au-dessus de tous les autres poètes :

Il mettait le poète Nékrassov au-dessus de tous les autres (au-dessus de Pouchkine, au-dessus de Lermontov et de Koltsov).¹⁶³

Pis encore, dans ses propres vers, Tchernychevski s’efforce d’imiter Nékrassov, et, comme on pouvait le supposer, il n’atteint qu’un résultat pitoyable :

Tchernychevski parodie inconsciemment le truc de Nékrassov et le porte jusqu’à l’absurdité en fourrant dans les dépressions du mètre des mots de deux syllabes accentués sur la seconde au lieu de la première [...] et en le faisant trois fois dans un seul vers – certainement un record [...].¹⁶⁴

Luttant en faveur du vers ternaire, Tchernychevski tente même de l’utiliser en prose, mais là aussi le « savant démocrate » rencontre un nouvel échec, se prend même à son propre piège car, et Nabokov plein de joie maligne s’empresse de le préciser, le texte de Tchernychevski se met à résonner d’un iambe, « de tous les mètres, le plus aristocratique »¹⁶⁵.

L’originalité de Pouchkine ne convient pas non plus à Tchernychevski :

Les ouvrages poétiques sont bons lorsque *tout le monde* (mes italiques) dit après les avoir lus : « Oui, non seulement est-ce vraisemblable, mais il ne pourrait en être autrement, car c’est toujours comme ça. »¹⁶⁶

162 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 358. « Чернышевский учуял в трёхдолнике что-то демократическое, милое сердцу, „свободное“, но и дидактическое, в отличие от аристократизма и антологичности ямба [...] ». : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 216-217.

163 *Ibid.*, p. 373. « [Чернышевский] ставил Некрасова выше всех (и Пушкина и Лермонтова, и Кольцова) ». : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 226.

164 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 358-359. « [...] Чернышевский, словно пародируя и до абсурда доводя некрасовский приём, побил рекорд неударяемости : „в стране гор, в стране роз, равнин полночи дочь“ (стихи к жене, 75 год) ». : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 217.

165 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 359. La formule russe est plus imagée et en même temps plus courante ; il conviendrait sans doute de la traduire par « la perle des mètres ».

166 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 379. « „Поэтические произведения хороши тогда, когда прочитав их, каждый (разрядка моя) говорит : да, это не только правдоподобно, но иначе и быть не могло, потому что всегда так бывает. “. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 229-230.

L'ironie avec laquelle Nabokov souligne la locution « tout le monde » n'est pas sans importance. Elle indique, une fois de plus, l'avis de l'auteur sur le caractère aristocratique de la poésie véritable, son inaccessibilité au commun. C'est fort volontairement que, représentant des héros nietzschéens et leurs antagonistes, Nabokov, qui visiblement connaissait *Ainsi parlait Zarathoustra* sur le bout des doigts, a choisi de prêter à Tchernychevski la phrase que nous venons de citer. La trouvaille de l'auteur du *Don* est superbe car, sans le vouloir, Tchernychevski exprime une opinion absolument contraire à celle de Nietzsche, pourtant fondée, elle aussi, sur la formule « tout le monde ». Zarathoustra dit en effet :

Que chacun ait le droit d'apprendre à lire, cela gâte à la longue, non seulement l'écriture, mais encore la pensée.¹⁶⁷

Le Socrate russe se bat également contre les poètes en dehors de son analyse de l'héritage de Pouchkine. Ainsi, Tchernychevski considère-t-il qu'Athanase Fet, dont les vers ne font qu'« abrutir le public », est un « idiot » :

Murmures, soupirs timides, trilles de rossignol. Écrit par un certain Fet, un poète célèbre à son époque. Un idiot dont on ne saurait trouver l'égal. [Tchernychevski] écrivait ça sérieusement et les gens riaient de lui à en avoir mal aux côtes. (Il détestait Fet tout comme il détestait Tolstoï ; en 1856, flattant Tourguéniev qu'il voulait pour *Le Contemporain*, il lui écrivit « que nulle jeunesse (*Enfance et Adolescence* de Tolstoï) ou même la poésie de Fet [...] ne peut abrutir suffisamment le public pour qu'il ne puisse distinguer [...] » – suit un compliment bien plat).¹⁶⁸

Il est absolument indispensable de noter que c'est précisément Fet qui a traduit en russe le passage de « Prométhée » de Goethe que Nietzsche cite dans *La Naissance de la tragédie*.

167 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 313. « *Dass Jedermann lesen lernen darf, verdirbt auf die Dauer nicht allein das Schreiben, sondern auch das Denken.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 48. L'opposition apparente de « tout le monde » et de « chacun » ne doit pas nous arrêter ; l'équivalent russe de « *Jedermann* » est bien « *каждый* » qui signifie « chacun » au sens de « tous » (à la différence de « *всякий* » qui signifie « chacun individuellement »), c'est nous qui soulignons.

168 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 356. « *Шелест, робкое дыхание, трели соловья. Автор её некто Фет, бывший в своё время известным поэтом. Идиот, каких мало га свете. Писал это серьёзно, и над ним хохотали до боли в боках" (Фета, как и Толстого, он не терпел ; в 56 году, любезничая с Тургеневым – ради „Современника", – он ему писал, „Что никакие «Юности», ни даже стихи Фета... не могут настолько опошлить публику, чтобы она не могла .. ." – следует грубый комплимент).* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 215.

En effet, quand Nabokov lut la version russe de *La Naissance de la tragédie* publiée en 1912, il y trouva des vers de Fet¹⁶⁹.

Ce dernier n'est pas seulement le traducteur du « Prométhée » ; il écrivit aussi des vers sur les papillons, et c'est pourquoi dans *Le Don*, il est le poète favori de l'entomologiste Konstantin Kirillovitch qui transmet ce goût à son fils :

Il citait également, je m'en souviens [raconte Fiodor], l'incomparable « Papillon » de Fet [...].¹⁷⁰

Et c'est précisément à cause des lépidoptères que Nabokov absout Fet de tous ses péchés littéraires, faisant de Fiodor l'interprète de son indulgence :

[...] je puis tout lui pardonner à cause de « résonna dans la prairie qui s'obscurcissait », pour « la nuit laissa tomber des larmes de rosée d'extase », pour le papillon « respirant » qui abaisse et relève ses ailes.¹⁷¹

Au même endroit, songeant bien sûr à Tchernychevski, Nabokov éreinte les ennemis de Fet et parle d'eux comme de ces « lourdauds d'écrivains de l'école-d'intentions-sociales »¹⁷².

On peut aussi rapprocher les attaques de Tchernychevski contre Léon Tolstoï de son opposition générale aux aristocrates-créateurs. Les conclusions de Godounov-Tcherdyntsev sont précises et sans appel :

Il ressort de conversations avec lui à Astrakhan au cours des années 80 que : « Oui, monsieur, c'est le titre de comte qui fit considérer Tolstoï comme un grand écrivain de la terre russe. ».¹⁷³

De la même manière, en philosophie, le Tchernychevski du *Don* préfère les auteurs « plébéiens », comme Feuerbach : « Ce niais de Feuerbach plaisait beaucoup plus à

169 Cf. Фридрих Ницше, *Рождение трагедии из духа музыки*, Москва, Издательство Мысль, Перевод Г. А. Рачинского, 1990, т. 1, с. 90. Dans l'introduction à l'édition de Friedrich Nietzsche de 1990, К. А. Swassjan écrit : « Для настоящего издания использован русский перевод книги, сделанный Г. А. Рачинским и опубликованный в первом томе Полного собрания сочинений Ницше (М. 1912) » : См. К. А. Свасьян, *Примечания* в Фридрих Ницше, *Сочинения в двух томах, там же*, с. 778. « Pour la présente édition, nous utilisons la traduction russe donnée par G. A. Ratchinski et publiée dans le premier tome des œuvres complètes de Nietzsche (Moscou 1912). », nous traduisons.

170 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 225. « Ещѣ [Константин Годунов-Чердынцев] цитировал, помнится, несравненную бабочку Фета [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 133.

171 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 115. « Нет, я всё ему прощаю за прозвенело в померкшем лугу, за росу счастья, за дышащую бабочку. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 67.

172 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, « Наши общественно настроенные олухи [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 67.

173 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 375. « Из разговора с ним [Чернышевским] в Астрахани выясняется : „да-с, графский-то титул и сделал из Толстого великого-писателя-земли-русской“ [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 227.

Tchernychevski. »¹⁷⁴. Le texte permet de préciser que c'est justement la « simplicité » démocratique du penseur allemand qui convient au dialecticien russe. Hegel, au contraire, opposé à Feuerbach, reste incompris de Tchernychevski. En revanche, ce qui est étranger au Tchernychevski du *Don* est proche de Nabokov, lequel fait l'éloge de cet autre théoricien de la tragédie :

Les modeleurs d'opinion étaient incapables de comprendre la vérité dynamique de Hegel : une vérité qui n'était pas stagnante comme une eau peu profonde mais qui coulait comme du sang, à travers le processus même de la connaissance.¹⁷⁵

Dans les quelques lignes que nous venons de citer, le romancier paraphrase deux célèbres expressions de Friedrich Nietzsche. D'une part, Nietzsche, adoptant le langage expressif perse, présente le philosophe comme une mer profonde (« Il y a une mer en moi, son fond est tranquille : qui donc devinerait qu'il cache des monstres railleurs ! Inébranlable est ma profondeur, mais elle brille d'énigmes et d'éclats de rire qui nagent en elle. »¹⁷⁶) ; d'autre part, s'adressant aux créateurs et évoquant le statut d'élus de chacun d'eux, Zarathoustra compare – usant d'une formule du *Deutéronome*¹⁷⁷, source vétérotestamentaire encore insuffisamment étudiée chez ce philosophe – l'encre philosophico-poétique à du sang et déclare :

De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce que l'on écrit avec son propre sang. Écris avec du sang, et tu apprendras que le sang est esprit.¹⁷⁸

Une forme d'entremêlement du dionysiaque et de l'Ancien testament ou même de mise sous le pressoir des sources hébraïques afin d'en extraire le jus de Bacchos.

174 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 362. « Простак Фейербах был Чернышевскому больше по вкусу. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 219.

175 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., « Властители дум понять не могли живительную истину Гегеля : истину, не стоячую, как мелкая вода, а, как кровь, струящуюся в самом процессе познания. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 219.

176 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 374.

177 « Seulement tiens ferme à ne pas manger de sang, car le sang, c'est l'âme et tu ne mangeras pas l'âme avec la chair. » : La Bible, Ancien testament, Deutéronome, XII, Paris, Gallimard, traduit et annoté par Antoine Guillaumont, 1971, t. 1, p. 549-550.

178 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 312.

De la lecture attentive

Il convient de noter la présence dans *Le Don* d'un autre « héraut » illustre de Nietzsche : Arthur Schopenhauer, ce carrefour incarné réunissant, sous l'égide du pessimisme, plusieurs cultures, depuis celles qui parlent sanscrit jusqu'à la multitude des modernes, dressant une généalogie de la morale et vouant un culte à Goethe. Tout cela allait droit au cœur de Nietzsche qui se référait constamment dans ses œuvres à Schopenhauer, le proclamant son « éducateur » : « J'appartiens à ces lecteurs de Schopenhauer qui, après qu'ils ont lu de lui la première page, savent avec certitude qu'ils liront l'œuvre entière et qu'ils écouteront chacune des paroles qu'il a écrites. »¹⁷⁹

La lecture supra-attentive de cet « éducateur » est absolument essentielle lorsqu'on s'approche de l'œuvre de Nietzsche, ce lettré-nuance par excellence, même si cette finesse *quasi gauloise* le faisait tellement souffrir parmi les humains : « [...] *wehe mir! Ich bin eine Nuance [...]* »¹⁸⁰. Voyons, par exemple, ce qu'écrit, à propos de Nietzsche personnellement et de son *Ainsi parlait Zarathoustra*, un célèbre psychologue zurichois dont l'analyse est reconnue couramment comme implacable mais que nous nous efforcerons de détrôner justement en appliquant cette approche nuancée à sa lecture. En somme, Carl-Gustav Jung présente sa vision cryptomnésique des origines du parler du prophète dans le chapitre « De Grands événements ».

Cet examen, fort psychologique, est fondé sur les témoignages fournis par la sœur du philosophe, Elisabeth, devenue à une certaine époque plus Förster que Nietzsche :

Mais on peut quelquefois montrer que ce qu'il vient d'écrire a une ressemblance frappante avec l'œuvre de quelque autre auteur, œuvre qu'il croit n'avoir jamais vue. J'en ai trouvé un exemple fascinant dans le livre de Nietzsche *Ainsi parlait Zarathoustra*, où l'auteur reproduit presque mot pour mot, un incident consigné dans le livre de bord d'un bateau en 1686. Par hasard, j'avais lu le compte-rendu de cet incident dans un ouvrage publié en 1835, (un demi-siècle avant que Nietzsche n'écrivît son livre.) Et quand j'ai trouvé le même passage dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, j'ai été frappé par son style particulier, très différent du style habituel de Nietzsche. Je fus convaincu que Nietzsche devait avoir lu aussi l'autre livre, bien qu'il n'y fit aucune allusion. J'écrivis à sa sœur, qui

179 Friedrich Nietzsche, *Schopenhauer éducateur, Considérations inactuelles* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 294. « *Ich gehöre zu den Lesern Schopenhauers, welche, nachdem sie die erste Seite von ihm gelesen haben, mit Bestimmtheit wissen, dass sie alle Seiten lesen und auf jedes Wort hören werden, das er überhaupt gesagt hat.* » : Friedrich Nietzsche, *Schopenhauer als Erzieher, Unzeitgemässe Betrachtungen* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 346.

180 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 362.

était encore en vie, et elle me confirma qu'elle et son frère avaient effectivement lu ce livre ensemble quand elle avait onze ans. Je pense, d'après le contexte, qu'il est impensable que Nietzsche se soit rendu compte qu'il commettait un plagiat. Je crois que cinquante ans après, l'histoire avait inopinément resurgi dans son esprit conscient. Dans des cas de ce genre, il y a bien rappel de souvenirs, même si l'on ne s'en rend pas compte.¹⁸¹

Or, Jung – outre le fait qu'il se trompe dans les intervalles : il n'y avait pas cinquante années entre les onze ans d'Elisabeth et la rédaction d'*Ainsi parlait Zarathoustra* –, se fie, dans ce cas-là, trop naïvement puisque cela va dans le courant de ses réflexions, à l'opinion de celle qui, pour des raisons humaines-trop-humaines, était en quête de cette « proximité d'expériences » faisant d'elle une « conseillère-accompagnatrice dans les mystères dionysiaques », une sorte d'authentique « grande prêtresse » de Friedrich Nietzsche, lequel, dans certains moments de colère – dus, peut-être eux aussi à des causes personnelles comme le départ physique et idéologique de sa sœur avec M. Förster pour la création de la « Nueva Germania » si lointaine de la « Germania » de Schulpforta –, l'avait appelée par un très peu courtois envers une femme « *antisemitischen Gans* »¹⁸² et qu'un autre spécialiste nietzschéen contemporain caractérisait de « menteuse pathologique »¹⁸³.

En revanche, l'exaltation d'un vrai écrivain, toujours « cadrée », préparée longtemps à l'avance sur des fiches – labeur quotidien à laquelle d'ailleurs et Nietzsche et Nabokov se sont longuement attelés –, ne débute que lorsque le poète s'ordonne à lui-même cette « explosion », processus de la création supérieure que l'on peut comparer, en compagnie du même Schopenhauer, à une chasse sacrée. Voici la classification fortement cartésienne de l'écriture que ce dernier nous offre :

À nouveau, on peut dire qu'il y a trois sortes d'auteurs. En premier lieu, ceux qui écrivent sans penser. Ils écrivent de mémoire, par réminiscence, ou même directement avec les livres d'autrui. Cette classe est la plus nombreuse. – En second lieu, ceux qui pensent pendant qu'ils écrivent ; ils pensent en vue d'écrire. Ils sont très nombreux. – En troisième lieu, ceux

181 Carl-Gustav Jung, M.-L. von Franz, Joseph L. Henderson, Jolande Jacobi, Aniela Jaffé, *L'homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont, 1964, traduit par Roland Cahen, p. 37.

182 Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe, Anfang Mai 1884*, "An Malwida von Meysenbug in Rom, Venezia", Band 6, *op. cit.*, p. 500.

183 Emil Bock, *Rudolf Steiner, Studien zu seinem Lebensgang und Lebenswerk*, Stuttgart, 1961, p. 155.

qui ont pensé avant de commencer à écrire ; ceux-là n'écrivent que parce qu'ils ont pensé. Ils sont rares.

L'écrivain de la seconde sorte, qui attend de devoir écrire pour penser, est comparable au chasseur qui part en chasse à l'aventure : il est peu probable qu'il rapporte beaucoup au logis. Par contre, les productions de l'écrivain de la troisième sorte, la rare, ressembleront à une chasse au rabat, pour laquelle le gibier a été capturé et placé à l'avance dans un enclos, d'où il s'échappe en groupes compacts pour aller dans un autre où il ne peut échapper au chasseur, de sorte que celui-ci n'a plus qu'à viser et à tirer (sa démonstration). C'est la chasse qui rapporte quelque chose.¹⁸⁴

Toute forme de démarche poétique de grande portée, avec une participation dionysiaque donc, demeure cette « bonne *chasse* », *thēreysai*, fait de « saisir » les éléments primordiaux de la sagesse, comme l'avait nommée le Socrate de *Philèbe*¹⁸⁵.

C'est dans la même œuvre de Schopenhauer, selon nous, que l'on trouve la genèse et la fin « De Grands événements ». L'éducateur de Nietzsche y parle clairement de l'ouvrage du poète, médecin et maître du magnétisme européen Justinus Kerner intitulé *Blätter aus Prevorst*. En voici seulement l'un des nombreux exemples :

Je crois cependant que l'absence de crainte, qui est même un signe caractéristique des véritables visions de cette espèce, provient avant tout de la raison alléguée plus haut : quoique éveillé, on est légèrement enveloppé d'une espèce de conscience rêveuse, c'est-à-dire qu'on se trouve dans un élément essentiellement étranger à la crainte des apparitions incorporelles, parce que l'objectif ne s'y sépare pas aussi nettement du subjectif que dans l'action du monde corporel. Ceci est confirmé par le sans-gêne avec lequel la voyante de Prevorst traite les spectres qui l'entourent ; en un endroit, par exemple tome II, p. 120 (1ère édition), elle fait attendre tranquillement un spectre jusqu'à ce qu'elle ait mangé sa soupe. Justinus Kerner dit lui-même, en différents passages (par exemple, tome I, p. 209), qu'elle paraissait à la vérité éveillée, mais qu'elle ne l'était jamais complètement : assertion qu'on

184 Arthur Schopenhauer, *Parerga & Paralipomena, Petits écrits philosophiques*, 2^e partie, Paris, Éditions Coda & Jean-Pierre Jackson, traduit par Jean-Pierre Jackson, 2005, p. 814. « *Wiederum kan man sagen, es gebe dreierlei Autoren: erstlich solche, welche schreiben, ohne zu denken. Sie schreiben aus dem Gedächtnis, aus Reminiscenzen oder gar unmittelbar aus fremden Büchern. Diese Klasse ist die zahlreichste. – Zweitens solche, die während des Schreibens denken. Sie denken, um zu schreiben. Sind sehr häufig. – Drittens solche die gedacht haben, ehe sie ans Schreiben gingen. Sie schreiben bloß, weil sie gedacht haben. Sind selten.*

*Jener Schriftsteller der zweiten Art, der das Denken bis zum Schreiben aufschiebt, ist dem Jäger zu vergleichen, der aufs Geratewohl ausgeht: er wird schwerlich sehr viel nach Hause bringen. Hingegen wird das Schreiben des Schriftstellers der dritten, seltenen Art einer Treibjagd gleichen, als zu welcher das Wild zum voraus eingefangen und eingepfercht worden, um nachher haufenweise aus solchem Behältnisse herauszuströmen in einen andern ebenfalls umzäunten Raum, wo es dem Jäger nicht entgehn kann; so daß er jetzt es bloß mit dem Zielen und Schießen (der Darstellung) zu tun hat. Dies ist die Jagd, welche etwas abwirft. » : Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*, Zurich, Diogenes Verlag, 1977, t. 2, p. 549 - 550.*

185 Cf. Platon, *Philèbe* 65 a, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Auguste Diès, 1959, p. 89.

pourrait ajouter à celle de la voyante elle-même, disant que chaque fois qu'elle voyait des spectres, elle était éveillée (tome II, p. 11).¹⁸⁶

Mieux encore, dans *Parerga*, et plus précisément dans le chapitre « Essai sur les apparitions et sur les faits qui s'y rattachent », Schopenhauer mentionne Kerner comme étant une autorité incontestable – tout en prenant ses distances le qualifiant de personne trop naïve et crédule¹⁸⁷ – dans un domaine précis : à savoir, celui des fantômes :

Les apparitions que le siècle dernier – plus intelligent et savant que tous les siècles précédents – a moins bannies que partout proscrites, ont été réhabilitées en Allemagne dans ces vingt-cinq dernières années, comme l'avait été auparavant la magie. Peut-être non sans raison. Les preuves contre leur existence étaient, d'une part, métaphysiques, c'est-à-dire appuyées sur une base incertaine ; d'autre part, empiriques, prouvant simplement que dans les cas où l'on ne découvrait aucune tromperie accidentelle ou voulue, il n'existait rien non plus qui aurait pu agir sur la rétine au moyen de la réflexion de la lumière, ou sur le tympan au moyen de la vibration de l'air.¹⁸⁸

Or, Schopenhauer évoquant Kerner et ses livres apparaît comme précurseur de *La Naissance de la tragédie*, un précurseur certes fort singulier, puisque le mythe originel nietzschéen apprécié par des enfants et « honni par des adultes trop sages » prend ici la

186 Arthur Schopenhauer, *Parerga & Paralipomena, Petits écrits philosophiques*, 1^{re} partie, *op. cit.*, p. 228. «Doch glaube ich, dass die Abwesenheit der Furcht, welche sogar ein charakteristisches Kennzeichen wirklicher Visionen dieser Art ist, hauptsächlich aus dem oben angegebenen Grunde entspringt, indem man, obwohl wach, doch von einer Art Traumbewusstseyn leicht umflort ist, also sich in einem Elemente befindet, dem der Schreck über unkörperliche Erscheinungen wesentlich fremd ist, eben weil in demselben das Objektive vom Subjektiven nicht so schroff geschieden ist, wie bei der Einwirkung der Körperwelt. Dies findet eine Bestätigung an der unbefangenen Art, mit welcher die Seherin von Prevorst ihres Geisterumganges pflegt: z. B. Bd. 2, S. 120 (erste Aufl.) lässt sie ganz ruhig einen Geist dastehn und warten, bis sie ihre Suppe gegessen hat. Auch sagt J. Kerner selbst, an mehreren Stellen (z. B. Bd. 1, S. 209), dass sie zwar wach zu zeyn schien, aber es doch nie ganz war; was mit ihrer eigenen Aeusserung (Bd. 2, S. 11, 3 Aufl. S. 256), dass sie jedesmal, wenn sie Geister sehe, ganz wach sei, allenfalls noch zu vereinigen seyn möchte. » : Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena, op. cit.*, t. 1, p. 299.

187 *Ibid.*, p. 237.

188 *Ibid.*, p. 191. «Die in dem superklugen, verflossenen Jahrhundert, allen früheren zum Trotz, überall, nicht sowohl gebannten, als geächteten Gespenster sind, wie schon vorher die Magie, während dieser letzten 25 Jahre, in Deutschland rehabilitirt worden. Vielleicht nicht mit Unrecht. Denn die Beweise gegen ihre Existenz waren theils metaphysische, die, als solche, auf unsicherm Grunde standen; theils empirische, die doch nur bewiesen, dass, in den Fällen, wo keine zufällige, oder absichtlich veranstaltete Täuschung aufgedeckt worden war, auch nichts vorhanden gewesen sei, was mittelst Reflexion der Lichtstrahlen, auf die Retina (Netzhaut), oder, mittelst Vibration der Luft, auf das Tympanum (Trommelfell) hätte wirken können. » : Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena, op. cit.*, p. 149.

forme d'un fantôme bien germanique mais qui fait autant horreur que Dionysos réellement ranimé et glorifié à la contemporanéité dialectique. Voilà précisément la démarche manifestant le peu de bon sens de Schopenhauer qui ne pouvait déplaire à l'auteur de *La Naissance de la tragédie*.

Souvenons-nous que, dans « De Grands événements » où apparaît effectivement une réminiscence du *Journal de Prévost*, ouvrage de Kerner, il est question d'ombres volantes, du diable et du chemin vers l'Enfer. C'est l'occasion pour Nietzsche d'utiliser une feinte créatrice « purement nabokovienne » et de faire apparaître dans *Ainsi parlait Zarathoustra* les allusions au livre de Kerner, puisque son guide spirituel Schopenhauer évoquant les fantômes se réfère aussi à celui-là. Chasser la « sagesse », se séparer de son ombre pour lui offrir la liberté nécessaire pour son futur et glorieux retour, tel est le but conscient de Nietzsche. Voici ce qu'écrit Schopenhauer, ce qui témoigne du fait que Nietzsche avait avec lui des sources communes :

Je veux, à cette occasion, appeler l'attention sur une histoire de revenants toute récente qui mérite d'être plus exactement examinée et mieux connue que par le compte-rendu très mal écrit qu'on en trouve dans les *Feuilles de Prévost*, 8^e recueil, p. 166. Elle doit son intérêt, d'une part, à ce que ses particularités ont été juridiquement enregistrées, et d'autre part, à cette circonstance très curieuse que la vision pendant plusieurs nuits ne fut pas opérée par la personne avec laquelle elle était en rapport et au lit de laquelle elle se présentait, parce que celle-ci dormait ; seules deux prisonnières enfermées avec elle l'aperçurent, et ce n'est qu'ensuite que vint le tour de l'autre ; elle en fut tellement épouvantée qu'elle avoua d'elle-même sept empoisonnements ! L'affaire est racontée dans une brochure : *Procès en cours d'assises, à Mayence, de l'empoisonneuse Marguerite Jäger*, Mayence, 1835. Le compte-rendu officiel des débats est reproduit dans un journal de Francfort, *Didaskalia*, 5 juillet 1835.¹⁸⁹

Ainsi, c'est Schopenhauer via Kerner qui approuve, voire légitime, les fantômes, les faisant participer, comme témoin à charge, à la justice pénale. Quant à *Ainsi parlait*

189 *Ibid.*, p. 245. « Bei dieser Gelegenheit will ich auf eine Geistergeschichte neuester Zeit aufmerksam machen, welche verdient, genauer untersucht und besser gekannt zu werden, als durch die aus sehr schlechter Feder geflossene Darstellung derselben in den Blättern aus Prevost, 8. Sammlung S 166 ; nämlich theils weil die Aussagen darüber gerichtlich protokollirt sind, und theils wegen des höchst merkwürdigen Umstanden, dass der erscheinende Geist, mehrere Nächste hindurch, von der Person, zu der er in Beziehung stand, und vor deren Bette er sich zeigte, nicht gesehn wurde, weil sie schlief, sondern bloss von zwei Mitgefangenen und esrt späterhin auch von selbst, die aber dann so sehr dadurch erschüttert wurde, dass sie, aus freien Stücken, sieben Vergiftungen eingestand. Der Bericht steht in einer Brochüre: "Verhandlungen der Assisenhofen (Strafgerichts) in Mainz über die Giftmörderin Margaretha Jäger." Mainz 1835. Die wörtliche Protokoll-Aussage ist abgedrückt in einem Frankfurter Tageblatt "Didaskalia", vom 5. Juli 1835. » : Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*, op. cit., t. 1, p. 322 - 323.

Zarathoustra, dans le parler mentionné, il est question d'une véritable « séance spiritiste des masses » qui se déroule – emprunt de Nietzsche à ses lectures grecques – vers midi, moment qui est une autre face du minuit :

Mais vers midi, lorsque le capitaine et ses hommes ensemble furent à nouveau, en l'air ils virent soudain un homme qui s'approchait et une voix clairement dit : "Voici le temps, voici le temps suprême !" Or, comme cette forme était au plus près d'eux – elle volait cependant avec rapidité, telle une ombre, vers le volcan, – ils reconnurent, très vivement émus, que c'était Zarathoustra, car l'avaient tous vu déjà, sauf le capitaine même, et ils l'aimaient comme aime le peuple, à parts égales mêlant l'amour et la timidité.¹⁹⁰

De plus, peut-être pour indiquer à un lecteur de Schopenhauer aussi total et attentif que lui la nécessité d'une approche supérieure de la création, Nietzsche insiste, à la fin du parler du Perse, sur sa plaisanterie chasseresse, ce qui le classe parmi les écrivains de la troisième catégorie de cette hiérarchie établie par son éducateur : « Mais ses disciples à peine l'écoutèrent, si grand désir avaient de lui conter l'histoire des matelots, des lapins et de l'homme volant. »¹⁹¹

Comment alors Schopenhauer, un tel précurseur de Nietzsche, son « fondateur »-même ne serait-il pas, chez Nabokov, l'objet d'attaques du Socrate russe ? :

[Tchernychevski] (portait) des jugements dédaigneux et impertinents sur Schopenhauer, sous l'angle critique duquel sa propre pensée sauteuse n'aurait pas survécu une seconde.¹⁹²

190 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne* dans *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Gallimard, traduit par Maurice de Gandillac, 1971, p. 150. « *Gegen die Stunde des Mittags aber, da der Capitän und seine Leute wieder beisammen waren, sahen sie plötzlich durch die Luft einen Mann auf sich zukommen, und eine Stimme sagte deutlich: „es ist Zeit! Es ist die höchste Zeit!“ Wie die Gestalt ihnen aber am nächsten war – sie flog aber schnell gleich einem Schatten vorbei, in der Richtung, wo der Feuerberg lag – da erkannten sie mit grösster Bestürzung, dass es Zarathustra sei; denn sie hatten ihn Alle schon gesehen, ausgenommen der Capitän selber, und sie liebten ihn, wie das Volk liebt: also dass zu gleichen Theilen Liebe und Scheu beisammen sind.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 167.

191 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, *op. cit.*, p. 153. « *Seine Jünger aber hörten ihm kaum zu: so gross war ihre Begierde, ihm von den Schiffsleuten, den Kaninchen und dem fliegenden Manne zu erzählen.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 170.

192 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 365. « *Пренебрежительно и развязно суд[ил] о Шопенгауэре, под критическим ногтём которого его философия не прожила бы и секунды [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 221.

Une telle formule indique clairement le regard condescendant que Nabokov, se rangeant entièrement du côté des aristocrates de la plume, porte sur les capacités analytiques du futur maître à penser des révolutionnaires russes, le réduisant une seconde fois au niveau d'une punaise face à des géants : déjà le comte Tolstoï méprisait Tchernychevski et appelait le démocrate plébéien « le monsieur qui sent la punaise »¹⁹³.

Rigidité dialectique

Pour mettre en relief les qualités qui font de Tchernychevski un héritier de Socrate – un « savant » –, Nabokov emprunte à Friedrich Nietzsche la coexistence de deux autres images, celle d'un savant rigide parvenu, à cause du socratisme, à un état quasi cadavérique, et celle d'une souplesse méditerranéenne, cette sagesse dithyrambique qui a besoin d'une musique rythmée pour devenir supérieure. Ce néo-hellénisme philosophico-esthétique de Nietzsche, si on établit scrupuleusement sa généalogie, partage ses origines avec le « classicisme ». En revanche, son élan dionysiaque les accepte à peine et Nabokov le nietzschéen ne fut pas un éminent admirateur de cette passion littéraire française : pour un Russe de bonne famille pétersbourgeoise, se targuant de surcroît d'être un aristocrate (bien qu'ayant accepté de grands capitaux roturiers par mariage), l'anglophilie serait un signe de « dandysme révolté » pseudo-byronien face aux « ringards francophones » de la bonne société. Cette *Weltanschauung* héritée encore de l'époque de Pouchkine renforce des liens spirituels de Nabokov avec celui qu'un poète russe, réflexe d'homéride, ne peut estimer autrement que comme étant son seul maître humain parmi les Muses. De plus, Nabokov, élevé dans son petit Cambridge pétersbourgeois – qu'il alla chercher par la suite en Grande Bretagne, puis s'efforça de retrouver, peut-être vainement, au-delà de l'Angleterre durant de longues années – grossit ce trait en ridiculisant la France classique, souvent incarnée, dans ses romans pseudo-autobiographiques, par son ancienne gouvernante vaudoise qui apparaît inlassablement risible et prétentieuse, ainsi dans *Autres rivages*, *Le Don*, *Ada ou l'ardeur*, *chronique familiale*. En revanche, l'image de son père, anglophile idéalisé après son assassinat, ne fait que renforcer la vénération pour

193 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 370. « [...] Толстой называл его клоповояющим господином [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 224.

l'Angleterre mythique et augmenter le rejet du classicisme français, « pseudo-classicisme » pour Nabokov :

À cet instant, elle semblait une véritable réincarnation de Jézabel d'*Athalie*, cette tragédie idiote de Racine dont nous devons bien sûr apprendre des extraits par cœur avec d'autres délires pseudo-classiques.¹⁹⁴

Le Zarathoustra du philosophe allemand qui, en quête charnelle d'une image méditerranéenne perfectionnée, portait aussi des opinions particulières – et changeant durant son existence – face au « classicisme » des Français, parle des savants en ces termes : « Vous voilà devant moi, honorables et rigides, l'échine droite, ô sages illustres ! – Vous n'êtes pas poussés par un vent fort et une volonté vigilante. »¹⁹⁵ Le philosophe, le créateur, le visionnaire est le contraire du savant à « l'échine droite », endurci par les vérités socratiques canonisées à Alexandrie et exprimées grâce à la dialectique. Mû par le souffle puissant de l'inspiration, le poète – philosopant de préférence – doit être souple et léger. Comme l'arc-lyre, symbole de la tragédie, comme l'arbre qui, tel Nietzsche-Zarathoustra, a poussé, solitaire, au sommet des montagnes¹⁹⁶, comme la voile, encore, gonflée par le vent des mers du Sud tout juste découvertes, il doit être flexible :

Là-bas – je *veux* aller, et j'ai dès lors
Confiance en moi et en mes talents de pilote,
La vaste nappe de la mer s'étend
Et mon vaisseau génois navigue vers l'azur.
Tout scintille pour moi, dans sa splendeur nouvelle,
Le midi Sommeille sur l'espace et le temps – :
Et *ton* œil seulement – monstrueux

194 Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, nous traduisons. « ... в эту минуту она казалась суццим воплощением Иезавели из „Аthalie“, дурацкой трагедии Расина, куски которой мы, конечно, должны были знать наизусть вместе со всяким другим лжеклассическим бредом. » : Владимир Набоков, *Другие берега, там же*, т. 4, с. 192.

195 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 364. « Ehrbar steht ihr mir da und steif und mit geradem Rücken, ihr berühmten Weisen! – euch treibt kein starker Wind und Wille. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, *op. cit.*, Band 4, p. 134 – 135.

196 Cf. « Et en vérité ! Où il y a de tels arbres, les uns auprès des autres, là il y a des Iles bienheureuses ! Mais un jour je les déplanterai et je les placerai chacun pour soi : afin que chacun apprenne la solitude, la fierté et la prudence. Noueux et tordu, avec une dureté flexible, chacun doit se dresser auprès de la mer, phare vivant de la vie invincible. » : Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 409. « Und wahrlich! Wo solche Bäume bei einander stehn, da sind glückselige Inseln! Aber einstmals will ich sie ausheben und einen Jeden für sich allein stellen: dass er Einsamkeit lerne und Trotz und Vorsicht. Knorrig und gekrümmt und mit biegsamer Härte soll er mir dann am Meere dastehn, ein lebendiger Leuchthurm unbesiegbaren Lebens. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 204.

Me fixe, ô infini !¹⁹⁷

À cette lecture, nous ne pouvons nous empêcher de penser aux vers composés par Nietzsche qui a connu et exalté dans ses écrits Gênes, se voyant comme un nouveau Christophe Colomb s'envolant à la découverte des continents ignorés de la Philosophie dont il entrevoit néanmoins l'existence. Dans l'esprit de ce styliste-danseur et polyglotte, Genova, la ville antique des explorateurs maritimes et patrie de Colombe, apparaît, sans doute, comme la première « Terre nouvelle » supra-européenne, la *Γη-nova*. Il franchit les limites de cette *terra incognita* avec l'aide poétique de Lermontov comparé, ne l'oublions pas, dans *Les Possédés*, à Stavroguine, et cet admirateur de la psychologie de Dostoïevski que fut Nietzsche ne pouvait le méconnaître. En effet, ce Russe voué à Thanatos et ne connaissant pas le chemin de la sagesse, malgré son esprit de bretteur, indique, sur les rives d'une mer convoitée et en même temps crainte par les Hellènes, à un Nietzsche ayant attentivement lu ses vers en 1879¹⁹⁸ par quel moyen audacieux et dangereux accéder à la philosophie :

Le Voilier

Ce voilier tout blanc, solitaire,
Qui dans le brouillard bleu s'enfuit,
Qu'a-t-il besoin d'une autre terre ?
Qu'abandonna-t-il après lui ?

Son mât sur l'onde vagabonde
S'incline et grince dans le vent.
Hélas ! point de bonheur au monde
Ni derrière lui ne devant.

197 Friedrich Nietzsche, *Vers les mers nouvelles* dans *Le Gai savoir* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 263, c'est Nietzsche qui souligne. « *Nach neuen Meeren*.

*Dorthin – will ich ; und ich traue
Mir fortan und meinem Griff.
Offen liegt das Meer, in's Blaue
Treibt mein Genueser Schiff.*

*Alles glänzt mir neu und neuer,
Mittag schläft auf Raum und Zeit –:
Nur dein Auge – ungeheuer*

Blickt mich's an, Unendlichkeit. » : Friedrich Nietzsche, *Nach neuen Meeren, Lieder des Prinzen Vogelfrei, Die fröhliche Wissenschaft* dans *KSA*, Band 3, *op. cit.*, p. 649.

198 Cf. Карен Свасьян, *Хроника жизни Ницше* в Фридрих Ницше, *Сочинения в двух томах, там же*, т. 2, с. 820 – 821.

Pour le porter la mer est si belle ;
Le soleil brille au firmament...
Mais lui réclame, le rebelle,
L'orage, cet apaisement.¹⁹⁹

Voilà précisément l'image maritime à laquelle Zarathoustra fait appel lorsqu'il s'adresse aux savants, tentant de les réveiller par sa parade sauvage :

N'avez-vous jamais vu une voile passer sur la mer tremblante, arrondie et gonflée par l'impétuosité du vent ? Pareille à la voile que fait trembler l'impétuosité de l'esprit, ma sagesse passe sur la mer – ma sagesse sauvage !²⁰⁰

Seul le vagabond noble et solitaire, aux voiles gonflées par le vent puissant de la connaissance, peut découvrir le pays inconnu des « enfants » – face supérieure de l'esprit –, le pays de l'homme élevé. Plus tard, Zarathoustra dira :

Vous devez aimer le pays de vos *enfants* : que cet amour soit votre nouvelle noblesse, – le pays inexploré dans les mers lointaines, c'est lui que j'ordonne à vos voiles de chercher et de chercher encore !²⁰¹

Puis, quand Nietzsche compose les vers glorifiant la violence hyperboréenne d'un Mistral, c'est, de nouveau, un dionysiaque méditerranéen qui admire la puissance quasi divine puisque supra légère d'un vent capable d'explorations plus sublimes encore *sur le plan zarathoustréen*, souhaitant être contaminé par cette apesanteur :

199 Michail Lermontov, *Le Voilier* dans *Œuvres poétiques*, Lausanne, l'Âge d'Homme, traduit par Jean-Luc Moreau, 1985, p. 196. « Парус

*Белеет парус одинокой
В тумане моря голубом!..
Что ищет он в стране далёкой?
Что кинул он в краю родном?..*

*Играют волны – ветер свищет,
И мачта гнётся и скрыпит...
Увы, – он счастья не ищет
И не от счастья бежит!*

*Под ним струя светлей лазури,
Над ним луч солнца золотой...
А он, мятежный, просит бури,*

Как будто в бурях есть покой! » : Михаил Юрьевич Лермонтов, *Парус* в *Собрании сочинений в четырёх томах*, Москва, Государственное издательство Художественной литературы, 1957, т. 1, p. 285.

200 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *op. cit.*, p. 364. « *Sahet ihr nie ein Segel über das Meer gehen, geründet und gebläht und zitternd vor dem Ungestüm des Windes? Dem Segel gleich, zitternd vor dem Ungestüm des Geistes, geht meine Weisheit über das Meer – meine wilde Weisheit!* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 134 – 135.

201 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *op. cit.*, p. 444, c'est Nietzsche qui souligne.

Au Mistral
(Chanson à danser)

Vent Mistral, chasseur de nuages,
Tueur de chagrin, nettoyeur du ciel,
Mugissant, que je t'aime!
Ne sommes-nous pas tous deux d'un unique sein
Les prémices, à un unique sort
Prédestinés éternellement?

Là sur les sentiers de roche lisse,
Je cours, dansant, à ta rencontre,
Dansant, comme tu siffles et chantes :
Toi qui sans vaisseau ni rame,
De la liberté le frère le plus libre,
Bondis sur les mers sauvages.

À peine éveillé, j'ai entendu ton appel,
Me suis précipité aux degrés de roc,
Jusqu'au mur jaune, sur la mer
Salut! Déjà, tels les rapides
Torrents clair diamants,
Tu dévalais les monts, victorieux.

Sur les plaines du ciel
J'ai vu galoper tes coursiers,
J'ai vu le char qui t'emporte,
J'ai vu ta main s'élancer
Quand sur le dos des coursiers
Tel l'éclair elle frappe de son fouet

Je t'ai vu bondir de ton char,
Pour te précipiter plus vite vers le bas,
Je t'ai vu, comme ramassé en flèche,
Fondre droit à l'abîme, –
Tel un rayon doré qui perce
Les roses de la première aurore.

Danse à présent sur mille dos
Dos des vagues, ruse des vagues –
Salut, qui crée de nouvelles danses !
Dansons donc de mille manières,
Libre – soit appelé notre art,
Gai – notre savoir !

De toute fleur cueillons
Un bouton pour notre gloire,
Et deux feuilles encore pour notre couronne!
Dansons tels les troubadours,
Entre saints et putains,
Entre Dieu et le monde, notre danse!

Qui ne sait danser avec les vents,
Qui doit s'envelopper de bandelettes,
Grincheux, vieillard infirme,
Qui est pareil aux hypocrites,
Rustres d'honneurs, oies de vertu,

Hors de notre paradis!

Faisons tourbillonner la poussière des routes
Au nez de tous les malades,
Effarouchons cette engeance de malades !
Vidons toute la côte
Du souffle des poitrines décharnées
Des yeux sans courage.

Chassons ceux qui troublent le ciel,
Noircissent le monde, attirent les nuages,
Rendons limpide le royaume des cieux!
Mugissons... oh esprit de tous
Les esprits libres, avec toi, à deux,
Mon bonheur bouillonne telle la tempête.

– Et pour qu'éternelle soit la mémoire souvenir
D'un bonheur tel, recueille son legs,
Emporte la couronne dans les hauteurs !
Lance-la plus haut, plus loin, plus loin encore,
Vole jusqu'en haut de l'échelle des cieux,

202 Friedrich Nietzsche, *Au Mistral (Chanson à danser)* dans *Le Gai savoir*, Paris, Flammarion, 1997, traduit par Patrick Wotling, p. 365 – 367, c'est Nietzsche qui souligne. « *An den Mistral. Ein Tanzlied.*

*Mistral-Wind, du Wolker-Jäger,
Trübsal-Mörder, Himmel-Feger,
Brausender, wie lieb 'ich dich!
Sind wir Zwei nicht Eines Schoosses
Erstlingsgabe, Eines Looses
Vorbestimmte ewiglich?*

*Hier auf glatten Felsenwegen
Lauf'ich tanzend dir entgegen,
Tanzend, wie du pfeifst und singst:
Der du ohne Schiff und Ruder
Als der Freiheit freister Bruder
Üder wilde Meere springst.*

*Kaum erwacht, hört'ich dein Rufen,
Stürmte zu den Felsenstufen,
Hin zur gelben Wand an Meer.
Heil! Da kamst du schon gleich hellen
Diamanten Stromesschnellen
Sieghaft von den Bergen her.*

*Auf den ebenen Himmels-Tennen
Sah ich deine Rosse rennen,
Sah den Wagen, der dich trägt,
Sah die Hand der selber zücken,
Wenn sie auf der Rosse Rücken
Blitzesgleich die Geissel schlägt, –*

*Sah dich aus dem Wagen springen,
Schneller dich hinabzuschwingen,
Sah dich wie zum Pfeil verkürzt
Senkrecht in die Tiefe stossen, –
Wie ein Goldstrahl durch die Rosen
Erster Morgenröthen stürzt.*

*Tanze nun auf tausend Rücken,
Wellen-Rücken, Wellen-Tücken –
Heil, wer neue Tänze schafft!
Tanzen wir in tausend Weisen,
Frei – sei unsre Kunst geheissen,
Fröhlich – unsre Wissenschaft!*

*Raffen wir von jeder Blume
Eine Blüthe uns zum Ruhme
Und zwei Blätter noch zum Kranz!
Tanden wir gleich Troubadouren
Zwischen Heiligen und Huren,*

L'échine raide d'un socratique l'est même courbée ! C'est donc l'antique esclave alexandrin en personne qui est littéralement foulé aux pieds par Nietzsche en compagnie de sa divinité venue du Nord. Voilà la raison pour laquelle nous avons décidé de citer cette *Chanson à danser* qui peut en fait être considérée comme un nouveau « hymne au Dionysos ».

Ce thème de « la voile gonflée par le vent » domine l'œuvre de Nietzsche et les raisons pour lesquelles Nabokov le reprend pour composer l'image de Tchernychevski – le savant à l'échine droite – sont maintenant évidentes. Elles trouvent leur expression dans la brève formule qui décrit le rigide dialecticien russe : « l'homme était aussi droit et ferme que le

Zwischen Gott und Welt den Tanz!

*Wer nicht tanzen kann mit Winden,
Wer sich wickeln muss mit Binden,
Angebunden, Krüppel-Greis,
Wer da gleich den Heuchel-Hänsen,
Ehren-Tölpeln, Tugend-Gänsen,
Fort aus unsrem Paradies!*

*Wirbeln wir den Staub der Strassen
Allen Kranken in die Nasen,
Scheuchen wir die Kranken-Brut!
Lösen wir die ganze Küste
Von dem Odem dürrer Brüste,
Von den Augen ohne Muth!*

*Jegen wir die Himmels-Trüber,
Welten-Schwärzer, Wolken-Schieber,
Hellen wir das Himmelreich!
Brausen wir... oh aller freien
Geister Geist, mit dir zu Zweien
Braust mein Glück dem Sturme gleich. –*

*– Und dass ewig das Gedächtnis
Solchen Glücks, nimm sein Vermächtniss,
Nimm den Kranz hier mit hinauf!
Wilf ihn höher, ferner, weiter,
Stürm'empor die Himmelsleiter,*

Häng ihn – an den Sternen auf! » : Friedrich Nietzsche, An den Mistral. Ein Tanzlied. Lieder des Prinzen Vogelfrei, Die fröhliche Wissenschaft dans KSA, Band 3, op. cit., p. 649 – 651.

tronc d'un chêne »²⁰³ – à l'expression de sa Xanthippe il n'y rien à rajouter, elle connaît fort bien son Socrate.

203 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 322. « [...] человек – прямой и твёрдый, как дубовый ствол [...] » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, т. 3, с. 195.

L'œuvre de « l'homme alexandrin »

Unissant, selon la tradition grecque, l'œuvre de Phidias et celle d'Homère, se remémorant peut-être ses lectures d'un autre exilé, Dion de Pruse, Nietzsche nous présente une vision sculpturale de Zarathoustra, lequel est capable de considérer son futur ouvrage dans la pierre, philosophant avec un marteau :

Mais ma très ardente volonté de créer me pousse sans cesse vers les hommes ; ainsi le marteau est poussé vers la pierre.
Hélas ! Ô hommes, une statue sommeille pour moi dans la pierre, la statue de mes statues !
Hélas ! Pourquoi faut-il qu'elle dorme dans la pierre la plus affreuse et la plus dure !
Maintenant mon marteau frappe cruellement contre sa prison. La pierre se morcelle : que m'importe ?²⁰⁴

Nabokov le nietzschéen dote son créateur des mêmes qualités et Fiodor est exercé à discerner son prochain livre dans l'univers farouche « (taché) d'encre » qu'il ordonnera et ornera :

Il m'arrive de sentir que je l'ai déjà écrit quelque part, qu'il est ici, caché dans cette jungle tachée d'encre, que je n'ai qu'à le libérer des ténèbres morceau par morceau et les morceaux prendront leur place d'eux-mêmes [...].²⁰⁵

« L'aveugle » Tchernychevski est le contraire même du poète nietzschéen ; il est bien incapable d'extraire une œuvre de son encrier et c'est pourquoi il utilise cette matière première de l'écrivain à de tout autres fins : tantôt il en badigeonne les craquelures de ses chaussures (« L'encre, en effet, était l'élément naturel de Tchernychevski (il s'y baignait littéralement), qui avait coutume d'en enduire les craquelures de ses souliers quand il était à court de cirage [...]. »²⁰⁶), tantôt il en teint le fil qui lui servira à recoudre ses vêtements : « [...] il n'avait pas de fil noir ; il entreprit donc de tremper ce qu'il avait dans

204 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 349.

205 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 211. « *Временами я чувствую, что где-то она уже написана мной, что вот она скрывается тут, в чернильных дебрях, что её только нужно высвободить по частям из мрака, и части сложатся сами [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 125.

206 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 334. « *Чернилами же (чернила в сущности были природной стихией Чернышевского, который буквально, буквально купался в них) он мазал трещины на обуви, когда не хватало ваксы [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 202.

l'encre [...]. »²⁰⁷. Le Tchernychevski de Nabokov parvient à transformer l'encre en un élément, mais en un élément duquel l'œuvre poétique ne peut pas naître, avortée par la banalité du personnage car canalisée vers l'« utile ». Cette profanation de l'encre – matière sacrée pour un poète – est donnée comme l'un des symptômes de l'impossibilité pour Tchernychevski de comprendre la poésie, de créer car il est littéralement absorbé par le liquide qu'il devrait pouvoir manier. C'est en outre une image empruntée par Nabokov à Zarathoustra qui décrit – évoquant l'« esprit de lourdeur », son ennemi – ceux à qui ses parlers demeurent étrangers : ces créatures nagent dans l'encre tels des poissons et sont, par leur nom même, destinés à y rester, *die Tinten-Fischen*²⁰⁸ :

Mais ma parole semble plus étrange encore aux écrivassiers et aux plumitifs.²⁰⁹

Solitude du créateur et l'animal politique

Nietzsche revient souvent sur la notion d'hermitage nécessaire à la création :

Ô solitude ! Toi ma *partie*, solitude ! Trop longtemps j'ai vécu sauvage en de sauvages pays étrangers, pour ne pas retourner à toi avec des larmes !²¹⁰

Plus d'une fois, son prophète abandonne ses disciples et s'éloigne dans la montagne : « Je m'en vais seul maintenant, mes disciples ! Vous aussi, vous partirez seuls ! Je le veux

207 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 334. « [...] ниток чёрных не оказалось, потому он какие нашлись принялся макать в чернила [...] ». : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 202.

208 Cf. Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 241.

209 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 434. Dans l'édition des œuvres de Nietzsche à laquelle nous renvoyons, les traducteurs ont tenté de donner au lecteur français une idée plus juste de la variété du lexique imagé auquel Nietzsche recourt. Nous leur empruntons le commentaire que voici : « Bestiaire difficilement traduisible. Nous sommes très proches ici de Rabelais, de ses “Chats fourrés” et des multiples Oiseaux de l'Île sonnante, dans le livre V des aventures de Pantagruel. Les différents traducteurs ont tenté de rendre *Seidenhasen* – littéralement “lapins de soie” - “lapins angoras” (Maurice de Gandillac), “élégants” (Albert), “pleutres en habit de soie” (Goldschmidt), “freluquets” (Betz). *Tintenfische* – les “seiches” – deviennent des “poissons d'encrier” (Maurice de Gandillac), des “écrivassiers” (Albert), des “buveurs d'encre” (Goldschmidt), des “écrivillons” (Betz). Pour *Federfuchse*, mot forgé à partir de *des Füchs* (au pluriel *die Füchse*) “le renard”, on a suggéré “renard à plume” (Maurice de Gandillac), “plumitifs” (Albert et Goldschmidt), “noircisseurs de papier” (Betz). Mais le substantif *der Federfuchser* existe bien et signifie “gratte-papier”, “scribouillard”, “écrivassier”. » : Peter Pütz, *Notes* dans *ibid.*, p. 1328-1329.

210 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *ibid.*, p. 427, c'est Nietzsche qui souligne. « *Oh Einsamkeit! Du meine Heimat Einsamkeit! Zu lange lebte ich wild in wilder Fremde, als dass ich nicht mit Thränen zu dir heimkehrte!* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 231.

ainsi. »²¹¹. Nietzsche, d'ailleurs, parle de lui-même comme d'un créateur qui a besoin de solitude à la montagne, si possible à sa cime :

Celui qui sait respirer l'atmosphère qui remplit mes œuvres sait que c'est une atmosphère des hauteurs, que l'air y est vif. Il faut être créé pour cette atmosphère, autrement l'on risque beaucoup de prendre froid. La glace est proche, la solitude est énorme – mais voyez avec quelle tranquillité tout repose dans la lumière ! Voyez comme l'on respire librement ! Que de choses on sent au-dessous de soi.²¹²

On peut supposer que c'est précisément en pensant à l'image de Nietzsche citée plus haut que Nabokov se tourne à plusieurs reprises vers les hauteurs alpines²¹³ et fait de son héros un poète amoureux de la solitude²¹⁴. Fiodor Godounov-Tcherdyntsev habite Berlin, mais vit comme un ermite sur les hauteurs d'une montagne enneigée imaginaire :

Durant les dix dernières années d'une jeunesse solitaire et contenue, [Fiodor Konstantinovitch] (vivait) sur une falaise où il y avait toujours un peu de neige et d'où la descente était longue jusqu'à la petite ville de brasserie²¹⁵ au pied de la montagne [...].²¹⁶

Suivant en cela les conseils de Zarathoustra et la règle de vie de Nietzsche lui-même, le héros nabokovien s'isole donc pour créer et pour s'adonner à la contemplation qui précède l'acte poétique.

Tchernychevski, au contraire, ne peut pas se concentrer. Sans cesse, des étrangers le distraient dans son labeur de critique et cela s'explique, d'une part, par le fait qu'il vive dans une ville (que Nietzsche haïssait plus que tout) qui est l'épicentre des ragots politiques et, d'autre part, par son manque de volonté à se débarrasser de ces fâcheux :

Il était harcelé par les visiteurs. Ne sachant comment échapper à un invité importun, il se laissait entraîner dans une conversation, à son grand déplaisir. S'accoudant sur la cheminée et tripotant quelque chose, il parlait d'une petite voix aiguë, mais chaque fois que ses

211 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *ibid.*, p. 342.

212 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1112, c'est Nietzsche qui souligne.

213 En 1923, Nabokov publie aux éditions « Grani » de Berlin un recueil de 128 poèmes intitulé *Горный путь*.

214 À cet égard, le personnage du roman inachevé *Solus Rex* et le roi imaginé de *Feu pâle* sont particulièrement intéressants.

215 Nabokov oppose là deux formes d'ivresse : l'ivresse de la bière et celle du vin. La bière symbolise l'Allemagne de son temps, et Nabokov rejoint ainsi Nietzsche qui, dans *Ecce homo*, se considérait comme l'antagoniste des Allemands, ces amateurs de bière : « C'est à Munich que vivent mes antipodes. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1130. « *in München leben meine Antipoden* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 280.

216 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 247–248. « *За последние десять лет одинокой и сдержанной молодости, [Фёдор Константинович] жи[л] на скале, где всегда было немножко снега, и откуда было далеко спускаться в пивоваренный городок под горой [...]*. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, c. 148.

pensées se perdaient, il laissait traîner ses paroles et mâchonnait d'une façon monotone, avec une abondance d'« alors ».²¹⁷

Puis, ce sont sa femme et les étudiants caucasiens qui l'empêchent de travailler :

Une fois, un soir du nouvel an, les Géorgiens, menés par un certain Gogoberidze goguenard, firent irruption dans son bureau, le firent sortir de force, et Olga Sokratovna lui jeta une mantille sur les épaules et l'obligea à danser.²¹⁸

Plus tard, quand Tchernychevski sera en exil, ce sont d'ingrats charrons polonais qui ne le laisseront pas tranquille :

[...] durant le jour, ses voisins immédiats, quelques Polonais nationalistes qui lui étaient complètement indifférents, s'adonnaient au violon et torturaient Tchernychevski avec leur musique non lubrifiée : ils étaient charrons de métier.²¹⁹

Sa faiblesse de caractère – absence de la volonté créatrice – était d'ailleurs telle qu'elle ne lui permettait pas de se concentrer et qu'il ne savait pas repousser les « persécutions » de la société.

La Muse et son Socrate

Homère dans sa première épopée s'adresse aux Muses résidant dans l'antichambre de la demeure royale des dieux :

Et maintenant, dites-moi, Muses, habitantes de l'Olympe, qui le premier, fait front contre Agamemnon, parmi les Troyens ou leurs illustres alliés.²²⁰

Le poète ouvre également son *Odyssée* par une adresse à la Muse :

C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire, Celui qui tant erra quand, de Troïde, il eut pillé la ville sainte, Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit, Celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens. Hélas ! Même à ce prix tout son désir ne put sauver son équipage : ils ne durent la

217 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 369. « Ему мешали посетители. Не умея избавиться от докучливого гостя, он к собственному озлоблению, всё более вязывался в беседу. Прислонившись к камину и что-нибудь теребя, он говорил звонким, пискливым голосом, а ежели думал о другом, тянул что-то однообразное, с прожжёвкой, с обильным : ну-с, да-с. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 224.

218 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 350. « Раз, накануне нового года, грузины, во главе с гогочушим Гогоберидзе, ворвались в его кабинет, вытащили его, Ольга Сократовна накинула на него мантилью и заставила плясать. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 211.

219 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 423. « [...] днём непосредственные соседи его, поляки-националисты, совершенно к нему равнодушные, затеяв игру на скрипках, его терзали несмазанной музыкой : по профессии они были колесники. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 256.

220 Homère, *Iliade*, XI, v. 218-220, op. cit., p. 117.

mort qu'à leur propre sottise, ces fous qui, du Soleil avaient mangé les bœufs ; c'est lui, le Fils d'En Haut, qui raya de leur vie la journée du retour. Viens, ô fille de Zeus, nous dire à nous aussi, quelqu'un de ces exploits.²²¹

Les Muses, filles de Zeus, alliées de Dionysos – selon la vision de Nietzsche différant des opinions les plus répandues – beaucoup plus que de son frère²²², guident le créateur véritable. La tradition des lettrés grecs (depuis Simonide et Théocrite jusqu'au sarcastique Lucien) exige du poète qu'il leur rende hommage. Nabokov recourt à sa connaissance d'Homère et de ses successeurs pour trouver encore une aiguille blessant son Socrate russe, après avoir exposé sa nature « anti-héroïque » aux yeux de tous. La « muse » de Tchernychevski, n'est rien d'autre qu'une... vieille femme, corruptible à peu de frais :

L'épouse du concierge servait de cuisinière à Nikolaï Gavrilovitch. C'était une grande vieille aux joues rouges qui portait le nom un peu inattendu de Muse. On la soudoya sans difficulté : une pièce de cinq roubles pour le café qu'elle adorait. En échange, elle fournissait (à la police) les musardages infructueux qui gisaient dans la poubelle de son patron.²²³

C'est l'une de premières moqueries assassines de Nabokov visant à l'exécution capitale du Socrate russe, dont nous parlerons plus tard.

Sage-asclépiade

On se demande naturellement ce que peut bien dire et écrire ce personnage nabokovien. Avant de citer quelques exemples tirés des travaux de Tchernychevski, il convient de préciser que, quoi qu'il dise ou écrive, cela est sciemment opposé par Nabokov au « bel et bon » modèle hellène (impliquant qu'on soigne son corps avec autant de méticulosité que son esprit), modèle cher à Friedrich Nietzsche qui le recommande aux créateurs.

221 Homère, *Odyssée*, I, 1-10, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Victor Bérard, 1972, t. 1, p. 5.

222 « Les Muses et Dionysos ont à l'origine des affinités beaucoup plus étroites que les Muses et Apollon ... » : Friedrich Nietzsche, *Le Service divin des Grecs*, « *Antiquités du culte religieux des Grecs* », *cours de trois heures hebdomadaires, hiver 1875/76*, Paris, L'Herne, traduction d'Emmanuel Cattin, 1992, p. 53.

223 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « [...] *Николая Гавриловича служила в кухарках жена швейцара, рослая, румяная старуха с несколько неожиданным именем : Муза. Её без труда подкупили – пятирублёвкой на кофе, до которого она была весьма лакома. За это Муза доставляла содержание мусорной корзины.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 235.

Selon Nietzsche, le philosophe est le médecin – à la fois le physiologue et le psychologue – de l’humanité. C’est justement ainsi que Platon conçoit le but de l’existence d’un amateur de la sagesse²²⁴. La vision du philosophe-médecin, à son tour, prend sa source dans l’enseignement d’Hippocrate, qui, premier guérisseur, proposa un système de soins s’appuyant sur l’étude des symptômes réels de la maladie²²⁵. L’homme doté de toutes ses capacités, comme nous l’avons précisé²²⁶, a tout pour être un observateur, lequel, s’il est doué d’aptitudes d’analyse suffisantes et d’une volonté inflexible pour s’opposer aux chamans – tant méprisés par l’Asclépiade de l’île de Cos –, pourrait, en qualité de philosophe-médecin, passer au stade supérieur et proposer des moyens pour guérir la *psyché*.

C’est pour souligner le lien qui unit Zarathoustra à Hippocrate et à Platon que Nietzsche décrit le bâton que ses disciples offrent au prophète : sur sa poignée est représenté un serpent — symbole assez commun de la sagesse, un animal dionysiaque également²²⁷, mais aussi celui du dieu Asclépios qui porte également une signification tragique pour tout helléniste, Sophocle étant le prêtre du dieu-guérisseur, « canonisé » après sa mort²²⁸ :

Ses disciples, cependant, en lui disant adieu, lui firent hommage d’un bâton dont la poignée d’or était un serpent s’enroulant autour du soleil.²²⁹

Cette image de Zarathoustra-guérisseur nous renvoie à celle du médecin qui arrache son malade des mains de la mort. Il faut d’ailleurs souligner qu’il s’agit là d’un médecin choisi, élu, un supra-thérapeute serions-nous tenté de dire ; Asclépios est le fils d’Apollon, l’un des deux dieux dont le soutien est nécessaire à la création de l’esprit tragique, selon Nietzsche, et qui porte lui aussi le nom d’un guérisseur – « Péan ». Apollodore nous

224 Platon, *La République*, III, 405 – 409, *op. cit.*, p. 121-128.

225 Cf. Hippocrate, *Maladies*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Jacques Jouanna, 1983.

226 Platon, *Cratyle*, 399 c, *op. cit.*, p. 74-75.

227 « Le taureau et le serpent sont les animaux dionysiaques par excellence, les formes que revêt volontiers le dieu. » : Jeanne Roux, « Commentaire » dans Euripide, *Les Bacchantes*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, t. 2, p. 445.

228 Aristophane, *Ploutos*, v. 732 – 742, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Hilaire Van Daele, 1972, p. 134. Sophocle l’asclépiade, après sa mort, est vénéré en tant que dieu-guérisseur. Parmi les grands tragiques grecs, nous nous attachons dans notre thèse aux images d’Euripide et à celles de son antagoniste esthétique Eschyle. Dans sa *Naissance de la tragédie*, œuvre qui guiderait la création de Nabokov, Nietzsche s’attache particulièrement à l’opposition de ces deux poètes.

229 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 340.

raconte qu'Asclépios avait le don de ramener des hommes du royaume d'Hadès et c'est justement pour cela que cet « Asclépios-Stalker »²³⁰ déclencha la colère de Zeus²³¹. Ce médecin élu, capable de délivrer les hommes du seul fléau irréparable, était d'ailleurs associé par les Grecs à un guerrier, à un supra-combattant même, du genre de celui qu'était Héraclès. Il se peut que ce soit pour cette raison qu'Euripide, dans *Alceste*, représente Héraclès qui, remplaçant en quelque sorte Asclépios trépassé, immobilise Thanatos et ramène à Admète son épouse²³².

Dans *Le Don*, Konstantin Kirillovitch Godounov-Tcherdyntsev, héros-guerrier de type nietzschéen, n'est pas seulement porteur d'un mystère, il est également en quelque sorte un médecin. Il puise son savoir hippocratique dans la nature et si cet élément accentue sa ressemblance avec Zarathoustra, ses connaissances font aussi de lui un guérisseur. C'est dans ce contexte que la présence des paysans dans ce roman trouve son explication : êtres proches de la terre, ils s'adressent à Konstantin Kirillovitch pour qu'il les soigne, manifestant ainsi leur confiance en ses capacités thérapeutiques qui ne peuvent qu'en sortir renforcées :

J'aimais – ce n'est que maintenant que je comprends à quel point – ce talent particulier et naturel qu'il montrait en s'occupant d'un cheval, d'un chien, d'un fusil, d'un oiseau ou d'un petit paysan avec une écharde de deux pouces dans le dos – on lui amenait constamment des gens qui étaient blessés, estropiés, même des infirmes, même des femmes enceintes, qui prenaient probablement ses mystérieuses occupations pour la pratique du vaudou.²³³

Oleg lui aussi doit sa vie à son frère, car c'est bien pour le guérir de ses blessures que Konstantin abandonne ses pérégrinations asiatiques, partant vers l'Occident afin de réunir les meilleurs chirurgiens. Konstantin va jusqu'à participer lui-même à ces opérations, devenant ainsi l'hypostase d'Asclépios : dominant les simples médecins, semblable au dieu

230 En utilisant cette expression, nous pensons au film d'Andreï Tarkovski, *Stalker*, où le protagoniste homonyme traverse et fait traverser le territoire interdit, semblable à l'action mythique et interdite d'Asclépios pour laquelle, précisément, le dieu-guérisseur fut châtié.

231 Cf. Apollodore, III, 10, 3-4.

232 Cf. Euripide, *Alceste*, v. 1117-1144, Paris, Gallimard, traduit par Marie Delcourt-Curvers, 1962, p. 121-123.

233 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 173. « Мне нравилось, – только теперь понимаю, как это нравилось мне – та особая вольная шноровка, которая появлялась у него при обращении с лошадыю, с собакой, с ружьём, птицей или крестьянским мальчиком с вершиковой занозой в спине, – с нему вечно водили раненных, покалеченных, даже немощных, даже беременных баб, воспринимая должно быть его таинственное занятие, как знахарство. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 102.

antique réellement présent à l'autel, il est celui dont la protection est obligatoire car gage du retour de la santé :

Ce même soir il se mit en route pour la Galicie afin d'aller le chercher, le ramena extrêmement rapidement et confortablement, obtint les meilleurs des meilleurs médecins, Gerchenson, Yejov, Miller-Melnitski, et il assista lui-même à deux opérations prolongées. À Noël, son frère allait bien.²³⁴

L'image de Konstantin Kirillovitch supra-médecin et guerrier est renforcée par le fait que le frère qu'il parvient à soigner est lui-même un médecin militaire :

[...] le frère de son père, corpulent médecin militaire, farceur et bel homme [...].²³⁵

Mens sana in corpore sano

En bon physiologiste, Nietzsche, soucieux non pas tant de l'élévation du petit homme que de l'entretien de l'homme bien né, indique ce qui pourrait passer pour de simples règles de conduite, mais sans lesquelles, en réalité, il est impossible de réaliser une œuvre sublime. Dans son autobiographie, le philosophe, se présentant lui-même comme le cobaye de la surhumanité, consacre la première partie du chapitre intitulé « Pourquoi je suis si malin » aux principes régissant la meilleure manière de se nourrir et de boire :

Une autre question m'intéresse bien d'avantage et « le salut de l'humanité » en dépend bien plus que d'une quelconque curiosité pour théologiens, c'est la question de *l'alimentation*. On peut la formuler ainsi pour l'usage ordinaire : « Comment faut-il que tu te nourrisses, toi, pour atteindre ton maximum de force, de vertu, dans le sens que la Renaissance donne à ce mot, de vertu libre de moralisme ? ».²³⁶

Le choix de la nourriture devrait entièrement dépendre de la volonté du créateur et ne pas entretenir le moindre rapport avec la pauvreté ou la richesse de ceux qui l'entourent. Qu'importe qu'ils habitent la capitale ou la province, qu'ils appartiennent à l'ancienne noblesse ou soient des roturiers : Nietzsche préconise une nouvelle aristocratie et adoube ses chevaliers selon les principes perses.

234 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 200. « В ту же ночь он поехал за ним в Галицию, необыкновенно скоро и удобно привёз, добыл лучших из лучших врачей, Гершензона, Ежова, Миллер-Мельницкого, сам присутствовал на двух длительных операциях... К Рождеству брат был здоров. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 118.

235 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 133. « [...] брат отца, толстый военный врач, балагур и красавец [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 77.

236 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 1129-1130, c'est Nietzsche qui souligne.

Les particularités sociales sont, au contraire, extrêmement importantes pour le Tchernychevski que crée Nabokov, lequel va jusqu'à parodier les convictions de physiologiste de Nietzsche en utilisant, en guise d'exemple, les prescriptions nutritionnelles du Socrate russe. Ainsi, Rakhmetov, qui bénéficie indubitablement de la sympathie de l'auteur du *Que faire ?*, s'alimente conformément à des exigences que Tchernychevski appelle « régime de boxeur », démontrant ainsi que le dialecticien, contrairement à Nabokov, n'avait qu'une idée assez vague de ce qu'est un sport violent, manifestant, en revanche, une tendresse particulière pour le « nivellement nutritionnel par le bas » :

[...] Rakhmetov qui « adopta un régime de boxeur », suivait aussi un régime dialectique. Par conséquent, si l'on servait des fruits, il lui fallait absolument manger des pommes et absolument pas des abricots (puisque les pauvres n'en mangeaient pas) ; il mangeait des oranges à Saint-Petersbourg mais pas en province puisqu'on voit le peuple en manger à Saint-Petersbourg tandis qu'en province il n'en mange pas.²³⁷

Nabokov introduit dans *Le Don* une citation inexacte qui mêle, d'une part, des morceaux de phrases de Tchernychevski caractérisés par la médiocrité de son style – les mots « manger » ou « absolument » sont utilisés avec une répétition outragée qu'abhorrait Nabokov – et, d'autre part, ce terme tellement méprisant sous la plume de Nietzsche, celui de « dialectique », usité pour qualifier le régime nutritionnel du révolutionnaire Rakhmetov. Nabokov se permet certainement la liberté d'insérer cet adjectif dans ce texte anti-littéraire qu'est le *Que faire ?* pour, injuriant le dialecticien, indiquer les causes de son inaptitude à la création : le Socrate russe ne suit pas les préceptes plus tard appliqués par Nietzsche à lui-même car son corps de démocrate lui inspire des principes malsains et l'ouvrage, une fois publié, propage cette maladie de l'esprit parmi ses lecteurs, ainsi jusqu'au triomphe du socratisme à Petrograd en octobre 1917.

Citons encore un passage du *Don* où Tchernychevski apparaît comme une parodie de Nietzsche :

237 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 418. « [...] Рахметов принял боксёрскую диету – и диалектическую! Поэтому, если подавались фрукты, он абсолютно ел яблоки, абсолютно не ел абрикосов ; апельсины ел в Петербурге, не ел в провинции, – видите, в Петербурге простой народ ест их, а в провинции не ест. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 253.

En 1875 (à Pypine) et encore une fois en 1888 (à Lavrov), il envoie « Un ancien poème persan » : une chose épouvantable ! Dans une des strophes le pronom « leur » est répété sept fois [...].²³⁸

Nabokov rappelle que Tchernychevski a écrit « Un ancien poème persan », faisant ainsi allusion à la patrie de Zarathoustra. Il est aussi significatif que le romancier ne cache pas les sentiments que lui inspire la fabrication du rimailleur sans talent qu'est Tchernychevski. Pour Nabokov, le « poème » de Tchernychevski n'est pas digne de la terre natale du Perse et c'est sans détours que notre nietzschéen se prononce sur cette « chose épouvantable ».

La bouffonnerie du Socrate russe

Commençant *La Naissance de la tragédie*, sa première œuvre importante, Nietzsche évoque la lutte des forces divines contraires que sont le principe dionysiaque et le principe apollinien :

Nous aurons fait un grand pas en ce qui concerne la science esthétique, quand nous en serons arrivés non seulement à la compréhension logique, mais encore à la certitude immédiate de l'intuition que l'évolution de l'art est liée à la dualité de l'*apollinien* et du *dionysien*, de la même manière que la polarité des sexes engendre la vie au milieu d'une lutte perpétuelle et de réconciliations seulement périodiques.²³⁹

C'est de ce combat que naquit la tragédie. Il nous semble que l'arc bandé apparaît comme le symbole idéal de cette lutte : chacun des deux principes se tient à l'une des extrémités de l'« arc » et la tension qu'ils exercent donne naissance à l'esprit tragique.

Nietzsche se compare lui-même à cet exemple d'apparition de la tragédie en Hellade : pour lui, le fait d'être philosophe sous-entend la présence en lui d'essences contraires, l'apollonien et le dionysiaque. D'une part, Nietzsche déclare franchement qu'il est un prophète, le maître des destinées du monde, le fondateur, par l'explosion, d'un règne nouveau, demeuré inconnu – ou oublié – jusqu'à lui (« Je connais ma destinée. Un jour

238 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 429, c'est Nabokov qui souligne. « В 75 году (Пытину) и снова в 88 г. (Лаврову) он посылает Староперсидскую поэму : страшная вещь! В одной из строф местоимение „их“ повторяется семь раз [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, c. 259.

239 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, op. cit., p. 35, c'est Nietzsche qui souligne. « Wir werden viel für die aesthetische Wissenschaft gewonnen haben, wenn wir nicht nur zur logischen Einsicht, sondern zur unmittelbaren Sicherheit der Anschauung gekommen sind, dass die Fortentwicklung der Kunst an die Duplicität des Apollinischen und des Dionysischen gebunden ist: in ähnlicher Weise, wie die Generation von der Zweiheit der Geschlechter, bei fortwährendem Kampfe und nur periodisch eintretender Versöhnung, abhängt. » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans KSA, Band 1, op. cit., p. 25.

s'attachera à mon nom le souvenir de quelque chose de formidable, – le souvenir d'une crise comme il n'y en eut jamais sur terre, le souvenir de la plus profonde collision des consciences, le souvenir d'un jugement prononcé contre tout ce qui, jusqu'à présent, a été cru, exigé, sanctifié. Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite. »²⁴⁰) ; d'autre part, à plusieurs reprises, il refuse la récompense d'une canonisation et se proclame être un type moderne de Silène (« [...] je préférerais encore être considéré comme un satyre que comme un saint. »²⁴¹) ou se dit être enclin à la bouffonnerie : « Je ne veux pas être pris pour un saint, il me plairait davantage d'être pris pour un pantin [...]. Peut-être suis-je un pantin [...]. »²⁴².

Comme nous l'avons déjà énoncé, l'existence du Tchernychevski du *Don* compte de fort rares minutes d'illumination intérieure, mais sa vie toute entière paraît « anti-prophétique » ; cela explique pourquoi cette destinée est loin d'être à plusieurs facettes – n'en comptant pas même deux –, de sorte que Nabokov est accablé par la simplicité de son héros. Dans la mesure où l'unique image de Tchernychevski est celle d'un pantin, d'un bouffon, le Socrate russe est incapable de réaliser une œuvre authentique. À plusieurs reprises, Nabokov juge nécessaire de revenir sur la dimension bouffonne du personnage :

Tchernychevski n'était pas considéré comme une personne sérieuse, mais précisément comme un bouffon, et c'est justement dans *la bouffonnerie* de ses procédés journalistiques que l'on remarqua la diabolique pénétration d'idées pernicieuses.²⁴³

Ou encore :

Par la suite, toute la gamme de cette « bouffonnerie » fut soigneusement réunie par Vladislav Kostomarov pour l'information de la police secrète ; c'était un travail méprisable mais qui donna une image véridique des « ruses spéciales de Tchernychevski ». ²⁴⁴

240 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1191.

241 *Ibid.*, p. 1111.

242 *Ibid.*, p. 1191.

243 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « [Чернышевского] и не считали солидным человеком, а именно буфном, и как раз в шутовстве его журнальных приёмов усматривали бесовское проникновение вредоносных идей). » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 208. On trouve encore, un peu plus loin : « [...] Tchernychevski, sous le couvert de pitreries compliquées, répandait avec frénésie dans sa revue les idées de Feuerbach. » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 391.

244 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 392. « Впоследствии для сведения третьего отделения была тщательно составлена Владиславом Костомаровым вся гамма этого „буффонства“ ; работа – подлая, но по существу верно передающая „специальные приёмы Чернышевского“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 237.

La cravache du dialecticien

Au-delà de ses articles de journaliste, la « bouffonnerie » de Tchernychevski se révèle jusque dans sa vie amoureuse. C'est précisément comme un bouffon que Tchernychevski défend (victorieusement) sa fiancée. Ce moment de sa biographie apparaît extrêmement important aux yeux de Nabokov. Selon Nietzsche, en effet, seul un homme véritable est capable de libérer *la femme* dans la femme (« Car celui qui est assez homme sera capable d'affranchir dans la femme – la femme. »²⁴⁵) en se la soumettant : « Le bonheur de l'homme est je veux ; le bonheur de la femme est : il veut. »²⁴⁶.

On comprend alors pourquoi la vieille femme pleine d'expérience, semblable à l'interlocutrice du Socrate platonicien, conseille à Zarathoustra de s'armer d'un outil convenable lorsqu'il affronte l'élément féminin : « Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas le fouet ! »²⁴⁷. L'image du guerrier, de l'homme attiré par tous les périls, convient certainement à Nabokov. Or, selon Nietzsche, l'un des plus grands risques est justement la femme : « L'homme véritable veut deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il veut la femme, le jouet le plus dangereux. »²⁴⁸. C'est pourquoi Nabokov ne se contente pas d'évoquer le manque de virilité chez ce « bouffon » de Tchernychevski, mais attire particulièrement l'attention du lecteur sur ce point :

Et après d'autres manèges du même genre vient — ne l'oublions pas — un duel de bouffons avec des bâtons.²⁴⁹

245 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 415. « *Denn nur wer Mannes genug ist, wird im Weibe das Weib – erlösen.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 214.

246 *Ibid.*, p. 334. « *Das Glück des Mannes heisst: ich will. Das Glück des Weibes heisst: er will.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 85.

247 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 334. « *„Du gehst zu Frauen? Vergiss die Peitsche nicht!“* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 86.

248 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 333. « *Zweierlei will der ächte Mann: Gefahr und Spiel. Deshalb will er das Weib, als das gefährlichste Spielzeug.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 85.

249 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « *И после ещё некоторой возни в том же духе происходит – запомним это – шутовская дуэль палками.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 207.

Dans *Le Don*, même l'exécution civique de Tchernychevski n'est pas empreinte de tragique. Elle est bouffonne car la Passion n'est pas pour un dialecticien : le lendemain de ce burlesque simulacre d'exécution, au crépuscule, Tchernychevski quitta Pétersbourg pour toujours, « avec des fers aux pieds et de sinistres pensées dans la tête ».²⁵⁰ La vie de la cité révèle donc le personnage du Socrate russe aussi bien que l'expression de l'Éros à travers son corps.

Gestion physiologique d'un créateur et de son contraire

Il nous faut maintenant nous tourner vers le thème qu'Anouchine, professeur pragois, naguère courageux face à la police politique (issue de la doctrine de Tchernychevski appliquée), considérait « déplacé » dans l'ouvrage de Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, à savoir la vie érotique de Tchernychevski. Dans le quatrième chapitre du *Don*, en effet, Nabokov compose un personnage qui, en tout point et jusque dans le domaine d'Aphrodite, se conduit selon des principes contraires à ceux qu'exprime le physiologiste et psychologue Nietzsche-Zarathoustra.

Dès sa jeunesse, Tchernychevski est un mâle que le marquis de Sade n'aurait pu qualifier de « maître de son sperme »²⁵¹. Rozanov, qu'évoque d'ailleurs Mortus, le critique de Tcherdyntsev dans *Le Don*²⁵², considère le refus intentionnel, et condamné par Dieu, de ménager sa propre semence²⁵³ comme une incapacité de l'homme à contrôler son énergie intérieure, pourtant indispensable à la création²⁵⁴. On peut donc établir une relation d'équivalence entre l'aptitude d'un homme à la « gestion érotique » et sa puissance de créateur, et c'est précisément pour cela que Nietzsche évoque le guerrier-créateur et sa

250 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « На другой день после той шутовской казни, в сумерках, „с кандалами на ногах и думой в голове“, Чернышевский навсегда покинул Петербург. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 254.

251 Marquis de Sade, *La Nouvelle Justine* dans *Œuvres*, Gallimard, Paris, 1993, t.2, p. 890.

252 « Je ne me rappelle plus qui a dit, il se peut que ce soit Rozanov », commençait Mortus à la dérobée [...]. » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 251. « „Не помню кто – кажется, Розанов, говорит где-то“, – начинал, крадучись, Мортус. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 150.

253 « Alors Juda dit à Onan : “Viens vers la femme de ton frère et remplis envers elle ton devoir de beau-frère : suscite un rejeton à ton frère !” Mais Onan savait que le rejeton ne serait pas à lui. Aussi quand il lui arrivait de venir vers la femme de son frère, il fraudait par terre, afin de ne pas donner de rejeton à son frère. Ce qu'il faisait déplut aux yeux de Iahvé qui le fit mourir aussi. » : La Bible, Ancien testament, Genèse, XXXVIII, Paris, Gallimard, traduit et annoté par Antoine Guillaumont, 1971, t. 1, p. 129-130.

254 Василий Розанов, *Люди лунного света*, Москва, Издание Дружба народов, 1990, с. 74-84.

digne compagne : « L'homme doit être élevé pour la guerre, et la femme pour le délassement du guerrier : tout le reste est folie. »²⁵⁵

Jeune déjà, Tchernychevski se distingue des héros nietzschéens de Nabokov, qui, dans la solitude de l'attente du véritable amour, conservent leur pureté. Ainsi son Lev Ganine dit :

J'étais, en effet, pur jusqu'au ridicule, et je ne souffrais aucunement de cette pureté. J'en étais fier, comme d'un secret particulier, et tous finirent par croire que j'avais une grande expérience. Je n'étais d'ailleurs nullement prude ou timide, mais je vivais en moi-même, et j'attendais.²⁵⁶

De même, Nabokov parle de la « jeunesse solitaire et contenue »²⁵⁷ de Fiodor Godounov-Tcherdyntsev. Le Socrate russe, au contraire – succombant à ses maux intestinaux –, dépense en pure perte sa puissance génératrice :

[...] remarquons qu'il était malpropre dans ses habitudes, peu soigneux, et qu'il avait eu des crises de croissance ; ajoutez à cela un mauvais régime, des coliques perpétuelles, une lutte inégale avec les tentations de la chair, se terminant en un compromis secret [...].²⁵⁸

Chez Nabokov, cet élément de la biographie de Tchernychevski symbolise le point de départ de la stérile carrière du « savant aveugle », de l'homme de lettres insensible au rythme de la poésie et de la prose.

Par la suite, lorsqu'il décrira le destin de Tchernychevski, Nabokov ne s'écartera pas d'un iota du sujet ainsi esquissé. Non seulement le critique transige avec son corps, mais, d'après Nabokov, il adopte aussi l'esprit du temps et, se pliant à sa nature manifestement peu virile, pleure souvent :

La sentimentalité du jeune Tchernychevski était une concession à une époque où l'amitié était magnanime et moite. Tchernychevski pleurait volontiers et fréquemment.²⁵⁹

255 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 333.

256 Vladimir Nabokov, *Machenka*, nous traduisons. « *А на самом деле я был до смешного чист. И совершенно не страдал от этой чистоты. Гордился ею, как особенной тайной, а выходило, что я очень опытен. Правда, я вовсе не был стыдлив или застенчив. Просто удобно жил в самом себе и ждал.* » : Владимир Набоков, *Машенька, там же*, т. 1, с. 64.

257 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 247-248. « *За последние десять лет одинокой и сдержанной молодости, [Фёдор Константинович] жи[л] на скале, где всегда было немножко снега, и откуда было далеко спускаться в пивоваренный городок под горой [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 148.

258 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 325 – 326. « *[Чернышевский] был, кстати, нечистоплотен, неряшлив, при этом грубовато возмужал, а тут ещё дурной стол, постоянные колики, да неравная борьба с плотью, кончавшаяся тайным компромиссом [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 197.

Dans *Le Don*, le maître spirituel des révolutionnaires apparaît finalement comme une personnalité incapable de chasteté, inapte, au fond, de retenir, pour des effusions plus rares et donc plus précieuses, ses larmes aussi bien que son sperme.

Le créateur authentique, lui, arrache ses larmes du plus profond de ses entrailles. Ses pleurs sont soudains et incontrôlés. Ces larmes, toutefois, ne sont pas réservées au seul homme-poète ; elles appartiennent aussi à l'être devenu « supérieur », au corybante qui demeure invisible aux yeux du profane et dont l'âme n'oublie pas, même dans le tourbillon de la danse frénétique, les fruits d'une longue méditation apollinienne. Jeune, Tcherdyntsev fait aussi cette « expérience de l'inspiration » que, naguère, Friedrich Nietzsche décrivit en ces termes :

On entend, on ne cherche pas ; on prend, on ne se demande pas qui donne ; tel un éclair, la pensée jaillit soudain avec une nécessité absolue, sans hésitation dans la forme. Je n'ai jamais eu à faire un choix. C'est un ravissement dont la prodigieuse tension se soulage parfois par un torrent de larmes, où nos pas, sans que nous le voulions, tantôt se précipitent, tantôt se ralentissent ; c'est une extase imparfaite qui nous ravit à nous-mêmes, en nous laissant la perception très distincte de mille frissons délicats qui nous font vibrer tout entiers, jusqu'au bout des orteils ; c'est un abîme de bonheur où l'extrême souffrance et l'extrême horreur ne sont plus éprouvés (sic !) comme une opposition, mais [...] comme une nuance *nécessaire* au sein de cet océan de lumière. C'est un instinct du rythme qui embrasse tout un monde de formes (la grandeur, le besoin d'un rythme *ample* est presque la mesure de la violence de l'inspiration, et comme une sorte de compensation à un excès d'oppression et de tension) ... Tout cela se passe sans que notre liberté y ait aucune part, tandis que nous sommes entraînés, comme en un tourbillon, par un sentiment plein d'ivresse, de liberté, de souveraineté, de toute-puissance, de divinité [...].²⁶⁰

259 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 327. « Чувствительность молодого Чернышевского – уступка эпохе, когда дружба была великодушна и влажна. Чернышевский плакал охотно и часто. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 198.

260 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1173, c'est Nietzsche qui souligne. « Man hört, man sucht nicht; man nimmt, man fragt nicht wer da giebt; wie ein Blitz leuchtet ein Gedanke auf, mit Nothwendigkeit, in der Form ohne Zögern, – ich habe nie eine Wahl gehabt. Eine Entzückung, deren ungeheure Spannung sich mitunter in einen Thränenstrom auslöst, bei der der Schritt unwillkürlich bald stürmt, bald langsam wird; ein vollkommnes Ausser-sich-sein mit dem distinktesten Bewusstsein einer Unzahl feiner Scheuder und Überrieselungen bis in die Fusszehen; eine Glückstiefe, in der das Schmerzlichste und Düsterste nicht als Gegensatz wirkt, sondern als bedingt, als herausgefordert, sondern als eine nothwendige Farbe innerhalb eines solchen Lichtüberflusses; ein Instinkt rhythmischer Verhältnisse, der weite Räume von Formen überspannt – die Länge, das Bedürfniss nach einem weitgespannten Rhythmus ist beinahe das Maass für die Gewalt die Inspiration, eine Art Ausgleich gegen deren Druck und Spannung... Alles geschieht im höchsten Grade unfreiwillig, aber wie in einem Sturme von Freiheits-Gefühl, von Unbedingtsein, von Macht, von Göttlichkeit ... » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 339 – 340.

Le rapprochement de cette remarque et d'un passage du texte de Nabokov est aussi éclairant que convaincant, puisque dans *Le Don* nous lisons :

L'agitation qui s'emparait de moi me couvrait rapidement d'un voile glacial, me crispait les jointures et me tirait les doigts d'un coup sec. Le vagabondage lunatique de ma pensée qui trouvait par des moyens inconnus la porte entre mille qui débouchait sur la nuit pleine de rumeurs du jardin, l'expansion et la contradiction du cœur, un moment aussi vaste que le ciel étoilé et l'instant d'après aussi petit qu'une gouttelette de mercure, les bras ouverts d'une sorte d'étreinte intérieure, le tressaillement sacré du classicisme, les sourdes rumeurs et les larmes – tout cela était authentique.²⁶¹

Nous pouvons donc admettre que, dans *Le Don*, les larmes de Tchernychevski ne constituent pas seulement une référence à l'amitié romantique, mais qu'elles sont aussi les pleurs du « savant socratique ». Travaillé par la sève, sentimental comme un personnage du jeune Goethe, Tchernychevski ne possède pas la volonté de puissance de verser un unique torrent de larmes ; au contraire, en bon savant, il tient un compte minutieux de chaque goutte versée :

Tchernychevski pleurait volontiers et fréquemment. « Trois larmes m'échappèrent », constate-t-il avec une précision caractéristique dans son journal [...].²⁶²

Et quand, le soir, ses idées sur le socialisme et sur la femme se mêlent, le dialecticien n'oublie pas de noter dans son journal en chantant un air de femme, « la chanson de Marguerite »²⁶³ : « et quelques larmes coulaient peu à peu de mes yeux. »²⁶⁴.

Encore célibataire, Tchernychevski considère les émotions qui frappent son cœur toujours avec un regard de savant. La relation de ce « puceau maladroit »²⁶⁵ avec Éros ne

261 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 230. « Волнение, которое меня охватывало, быстро окидывало ледяным плащом, сжимало мне суставы и дёргало за пальцы, лунатическое блуждание мысли, неизвестно как находившей среди тысячи дверей дверь в шумный по-ночному сад, вздувание и сокращение души, то достигавшей размеров звёздного неба, то уменьшавшейся до капельки ртути, какое-то раскрытие каких-то внутренних объятий, классический трепет, бормотание, слёзы, – всё это было настоящее. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 137.

262 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 327. « Чернышевский плакал охотно и часто. „Выкатилось три слезы“, – с характерной точностью заносит он в дневник [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 198.

263 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 332. « песню Маргариты » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 201.

264 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « [...] слёзы катились из глаз понемногу. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 201.

265 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 332. « неуклюжего девственника » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 205.

changea pas quand entra dans sa vie Olga Sokratovna Vassilieva. Il est ici impossible de ne pas remarquer qu'est ingénieusement donnée au Socrate russe une compagne dont le patronyme est Sokratovna, fille de Socrate : « le destin », selon l'espiègle formule de Nabokov, semble « asortir un élément qui pourra répondre aux besoins du chercheur. ». Et si, autrefois, dans sa solitude langoureuse, Tchernychevski comptait ses larmes, le nouveau Tchernychevski, le Tchernychevski-chevalier-servant n'a rien non plus d'un poète car, à la différence du poète de Platon, sa raison ne l'abandonne jamais et, poursuivant ses savants calculs, Tchernychevski tient maintenant la comptabilité des boutons qu'il défait au vêtement de sa fiancée :

La période de ses fiançailles avait quelque chose d'allemand, avec des chansons à la Schiller, avec un service de comptabilité des caresses : « Je défais d'abord deux et puis trois boutons de sa mantille [...]. »²⁶⁶

Le Socrate ostracisé

Ce n'est pas sans raison que Nabokov rappelle le « caractère allemand » des fiançailles de Tchernychevski. Nous aurons à revenir sur les « Allemands » qui, chez Nabokov (comme chez son « maître en peinture littéraire », Gogol), symbolisent la vulgarité et la banalité par excellence, mais nous savons déjà que c'est précisément « à l'allemande », c'est-à-dire *vulgairement*, Zarathoustra *dixit*, que Tchernychevski, diabolin comparable au personnage de Gogol, démon de Dikanka, tourne autour de sa Solokha. Il ne peut atteindre cet amour poétique, authentique et léger qui est une forme de test visant à déceler ses capacités à accéder à la création véritable. Il n'est pas indifférent non plus que les « petits pieds » célébrés par Pouchkine ne soient rien d'autre, pour le dialecticien, que des « *Füsschen* » allemands – expression d'une union charnelle germanisée :

Pouchkine n'apparaît pas sur la liste de livres envoyés à Tchernychevski à la forteresse, et rien d'étonnant à cela: en dépit des services de Pouchkine (« Il inventa la poésie russe et il enseigna à la société à la lire », deux affirmations complètement fausses), il était néanmoins par-dessus tout l'auteur de piquants petits vers sur les petits pieds des femmes – et « petits pieds » avec l'intonation des années 60 – alors que la totalité de la nature avait été philistinisée en *travka* (diminutif d'« herbe ») et en *pitchoujki* (diminutif d'« oiseaux ») –

266 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 340. « *Его жениховство – с лёгким немецким оттенком, с шиллеровскими песнями, с бухгалтерией ласок : „растёгивал сначала две, после три пуговицы на её мантилье ...“.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 206.

signifiait déjà quelque chose d'assez différent des petits pieds de Pouchkine, quelque chose qui était plus près maintenant de l'insipide *Füsschen*.²⁶⁷

Cela constitue l'expression de la nature « anti-nietzschéenne » de Tchernychevski, car, selon le Nietzsche de l'époque d'*Ainsi parlait Zarathoustra* – réglant ses comptes avec sa patrie considérée comme indigne de lui –, tout ce qui est « allemand » rend vulgaire, grossier et lourd, se trouvant tout à l'opposé de cette nuance quasi-sacrée – dans laquelle Nietzsche s'entraîne comme un athlète pour affiner davantage son esprit –, que nous avons évoquée plus haut :

Or, les Allemands sont canailles – hélas! Ils sont si débonnaires... On s'amoindrit par la fréquentation des Allemands : l'Allemand *place sur le même niveau*... Si je fais abstraction de mes rapports avec quelques artistes, avant tout avec Richard Wagner, je n'ai pas vécu une seule heure agréable avec des Allemands... Admettons que l'esprit le plus profond de tous les siècles apparaisse parmi les Allemands, une créature quelconque, de celles qui sauvent le Capitole, s'imaginerait que sa très vilaine âme a au moins autant d'importance que lui... Je ne saurais tolérer le voisinage de cette race qui ne possède aucun doigté pour la *nuance** – malheur à moi, je suis *nuance** –, de cette race qui ne possède aucun *esprit** dans les pieds et qui ne sait même pas marcher... Tout compte fait, les Allemands n'ont pas du tout de pieds, ils n'ont que des jambes... Les Allemands n'ont aucune idée à quel point ils sont vulgaires et, ceci est le superlatif de la vulgarité, ils n'ont même pas honte de n'être que des Allemands [...].²⁶⁸

Un autre raccourci nous permet encore d'examiner la cour que le Socrate russe fait à la fille de *Sokrate* : ce flirt chez Nabokov peut aussi se rapprocher, de façon bouffonne envers Tchernychevski, de la théorie nietzschéenne de l'Éternel Retour – l'auteur du *Don* n'hésitant pas, en effet, à comparer le fiancé Tchernychevski à un pingouin amoureux encerclant l'objet de son désir :

Il ne savait pas danser la polka avec souplesse, et c'était un mauvais danseur de *Grossvater*, mais d'un autre côté il aimait faire le pitre, car le pingouin lui-même n'est pas au-dessus

267 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 379-380. « Пушкина нет в списке книг, доставленных Чернышевскому в крепость, да и немудрено: несмотря на заслуги Пушкина („изобрёл русскую поэзию и приучил общество её читать“), это всё-таки был прежде всего сочинитель остреньких стихов о ножках (причём „ножки“ в интонации шестидесятых годов – когда вся природа омещанилась, превратилась в „травку“ и „пичужек“ – уже значило не то, что разумел Пушкин, – а скорее немецкое „фюсхен“). » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 230.

268 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1189, c'est Nietzsche qui souligne. « Aber die Deutschen sind canaille – ach! Sie sind so gutmüthig... Man erniedrigt sich durch den Verkehr mit Deutschen: der Deutsche stellt gleich... Rechne ich meinen Verkehr mit einigen Künstlern, vor Allem mit Richard Wagner ab, so habe ich keine gute Stunde mit Deutschen verlebt... Gesetzt, dass der tiefste Geist aller Jahrtausende unter Deutschen erschiene, irgend eine Retterin des Capitols würde wännen, ihre sehr unschöne Seele käme zum Mindesten ebenso in Betracht... Ich halte diese Rasse nicht aus, mit der man immer in schlechter Gesellschaft ist, die keine Finger für nuances hat – wehe mir! Ich bin eine nuance –, die keinen esprit in den Füßen hat und nicht einmal gehen kann... Die Deutschen haben zuletzt gar keine Füße, sie haben bloss Beine ... » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 362.

d'un certain enjouement lorsqu'il entoure la femelle qu'il courtise d'un cercle de cailloux.²⁶⁹

Nabokov entend ainsi signifier qu'à la différence de Nietzsche fuyant son Allemagne natale, ce savant russe « germanisé » et progressiste à cause des idées allemandes est incapable d'atteindre l'image du cercle sur lequel reposent les lois de l'univers. Dans ces conditions, le cercle de Tchernychevski n'est jamais que la caricature de l'« anneau des anneaux » de Zarathoustra, amant de l'Éternité circulaire dont il déclare sa passion à sept reprises :

Ô, comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, – l'anneau du retour ?²⁷⁰

N'oublions pas la formule que Nietzsche martèle à ses lecteurs et selon laquelle le bonheur de la femme repose dans sa soumission à l'homme : « Le bonheur de l'homme est : je veux ; le bonheur de la femme est : il veut. »²⁷¹. Or, Olga Sokratovna est aussi infidèle à l'homme-Tchernychevski que la plume l'est à Tchernychevski-écrivain :

[...] il dut être grandement tourmenté par les jeunes hommes qui entouraient sa femme et qui étaient à des phases différentes d'intimité amoureuse avec elle.²⁷²

Ni son épouse, ni le génie de poète ne sont dominés par l'auteur du *Que faire ?* et sa compagne peut donc aisément se moquer de lui :

[...] Mon petit fripon (Kanachka, un surnom vulgaire) était au courant [...]. Ivan Fiodorovitch et moi, nous étions dans l'alcôve tandis qu'il continuait à écrire à son bureau près de la fenêtre.²⁷³

269 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 341. « Он не умел полькировать ловко и плохо танцевал грассфатер, но зато был охоч до дурачеств, ибо даже пингвин, ухаживая за самочкой, окружает её кольцом из камушков. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 206.

270 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 465. « ... oh wie sollte ich nicht nach der Ewigkeit brünstig sein und nach dem hochzeitlichen Ring der Ringe, – dem Ring der Wiederkunft! » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 287 – 291.

271 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 334. « Das Glück des Mannes heisst: ich will. Das Glück des Weibes heisst: er will. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 85.

272 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 349-350. « [...] очень мучительны, верно, были ему молодые люди, окружавшие жену и находившиеся с ней в различных стадиях любовной близости, от аза до ижицы. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 211.

273 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 349. « [...] „Канашечка-то знал... Мы с Иваном Фёдоровичем в алькове, а он пишет себе у окна“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 211.

Même l'ultime partie du destin de Tchernychevski ne présente aucun caractère nietzschéen. Après la publication du *Que faire ?*, Tchernychevski est exilé à Kadaïa. Sur le chemin de la déportation se produit un épisode semblable à celui qui avait marqué la route du jeune Tchernychevski vers Pétersbourg. Devenu un éminent critique, Tchernychevski est resté le même dialecticien : passant à proximité des lieux où, dans quelques décennies, chassera Konstantin Godounov-Tcherdyntsev, le savant « aveugle » n'éprouve que le sentiment d'un horrible ennui parce qu'il ne lui est pas permis de lire :

Il voyagea en tarantass, et puisque « lire des livres en cours de route » n'était permis qu'à partir d'Irkoutsk, il s'ennuya ferme durant le premier mois et demi du voyage.²⁷⁴

Nabokov nous donne là le portrait d'un authentique savant socratique. Cet homme est aux antipodes du protagoniste « curieux » de l'*Odyssée*²⁷⁵ dont le poète, qui voyait mieux que tous les autres²⁷⁶, a raconté les aventures.

Or, la « cécité » de Tchernychevski est un thème tellement important aux yeux de Nabokov qu'il continue à le développer, alors que l'auteur de *Que faire ?* a déjà atteint son lieu de déportation : « Il oublia son étui à cigarettes sous un mélèze qu'il mit quelque temps à distinguer d'un pin. »²⁷⁷. Pour accentuer l'impression que donne la « cécité » de son personnage, Nabokov n'oublie pas de souligner que le maître spirituel des révolutionnaires avait pour voisin un clerc à demi aveugle qui lui ressemblait étonnamment :

Au mois de juin de l'année suivante, après avoir complété son temps de probation, Tchernychevski fut relâché sur parole et il prit une chambre dans la maison d'un sacristain, un homme qui lui ressemblait beaucoup : yeux gris presque aveugles, barbe rare, longs cheveux emmêlés [...].²⁷⁸

274 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 420. « Он ехал в тарантасе, и так как „читать по дороге книжки“ разрешили ему только за Иркутском, то первые полтора месяца пути он очень скучал. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 254.

275 C'est par curiosité qu'Ulysse pénètre dans la grotte de Polyphème, et par soif de sagesse qu'il prête l'oreille au chant des sirènes. Cf. Cicéron, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, II, Livres III-IV, Paris, Les Belles lettres, traduction de Jules Martha, 1930, p. 138-139.

276 « D'où vient la clarté des descriptions d'Homère, tellement plus suggestives que celles de tous les autres poètes ? De l'incomparable netteté de sa vision. » : Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, op. cit., p. 61. « Wodurch schildert Homer so viel anschaulicher als alle Dichter? Weil er um so viel mehr anschaut. » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, op. cit., p. 60.

277 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 427. « Забывал сигарочницу под лиственницей, которую не скоро научился отличать от сосны » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 258.

278 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 422. « Чернышевский был выпущен в вольную команду и снял комнату у дьячка, необыкновенно с лица на него похожего: полуслепые, серые глаза, жиденькая бородка, длинные спутанные волосы ... » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 255.

Tchernychevski s'installe donc – involontairement – loin de l'Europe et à proximité des frontières chinoises :

Le 23 juillet, ils l'emmenèrent enfin aux mines de la région montagneuse de Nertchine à Kadaïa : quinze kilomètres de la Chine et sept mille kilomètres de Saint-Pétersbourg.²⁷⁹

Le voici donc maintenant dans cet Extrême Orient, qui pour Nietzsche symbolisait « les limites extrêmes » de la philosophie euro-asiatique et où Nabokov enverra bientôt son Godounov-Tcherdyntsev père. Ainsi, par un souriant clin d'œil du destin, ce territoire supra-européen hanté par un nietzschéen devient la prison de Tchernychevski.

Nabokov ajoute que les tourments de Tchernychevski ne font en rien de lui un héros digne de celui d'Eschyle et que le dialecticien russe n'a rien d'un titan dérochant le feu, qui est le fruit de son crime et sur lequel, selon Héraclite (en qui Nietzsche voyait un précurseur²⁸⁰), repose le principe de l'existence de l'univers²⁸¹ :

Une fois, un aigle apparut dans sa cour... « il était venu lui dévorer le foie », remarque Strannolioubski, « mais il ne reconnut pas en lui Prométhée ».²⁸²

Celui qui désirait mener l'humanité tout entière vers la délivrance ne mérite même pas le moindre courroux de Zeus !

279 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 420. « [...] 23-го июля его привезли, наконец, на рудники Нерчинского горного округа, в Кадаю : пятнадцать вёрст от Китая, семь тысяч от Петербурга. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 254.

280 « Un doute me restait au sujet d'Héraclite, dans le voisinage de qui je sentais un certain bien-être, une certaine chaleur que je n'ai rencontrés nulle part ailleurs. [...] La doctrine de l'« éternel retour », c'est-à-dire de la répétition absolue et infinie de toutes choses – cette doctrine de Zarathoustra pourrait en fin de compte, déjà avoir été enseignée autrefois par Héraclite. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 1155-1156, c'est Nietzsche qui souligne. « *Ein Zweifel blieb mir zurück bei Heraklit, in dessen Nähe überhaupt mir wärmer, mir wohler zu Muthe wird als irgendwo sonst. (...) Die Lehre von der „ewigen Wiederkunft“, das heisst vom unbedingten und unendlich wiederholten Kreislauf aller Dinge – diese Lehre Zarathustra's könnte zuletzt auch schon von Heraklit gelehrt worden sein.* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, op. cit., p. 312 – 313.

281 « Le monde, le même parmi tous, pas un, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais toujours il était, il est et il sera, feu toujours vivant qui s'allume suivant la mesure et, suivant la mesure, s'éteint. » : Héraclite, *Fragments originaux* dans *Héraclite ou la séparation*, Paris, Les Éditions de Minuit, texte traduit par Jean Bollack, 1972, p. 131. « κόσμος, τὸν αὐτὸν ἀνάτων, οὔτε τις θεῶν οὔτε ἀνθρώπων ἐποίησεν, ἀλλ' ἦν ἀεὶ καὶ ἔστιν καὶ ἔσται, πυρ ἀείζων ἀπτόμενον μέτρα καὶ ἀποσβεννύμενον μέτρα » : *ibid.*

282 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 428. « Однажды у него на дворе появился орёл... „прилетевший клевать его печень, – замечает Страннолюбский, – но не признавший в нём Прометея“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 259.

La vie du prisonnier Tchernychevski s'oppose tellement, et en tout point, à l'esprit des écrits nietzschéens que Nabokov ne peut résister à l'envie de rappeler un dernier détail, à savoir la célèbre palissade entourant l'illustre exilé. La situation qu'il présente est véritablement accablante : le défenseur du progrès se trouve en un lieu fermé comme un anneau ; or ce cercle, symbole fondamental de la philosophie nietzschéenne, devient pour Tchernychevski une prison.

Il est légitime de se demander comment Nabokov envisage la fin de l'existence terrestre de ce savant qui, même en déportation, persiste dans son *hybris*, refusant de lire la poésie de Pouchkine²⁸³. À deux reprises, le romancier raconte que, dans sa prison, Tchernychevski chante et danse : « La nuit, signalèrent ses geôliers, il chante parfois, danse de temps à l'autre et il lui arrive de pleurer et de sangloter. »²⁸⁴. Puis un peu plus loin, il ajoute : « [...] le vieillard se mit à danser en chantant des hexamètres dactyliques. »²⁸⁵. Au premier abord, l'on peut supposer que Tchernychevski récidive, d'une manière anti-pouchkinienne, en prison, manifestant son attachement aux mètres ternaires. Cependant, cette forme traduit, chez le dialecticien, un retour « inconscient » à Homère, autrement dit à l'épopée, ce berceau de la poésie, l'hexamètre dactylique étant un vers utilisé dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Voilà la façon nietzschéenne qu'a Nabokov d'encercler le Socrate russe, rendant manifestement les lois de la création vraie plus fortes que Tchernychevski.

En fin de compte, aux derniers jours du bagne, le père spirituel des révolutionnaires russes ne se comporte pas autrement que Socrate dans le récit de Platon²⁸⁶ ; d'après ce que dira Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie*, le penseur athénien a recouvré « la vue » à la fin de sa vie. Il voit le mur qui demeurera à jamais un obstacle infranchissable pour l'homme armé de sa seule dialectique optimiste et c'est pourquoi il se repent du meurtre de

283 « Pouchkine n'apparaît pas sur la liste de livres envoyés à Tchernychevski à la forteresse [...] » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 379. « Пушкина нет в списке книг, доставленных Чернышевскому в крепость [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 230.

284 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 427. « „Чернышевский, – доносили его тюремщики, – по ночам то поёт, то танцует, то плачет навзрыд“ » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 258.

285 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 432. « [...] старик пускался в пляс, распевая гекзаметры. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 261.

286 Cf. Platon, *Phédon*, 60 c – 61 b, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Léon Robin, 1970, p. 6-7.

la tragédie et « s'adonne à la musique » : « [...] le symbole de [...] la renaissance de la tragédie [...] serait Socrate s'exerçant à la musique. »²⁸⁷. Ainsi, jusqu'aux dernières limites de son expérience carcérale, Tchernychevski reproduit la vie de Socrate.

Une seule chose distingue l'un de l'autre ces deux personnages : si Socrate, qui peut fuir la mort, boit volontairement sa ciguë, Tchernychevski, au contraire, est libéré par la volonté de son miséricordieux monarque ; l'ancêtre de Vladimir Nabokov a d'ailleurs contribué à cette délivrance qui prend la forme d'un exil forcé mais doux à Astrakhan :

Nabokov, le ministre de la Justice, fit un rapport approprié et « Sa Majesté daigna permettre le transfert de Tchernychevski à Astrakhan ».²⁸⁸

Mais ce Tchernychevski qui a échappé à une exécution réelle, et non à une condamnation postiche n'a plus le moindre intérêt. L'auteur de *Que faire ?* a laissé s'envoler sa dernière chance de devenir un héros ou un martyr et Nabokov décrit sans ménagement ce dialecticien âgé qui coule les jours tranquilles d'une fin de vie insignifiante à Astrakhan : « le pauvre vieux Nikolaï Gavrilovitch ».²⁸⁹ Nabokov, sans devenir un Xénophon russe indulgent, souligne donc clairement tout ce qui rapproche le destin de Tchernychevski de celui de Socrate. Leur héritage même est identique. En effet, selon Nietzsche, après avoir bu la ciguë, le courageux Socrate eut une influence indubitablement destructrice sur l'avenir d'Athènes :

A-t-il compris cela lui-même, lui qui a été le plus prudent de ceux que se dupèrent eux-mêmes ? Se l'est-il dit finalement, dans la sagesse de son courage vers la mort ? [...] Socrate *voulait* mourir : – ce ne fut pas Athènes, ce fut *lui-même* qui se donna la ciguë, il força Athènes à la ciguë [...].²⁹⁰

Tchernychevski, quant à lui, et bien que cela ait exigé que quelque temps passât, a exercé une influence non négligeable sur plusieurs générations de ses compatriotes et nous aurons, dans les prochains chapitres, à revenir sur certains aspects de cette ascendance.

287 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 98.

288 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 432. « [...] министр юстиции Набоков сделал соответствующий доклад, и „Государь соизволил перемещение Чернышевского в Астрахань“. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 261.

289 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 434. « [...] бедный, старый, никому не нужный Николай Гаврилович [...] ». : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 263.

290 Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des Idoles* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 961, c'est Nietzsche qui souligne.

Précurseurs et disciples du héros « anti-nietzschéen » de Nabokov

Théoriciens et praticiens de la doctrine socratique

Dans *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche invente le terme d'« homme théorique »²⁹¹ pour désigner un individu plein de « cette inébranlable croyance que la pensée, par le fil d'Ariane de la causalité, peut atteindre jusqu'aux plus profonds abîmes de l'Être, et qu'elle a le pouvoir non seulement de connaître, mais même de corriger l'être. »²⁹². Dans le désir de « l'homme théorique » de corriger les conditions de l'existence, en l'améliorant, se dissimule le refus du labeur prométhéen qui vise le perfectionnement de l'homme. Ce refus lui-même résulte du regard optimiste que ledit « homme théorique » porte sur la vie.

Dans la mesure où l'on se penche sur l'œuvre nietzschéenne, l'on peut, à juste titre, se demander qui est, aux yeux de Nietzsche, le premier « optimiste théorique », c'est-à-dire l'antagoniste de « l'homme pratique », de « l'homme objectif » qui a suffisamment de recul face à l'humanité et son histoire pour accepter une vision pessimiste du monde. La réponse du philosophe allemand est sans ambiguïté : pour lui, le premier « homme théorique » fut Socrate :

[...] Socrate est l'archétype de l'optimiste théorique, qui attribue à la fois, dans la possibilité d'approfondir la nature des choses, au savoir, à la connaissance, la vertu d'une panacée, et tient l'erreur pour le mal en soi.²⁹³

Ayant ainsi indiqué une autre caractéristique du dialecticien pour qui « celui-là seul est vertueux qui possède la connaissance », et jetant un regard autour de lui, Nietzsche découvre, dans sa propre culture allemande, un homme digne d'être considéré comme un disciple de Socrate, Lessing :

291 Cf. Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 88.

292 *Ibid.*, p. 89.

293 *Ibid.*, p. 90.

C'est pour cela que Lessing, le plus sincère des hommes théoriques, a osé déclarer qu'il trouvait plus de satisfaction à la recherche de la vérité qu'à la vérité elle-même ; et ainsi fut mis au jour, à la surprise, et même à la grande colère des savants, le secret fondamental de la science.²⁹⁴

Par ailleurs, tout en constatant que Lessing appartient à la caste des « hommes théoriques », Nietzsche lui rend justice en déclarant dans *La Naissance de la tragédie* qu'il est « le plus sincère des hommes théoriques »²⁹⁵. En outre, dans ce même ouvrage, à peine quelques pages plus haut, Lessing et Euripide sont rapprochés dans une même comparaison :

On pourrait dire d'[Euripide] que, à peu près comme chez Lessing, l'extraordinaire puissance de son sens critique a, sinon produit, au moins fécondé sans cesse une activité créatrice artistique parallèle.²⁹⁶

Cette proximité de Lessing et d'Euripide revêt une importance majeure pour notre analyse puisque c'est précisément Euripide qui, abandonnant Dionysos, a anéanti, en le chassant hors de l'Attique, l'esprit de la tragédie hellénisée. Toutefois, en rejetant Dionysos, Euripide n'aurait que mis en scène les idées de Socrate, ce qui explique pourquoi Nietzsche voyait en lui « le masque » du dialecticien athénien²⁹⁷.

Si nous dressons un rapide bilan de la réflexion exposée dans *La Naissance de la tragédie*, il apparaît que c'est au moment même où il compare Lessing à Socrate, et à son « masque » Euripide, que Nietzsche attribue à son compatriote ce titre du « plus sincère des hommes théoriques », fait important pour quelqu'un qui, comme nous l'avons déjà noté, ne se choisit que des adversaires à sa hauteur. Socrate se présente donc comme un ennemi digne de Nietzsche, lui qui a non seulement été un valeureux soldat mais qui a aussi eu le courage de mourir pour ses idées :

Socrate mourant – J'admire la bravoure et la sagesse de Socrate en tout ce qu'il a fait, en tout ce qu'il a dit – en tout ce qu'il n'a pas dit. Cet attrapeur de rats et ce lutin d'Athènes, moqueur et amoureux, qui faisait trembler et sangloter les plus pétulants jeunes gens d'Athènes, fut non seulement le plus sage de tous les bavards, il fut tout aussi grand dans le silence.²⁹⁸

294 *Ibid.*, p. 88-89.

295 *Ibid.*, p. 88.

296 *Ibid.*, p. 75.

297 « En un certain sens, Euripide ne fut, lui aussi, qu'un masque : la divinité qui parlait par sa bouche n'était pas Dionysos, non plus Apollon, mais un démon qui venait d'apparaître, appelé Socrate. » : *ibid.*, p. 77.

298 Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 201. « *Der sterbende Sokrates. – Ich bewundere die Tapferkeit und Weisheit des Sokrates in Allem, was er that, sagte – und nicht gage. Dieser spöttische und verliebte Unhold und Rattenfänger Athens, der die übermüthigsten Jünglinge zittern*

Plus tard, comme il le fit pour Socrate, Nietzsche rendra justice à Lessing. Dans *Par-delà le bien et le mal*, il évoque sa tentative de fuir l'Allemagne, qu'il avoue par ailleurs dans *Ecce homo*, et se compare à Lessing : « [...] Lessing aimait jusque dans le mouvement du style la libre pensée : c'était sa façon de s'échapper d'Allemagne. ».²⁹⁹

En revanche, Nietzsche, en sa qualité de philosophe dionysiaque et donc constamment à la recherche de la cadence propre à son Dieu, est bien loin de placer Lessing sur un pied d'égalité avec lui-même ; c'est pourquoi, juste après lui avoir rendu les honneurs qui lui étaient dus, il attire l'attention sur la frontière rythmique que Lessing, « homme théorique », a été incapable de franchir :

Mais comment la langue allemande pourrait-elle, même dans la prose d'un Lessing, imiter le *tempo* de Machiavel qui, dans son *Prince*, nous fait respirer l'air sec et subtil de Florence et ne peut s'empêcher d'exposer les choses les plus sérieuses avec un fol *allegriissimo*, peut-être non sans un malin plaisir d'artiste à oser ce contraste : une longue suite de pensées lourdes, massives, dangereuses, et un « mouvement » endiablé d'une humeur primesautière et charmante ?³⁰⁰

Par conséquent, même si, dans son honnêteté, Lessing rompt esthétiquement avec l'Allemagne, il n'est pas digne pour autant d'atteindre la Méditerranée spirituelle – et musicale – sur laquelle Friedrich Nietzsche a jeté son dévolu :

Celui dont l'âme est avide de faire le tour de toutes les valeurs qui ont eu cours et de tous les désirs qui ont été satisfaits jusqu'à présent, de visiter toutes les côtes de cette « Méditerranée » idéale, celui qui veut connaître, par les aventures de sa propre expérience, quels sont les sentiments d'un conquérant et d'un explorateur de l'idéal, et, de même, quels sont les sentiments d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un devin, d'un devin solitaire d'autrefois : celui-là aura avant tout besoin d'une chose, de la grande santé – d'une santé que non seulement on possède mais qu'il faut aussi conquérir sans cesse, puisqu'on la sacrifie sans cesse et qu'il faut la sacrifier !³⁰¹

Si Nabokov a lu les œuvres de Nietzsche avec une profonde attention, il a par ailleurs consacré beaucoup de temps à l'étude de la vie et des travaux de Tchernychevski pour rédiger *Le Don*. Ainsi ne pouvait-il pas passer à côté des déclarations du dialecticien russe, qui évoque lui-même sa proximité spirituelle avec Lessing, ce que le nietzschéen Nabokov s'empresse de reproduire à sa façon dans le roman :

und schluchzen machte, war nicht nur der weiseste Schwätzer, den es gegeben hat: er war ebenso gross im Schweigen. » : Friedrich Nietzsche, *Die fröhliche Wissenschaft* dans KSA, Band 3, *op. cit.*, p. 569.

299 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 584.

300 *Ibid.*, p. 585.

301 Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir* dans *Œuvres*, *ibid.*, p. 252, c'est Nietzsche qui souligne.

Comme Lessing, il [Tchernychevski] avait l'habitude de développer des idées générales à partir de cas particuliers. Et se souvenant que la femme de Lessing était morte en couches, il craignit pour Olga Sokratovna ; il écrivit en latin à son père sur la première grossesse de sa femme, tout comme l'avait fait Lessing cent ans plus tôt.³⁰²

Né exactement cent ans après Pouchkine, Nabokov avait lui-même pleinement conscience de tout ce qui le liait au « Homère russe ». Il ne pouvait donc pas éviter d'indiquer, dans *Le Don*, que ce zoïle du poète que fut Tchernychevski était uni à Lessing par des liens semblables :

Au début de sa carrière journalistique, [Tchernychevski] (écrivait) sur Lessing (qui était né exactement un siècle avant lui, et à qui Tchernychevski lui-même admettait ressembler) [...].³⁰³

On peut supposer que c'est à cause de cette attache intérieure que le Tchernychevski du *Don* juge trop court un article consacré à celui qu'il considérait comme son prédécesseur :

Critiquant un livre de référence dans les pages du *Contemporain* (1854), il cita une liste de sujets qui, selon lui, étaient traités trop longuement : Labyrinthe, Laurier, Lenclos (Ninon de) – et une liste de sujets qui étaient trop courts : Laboratoire, Lafayette, Lin, Lessing.³⁰⁴

L'honneur et le courage de Socrate

Le guerrier Zarathoustra recommande de ne se choisir que des rivaux dont on puisse s'enorgueillir. Nietzsche lui-même se conforme aux principes formulés par son prophète. Dans *Ecce homo*, au moment où le propos tombe sur l'habileté de l'auteur à « être un ennemi », le philosophe écrit : « L'égalité devant l'ennemi – première condition pour qu'un

302 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 348. « Как и Лессинг, он по привычке всегда начинал с частного случая развития общих мыслей. Помня, что у Лессинга жена умерла от родов, он боялся за Ольгу Сократовну, о первой беременности которой писал отцу по-латыни, точно так же, как Лессинг, сто лет перед тем, писал по-латыни и своему батюшке. ». Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 210.

303 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 348. « Ещё в начале журнального поприща он писал о Лессинге, который родился ровно за сто лет до него, и сходство с которым он сам признавал [...] ». Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 210.

304 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 353. « Критикуя на страницах „Отечественных Записок“ (54 год) какой-то справочный словарь, (...) [Чернышевский] приводит список статей, по его мнению, слишком длинных : Лабиринт, Лавр, Ланкло, – и список статей, слишком кратких : Лаборатория, Лафайет, Лен, Лессинг. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 214.

duel soit *loyal*. Quand on méprise, on ne *peut* pas faire la guerre. »³⁰⁵. Socrate, l'adversaire de Nietzsche, est bien ainsi. Ce pantouflard a en effet quitté Athènes à deux reprises pour aller défendre sa ville natale et, sur le champ de bataille, il a accompli des prouesses de courage et sauvé Xénophon³⁰⁶. Comment alors ne pas respecter un tel ennemi, consacrant de ce fait son existence à lutter contre lui ?

Si Nietzsche connaît le courage et la force spirituelle de Socrate et rend hommage à Lessing en le considérant comme le « plus digne » des héritiers du dialecticien athénien, Nabokov veut, lui aussi, des rivaux à sa mesure. Ainsi, à plusieurs reprises, il rend justice à l'indépendance dont Tchernychevski fit preuve au bain mais n'oublie pas, à cette occasion, de régler ses comptes avec Dostoïevski :

Jamais les autorités ne purent attendre de sa part ces humbles messages de supplication que le sous-officier Dostoïevski, par exemple, adressait aux puissants de ce monde depuis Semipalatinsk.³⁰⁷

Puis, Nabokov prolonge son éloge, manifestant une bienveillance qui lui est peu habituelle, en prenant la défense de Tchernychevski exilé, déresponsabilisant le dialecticien de la supplique collective déposée en sa faveur :

Un an plus tard, en mai, on soumit au nom de ses fils une pétition (lui, naturellement, n'en savait rien) dans le style le plus fleuri et le plus larmoyant que l'on puisse imaginer [...].³⁰⁸

Haïr Rousseau avec Nietzsche

Allons plus loin dans le raisonnement de Nabokov sur les traces de Nietzsche : dans *Humain, trop humain*, à l'occasion de l'analyse du personnage de Lessing, est évoqué un penseur que Nietzsche considère comme l'antagoniste du « plus honorable des hommes

305 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1125, c'est Nietzsche qui souligne. « *Gleichheit vor dem Feinde – erste Voraussetzung zu einem rechtschaffnen Duell. Wo man verachtet, kann man nicht Krieg führen ...* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 274.

306 « Socrate n'a jamais quitté Athènes que pour la défendre contre les Perses, à Déliion (où il sauve Xénophon), à Potidée (où il prouve sa constance). » : Yvon Belaval, *Socrate* dans *Histoire de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1969, t. 1, p. 452.

307 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « [...] (никогда власти не дождались от него тех смиренно-просительных посланий, которые, например, унтер-офицер Достоевский обращал из Семипалатинска к сильным мира сего). » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 260.

308 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « *Ещё через год, в мае, было подано от имени его сыновей (он, конечно, об этом ничего не знал) прошение, в самом что ни на есть пышном душещипательном стиле [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 261.

théoriques », Voltaire, qui en effet occupe une place à part dans son œuvre. Par exemple, dans l'épigraphe du même *Humain, trop humain*, le philosophe présente le Français comme « le dernier grand écrivain qui, dans le maintien de la langue de la prose, eut l'oreille d'un Grec, la conscience d'artiste d'un Grec, la simplicité et l'agrément d'un Grec [...] »³⁰⁹. Plus tard, dans *Ecce homo*, se remémorant *Humain, trop humain*, Nietzsche s'enorgueillira que cet ouvrage ait été publié juste cent ans après la mort de l'académicien français³¹⁰ ; il parlera alors de Voltaire, paraphrasant peut-être le roi de Prusse, comme d'un « grand seigneur de l'esprit »³¹¹.

Sachant quelle place occupait Voltaire, cet antagoniste de Socrate-Lessing, dans l'œuvre de Nietzsche, Nabokov peint Tchernychevski comme un graphomane se trouvant aux antipodes de Voltaire. Peu d'efforts sont nécessaires à Nabokov pour démontrer cela, un jeu aristophanesque sur les noms suffit : « Authentique encyclopédiste, une sorte de Voltaire – avec l'accent sur la première syllabe il est vrai – il copia généreusement des milliers de pages [...] »³¹² ; et ce jeu ne demeurera pas sans suite, car Nabokov, ne laissant rien au hasard, l'utilisera ultérieurement, toujours dans les mêmes buts nietzschéens.

C'est encore dans *Humain, trop humain* que Nietzsche, amateur des contrastes, attire l'attention sur un autre de ses adversaires fréquemment fustigé, Jean-Jacques Rousseau :

Les Français eux-mêmes, après Voltaire, furent privés tout d'un coup des grands talents qui auraient continué cette évolution de la tragédie de la contrainte à cette apparence de liberté ; ils firent plus tard aussi, à l'exemple de l'Allemagne, un saut dans une sorte d'état de nature à la Rousseau dans l'art et se mirent aux expériences.³¹³

309 Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 556. « ... er auch der letzte grosse Schriftsteller war, der in der Behandlung der Prosa-Rede griechisches Ohr, griechische Künstler-Gewissenhaftigkeit, griechische Schlichtheit und Anmuth hatte ... » : Friedrich Nietzsche, *Menschliches, Allzumenschliches* dans *KSA*, Band 2, *op. cit.*, p. 182.

310 Cf. Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1162.

311 *Ibid.* « ... ein grandseigneur des Geistes ... » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 322.

312 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, 1992, p. 347. « Истинный энциклопедист, своего рода Вольтер, с ударением, правда, на первом слоге, он исписал, не скупясь, тьму страниц [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 210.

313 Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 556. « Den Franzosen selber fehlten nach Voltaire auf einmal die grossen Talente, welche die Entwicklung der Tragödie aus dem Zwange zu jenem Scheine der Freiheit fortgeführt hätten; sie machten später nach deutschem Vorbilde auch

Mais à travers Rousseau, c'est son unique ennemi antique que vise Nietzsche car la dialectique optimiste de Rousseau, son expérimentation dépourvue de base stable et de but ou même son aspiration à devenir l'éducateur des générations futures ne font de lui qu'une autre hypostase de Socrate. Par conséquent, il est, dans la vision de l'Allemand Nietzsche et de ses disciples, une autre figure de Lessing considéré comme l'aboutissement germanique des actions des deux « hommes théoriques » que furent Socrate et Euripide. En effet, Lessing, dans son honnêteté, a trahi le secret de la science socratique qui consiste justement en des expériences sans désir d'aboutissement réel, une pure quête de la vérité qui suffit à son expérimentateur. Vu par Nietzsche, à la différence de Voltaire qui rechercherait la vérité et serait doté d'un sens de la mesure quasi aristocrate à la façon des Grecs, Rousseau, continuateur francophone de la doctrine de Socrate, ne peut donner naissance qu'à l'esprit de réforme plébéien, lequel s'opposerait, par principe et avec violence, aux grands et qui est donc haï par Nietzsche qui abhorrait encore plus la révolution que l'Église :

Ce n'est pas la nature de *Voltaire*, avec sa modération, son penchant à arranger, à purifier, à modifier, mais les folies et les demi-mensonges passionnés de *Rousseau* qui ont éveillé l'esprit optimiste de la Révolution, contre lequel je m'écrie : « écrasez l'infâme ! ».³¹⁴

L'image ainsi composée par Nietzsche n'échappe point à Nabokov. Ainsi, dans *Le Don*, Tchernychevski, l'éducateur et futur héraut de la révolution, est rapproché de Rousseau. Nabokov établit cette comparaison avec une évidente pointe de sarcasme :

[Tchernychevski] est heureux, lorsqu'il embrasse par trois fois dans son rêve la main gantée d'une dame « aux cheveux extrêmement blonds » (la mère d'un élève fictif qui lui donne asile dans son rêve, tout ceci dans le style de Jean-Jacques) [...].³¹⁵

den Sprung in eine Art von Rousseau'schem Naturzustand der Kunst und experimentirten. » : Friedrich Nietzsche, *Menschliches, Allzumenschliches* dans *KSA*, Band 2, *op. cit.*, p. 181.

314 Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 644, c'est Nietzsche qui souligne. « *Nicht* Voltaire's maassvolle, dem Ordnen, Reinigen und Umbauen zugeneigte Natur, sondern Rousseau's leidenschaftliche Thorheiten und Halblügen haben den optimistischen Geist der Revolution wachgerufen, gegen den ich rufe: „Ecrasez l'infame!“ » : Friedrich Nietzsche, *Menschliches, Allzumenschliches* dans *KSA*, Band 2, *op. cit.*, p. 299.

315 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 338. « [Чернышевский] радуется, когда, трижды целуя во сне гантированную ручку „весьма светлорусой“ дамы (матери подразумеваемого ученика, во сне прютившей его, т. е. нечто во вкусе Жан-Жака) [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 204.

Socrate, aussi banal qu'une certaine Aphrodite

Après avoir évoqué Rousseau, ce précurseur de Tchernychevski, Nabokov passe aux successeurs du Socrate russe, réalisateurs de la doctrine de leur maître : Lénine et Staline. Dans *Le Don*, Lénine apparaît, selon le témoignage de sa compagne, comme le disciple de Tchernychevski. Les phrases nabokoviennes ayant la particularité de posséder une importante multiplicité de sens, nous nous permettons de citer de nouveau un passage du *Don* déjà antérieurement convoqué pour illustrer un autre de nos propos :

« Il n'y avait pratiquement personne que Vladimir Ilitch aimait autant... Je crois qu'il avait beaucoup de choses en commun avec Tchernychevski.
- Oui, ils avaient incontestablement beaucoup de choses en commun », ajouta Lounatcharski porté de prime abord à traiter cette remarque avec scepticisme.³¹⁶

Pour parfaire son travail de *culturologue*, dans sa *Vie de Tchernychevski*, Fiodor Konstantinovitch se penche aussi sérieusement sur l'étude de l'époque de Tchernychevski et des quarante années qui l'entourent :

[Fiodor Konsantinovitch] s'aperçut en étudiant son sujet que pour s'en imprégner complètement il lui faudrait étendre son champ d'activité de deux décennies dans chaque direction.³¹⁷

Ce faisant, il s'aperçoit bientôt que le dialecticien était entouré de tout un cercle de personnes s'exprimant par écrit dans un style détestable : Bielinski, Mikhaïlovski, Stieklov, Pomiatovski et d'autres encore³¹⁸. Quant à l'auteur du *Que faire ?*, non seulement il s'enorgueillit de son abominable style :

Je suis célèbre dans la littérature russe pour le débraillé de mon style... Quand je veux, je puis aussi écrire dans toutes sortes de bons styles.³¹⁹

316 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 364. « Как-то Крупская, обернувшись на ветру к Луначарскому, с мягкой грустью сказала ему : „Вряд ли Владимир Ильич так любил... Я думаю, что между ним и Чернышевским было очень много общего“. „Да“, несомненно было общее, – добавляет Луначарский, сначала было отнёсшийся к этому замечанию скептически.– » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 220-221.

317 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 298, nous nous sommes permis de corriger cette traduction, qui parlait de « décades » et non de « décennies ». « По мере изучения предмета (...) [Фёдор Константинович] убеждался, что, для полного насыщения им необходимо поле деятельности расширить на два десятилетия в каждую сторону. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 180.

318 Cf. Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 298-299. Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 180-181.

319 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 429-430. « „Я знаменит в русской литературе небрежностью слога... Когда я хочу, я умею писать и всякими хорошими сортами слога“. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 260.

... mais, de surcroît, il transmet son mauvais goût littéraire et son manque de rigueur à Lénine :

Il y avait un passage direct de ce vilain style [...] à celui de Lénine, qui employait les mots « ce sujet » dans un sens qui n'avait rien de juridique, ou qui utilisait l'expression « ce gentleman » à tort et à travers, sans respecter l'usage anglais ; dans son ardeur polémique, il atteignait d'ailleurs le sommet du ridicule : « [...] il n'y a pas de feuille de vigne, ici... et l'idéaliste tend directement la main à l'agnostique [...]. ».³²⁰

Cependant, la critique littéraire, seule, ne suffit pas. Comme les rhéteurs antiques, Nabokov démolit son homme entièrement et, une fois qu'il en a terminé avec les « dons » du dialecticien dans le domaine des lettres, il le ridiculise également dans celui des arts. Il profite de la liberté que lui accorde le fait d'avoir prêté sa plume à Fiodor pour se permettre de généraliser. Ce faisant, tous les descendants spirituels de la doctrine optimiste héritée de Socrate deviennent l'incarnation de ce comble de l'immondice qui est, pour Nabokov, la banalité d'un bourgeois : « [Tchernychevski], comme la majorité des révolutionnaires était un bourgeois dans ses goûts artistiques et scientifiques [...]. »³²¹. Cette habile remarque de Nabokov renvoie à ce qu'il a déjà dit sur les exécrables inclinaisons esthétiques de Lénine, indissociables, selon lui, de celles de Tchernychevski. :

La Traviata faisait pleurer Lénine ; de même, Tchernychevski qui admettait que la poésie du cœur lui était plus chère que la poésie d'idées fondait en larmes à la lecture des vers où Nekrassov (même les iambiques !) exprimait tout ce qu'avait vécu Tchernychevski lui-même, tous les tourments de sa jeunesse, toutes les phases de son amour pour sa femme.³²²

N'oublions pas que *La Traviata* mentionnée plus haut était, pour Nabokov, le symbole-même de la vulgarité et de l'esprit petit-bourgeois, traits caractéristiques qu'il attribuera plus tard, dans un essai intitulé *Jubilé*, à la totalité de la société soviétique constituée par Lénine :

320 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « Отсюда [от дурного стиля] был прямой переход (...) к слогу Ленина, употреблявшему слова „сей субъект“ отнюдь не в юридическом смысле, а „сей джентельмен“ отнюдь не применительно к англичанину, и достигший в полемическом пылу высшего предела смешного : „... здесь нет фигового листочка... и идеалист прямо протягивает руку агностику“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 181.

321 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 356. « [...] Чернышевский (...) подобно большинству революционеров был совершенный буржуав своих художественных и научных вкусах. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 215.

322 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 373. « У Ленина Травиата исторгала рыдания ; так и Чернышевский признавался, что поэзия сердца всё же милее ему поэзии мысли, и обливался слезами над иными стихами Некрасова (даже ямбами!), высказывающими всё, что он сам испытал, все терзания его молодости, все фазы его любви к жене. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 226.

Cet arrière-goût doucereux de petite bourgeoisie que je sens dans tout ce qui est bolchevique m'est insupportable. Un ennui bourgeois émane de toutes les pages grises de la *Pravda*, une méchanceté bourgeoise s'entend dans toute exclamation politique de Bolchevik, une lubie bourgeoise s'est emparée de sa pauvre petite tête.³²³

Quant à la banalité propre aux Russes socratiques, théoriciens ou praticiens, elle doit frapper aussi les optimistes faisant de la littérature leur unique activité : Nabokov effectuerait ainsi un retour féroce sur ses propres confrères. Il n'est dès lors pas étonnant que cette même *Traviata* soit l'unique opéra qui convienne à un autre personnage de Nabokov, Loujine père, prosateur dénué de talent : « Krebs dit rapidement : “Mon papa dit que c'est un écrivain tout à fait de second ordre”. »³²⁴, et Nabokov de préciser plus loin :

Lui-même [Loujine père] ne s'y connaissait guère en musique, nourrissait une passion dissimulée et honteuse pour la *Traviata* et, quand il allait au concert, n'écoutait le piano qu'au début, puis ne regardait que les mains du pianiste qui se reflétaient sur le vernis noir.³²⁵

Pour compléter au mieux son terrarium d'hommes théoriques, Nabokov introduit, dans *Le Don*, Staline comme le représentant par excellence de l'extrême tyrannie socratique. Ce grand successeur de Lénine, sans rompre le lien avec Tchernychevski, se doit de travestir sordidement l'essence même de l'œuvre de Nietzsche. Ainsi le dirigeant de la Russie, unifiant autour d'elle l'empire sous l'égide de la dialectique, descendrait directement d'une miniature persane, dessinée donc par un compatriote du légendaire Zarathoustra :

Vous étiez en train d'examiner des miniatures persanes dans un livre. N'avez-vous pas remarqué une – étonnante ressemblance ! – de la collection de la Bibliothèque publique de Saint-Petersbourg – faite, je crois, par Riza Abbasi, il y a environ trois cents ans : cet

323 Vladimir Nabokov, *Jubilé*, nous traduisons. « *И мне невыносим тот приторный привкус мещанства, который я чувствую во всем большевистском. Мещанской скукой веет от серых страниц „Правды“, мещанской злобой звучит политический выкрик большевика, мещанской дурью набухла бедная его головушка.* » : Владимир Набоков, *Юбилей в Собрании Сочинений Русского Периода в пяти томах*, Ст. – Петербург, Издательство Симпозиум, 1999, т. 2, с. 646.

324 Vladimir Nabokov, *La Défense Loujine*, Paris, Gallimard, traduit par Christine Bouvard, 1991, p. 34. « *Кrebs сказал скороговоркой : „Мой папа говорит, что писатель очень второго сорта“.* » : Владимир Набоков, *Защита Лужина, там же*, т. 2, с. 13.

325 Vladimir Nabokov, *La Défense Loujine*, op. cit., p. 45. « *Сам он в музыке разбирался мало, питал тайную, постыдную страсть к Травиате, на концертах слушал рояль только в начале, а затем глядел, уже не слушая, на руки пианиста, отражавшиеся в чёрном лаке.* » : Владимир Набоков, *Защита Лужина, там же*, с. 19.

homme agenouillé, luttant avec des bébés dragons, avec un gros nez et une moustache – Staline.³²⁶

En effet, Staline, en tant que contemporain de Nabokov, est davantage visé que Lénine. Staline est la puissance socratique incarnée dans la patrie de Nabokov. C'est lui qui apparaît comme le gage réel du non-retour de Nabokov dans sa Russie mythique, tel un titan repoussant l'écrivain toujours plus loin en Occident. Dans son désespoir nostalgique, Nabokov, en 1936, c'est-à-dire deux ans après la rédaction du quatrième chapitre du *Don* et deux ans avant la publication du roman — soit plus précisément au cœur de son travail sur cette œuvre —, avait fait imprimer dans sa langue maternelle un texte intitulé *L'Extermination des tyrans*³²⁷ que l'on peut considérer comme l'appel public d'un artiste au meurtre du tyran qui gouverne un Etat utopique dont un lecteur russophone de l'époque n'a guère de mal à deviner le nom. Petit détail intéressant : le récit nous apprend que le navet est le légume préféré de ce despote :

De mon État sauvagement florissant, il a fait un immense potager, où les navets, les choux, les betteraves sont entourés de soins particuliers ; voilà pourquoi toutes les passions du pays sont réduites à une passion légumière, terrienne, grosse.³²⁸

Cette nouvelle affection étatique envers ces légumes explique pourquoi une vieille veuve qui est capable de cultiver des spécimens géants se voit honorée d'une rencontre avec le dictateur : « Quelqu'un qui s'était enfermé avec moi dans une cave m'a parlé d'une de ses lointaines parentes, une vieille veuve, qui avait réussi à faire pousser un navet de deux pounds et avait alors eu l'honneur d'être reçue par son Excellence. »³²⁹. Et finalement *L'Extermination des tyrans* raconte comment ce navet fut présenté au tyran par cette vieille

326 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 111-112. « „Вы рассматривали персидские миниатюры. Не заметили ли вы там одной – разительное сходство! – из коллекции петербургской публичной библиотеки – её писал, кажется, Riza Abbasi, лет триста тому назад : на коленях, в борьбе с драконятами, носатый, усатый... Сталин.“ » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 65.

327 Ce récit fut publié à Berlin en 1936, c'est-à-dire trois ans avant la parution du *Don* à Paris. La quatrième partie du *Don* fut rédigée par Nabokov au même moment qu'*Invitation au supplice*.

328 Vladimir Nabokov, *L'Extermination des tyrans*, nous traduisons. « Из дико цветущего моего государства он сделал обширный огород, в котором особой заботой окружены репа, капуста да свёкла ; посему все страсти страны свелись к страсти овощной, земляной, толстой. » : Владимир Набоков, *Истребление тиранов, там же*, т. 4, с. 387.

329 Vladimir Nabokov, *L'Extermination des tyrans*, nous traduisons. « Некто мне рассказывал, запершись со мной в погреб, про свою дальнюю родственницу старуху-вдову, которая вырастила двухпудовую репу и посему удостоилась высочайшего приёма. » : Владимир Набоков, *Истребление тиранов, там же*, т. 4, с. 393.

femme dont l'image, justement, n'est pas sans rappeler la mère de Tchernychevski, décrite par Nabokov en 1934. Cette scène de *L'Extermination des tyrans* est extrêmement importante, particulièrement si nous nous souvenons des débuts de Tchernychevski dans son métier de critique : après l'avoir accompagné jusqu'à Pétersbourg, la mère du Socrate russe l'y installe, intercède en faveur de son fils auprès des professeurs de l'Université, puis s'en va, emportant avec elle... un gigantesque navet. Ainsi l'extrême laideur et l'extrême banalité unissent, par des nuances uniquement perceptibles à un lecteur attentif – l'unique destinataire de l'écriture nabokovienne –, le Tchernychevski au moment de ses premiers pas comme dialecticien et le dernier leader de la Russie socratique connu par le créateur du *Don* :

[la mère de Tchernychevski] s'acheta un énorme navet pour manger en route.³³⁰

330 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 324. « На дороге оне [мать Чернышевского] купили себе огромную репу » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 196.

Le grotesque chez Nabokov

Nous avons déjà noté que le héros-créateur de Nabokov est un homme dont la vie s'apparente à une quête de la sagesse. Nécessairement, selon les canons grecs, cette élévation spirituelle se répercute sur l'aspect extérieur du sage, faisant du poète-philosophe un « bel et bon » et ainsi jusqu'à la fin de ses jours, pourvu que sa sagesse soit son fidèle acolyte. Tel est l'exemple d'Apollonios de Tyane³³¹, cette nouvelle incarnation de Pythagore, qui serait l'un des modèles du Zarathoustra de Nietzsche³³², lequel, jusqu'à la fin du poème, garde sa stature de prophète qui va de pair avec l'agilité et la fougue dionysiaques du coureur et du danseur montagnard.

À l'instar d'un romancier de l'époque hellénistique pour lequel la laideur d'un penseur suffit à discréditer sa doctrine, Nabokov donne aux personnages qui s'inscrivent comme des disciples de Socrate un visage protéiforme : ils sont tantôt monstres, tantôt êtres difformes, tantôt reptiles. Il peut leur manquer des membres ou, au contraire, il arrive qu'ils soient dotés d'un trop grand nombre d'organes, surabondance qui reste cependant un signe d'atavisme, sans devenir l'expression d'une future surhumanité où le corps sera à la hauteur de la puissance de l'esprit – selon la thèse d'Andrei Bély unissant les doctrines de Rudolf Steiner et de Nietzsche à la fin de son ouvrage célèbre que Nabokov a difficilement pu ignorer³³³.

Victor Bérard sur les pages du *Don*

Une des manifestations de l'anomalie spirituelle agissant directement sur le corps des personnages de Nabokov est l'antisémitisme et c'est en qualité de nietzschéen maniant parfaitement cette opposition antique « beauté-laideur » – modernisée par le philosophe – que le romancier le démontre. Dans *Le Don*, Oskar Grigoriévitch, feu le père de Zina

331 Cf. Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane* dans *Romans grecs et latins*, Paris, Gallimard, traduit par Pierre Grimal, 1958, p. 1039-1040, etc.

332 Cf. Anatoly Livry, « Strindberg : de Rhadamanthe à Busiris et l'Etna de Zarathoustra » dans *Nietzscherforschung*, Band 18, Berlin, en cours de publication.

333 Cf. Андрей Белый, *Фридрих Ницше в Арабесках*, Москва, Издательство Мусагет, 1911.

Mertz, la fiancée de Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, est capable de réciter Homère par cœur. Il est aussi un excellent joueur d'échecs³³⁴ – ce jeu dont nous avons déjà signalé qu'il viendrait de l'Inde, c'est-à-dire du pays où, selon Nietzsche, Dionysos s'est réfugié³³⁵, car pratiquant depuis longtemps cette contrée³³⁶. Le fait qu'Oskar Mertz soit Juif³³⁷ nous ramène aussi à Homère, et tout spécialement à la thèse qui défend les origines phéniciennes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Cette analyse de Victor Bérard était en vogue lorsque Nabokov travaillait sur son *Don* et c'est aussi certainement sur cette idée de l'helléniste français que James Joyce avait voulu mettre l'accent, en faisant entrer le quasi Juif Bloom dans son *Ulysse* :

Léopold Bloom, Juif « imparfait », si l'on peut dire, en ce que sa mère n'est qu'à demi juive et qu'il est lui-même converti, est à coup sûr pleinement juif au regard des autres citoyens de Dublin. Les pérégrinations de sa famille dans les décennies qui ont précédé, ses propres déambulations pendant la journée de ce 16 juin 1904, en font en même temps une figure odysseenne, et l'on sait que Joyce avait pressenti, avant de les avoir lues, les thèses développées par Victor Bérard quant aux origines sémitiques, plus précisément phéniciennes de l'*Odyssée* d'Homère.³³⁸

À ce propos, il est bon de ne pas oublier que Vladimir Nabokov, lors de ses cours dans l'université américaine où il a exercé, enseignait les œuvres de son écrivain anglophone favori, Joyce :

Étaient inscrits au programme *Anne Karénine*, *La mort d'Ivan Ilitch*, *Les Âmes mortes*, *Le Manteau*, *Pères et Fils*, *Madame Bovary*, *Mansfield Park*, *Bleak House*, *Dr Jekyll et Mr Hyde*, *Du Côté de chez Swann*, *La Métamorphose* et *Ulysse*.³³⁹

334 « Elle lui parla [...] de cette fois dans sa jeunesse quand [...] [Oskar Grigoriévitch Mertz] avait mis en déroute un grand maître d'échecs en visite, et de cette façon dont il récitait Homère par cœur [...] » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 280. « Она рассказывала о (...) том, как в юности (...) [Оскар Мерц] однажды разгромил заезжего гроссмейстера, или о том, как читал наизусть Гомера [...] » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 168.

335 Cf. Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 113

336 Cf. Arrian, *Inde*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Pierre Chantraine, 1968.

337 « “Ma douce moitié”, dit [Chitchevolev] à une autre occasion, “fut pendant vingt ans l'épouse d'un youpin et fut mêlée à toute une racaille de parenté juive”. » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 279. « „Моя супруга-подруга, рассказывал (...) [Щеголев] в другой раз, – лет двадцать прожила с иудеем и обросла целым кагалом“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 168.

338 Jacques Aubert, *Introduction* dans James Joyce, *Œuvres*, Paris, Gallimard, traduit par Auguste Morel, 1995, t. II, p. XXXV. Cf. Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, Armand Colin, 2 vol., 1902-1903. Mais bien avant Victor Bérard, c'est Nietzsche qui, après ses prédécesseurs allemands, se penche sur l'origine phénicienne des lettres grecques. Cf. Friedrich Nietzsche, *Le Service divin des Grecs*, *op. cit.*, p. 47.

339 Fredson Bowers, *Avant-propos* dans Vladimir Nabokov, *Littératures I*, Paris, Fayard, traduit par Hélène Pasquier, 1980, p. 8 ; Vladimir Nabokov, *Littératures I*, Paris, Fayard, traduit par Hélène Pasquier, 1980, p. 383-489.

Il nous faut maintenant analyser le récit fort détaillé que Nabokov donne de la mort d'Oskar Mertz. Le père de Zina meurt sur l'Agamemnonstrasse, c'est-à-dire dans une rue qui porte le nom du chef des Achéens venus détruire la ville barbare³⁴⁰. Dans la mesure où, chez Nabokov, aucun nom n'est choisi au hasard, nous ne croyons pas inutile de nous pencher à la fois sur quelques épisodes de la vie d'Agamemnon et sur les événements qui ont marqué l'existence du père de Zina.

Agamemnon, roi de Mycènes, s'éprend de Clytemnestre et l'enlève pour l'épouser³⁴¹. L'*Odyssée*, et plus tard les Tragiques, nous apprennent qu'à son retour de Troie, Agamemnon est victime de la trahison de sa femme éprise d'Égisthe :

Pour moi, le choix est fait : tous les maux à souffrir avant d'être rentré et de voir au logis la journée du retour, plutôt qu'aller tout droit tomber à mon foyer, comme tomba l'Atride dans le piège tendu par Égisthe et sa femme !³⁴²

Dans *Le Don*, Nabokov prête à Oskar Mertz et à la mère de Zina un destin quasi semblable. D'abord, dans sa jeunesse, Oskar Mertz séduit la noble Marianna Nikolaevna qui s'enfuit avec lui :

Et penser que sa mère était dame de compagnie de l'Impératrice et qu'elle-même était allée au pensionnat de jeunes filles de Smolni – et puis elle est allée épouser un youpin – même aujourd'hui, elle est incapable d'expliquer comment ça s'est passé : il était riche, dit-elle, et elle était stupide, ils se rencontrèrent à Nice, elle s'enfuit à Rome avec lui – en plein air, vous savez, tout semblait différent – admettons, mais quand par la suite le petit clan se referma sur elle, elle vit qu'elle était coincée.³⁴³

Ensuite, comme Agamemnon, Oskar Mertz meurt à cause de la trahison sa femme. Pour comprendre comment les événements s'enchaînent, il convient de ne pas perdre de vue la description que Nabokov donne de Marianna Nikolaevna, la privant de tout trait humain :

Mais chaque fois que ce brave Chtchegolev s'absentait, un de ses véreux amis d'affaires faisait tout simplement son apparition à la maison, un baron balte décharné avec qui Marianna Nikolaevna le trompait – et Fiodor qui avait vu le baron une fois ou deux par

340 Homère, *Iliade*, II, v. 194-196, *op. cit.*, p. 37.

341 Euripide, *Iphigénie*, v. 1148-1156, Paris, Les Belles Lettres, traduit par François Jouan, 1983, p. 105.

342 Homère, *Odyssée*, III, v. 232-235, *op. cit.*, p. 64.

343 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 279. « [...] шутка ли сказать, – мать фрейлина, сама смолянка, а вот вышла замуж за жида, – до сих пор не может объяснить, как это случилось : богат был, говорит, а я глупа, познакомились в Ницце, бежала с ним в Рим, – знаете, на вольном-то воздухе всё казалось иначе, ну а когда потом попала в семейную обстановочку, поняла, что влипла. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 168.

hasard ne pouvait s'empêcher de se demander avec un frisson de dégoût ce qu'ils pouvaient bien se trouver mutuellement, et, s'ils trouvaient quelque chose, quelle procédure pouvaient bien adopter cette femme empâtée d'un certain âge, au visage de crapaud, et ce vieux squelette aux dents pourries.³⁴⁴

Un peu plus loin, et par un jeu de mots que le français ne peut pas rendre, Nabokov désigne le crapaud en question, cette épouse infidèle, comme le véritable meurtrier de Mertz :

Le père de Zina, Oskar Grigoriévitch Mertz, était mort d'une angine de poitrine quatre ans auparavant à Berlin, et immédiatement après sa mort Marianna Nikolaevna avait épousé un homme à qui Mertz n'aurait pas permis de franchir le pas de sa porte [...].³⁴⁵

Si, en effet, pour le lecteur francophone, Mertz meurt d'une angine de poitrine, le personnage de la version originale succombe, littéralement, à un « crapaud de poitrine »... puisque c'est le nom que porte cette maladie en russe ! Marianna Nikolaevna reproduit donc la trahison de Clytemnestre participant, par sa nature crapaudine, au meurtre.

Suite à l'assassinat d'Agamemnon, c'est Égisthe, autrefois méprisé et banni, qui règne dans la maison royale :

[...] l'Atride fut tué ; le peuple, mis au joug ; l'autre [Égisthe] régna sept ans sur tout l'or de Mycènes.³⁴⁶

Le destin d'Oskar Mertz est là encore parallèle à celui d'Agamemnon. Après sa mort, sa maison et sa fille se trouvent sous la gouverne du vil Chtchegolev, que Mertz – on l'a vu – n'aurait pas daigné recevoir chez lui. Or Chtchegolev est antisémite :

Le père de Zina [...] était mort d'une angine de poitrine quatre ans auparavant à Berlin, et immédiatement après sa mort Marianna Nikolaevna avait épousé [...] un de ces Russes arrogants et vulgaires qui savourent le mot « youpin », quand l'occasion se présente, comme une grosse figue.³⁴⁷

344 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 276-277. « Когда же симпатия отсутствовал, то запросто появлялся в доме тощий балтийский барон, с которым Марианна Николаевна ему изменяла, – и Фёдор Константинович, раза два барона видевиший, с гадливым интересом старался себе представить, что могут друг в друге найти, и, если находят, то какова процедура, эта пожилая с рыхлая с жабым лицом, женщина и этот немолодой, с гнилыми зубами скелет. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 166.

345 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 276. « Отец Зины, Оскар Григорьевич Мерц, умер от грудной жабы в Берлине четыре года назад, и немедленно, после его кончины Марианна Николаевна вышла замуж за человека, которого Мерц не пустил бы к себе на порог » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 166.

346 Homère, *Odyssée*, III, 302-305, op. cit., p. 67.

347 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 276. « Отец Зины, Оскар Григорьевич Мерц, умер от грудной жабы в Берлине четыре года назад, и немедленно, после его кончины Марианна Николаевна

Ailleurs, Nabokov est encore plus éloquent à l'égard du beau-père de Zina :

Dans le domaine de la littérature, il avait une haute opinion de *L'Homme qui assassina* de Claude Farrère, et dans le domaine de la philosophie il avait étudié *Le Protocole des Sages de Sion*. Il pouvait parler de ces livres des heures durant et il semblait qu'il n'avait jamais rien lu d'autre dans sa vie.³⁴⁸

Chtchegolev occupe donc une place considérable dans le clan des héros « anti-homériques » de Nabokov. Il est bon aussi de se souvenir que, quelques années après la publication du *Don*, dans *Autres rivages*, évoquant un Russe blanc, un étudiant en première année renvoyé de l'Université et qui était son voisin de chambre, Nabokov note que ce jeune homme peu cultivé lui avait conseillé les mêmes livres que ceux dont Chtchegolev recommande la lecture à Fiodor :

Harrison trouva que me donner un autre *White Russian* pour colocataire était une excellente idée. Depuis le début, en effet, j'avais partagé un appartement de Trinity Lane avec un compatriote désorienté qui m'avait conseillé de combler les lacunes de mon éducation par la lecture du *Protocole des Sages de Sion* et par celle de *L'Homme qui assassina* de Claude Farrère, un autre livre sur lequel il était tombé.³⁴⁹

L'attitude de Nabokov envers les Juifs ne diffère pas de celle d'un autre spécialiste de la mythologie grecque, Friedrich Nietzsche. En effet, celui-ci, après une jeunesse passablement – et ordinairement – antisémite, une fois lié d'amitié avec Paul Rée, tenait les Juifs comme le peuple le plus robuste et vigoureux d'Europe³⁵⁰, mais aussi comme des gens capables, à la différence des Allemands, de comprendre ses travaux :

вышла замуж за человека, которого Мерц не пустил бы к себе на порог, за одного из тех браваурных российских пошляков, которые при случае смакуют слово „жид“, как толстую винную ягоду. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 166.

348 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 277. « В области литературы он высоко ставил *L'homme qui assassina Клода Фаррера*, а в области философии – *Протоколы сионских мудрецов*. Об этих двух книжках он мог толковать часами, и казалось, что ничего другого он в жизни и не прочитал. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 167.

349 Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, nous traduisons. « Гаррисону показалась блестящей идея дать мне в сожители другого *White Russian*, так что сначала я делил квартиру в Trinity Lane с несколько озадаченным соотечественником, который всё советовал мне, дабы восполнить пробелы в моём образовании, почитать *Протоколы сионских мудрецов* да какую-то вторую книгу, попавшуюся ему в жизни, кажется *L'homme qui assassina Фаррера*. » : Владимир Набоков, *Другие берега*, там же, т. 4, с. 273.

350 « Or les Juifs sont, sans aucun doute, la race la plus forte, la plus résistante et la plus pure qui existe actuellement en Europe. » : Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 697.

On m'a parlé d'un jeune mathématicien de Pontresina qui perdit le sommeil après avoir lu mon livre. Les questions que je posais alors à son sujet, me confirmèrent qu'il était Juif. (Un Allemand ne perdrait pas si facilement le sommeil).³⁵¹

En effet, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche évoque les quatre grands peuples et pour lui, les Juifs sont l'un de ceux-là :

« Honorer père et mère, leur être soumis jusqu'aux racines de l'âme » : cette table des victoires sur soi-même, un autre peuple la suspendit au-dessus de lui, et il devint puissant et éternel.³⁵²

Telles sont ces quatre nations : les Allemands qui sont les ex-compatriotes d'un Nietzsche écrivant son poème philosophique en *Hochdeutsch*, les Perses qui appartiennent à l'ethnie de Zarathoustra, les Grecs indissolublement liés au professeur de philologie classique qu'était également Nietzsche et enfin les Juifs qui jouissent auprès de Nietzsche d'une sympathie qu'aucun lien du sang ni penchant « professionnel » ne vient justifier. Manifestement le philosophe éprouve une tendresse particulière pour les Juifs, si tant est cependant que ce ne soit pas une attitude de provocation adoptée par Nietzsche à l'égard de certains représentants du clan wagnérien ainsi qu'à l'encontre de sa sœur devenue Frau Förster.

Forts de ces observations, revenons maintenant à l'attitude de Tchegolev : non seulement il est antisémite, mais, en plus, il se trouve rabaissé *ad reptilium*. Ainsi, au moment où il s'assoit dans le wagon qui l'emmène, pour toujours, vers le Danemark, est-il comparé par Nabokov à une tortue :

Le train donna une secousse et commença à rouler. Marianna Nikolaevna fit longtemps des signes de la main. Tchegolev rentra la tête comme une tortue (et s'étant assis, il émit probablement un grognement russe).³⁵³

351 « Man erzählte mir von einem jungen Mathematiker aus Pontresina, der vor Aufregung und Entzücken über mein Buch ganz Nachtruhe verloren habe ; als ich genauer nachfrage, siehe, da war es auch wieder ein Jude (ein Deutscher lässt sich nicht so leicht im schlafen stören) [...]. » : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe, Januar 1885 – Dezember 1886*, „An Franziska Nietzsche aus Naumburg (Fragment) (Sils-Maria, 19. Sept. 1886)“, *op. cit.*, Band 7, p. 249-250, nous traduisons.

352 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 328. « „Vater und Mutter ehren und bis in die Wurzel der Seele hinein ihnen zu Willen sein“ : diese Tafel der Überwindung hängt ein andres Volk über sich auf und wurde mächtig und ewig damit. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathoustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 75.

353 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 531. « Поезд содрогнулся и вот пополз. Марианна Николаевна ещё долго махала. Щеголев, как черепаха, втянул голову (а, сев, вероятно, крякнул). » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 324.

Cette image n'est pas exceptionnelle chez Nabokov et, quelques pages plus haut, une petite remarque, fort intéressante pour notre étude, vient nous renseigner sur la manière fort particulière dont Chtchegolev se nourrit : « Donc, vous restez orphelin, (continua-t-il en attaquant la salade italienne qu'il dévora d'une manière extraordinairement dégoûtante). »³⁵⁴. En fait, Nabokov redonne là à son lecteur le spectacle peu attrayant qu'il avait déjà décrit dans le *Guide de Berlin*. Il était alors question d'une tortue qui, comme Chtchegolev, dévorait des feuilles de salade « de sa grosse langue molle, qui rappelle un peu celle du crétin nasillard qui vomit mollement des discours rebutants [...] »³⁵⁵. Cela est d'une importance capitale pour nos indications « anti-dialecticiennes » se trouvant chez Nabokov, car la tortue du *Guide de Berlin* est, justement, Lénine. Cela démontre que le romancier a traité de façon identique, car les décrivant comme des monstres, les acteurs politiques – partisans de la doctrine optimiste de Socrate – et les persécuteurs des grands poètes.

Bosch chez Nabokov avant *Ada ou l'ardeur*

Cependant, chez Nabokov, tous les êtres incapables de créer ne sont pas systématiquement représentés sous la forme de reptiles, mais peuvent aussi prendre l'aspect d'autres animaux, d'êtres difformes, d'infirmes, ou de monstres de toutes sortes. C'est ainsi qu'est représenté l'autre galant de Marianna Nikolaevna dans le passage que nous citons plus haut³⁵⁶ où Nabokov évoque, non sans malice, l'union d'un crapaud et d'un squelette.

Nabokov trouve sans doute la majorité de ses personnages difformes dans les tableaux de Bosch qui en sont très riches, comme il le reconnaîtra lui-même plus tard dans

354 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « „...Значит, остаётесь сиротой” (продолжал он, принимаясь за итальянский салат и необыкновенно грязно его пожирая) ... » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 313.

355 Vladimir Nabokov, *Guide de Berlin*, nous traduisons. « И толстым, рыхлым языком, чем-то напоминающим язык гугнивого кретина, которого вяло рвёт безобразной речью [...] » : Владимир Набоков, *Путеводитель по Берлину, там же*, т. 1, с. 339.

356 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 276-277.

*Ada ou l'Ardeur*³⁵⁷. La peinture de l'artiste flamand n'est cependant pas la seule source d'inspiration pour ce grand connaisseur des principaux ouvrages de la littérature antique : Homère lui offre également quelques belles images de ce genre. Pour s'en convaincre, il suffit de se souvenir de la description de Thersite, le laid proto-démocrate opposé à Ulysse, et donc adversaire de tout ce qui est noble, beau et courageux, nécessairement en quête de la *σωφροσύνη*, « prudence », « sagesse »³⁵⁸ :

Les autres donc s'assoient et se contentent enfin de demeurer en place. Thersite, seul, persiste à piailler sans mesure. Son cœur connaît des mots malséants, à foison, et, pour s'en prendre aux rois, à tort et à travers, tout lui est bon, pourvu qu'il pense faire rire les Argiens. C'est l'homme le plus laid qui soit venu sous Ilion. Bancroche et boiteux d'un pied, il a de plus les épaules voûtées, ramassées et en-dedans. Sur son crâne pointu s'étale un poil rare. Il fait horreur surtout à Achille et Ulysse, qu'il querelle sans répit.³⁵⁹

Le prophète perse de Nietzsche, lui aussi, évoque, avec amertume, cette horde de Thersites difformes devenus, vraisemblablement, inévitables dans la Germanie contemporaine :

En vérité, mes amis, je marche parmi les hommes comme parmi des fragments et des membres d'homme !
Ceci est pour mon œil la chose la plus épouvantable, que de voir les hommes brisés et dispersés comme s'ils étaient couchés sur un champ de carnage.
Et lorsque mon œil fuit du présent au passé, il trouve toujours la même chose : des fragments, des membres et des hasards épouvantables – mais point d'hommes !³⁶⁰

Ce sujet était sans doute cher à Nietzsche qui avait, certainement, dû souffrir le contact dégradant avec des humains morcelés. Un jour, rencontrant des infirmes, Zarathoustra commence à converser avec eux et leur déclare que la planète est surpeuplée d'une foule d'êtres mutilés :

357 Cf. Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, Paris, Gallimard, traduit par Gilles Chahine avec la collaboration de Jean-Bernard Blandinier, traduction revue par l'auteur, 1997, p. 563, 567-568.

358 « Prudence », « sagesse ». Mot difficile à traduire que, par exemple, Alexeï Lossev propose de rendre par « pudeur d'esprit » et que Nietzsche exprime par une périphrase « *Meeresstille der Seele* », c'est-à-dire le « calme silencieux de la mer immobile », traduction de Jean Marnold et de Jacques Morland. cf. Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik*, München, Goldmann Verlag, 1994, p. 102.

359 Homère, *Iliade*, II, v. 210 – 220, *op. cit.*, p. 37-38.

360 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 392. « „Wahrlich, meine Freunde, ich wandle unter den Menschen wie unter den Bruchstücken und Gliedmaassen von Menschen!“ » :

Diess ist meinem Auge das Fürchterliche, dass ich den Menschen zertümmert finde und zerstreuet wie über ein Schlacht-und Schlächterfeld hin.

*Und flüchtet mein Auge vom Jetzt zum Ehemals: es findet immer das Gleiche: Bruchstücke und Gliedmaassen und grause Zufälle – aber keine Menschen!“ » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathoustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 178 – 179.*

[...] depuis que j'habite parmi les hommes, c'est pour moi la moindre des choses de m'apercevoir de ceci : « À l'un manque un œil, à l'autre une oreille, un troisième n'a plus de jambes, et il y en a d'autres qui ont perdu la langue, ou bien le nez, ou bien encore la tête. ».³⁶¹

Pourtant, certains êtres portent une monstruosité bien pire, la plus grave aux yeux de Zarathoustra :

Je vois et j'ai vu de pires choses et il y en a de si épouvantables que je ne voudrais pas parler de chacune, et pas même me taire sur plusieurs : j'ai vu des hommes qui manquent de tout, sauf qu'ils ont quelque chose de trop – des hommes qui ne sont rien d'autre qu'un grand œil ou une grande bouche ou un gros ventre, ou n'importe quoi de grand, – je les appelle des infirmes à rebours.³⁶²

Et un peu plus loin, Nietzsche précise et développe la signification de cette monstruosité « à rebours » :

Et lorsqu'en venant de ma solitude, je passais pour la première fois sur ce pont : je n'en crus pas mes yeux, je ne cessai de regarder, et je finis par dire : « Ceci est une oreille. Une grande oreille aussi grande qu'un homme. » Je regardai de plus près et, en vérité, derrière l'oreille se mouvait encore quelque chose qui était petit à faire pitié, pauvre et débile. Et, en vérité, l'oreille énorme se trouvait sur une petite tige mince, – et cette tige était un homme ! En regardant à travers une lunette, on pouvait même reconnaître une petite figure envieuse ; et aussi petite âme boursouflée qui tremblait au bout de la tige. Le peuple cependant me dit que la grande oreille était non seulement un homme, mais un grand homme, un génie. Mais je n'ai jamais cru le peuple, lorsqu'il parlait de grands hommes – et j'ai gardé mon idée que c'était un infirme à rebours qui avait de tout trop peu, et trop d'une chose.³⁶³

361 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 391. « ... seit ich unter Menschen bin, dass ich sehe: „Diesem fehlt ein Auge und Jenem ein Ohr und einem Dritten das Bein, und Andre giebt es, die verloren die Zunge oder die Nase oder den Kopf.“ » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 177 – 178.

362 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 391. « Ich sehe und sah Schlimmeres und mancherlei so Abscheuliches, dass ich nicht von Jeglichem reden und von Einigem nicht einmal schweigen möchte: nämlich Menschen, denen es an Allem fehlt, ausser dass sie Eins zuviel haben – Menschen, welche Nichts weiter sind als ein grosses Auge, oder ein grosses Maul oder ein grosser Bauch oder irgend etwas Grosses, – umgekehrte Krüppel heisse ich Solche. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 178.

363 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 391-392. « Und als ich aus meiner Einsamkeit kam und zum ersten Male über diese Brücke gieng: da traute ich meinen Augen nicht und sah hin, und wieder hin, und sagte endlich: „das ist ein Ohr! Ein Ohr, so gross wie ein Mensch!“ Ich sah noch besser hin: und wirklich, unter dem Ohre bewegte sich noch Etwas, das zum Erbarmen klein und ärmlich und schwächig war. Und wahrhaftich, das ungeheuere Ohr sass auf einem kleinen dünnen Stiele, – der Stiel aber war ein Mensch! Wer ein Glas vor das Auge nahm, konnte sogar noch ein kleines neidisches Gesichtchen erkennen; auch, dass ein gedunsenes Seelchen am Stiele baumelte. Das Volk sagte mir aber, das grosse Ohr sei nicht nur ein Mensch, sondern ein grosser Mensch, ein Genie. Aber ich glaube dem Volke niemals, wenn es von grossen Menschen redete – und behielt meinen Glauben bei, dass es ein umgekehrter Krüppel sei, der an Allem zu wenig und an Einem zu viel habe.“ » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 178.

Il s'agit donc d'un morcellement – bien que souffrant féroce de gigantisme –, que nous analyserons amplement plus tard.

L'*heimatlos* Nietzsche et l'*heimatlos* Nabokov face aux rejetons du monstre-Etat

Nietzsche, un « apatride par hasard » puisqu'il a renoncé à sa nationalité afin de se consacrer paisiblement à ses travaux et à l'enseignement bâlois, s'est habitué, avec les années, à son état d'*heimatlos*. Après la guerre franco-prussienne, et jusqu'à la fin de ses jours, le philosophe voyagera à travers l'Europe, et en Allemagne également, avec un laissez-passer fourni par le demi-canton Bâle-Ville³⁶⁴. En tant que versificateur, il chante l'existence hors des murailles civiques, ainsi dans la partie poétique du *Gai savoir*, le *Lieder des Prinzen Vogelfrei*. Puis, au moment de la création d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, il compose un goethéen *Abschied*³⁶⁵ dont le premier titre, *Der Freigeist*, est quasi synonyme à la deuxième partie de *Par-delà le bien et le mal*, « Der Freie Geist »³⁶⁶. Il y déclare que l'absence de patrie, la déchéance de liens avec la terre natale est un incontournable passage initiatique vers la grandeur de la pensée. Il avait d'ailleurs pressenti ce fait dès ses vertes années, comme l'a souligné à juste titre Karen Swassjan bien que ce dernier se soit trompé dans l'année de sa création³⁶⁷ puisque c'est le 10 août 1859 que Nietzsche compose ce poème, prophétique si l'on pense à ce que sera son destin, *Ohne Heimat* !³⁶⁸, consacré à l'état seigneurial d'un apatride revendiqué plus tard à outrance avec une fierté philosophique :

364 Andrea Bollingen and Franziska Trenke, *Nietzsche in Basel*, Basel, Schwabe Verlag, 2000, p. 54.

365 Friedrich Nietzsche, *Der Freigeist. Abschied* dans *KSA*, Band 11, *op. cit.*, p. 329.

366 Cf. Friedrich Nietzsche, *Zweites Hauptstück: der Freie Geist, Jenseits von Gut und Böse* dans *KSA*, Band 5, *op. cit.*, p. 41-66.

367 Карен Свасьян, *Хроника жизни Ницше в Фридрих Ницше, Сочинения в двух томах, там же*, т. 2, с. 813 – 814. Ce poème fut composé le 10 août 1859 (« *Ich habe gestern ein kleines Gedicht gemacht ...* » : Friedrich Nietzsche, *Den 11. August 1859* dans *Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869* dans *op. cit.*, p. 47), mais Karen Swassjan le date du même jour de l'année précédente, tout en précisant que Nietzsche avait alors quatorze ans, situation tout à fait impossible, cf. Карен Свасьян, *Хроника жизни Ницше в Фридрих Ницше, там же*, p. 813.

368 Friedrich Nietzsche, *Den 11. August 1859* dans *Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869*, *op. cit.*, p. 47.

Des chevaux rapides m'emportent
Sans crainte ni terreur
À travers l'étendue.
Qui me voit, me connaît ;
Qui me connaît, m'appelle
Le Seigneur sans patrie.
Hourrah !
Reste avec moi,
Mon bonheur, ma claire étoile !

Personne n'a le droit
De chercher à savoir
Où est ma patrie.
Je ne suis pas lié
À l'espace, au temps qui fuit ;
Je suis libre comme l'aigle.
Hourrah !
Reste avec moi,
Mon bonheur, mon beau printemps !

Faut-il que tout finisse,
Que mes lèvres se posent
Sur la mort ? Je n'en sais rien.
Descendrai-je au tombeau
Sans m'enivrer encore
De la vie, de son parfum ?
Hurrah !
Reste avec moi,
Mon bonheur, couleurs de rêve !³⁶⁹

369 Friedrich Nietzsche, *Sans Patrie* dans *Journal de Pforta*, 11 août 1859 dans *Premiers écrits*,
op. cit., p. 86. « *Ohne Heimat!* – –

*Flüchtge Rosse tragen
Mich ohn Furcht und Zagen
Durch die weite Fern.
Und wer mich sieht, der kennt mich
Und wer mich kennt, der nennt mich:
Den Heimatslosen Herrn.
Heidideldi!
Verlass mich nie!
Main Glück, du heller Stern!*

*Niemand darf es wagen,
Mich danach zu fragen,
Wo mein Heimat sei:
Ich bin wohl nie gebunden
An Raum und flüchtge Stunden,
Bin wie der Aar so frei!
Heidideldi!
Verlass mich nie!
Mein Glück, du holder Mai!*

*Dass ich einst soll sterben,
Küssen muss den herben*

Telle est la première extasis de l'apatride à la face au monde : Nietzsche y proclame être « délié » – voilà l'initiation de Dionysos en personne et au sens littéral du terme – des entraves de sa patrie. Peut-on y voir la première manifestation du futur Germain sans Allemagne qu'il deviendra plus tard ? Oui, puisque revendiquant cet « *Heimatslose Herr* »³⁷⁰ à quatorze ans – commençant donc très jeune à gravir les échelons de la hiérarchie de cette noblesse à la fois nomade et criminelle –, Nietzsche parvient justement, quelques décennies plus tard, à la qualité princière de cet état de délinquant envers l'État tel que le fut naguère le « Vogelfrei », ce « bouc-émissaire » par excellence que les Germains chassaient hors de leur communauté et qui devenait, par cette décision, à la fois proie et assassin potentiel, dépassant donc toutes les *limites* de l'habitat et de la morale et auquel la traduction française, à juste titre, confère le nom de « Prince-Hors-La-Loi ». Tout l'aristocratismes de Nietzsche exalte la condition d'un sans-patrie.

Ce même « État » honni par Nietzsche – et qu'il repousse comme s'il y était allergique, de façon précoce, voire innée – est aussi un reptile : « l'État, c'est le plus froid de tous les monstres froids »³⁷¹. Ce monstre civique que nous venons de mentionner entretient un lien direct avec Socrate, l'adversaire de l'helléniste Nietzsche. En effet, souvenons-nous que, dans *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche qualifie Euripide de « masque de Socrate »³⁷². Plus loin encore, dans le même ouvrage, Nietzsche affirme que

*Tod, das glaub ich kaum:
Zum Grabe soll ich sinken
Und nimmermehr dann trinken
Des Lebens duftgen Schaum?
Heidideldi!
Verlass mich nie!*

Mein Glück, du bunter Traum! » : Friedrich Nietzsche, *Den 11. August 1859* dans *Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869*, *op. cit.*, p. 47 – 48.

370 *Ibid.* p. 47.

371 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 320. « *Staat heisst das kälteste aller kalten Ungeheuer.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 61.

372 « En un certain sens, Euripide ne fut, lui aussi, qu'un masque : la divinité qui parlait par sa bouche n'était pas Dionysos, non plus Apollon, mais un démon qui venait d'apparaître, appelé Socrate. » : Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 77, c'est Nietzsche qui souligne. « *Auch Euripides war in gewissem Sinne nur Maske: die Gottheit, die aus ihm redete, war nicht Dionysos, auch nicht Apollo, sondern ein ganz neugeborner Dämon, genannt Sokrates.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 83.

c'est justement cet Euripide repentant qui s'est représenté lui-même dans le Cadmos des *Bacchantes* :

Le poète vieilli semble partager l'opinion des deux vieillards Cadmos et Tirésias et penser avec eux que la réflexion des plus sages ne saurait détruire ces antiques traditions populaires, ce culte éternellement vivace de Dionysos, et qu'il y aurait lieu même, en présence de forces aussi extraordinaires, de faire montre tout au moins d'une sympathie prudente et diplomatique ; auquel cas, il serait encore très possible que le dieu, froissé d'un intérêt aussi tiède, métamorphosât finalement le diplomate – tel Cadmos – en dragon. Le poète qui nous parle ainsi est le même qui, pendant le cours d'une longue vie, résista héroïquement à Dionysos – pour en arriver à terminer sa carrière par la glorification de son ennemi, par une sorte de suicide, comme un homme affolé qui se précipite du haut d'une tour pour échapper à l'épouvantable vertige qu'il ne peut plus supporter.³⁷³

Cette transformation de Cadmos en dragon est le châtement que s'inflige Euripide pour avoir autrefois douté de la puissance réelle de Dionysos en se montrant tiède lors des mystères du Dieu. Socrate, représenté par son « masque » anti-dionysiaque, et l'État revêtent donc, chez Nietzsche, la même et unique figure d'un horrible animal cher à Arès, établissant aussi un lien étymologique, aisément distinguable pour un helléniste, entre le dieu du carnage, que même son père détestait³⁷⁴, et l'assemblée des notables athéniens exerçant au VII^e siècle av. J.-C. un authentique pouvoir civique. Toutes ces conditions philosophiques, linguistiques et littéraires étant réunies, il n'apparaît pas étonnant que Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, le héros nietzschéen du *Don*, soit lui aussi présenté comme un ennemi implacable de l'État :

Oh, que tout passe et soit oublié – et dans deux cents ans, une fois encore, un raté ambitieux se déchargera de sa frustration sur les niais qui rêvent d'une vie agréable (c'est-à-dire si *mon* royaume n'arrive pas, où chacun fait bande à part et où il n'y a pas d'égalité et pas d'autorité, mais si vous n'en voulez pas, je n'insiste pas et je m'en fous).³⁷⁵

373 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 77. « *Das Urtheil der beiden Greise Kadmus und Tiresias scheint auch das Urtheil des greisen Dichters zu sein: das Nachdenken der klügsten Einzelnen werfe jene alten Volkstraditionen, jene sich ewig fortpflanzende Verehrung des Dionysus nicht um, ja es gezieme sich, solchen wunderbaren Kräften gegenüber, mindestens eine diplomatisch vorsichtige Theilnahme zu zeigen: wobei es aber immer noch möglich sei, dass der Gott an einer so lauen Betheiligung Anstoss nehme und den Diplomaten – wie hier den Kadmus – schliesslich in einen Drachen verwandle. Dies sagt uns ein Dichter, der mit heroischer Kraft ein langes Leben hindurch dem Dionysus widerstanden hat – um am Ende desselben mit einer Glorification seines Gegners und einem Selbstmorde seine Laufbahn zu schliessen, einem Schwindelnden gleich, der, um nur dem entsetzlichen, nicht mehr erträglichen Wirbel zu entgehn, sich vom Thurme herunterstürzt.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 82.

374 Cf. Homère, *Iliade*, V, v. 872-873.

375 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 529-530, c'est Nabokov qui souligne. « *Всё пройдёт и забудется, и опять через двести лет самолюбивый неудачник отведёт душу на мечтающих о довольстве простаках (если только не будет моего мира, где каждый сам по себе, и нет равенства,*

Il n'est pas indifférent que ce soit précisément les êtres privés de leurs pleines capacités physiques – ce qui se répercute toujours sur l'état spirituel –, c'est-à-dire les êtres anti-homériques semblables au Tchernychevski de Nabokov, qui s'agenouillent devant le monstre décrit plus haut :

« Il n'y a rien de plus grand que moi sur terre : je suis le doigt ordonnateur de Dieu » – ainsi hurle le monstre. Et ce ne sont pas seulement ceux qui ont de longues oreilles et la vue basse qui tombent à genoux !³⁷⁶

Comme l'indique le passage que nous venons de citer, la myopie n'est pas le seul trait dont sont dotés ceux à qui Zarathoustra refuse d'accorder la totale condition humaine, prémisse de celle qu'il chante : les créatures bipèdes aux grandes oreilles démesurées s'inclinent, eux aussi, devant le monstre-État. Nietzsche ne peut, bien sûr, pas si vite abandonner l'image de l'oreille monstrueuse d'un « infirme à rebours ». C'est pourquoi, dès le chapitre suivant, il poursuit sa réflexion en évoquant les grands hommes des places de marché que lui-même déteste tant. Non seulement l'influence de ces pseudo-grands hommes s'exerce sur ceux qui ont de « longues oreilles », mais en plus ils méprisent ceux qui en ont de petites (ceux qui sont capables de distinguer le rythme tragique) :

[Ils appellent] mensonge et néant une vérité qui ne glisse que dans les fines oreilles.³⁷⁷

Selon Nietzsche, les disciples de Socrate, les héritiers de sa doctrine optimiste que sont pour lui les savants, servent en fait le monstre-État et les hommes politiques, acteurs venus des places de marché. Toutefois, pour être utiles au monstrueux système, les savants doivent nécessairement perdre leur apparence humaine et se transformer en animaux. À ce stade, Nietzsche laisse éclater son imagination aussi bien que sa morgue et quasi toutes les familles de bêtes sont représentées. Les singes, d'abord, bien sûr :

Voyez-les grimper, ces singes agiles ! Ils grimpent les uns sur les autres et se poussent ainsi dans la boue et dans l'abîme. [...] Ils m'apparaissent tous comme des fous, des singes grimpeurs et sur-échauffés.³⁷⁸

и нет властей, – впрочем, если не хотите, не надо, мне прешительно всё равно). » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 323.

³⁷⁶ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres* t. 2, *op. cit.*, p. 320. « „Auf der Erde ist nichts Grösseres als ich: der ordnende Finger bin ich Gottes“ – also brüllt das Unthier. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 62.

³⁷⁷ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres* t. 2, *op. cit.*, p. 322. « Eine Wahrheit, die nur in feine Ohren schlüpft, nennt er Lüge und Nichts. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 66.

Un peu plus loin, ce sont les poissons et les renards :

Mais ma parole semble plus étrange encore aux écrivassiers et aux plumitifs.³⁷⁹

Puis, les moutons représentant sans doute quelque ancien collègue universitaire de Nietzsche :

Tandis que j'étais endormi, une brebis s'est mise à brouter la couronne de lierre qui ornait ma tête, – et en mangeant elle disait : « Zarathoustra n'est plus un savant ». Après quoi, elle s'en alla, dédaigneuse et fière.³⁸⁰

Et enfin, apparaissent les ânes aux grandes oreilles :

Endurants et rusés, pareils à l'âne, vous avez toujours intercédé pour le peuple. Et maint puissant qui voulait accorder l'allure de son char au goût du peuple attela devant ses chevaux – un petit âne, un sage illustre !³⁸¹

La détestation ou l'amour de Nietzsche s'expriment quasi toujours dans le langage imagé d'un helléniste et les longues oreilles rappellent le souverain de Lydie car c'est justement ce signe distinctif que Midas reçut d'Apollon pour son jugement de mauvais goût. Ce même Midas a eu, par ailleurs, affaire aux deux frères divins nécessaires pour la formation de l'esprit tragique et, dans les deux cas, ces contacts se sont soldés par une punition pour cause d'hybris. La première, à savoir le contact du Lydien avec Dionysos, est d'autant plus intéressante que c'est justement à cause de l'incarcération injuste de Silène et de l'interrogation de cette puissance bachique que Midas apparaît dans *La Naissance de la tragédie*³⁸². Il n'est pas étonnant que ce soit de longues oreilles – récompense d'un arbitrage

378 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra dans Œuvres t. 2, op. cit.*, p. 321.

379 *Ibid.*, p. 434. Comme nous l'avons déjà signalé, le terme *Federfuchse* de la version originale a pour racine « renard ».

380 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra dans Œuvres, t. 2, op. cit.*, p. 380. « *Als ich im Schläfe lag, da frass ein Schaf am Epheukranze meines Hauptes, – frass und sprach dazu: „Zarathustra ist kein Gelehrter mehr.“* »

Sprach's und gieng stotzig davon und stolz. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra dans KSA, Band 4, op. cit.*, p. 160.

381 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra dans Œuvres, t. 2, op. cit.*, p. 362. « *Hart-nackig und klug, dem Esel gleich, wart ihr immer als des Volkes Fürsprecher.* »

Und mancher Mächtige, der gut fahren wollte mit dem Volke, spannte vor seine Rosse noch – ein Eselein, einen berühmten Weisen. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra dans KSA, Band 4, op. cit.*, p. 132.

382 Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik dans op. cit.*, p. 35.

inéquitable lors de l'attribution du « prix de Lydie de musique » – qui indiquent, dans les travaux de Nietzsche, l'humain dégénéré.

En revanche, la vérité aux ailes légères vient à ceux qui lui ressemblent, c'est-à-dire aux poètes, ces êtres aériens mais chassés par Socrate sévissant sur les pages platoniciennes de sa cité idéale. Nietzsche recueille ces proscrits et les fait siens, les distinguant par la finesse de leurs oreilles :

Veillez et écoutez, solitaires. Des souffles aux essors secrets viennent de l'avenir ; un joyeux messager cherche de fines oreilles.³⁸³

N'oublions pas que ces « fines oreilles » nietzschéennes furent proposées à la connaissance du lectorat russophone par Andreï Bély qui rend compte, dans l'essai consacré au philosophe, de la fierté qu'éprouvait ce dernier à avoir de petites oreilles³⁸⁴, et Nabokov connaissait parfaitement l'œuvre de Bély – lequel était son maître en versification à une certaine époque, – comme il le déclare justement dans *Le Don* :

Peu après, les monumentales recherches d'Andreï Bély sur les rythmes m'intriguèrent par leur système de remarques concrètes et de recensements des demi-accent ; je relus alors tous mes anciens quadrimètres et je les examinai de ce nouveau point de vue [...].³⁸⁵

Le thème nietzschéen des oreilles – indicateur du degré d'humanité – se poursuit chez Nabokov qui emprunte à Nietzsche les images des adversaires de ses héros. Il en est ainsi de Marfinka, l'héroïne d'*Invitation au supplice*, ou de l'épouse du Socrate russe du *Don*, qui ont toutes les deux les mêmes grandes oreilles. Ainsi lit-on dans *Invitation au supplice* : « [...] je veux écrire cela de telle sorte que tu te bouches les oreilles – tes oreilles de singe à la peau fine – ; je les pince, ces froides *oreilles*, pour les réchauffer d'une manière ou d'une autre, pour les animer, les rendre humaines, les obliger à m'écouter. »³⁸⁶.

383 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 342.

384 Cf. Андрей Белый, *Фридрих Ницше в Арабесках*, *op. cit.*, c. 19.

385 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « *Несколько позже монументальное исследование Андрея Белого о ритмах загипнотизировало меня своей системой наглядного отчисления и подсчитывания полуударений, так что все свои старые четырёхстопные стихи я немедленно просмотрел с этой новой точки зрения [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, c. 135. Sur Nabokov et Bély cf. aussi Vladimir E. Alexandrov, *Nabokov and Bely* dans *Vladimir Nabokov*, edited by Vladimir E. Alexandrov, New York, London, Garland Publishig, 1995, p. 358-366.

386 Vladimir Nabokov, *Invitation au supplice*, nous traduisons. « [...] я хочу это так написать, чтобы ты зажала уши, – свои тонкокожие обезьяньи уши [...] я их щиплю, холодненькие [...] чтобы

De même, la description d'Olga Sokratovna Tchernychevskaia ne peut éviter de s'arrêter sur cet encombrant détail physique :

Ses cheveux lisses séparés par une raie, ses oreilles dégagées et trop grandes, un « nid d'oiseaux » juste sous le sommet de la tête – la voici encore une fois avec nous [...].³⁸⁷

Par ailleurs, abordant le thème de la monstruosité, comment Nabokov le nietzschéen pouvait-il se passer du personnage du bossu, porte-parole des infirmes, qui interpelle Zarathoustra, engageant une *disputatio* avec le prophète :

Un jour que Zarathoustra passait sur le grand pont, les infirmes et les mendiants l'entourèrent et un bossu lui parla et lui dit [...].³⁸⁸

Nous retrouvons le bossu d'*Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Le Don* : « Fiodor essaya de l'aider [Chtchegolev] (l'autre qui n'avait enfilé son pardessus qu'à moitié se déroba avec une exclamation polie et soudainement, dans le coin, se transforma en un horrible bossu) »³⁸⁹. Cette difformité frappe un antisémite, comme si Nabokov-écrivain, usant d'images nietzschéennes, vengeait Nietzsche des judéophobes que ce dernier méprisait humainement.

L'assemblée des femmes-écrivains

Cependant dans *Le Don*, auprès des personnages principaux qui sont comparés à des monstres, à des reptiles ou à des infirmes s'agitent d'autres figures qui symbolisent « l'homme de trop » de Friedrich Nietzsche, désignation également connue dans la littérature russe. À ces créatures Nabokov distribue largement les traits insolites que nous

как-нибудь их согреть, оживить, очеловечить, заставить услышать меня. » : Владимир Набоков, *Приглашение на казнь, там же*, т. 4, с. 81.

387 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 434. « Гладко причёсанная, с открытыми ушами, слишком для неё большими, и с „птичьим гнездом“ чуть пониже макушки, вот она [Ольга Сократовна] опять с нами [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 263.

388 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 391. « Als Zarathustra eines Tags über die grosse Brücke gieng, umringten ihn die Krüppel und Bettler, und ein Bucklichter redete also zu ihm ... » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 177.

389 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 527. « Фёдор Константинович помог ему (тот с вежливым восклицанием, ещё половинчатый, шарахнулся и вдруг, в углу, превратился в сташиного горбуна) [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 321.

avons évoqués auparavant. Ainsi Tcharski, avocat « important et stupide »³⁹⁰, courtier « entremetteur du destin », mais proche aussi des milieux littéraires russes de Berlin³⁹¹, est l'un des exemples de ces « hommes de trop ». Son nom de famille n'est bien sûr pas sans rappeler celui de la femme de lettres que Nabokov évoque dans *L'Exploit* et qui fabriquait des textes sous le pseudonyme de Tcharskaïa. Ce précurseur féminin constitue déjà pour l'avocat du *Don* une première caractérisation négative. En effet, le héros de *L'Exploit* n'aimait pas la femme de lettres Tcharskaïa :

Sa mère détestait le magazine russe pour enfants, *Zadouchevnoe Slovo* (*La parole du cœur*), et lui inspira un tel dégoût pour les jeunes héroïnes de Mme Tcharski avec leurs titres et leurs teints mats que même longtemps plus tard Martin resta réticent à l'égard de tout livre écrit par une femme, décelant intuitivement, même dans les meilleurs de ces livres, un certain besoin inconscient chez une dame d'un certain âge, peut-être un peu grassouillette, de se déguiser sous un joli nom et de se pelotonner sur un canapé gros comme un minet (sic !).³⁹²

Cette femme qui ose prendre la plume est suspecte aux yeux de Nabokov, comme toute femme qui s'occupait de littérature l'était aux yeux de son prédécesseur, Pouchkine. C'est d'ailleurs ce dernier qui a introduit le nom de famille Tcharski dans la prose russe, dans une nouvelle traitant d'un événement de l'époque de la fin de la période hellénistique³⁹³. Pouchkine avait, en effet, sur les rapports entre les femmes et la poésie un jugement tranché et peu amène :

En fait, les femmes sont partout les mêmes, écrivait-il. La nature les a douées d'un esprit délicat, et de la sensibilité la plus exacerbée, mais elle leur a sans doute refusé le sens de l'élégance. La poésie glisse sur leurs oreilles sans atteindre leur âme ; elles sont insensibles à son harmonie. Ecoutez-les donc chanter les romances à la mode, contrefaire les vers les plus naturels, casser la mesure et anéantir le rythme. Prêtez l'oreille à leurs opinions littéraires, et vous vous étonnerez de leur tournure d'esprit et même de la vulgarité de leur intelligence... Les exceptions sont rares.³⁹⁴

390 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 129. « докучливый и глупый » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 75

391 Cf. Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 475. Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 289.

392 Vladimir Nabokov, *L'Exploit*, Paris, Julliard, 1981, p. 17. Le traducteur s'est permis de « masculiniser » le nom de Tcharskaïa. « Софья Дмитриевна как чумы боялась Задушвного слова и внушила сыну такое отвращение к смуглянкам Чарской, что и впоследствии Мартын побаивался всякой книги, написанной женщиной, чувствуя и в лучших из этих книг бессознательное стремление немолодой и, может быть, деблоой дамы нарядиться в смазливое имя и кошечкой свернуться на канаве. » : Владимир Набоков, *Подвиг*, там же, т. 2, с. 156.

393 Cf. Alexandre Pouchkine, *Les Nuits Égyptiennes*.

394 Alexandre Pouchkine, nous traduisons. « Дело в том, что женщины везде те же. Природа, одарив их тонким умом и чувствительностью самой раздражительною, едва ли не отказала им в чувстве изящного. Поэзия скользит по слуху их, не достигая души ; они бесчувственны к её гармонии ; примечайте как они поют модные романсы, как искажают стихи самые естественные,

Nabokov est un moderne, il est donc par essence plus cru qu'un classique, mais son opinion est la même envers les « maîtresses de la plume ». Voici comment il présente toute l'atmosphère littéraire de la Russie profonde, mais pas pour autant moins socialiste, ayant sombré dans la banalité dont le signe distinctif serait la lecture d'ouvrages rédigés par des femmes :

Elle s'était répandue dans ce trou de province – avec son lion-comptable du coin, ses jeunes demoiselles qui lisaient Verbitskaïa et Seïfoulina, son théâtre de bric et de broc et son *moujik* alcoolique mais tranquille, qui errait dans les rues poussiéreuses.³⁹⁵

Quant au jugement de Nietzsche, il est on ne peut plus clair et sans appel, par exemple dans *Ainsi parlait Zarathoustra* :

La femme n'est pas encore capable d'amitié. Des chattes, voilà ce que sont toujours les femmes, des chattes et des oiseaux. Ou, quand cela va bien, des vaches.³⁹⁶

Se saisissant de la formule de son maître, Nabokov qualifie Tcharskaïa de « chatte qui se blottit sur les canapés »³⁹⁷. Elle est donc bien loin de la mère de Fiodor Godounov-Tcherdyntsev qui, faisant partie du meilleur des types de femmes évoqués ci-dessus par Zarathoustra, a connu le privilège d'être comparée à une vache :

[...] elle descendit les marches métalliques du wagon, regardant tour à tour, et avec la même rapidité, tantôt ce qui était sous ses pieds et tantôt lui, et soudain, le visage défiguré par le supplice du bonheur, l'enlaça, meuglant béatement, lui embrassant les oreilles, le cou [...].³⁹⁸

расстроивают меру, уничтожают рифму. Вслушивайтесь в их литературные суждения, и вы удивитесь кривизне и даже грубости их понятия... Исключения редки. » : Александр Пушкин, *Отрывки из писем, мысли и замечания в Собрании сочинений в трёх томах, там же*, т. 3 с. 440.

395 Vladimir Nabokov, *Jubilé*, nous traduisons. « *Вся она расплылась провинциальной глушью, – с местным львом-бухгалтером, с барышнями, читающими Вербицкую и Сейфулину, с убого затейливым театром, с пьяненьким мирным мужиком, расположившимся посередине пыльной улицы.* » : Владимир Набоков, *Юбилей в Собрании сочинений в пяти томах, там же*, с. 646.

396 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 327. « *Noch ist das Weib nicht der Freundschaft fähig: Katzen sind immer noch die Weiber, und Vögel. Oder besten Falles, Kühe.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 73.

397 Vladimir Nabokov, *L'Exploit*, nous traduisons. « *кошечкой свернуться на канаве* » : Владимир Набоков, *Подвиг, там же*, т. 2, с. 156.

398 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « *[...] она сошла по железным ступенькам вагона, поглядывая одинаково быстро то себе под ноги, то на него, и вдруг, с лицом, искажённым мукой счастья, припала к нему, блаженно мыча, целуя его в ухо, в шею [...]*. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 78.

Le bagage avec lequel Tcharski entre dans la scène du *Don* est donc bien négativement chargé. Suivant sa logique nietzschéenne, Nabokov reste cruel envers l’avocat et, afin de démolir son image, il rappelle sur les pages du roman le reptile que nous avons déjà rencontré, celui appartenant au « totem » de Lénine et d’autres créatures socratiques :

« Bonjour, bonjour, cher Fiodor Konstantinovitch ! ». Un gros avocat qui avait l’air d’une tortue suralimentée lança ces mots par-dessus la tête de Fiodor, bien qu’il fût déjà en train de lui serrer la main tout en se frayant un chemin à travers la foule, et à présent il saluait déjà quelqu’un d’autre.³⁹⁹

Ainsi Nabokov, sans cesser d’être nietzschéen, est également celui qui réunit les littératures grecque et russe classique en empruntant le nom d’un personnage chez Pouchkine, en le travestissant, à la façon des modernes, mais avec les instruments nietzschéens – telle est sa démarche d’une complexité aiguë – pour poursuivre le but de son éducateur en philosophie esthétique : la lutte contre Socrate.

La « science » et sa maison

Maintenant, voici que devant nous se trouve une autre représentation importante, celle des noix, créée par Nietzsche, lequel s’en servait pour se moquer des savants qui s’adonnaient à la dialectique chassant Dionysos de leur esprit, représentation que Nabokov reprit.

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche revient sur l’éclat que provoqua son départ de la communauté soudée – contre lui – des philologues classiques et, avec plus de gravité, sur l’inaispaisable manque esthétique-créatif qu’il n’avait cessé d’éprouver en leur compagnie :

Car ceci est la vérité : je suis sorti de la maison des savants en claquant la porte derrière moi.⁴⁰⁰

Trop longtemps mon âme affamée fut assise à leur table, je ne suis pas, comme eux, dressé pour la connaissance comme pour casser des noix.⁴⁰¹

399 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 105. « „Здравствуйте, Фёдор Константинович, здравствуйте, дорогой“, – крикнул поверх его головы, хотя уже пожимая ему руку, движущийся протискивающийся, похожий на раскормленную черепаху адвокат – и уже приветствовал кого-то другого. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 60-61.

400 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 380. « *Denn diess ist die Wahrheit: ausgezogen bin ich aus dem Hause der Gelehrten: und die Thür habe ich noch hinter mir zugeworfen.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 160.

Un peu plus loin, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche revient sur ces savants amateurs de noix :

C'est précisément chez lui [celui qui trouble l'eau de la connaissance] que venaient les plus rusés parmi les incrédules et les croqueurs de noix. On lui pêchait ses poissons les mieux cachés.⁴⁰²

Avec tout cela, il était vraiment impossible que Nabokov passât à côté de cette image du professeur-croque-noisette ! Tchernychevski, ce Socrate russe qui propagea la science sociale optimiste dans la patrie de Nabokov, rêve de grignoter des noix et Nabokov, se souvenant éventuellement d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, juge qu'il peut ne pas être inutile de citer, dans la biographie rédigée par Fiodor le nietzschéen, tout un passage de *Que faire ?* :

La jeunesse de notre héros fut ensorcelée par les pâtisseries, de telle sorte que plus tard, alors qu'il faisait la grève de la faim dans la forteresse, il remplit tel ou tel discours – dans *Que faire ?* – d'un cri involontaire de lyrisme gastrique : « Avez-vous une pâtisserie dans le voisinage ? Je me demande s'ils ont des tartes aux noix – à mon avis ce sont les meilleures, Maria Alexéievna. ».⁴⁰³

Plus tard, ayant *Le Contemporain* à sa disposition, Tchernychevski y fit de la propagande et, comme il sied à un penseur socratique, nourrit ses lecteurs – mais uniquement le dimanche, en bon fils d'ecclésiastique, tellement elles sont précieuses – de ces mêmes « noix » :

[...] de 1853 à 1862, ses activités journalistiques furent entièrement pénétrées d'un désir ardent de fournir au maigre lecteur russe un régime d'informations des plus variées : les portions étaient immenses, l'approvisionnement de pain inépuisable, et le dimanche on fournissait des noix ; car tout en insistant sur l'importance des plats de viande en politique et en philosophie, Nikolai Gavrilovitch n'oubliait jamais les entremets non plus.⁴⁰⁴

401 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 380. « *Zu lange sass meine Seele hungrig an ihrem Tische; nicht, gleich ihnen, bin ich auf das Erkennen abgerichtet wie auf das Nüsseknacken.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 160.

402 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, nous traduisons. « *Aber zu ihm gerade kamen die klügeren Misstrauer und Nussknacker: ihm gerade fischte man seinen verborgensten Fisch heraus!* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 220.

403 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 335. « *Нашего же героя юность была кондитерскими околдована, так что потом, моря себя голодом в крепости, он – в Что делать? – наполнял иную реплику невольным воплем желудочной лирики : „У вас есть и кондитерская недалеко? Не знаю, найдётся ли готовый пирог из грецких орехов, – на мой взгляд это самый лучший пирог, Мария Алексеевна“.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 203.

404 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 346. « *Его журнальная деятельность с 53 года до 62 года проникнута стремлением питать тощего русского читателя здоровым домашним*

Ce n'est donc pas sans malice que Nabokov entoure Fiodor Godounov-Tcherdyntsev de « croqueurs de noix ». Par exemple, souvenons-nous du beau-père de Zina Mertz à qui Nabokov donna le nom de Chtchegolev et cela probablement en référence à Pavel Eliséievitch Chtchiogalev, pouchkiniste russe puis soviétique⁴⁰⁵. Qu'un citoyen de « Zoorlandie-U.R.S.S. »⁴⁰⁶ prétende être l'exégète de Pouchkine ne pouvait, en effet, guère convenir à Nabokov, lequel canonisait littéralement, et constamment, le poète. C'est vraisemblablement pour cette raison que le Chtchegolev du *Don* se nourrit grassement de ces noix dont parlait Zarathoustra. C'est d'ailleurs quasi la première chose que le lecteur apprend sur l'environnement de ce personnage : lorsque Fiodor visite l'appartement de l'Agamemnonstrasse, il aperçoit une coupe pleine de drupes :

« Et voici la salle à manger », et ouvrant une porte dans les profondeurs, il la maintint dans cette position pendant plusieurs secondes, comme s'il prenait une photo d'intérieur. Fiodor effleura la table des yeux, une coupe de noix, une panetière [...].⁴⁰⁷

Puis, ayant rempli son rôle, Chtchegolev part pour le Danemark. Quelques noix sont restées dans la coupe et c'est pourquoi, avant de devenir un abominable nabot, une tortue, et de quitter la scène du roman, Chtchegolev, friand de noix comme les héritiers du dialecticien athénien Zarathoustra *dixit*, achèvera de croquer ces fruits inutiles au poète Fiodor :

Tout était calme à nouveau. Fiodor se rendit à la salle à manger où Chtchegolev était assis en train de casser les dernières noix, mâchant d'un côté, et Marianna Nikolaevna enlevait le couvert.⁴⁰⁸

столом разнообразнейших сведений : порции были огромные, хлеба отпускалось сколько угодно, по воскресеньям давались орехи ; ибо подчёркивая значение мясных блюд политики и философии, Николай Гаврилович никогда не забывал и сладкого. » : Владимир Набоков, Дар, там же, с. 209.

405 Павел Елисеевич Щёголев 5 (17). 4. 1877 Верхняя Катковка – 22. 1. 1931 Ленинград. *Большая Советская Энциклопедия*, Москва, Издательство Советская Энциклопедия, 1978, т. 29, с. 536.

406 Les héros de *L'Exploit*, Martin Edelweis et Sonia, inventent le terme de « Zoorlandie » pour désigner la Russie soviétique où il leur est interdit de revenir.

407 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 219. « *А вот столовая, – и, отворив дверь в глубине, он на несколько секунд, словно снимая с выдержкой, подержал её в открытом положении. Фёдор Константинович миновал взглядом стол, вазу с орехами, буфет [...]. » : Владимир Набоков, Дар, там же, с. 130.*

408 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 518. « *Всё стихло опять. Фёдор Константинович вошёл в столовую, где Щеголев, усевшись, дощёлкивал орехи, жуя на одной стороне, а Марианна Николаевна убирала со стола. » : Владимир Набоков, Дар, там же, с. 316.*

Cependant, un seul Chtchegolev ne suffit pas à Nabokov qui continue de régler ses comptes avec d'autres « croqueurs de noix ». Ainsi, au cours d'une conversation, entouré de personnes ayant quelque lien avec la littérature, Fiodor Godounov-Tcherdyntsev évoque son projet d'écrire une biographie de Tchernychevski :

« Mais comment une idée aussi insensée vous est-elle entrée dans la tête ? », intervint Mme Tchernychevski. « Mais voyons, vous devriez écrire – je ne sais pas – disons la vie de Batiouchkov ou de Delvig, quelque chose dans l'orbite de Pouchkine – mais à quoi bon Tchernychevski ? »

« Exercice au tir », dit Fiodor.⁴⁰⁹

La scène est éloquente. Fiodor a hérité des réflexes belliqueux de son père qui, comme nous l'avons déjà noté, avait une excellente vue et tirait à la perfection⁴¹⁰. En dotant Konstantin Godounov-Tcherdyntsev de ces qualités, Nabokov symbolise la parenté spirituelle de son héros avec Zarathoustra, l'archer perse de Nietzsche⁴¹¹. Suivant en cela les recommandations du prophète, Fiodor Godounov-Tcherdyntsev parle en ayant recours à des paraboles et, pour les comprendre, selon la même source, il convient d'avoir de longues jambes⁴¹². Celles-ci ne sont, bien sûr, pas données à tout le monde. Par exemple, Kern, l'ingénieur dont les relations avec la littérature se limitent à celles qu'il a eues, naguère, avec Alexandre Blok⁴¹³, est incapable de comprendre l'allusion nietzschéenne du poète Fiodor qui, par l'intermédiaire de sa *Vie de Tchernychevski*, déclare la guerre à la doctrine socratique. Pour saisir l'essence des paroles de Fiodor, Kern fait un effort typiquement « dialectique » :

« Exercice au tir », dit Fiodor.

409 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 293. « „А почему вам явилась такая дикая мысль? – вмешалась Александра Яковлевна. – Ну, написали бы, – я не знаю, – ну, жизнь батюшкова или Дельвига, – вообще, что-нибудь около Пушкина, но причём здесь Чернышевский ? “

„Упражнение в стрельбе“, – сказал Фёдор Константинович. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 177.

410 « [...] son père avait pris le pistolet, insérant d'une main preste et adroite les cartouches dans le chargeur, et il avait gravé un K régulier avec sept balles. » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 121. « [...] отец взял у него пистолет, мгновенно-ловко вдавил в обойму пули и семью выстрелами выбил ровное К. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 71.

411 Cf. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 328.

412 « Sur les montagnes, le plus court chemin va d'un sommet à l'autre ; mais pour suivre ce chemin, il faut que tu aies de longues jambes. Les maximes doivent être des sommets, et ceux à qui l'on parle des hommes grands et robustes. » : *ibid.*, p. 313.

413 « Kern qui s'intéressait surtout aux turbines mais qui avait été en relations amicales avec Alexandre Blok autrefois [...] » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 471. « Kern, занимавшийся главным образом турбинами, но когда-то близко знавший Александра Блока. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 286.

« Réponse énigmatique, pour ne rien dire de plus », remarqua l'ingénieur Kern, et le verre sans monture de son pince-nez jeta un éclair tandis qu'il essayait de casser une noix entre les paumes de ses mains. Le tirant par une patte, Gorianov lui passa le casse-noix.⁴¹⁴

Comme l'on pouvait s'y attendre, ses efforts restent vains. Alors, armé de l'un de ces dispositifs dont les savants disposent pour atteindre la vérité dialectique – un dictionnaire poussiéreux ou une lourde encyclopédie –, un autre représentant de la « science théorique » vole au secours de son malheureux confrère et lui tend un casse-noix.

Nabokov ne se donne même pas la peine de décrire le résultat de l'ouverture de la coque de la drupe : le regard de Fiodor, par lequel le lecteur aperçoit les mouvements du groupe des « savants », ne suit pas l'action jusqu'à sa fin, la considérant probablement inintéressante pour un poète.

414 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 293. « „Упражнение в стрельбе“, – сказал Фёдор Константинович.

„Ответ по меньшей мере загадочный“, заметил инженер Керн и, блеснув голыми стёклами пенсне, попытался раздавить орех в ладонях. Горяинов передал ему, таща их за ножку, щипцы. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 177.

Leur nom est légion

La Russie soviétique contemporaine à Nabokov n'est pas le seul pays à être acquis aux idées « optimistes » de Socrate et à avoir servi de lieu de résidence à tous les êtres difformes, estropiés, reptiles et autres stériles « prolétaires de la plume ». Au contraire, ils sont partout et ils poursuivent, sans relâche, le personnage nietzschéen de Nabokov. Ce faisant, ils constituent, tout naturellement, un attroupelement, une sorte de substance non-humaine se situant aux antipodes du poète, toujours solitaire. Cet être complet et le magma unissant et attirant à lui les créatures monstrueuses et défectueuses sont, de manière tout à fait naturelle, en guerre, tantôt ouverte, tantôt « froide ». Cette perpétuelle animosité pourrait quasi se définir comme l'unique objet de toute l'œuvre nabokovienne.

Union des graphomanes socratiques

Dans la mesure où la plupart des héros nietzschéens du romancier expriment ouvertement leur mépris de toute forme d'union ou d'organisation, il était assez difficile de penser que Nabokov, cet aristocrate dédaigneux, aurait pu ne pas partager leur point de vue. C'est peut-être ce qui explique pourquoi, alors qu'il décrit le Comité de la Société des Écrivains Russes en Allemagne, Nabokov, dans une formule sans appel, compare l'un des membres de ce conseil à un reptile que nous avons déjà souvent évoqué, le crapaud :

L'autre ami de Gurman avait la chair flasque, la peau grise, un air languissant et il portait des lunettes à monture d'écaille ; son aspect tout entier rappelait un crapaud qui ne veut qu'une chose, être laissé en paix dans un endroit humide [...].⁴¹⁵

Sur cette union élue démocratiquement, et donc – selon la vision nietzschéenne – méprisée de tous les poètes, règne Gurman. Le leader de cette société est tellement antipathique à Nabokov qu'il emploie, pour le décrire, le calembour dont il s'était déjà servi pour

415 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 472. « *Второй приятель Гурмана, рыхлый, серый, томный, в роговых очках, похожий всем обликом на мирную жабу, которая желает только одного, – чтобы её оставили совершенно в покое на сыром месте [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 286.

souligner que Tchernychevski, le savant socratique, était un antagoniste de ce Voltaire que Nietzsche admirait tant⁴¹⁶. De Tchernychevski, il disait : « Authentique encyclopédiste, une sorte de Voltaire – avec l’accent sur la première syllabe il est vrai [...] »⁴¹⁷. Le rapprochement de cette formule avec le propos qu’il tient sur Gurman saute aux yeux :

Parmi ceux-ci, Gurman (avec l’accent sur la première syllabe) était un gros type avec une tête chauve dont la moitié était occupée par une tache de naissance couleur de café, de massives épaules tombantes et une expression dédaigneusement offensée sur ses épaisses lèvres violacées.⁴¹⁸

Comme certains guerriers, Nabokov qui a acquis la maîtrise de quelques techniques meurtrières et d’un nombre réduit d’armes revient constamment sur celles-ci pour se perfectionner, parvenant à l’excellence dans leur utilisation. Un seul jeu de mots, unique, se répète à deux reprises dans *Le Don* – ce qui, par ailleurs, pourrait être considéré, et à juste titre, comme une faiblesse de l’écrivain –, répétition qui correspond, si on la perçoit dans le cadre de l’esthétique de Nietzsche, à la destruction de l’ennemi socratique.

La solitude apparaît comme une condition indispensable à tout créateur. Elle est le gage de cette pureté spirituelle, et donc intellectuelle, car, dans cette vision brahmanique de l’approche de la sagesse – que Nietzsche avait, après Héraclite, Pythagore et toute la pléiade de leurs disciples hellénistiques, ou suivant tout simplement le conseil que Schopenhauer donne dans sa parabole sur les porcs épiques que Nietzsche rapporte dans *La Naissance de la tragédie*⁴¹⁹ –, un être supérieur serait perpétuellement menacé par la souillure qui se transmettrait par le contact physique avec les indésirables. Nabokov aurait-il ressenti tout naturellement ce précepte de Zarathoustra ? Car, par exemple, son Fiodor Godounov-Tcherdyntsev non seulement vit dans une retraite alpine comme nous l’avons

416 Cf. Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 556.

417 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 347. « Истинный энциклопедист, своего рода Вольтер, с ударением, правда, на первом слоге [...] ». » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 210.

418 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 471. « Из этих Гурман (ударение на первом слоге) был толстый, лысый человек, с кофейным родимым пятном в полчерепа, большими покатыми плечами и презрительно-обиженным выражением на толстых лиловатых губах. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 286.

419 Cf. Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 122. Cf. A. Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*, II, § 396.

noté dans la première partie de notre travail⁴²⁰, mais, en plus, lorsqu'il descend vers les hommes, il préfère les tenir à distance.

Dirigés par des « crapauds », les membres de la Société des Écrivains Russes en Allemagne, comme les gens de la foule du prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, se serrent les uns contre les autres *méconnaissant charnellement*, car n'en ressentant pas le besoin, les préceptes de Nietzsche, bien qu'ils puissent lire ses ouvrages tout aussi bien que Nabokov. Le premier élan des membres du collectif est d'attirer vers leur magma le poète : il faut qu'il devienne l'un d'eux, les êtres difformes ressentant un attrait irrésistible pour l'être parfait. Chirine, le chef d'un clan de la Société des Écrivains, fait donc sa proposition aussitôt repoussée par Fiodor avec mépris :

Il ne saurait en être question, dit Fiodor. Je ne veux pas faire l'idiot.
- Bien, si vous considérez que c'est faire l'idiot que de remplir vos devoirs publics [...].⁴²¹

Cette réponse ne parvient qu'à indigner Chirine pour qui le « devoir public » passe avant l'impératif de création. Le poète insiste donc. C'est à l'œuvre littéraire qu'il revient toujours, comme pour se préserver de la trivialité soviétique le rattrapant au milieu de la république de Weimar :

« Comment va votre nouveau roman ? » demanda Fiodor. « Est-il terminé ? »
« Nous ne parlons pas de mon nouveau roman maintenant. Je vous demande très sérieusement de donner votre accord. Nous avons besoin de sang jeune. Nous avons longuement pensé à cette liste, Lichnievski et moi. »⁴²²

N'est-ce pas là un écho à quelque expérience professionnelle et civique de Nietzsche ? Évoquant son existence de professeur à Bâle, le philosophe place dans la bouche de Zarathoustra une remarque fort significative : « Et lorsque je demeurais parmi eux, je demeurais au-dessus d'eux. C'est pour cela qu'ils m'en ont voulu. »⁴²³. Les

420 Cf. Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 247 – 248. Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 148.

421 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 470. « „Ни за что, сказал Фёдор Константинович. – Не хочу валять дурака“.

„Ну, если вы называете общественный долг валянием дурака...“ : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 285.

422 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 470. « „Как ваш новый роман? – спросил Фёдор Константинович. Подходит к концу?“.

„Дело сейчас не в моём романе. Я вас очень прошу дать своё согласие. Нужны молодые силы. Этот список мы с Лишневским обдумывали без конца.“ » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 285.

423 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 381.

difficultés qu'éprouve Fiodor Godounov-Tcherdyntsev par rapport à son entourage sont du même ordre. Et il n'en est pas l'unique cible. Ses confrères de plume adoptent une attitude semblable face à chaque solitaire qui vit « au-dessus d'eux » : d'abord ils veulent l'attirer à eux, assoiffés de sa puissance, puis canalisent vers lui leur hostilité laquelle est idéalement proportionnelle au niveau de génie dont le poète est « coupable ». C'est ainsi qu'ils se comportent avec Kontchéiev ou Vladimirov, deux figures proches de l'auteur dans le roman. Nabokov, probablement ravi d'accabler ses propres *alter egos*, introduit dans *Le Don* des reproches certainement entendus chez ses pairs qui désiraient sans doute, mus par un réflexe de groupe, vampiriser son énergie créatrice. En plus, les termes tels « intérêt général » ou « devoir public » – directement sortis des pages de la presse soviétique de l'époque –, surgissant de la bouche du littéraire berlinois exilé de l'U.R.S.S., rendent ridicule ce membre-prétendant de la Société des Ecrivains Russes en Allemagne et renforcent notre thèse quant à l'apparition, dans l'œuvre de Nabokov, de traits socratiques chez tous les personnages entichés de l'esprit progressiste :

« Et de toute façon, si je suis membre de l'Union, ce n'est que par pure distraction. À vrai dire, Kontchéiev a raison de se tenir à l'écart de tout ceci. »

« Kontchéiev ! » dit Chirine d'un ton courroucé. « Kontchéiev est un artisan absolument inutile qui travaille pour lui seul et qui est absolument dépourvu d'intérêts généraux. »⁴²⁴

Vladimirov était un causeur singulièrement peu séduisant. On l'accusait d'être ironique, hautain, froid, incapable de s'humaniser suffisamment pour avoir une discussion amicale – mais c'était aussi ce qu'on disait de Kontchéiev et de Fiodor lui-même, et de toute personne dont les pensées vivaient dans leur propre demeure et non pas dans une chambrée ou dans une taverne.⁴²⁵

La ressemblance de Chirine dans le cinquième chapitre du *Don* avec le Tchernychevski décrit par Fiodor Godounov-Tcherdyntsev n'est pas à négliger. Ils partagent une indifférence absolue à l'univers, ce qui fait, naturellement, de Chirine un type opposé à celui du Lyncée-Homère tel que Nietzsche le décrit dans *La Naissance de la*

424 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 469. « „И вообще – если я член Союза, то это по рассеянности. Честно говоря, Кончеев прав, что держится от всего этого в стороне.“

„Кончеев, – сказал Ширин сердито. – Кончеев – никому не нужный кустарь одиночка, абсолютно лишённый общих интересов. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 285.

425 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 473. « Как собеседник, Владимиров был до странности непривлекателен. О нём говорили, что он насмешлив, высокомерен, холоден, неспособен к оттепели приятельских прений, – но так говорили и о Кончееве, и о самом Фёдоре Константиновиче, и о всяком, чья мысль живёт в собственном доме, а не в бараке, или кабаке. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 287.

*tragédie*⁴²⁶. Le long portrait que Nabokov, avec délectation, dresse du littéraire malvoyant fourmille d'ailleurs de détails, sinon toujours savoureux, du moins fort significatifs :

Chirine lui-même était un homme trapu aux cheveux roussâtres coupés en brosse, toujours mal rasé et portant de grosses lunettes derrière lesquelles, comme dans deux aquariums, nageaient deux minuscules yeux transparents – qui étaient complètement imperméables aux impressions visuelles. Il était aveugle comme Milton, sourd comme Beethoven, et en plus de ça, il avait une tête de bois.⁴²⁷

Maintenant, tout en marchant à travers le parc avec Chirine, Fiodor tirait un plaisir désintéressé de l'amusante pensée qu'il avait pour compagnon un homme sourd et aveugle, aux narines bouchées, qui considérait cet état avec une indifférence parfaite, bien qu'il ne lui répugnât pas de déplorer naïvement parfois l'aliénation de l'intellectuel à l'égard de la nature [...].⁴²⁸

Dans le dernier chapitre du *Don*, le héros devient spectateur de la débauche des écrivains russophones de Berlin et – trait comique dont Nabokov a du mal à se passer, car un Nietzscheen porte toujours un regard aristophanesque sur le monde – Fiodor rencontre parmi eux une sorte de parodie du Zarathoustra de Nietzsche :

[...] un énorme type énigmatique qui vivait comme un ermite dans un bois de pins près de Berlin, certains disaient dans une grotte, et qui y avait compilé une collection d'anecdotes soviétiques [...].⁴²⁹

Dans la mesure où l'apparition du vrai Zarathoustra parmi ces « plumitifs » berlinois, ces aveugles et ces monstres, est impossible, Nabokov propose une caricature *ridiculissime* du prophète – un collectionneur d'anecdotes soviétiques. L'allusion est transparente puisque, pour le romancier apatride, l'Union Soviétique est un sombre État, peuplé de citoyens-gendarmes sévissant pour l'application de la pensée unique socialiste, empreint de cet

426 Cf. Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 61.

427 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 465. « Сам Шурин был плотный, коренастый человек, с рыжеватым бобриком, всегда плохо выбритый, в больших очках, за которыми, как в двух аквариумах, плавали два маленьких, прозрачных глаза, совершенно равнодушных к окружающему миру. Он был слеп как Мильтон, глух как Бетховен и глуп как бетон. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 282.

428 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 466. « Сейчас, идя вместе с Шуриным через парк, Фёдор Константинович бескорыстно наслаждался смешной мыслью, что его спутник – глухой слепец с заткнутыми ноздрями, но к этому состоянию относится совершенно равнодушно, хотя иногда не прочь наивно вздохнуть о разобщенности интеллигента с природой... » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 283.

429 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 475. « [...] громадный, загадочный толстяк, живший отшельником в сосновом лесу под Берлином, чуть ли не в пещере, и там составивший сборник советских анекдотов[...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 289.

« esprit de lourdeur », ne permettant que l'humour officiel et punissant pénalement tous les « dérapages ». En somme tout l'oppose à la légèreté riante de Zarathoustra⁴³⁰.

Nous avons découvert ci-dessus les traits d'un Staline que son faible pour les légumes géants apparentait clairement à la mère de Tchernychevski⁴³¹. Le lecteur du *Don* le retrouve également au milieu des membres de la Société des Écrivains Russes en Allemagne. Voici comment Nabokov décrit l'un des partisans de Gurman :

Après avoir lu jusqu'à la fin, le trésorier ferma la bouche avec un bruit sec, tandis qu'un peu plus loin un membre du Comité de la Vérification des Comptes s'était déjà levé, un socialiste géorgien avec un visage marqué de la petite vérole et des cheveux noirs comme une brosse à chaussures, et il énuméra brièvement ses impressions favorables.⁴³²

La description est riche et fine. La fameuse petite vérole qui défigurait le visage de Staline et l'origine caucasienne de l'orateur auraient, en effet, pu suffire à nous suggérer l'image du tyran socialiste que Nabokov détestait jusqu'à vouloir l'assassiner poétiquement, appelant donc à sa destruction physique. Cependant, le romancier ajoute un détail qui porte beaucoup plus loin : si l'homme a « des cheveux noirs comme une brosse à chaussures », c'est peut-être parce que le père de Staline, un certain Djougachvili, a légué au double berlinois de son fils sa brosse de cordonnier.

Dans la confrérie des écrivains russes de Berlin se trouvent encore un grand nombre de personnes qui ne sont pas prédisposées à la création et qui sont, par conséquent, selon l'argument cité plus haut, privées de traits humains. C'est le cas, par exemple, du littérateur que Fiodor Godounov-Tcherdyntsev et sa mère rencontrent dans la première partie du *Don* :

Le premier à lire était un écrivain de renom qui, à son époque, avait publié dans toutes les revues russes [...].⁴³³

430 Cf. Friedrich Nietzsche, *De la vision et de l'énigme* dans *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 404-408.

431 Cf. Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 324. Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 196.

432 Cf. Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 477. « Дочитав, казначей закрыл со щёлком рот, а поодаль уже вырос член ревизионной комиссии, грузинский социалист, с выщербленным оспой лицом, с чёрными, как сапожная щётка волосами, и вкратце изложил свои благоприятные впечатления. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 289-290.

433 Cf. Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 143. « [...] писатель с именем в своё время печатавшийся во всех русских журналах [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 83-84.

Il se peut qu'il soit ici question de Podtyaguine, traversant une fois de plus la foule des personnages de Nabokov passant d'un roman à l'autre. Plus loin dans *Le Don*, c'est Chirine qui fait y allusion :

Il y avait une époque [...] où tous les gens de notre Union étaient hautement respectables, comme Podtyaguine, Ivan Loujine, Zilanov, mais certains sont morts et les autres sont à Paris.⁴³⁴

Dans *Machenka*, après le départ de Ganine, Podtyaguine meurt dans les bras d'Alfiorov qui saura si bien relater cet épisode à l'épouse d'un joueur d'échecs, protagoniste d'un roman postérieur de Nabokov : « Elle se souvint [...] d'Alférov qui frayait avec tout le monde et qui aimait à raconter comment, jadis, un vieux poète russe était mort dans ses bras [...]. »⁴³⁵.

Revenons-en au *Don* et à la première vision que Fiodor Godounov-Tcherdyntsev a de cet écrivain russe autrefois célèbre : c'était « un vieillard grisonnant, rasé de près, qui avait plutôt l'air d'une huppe, avec des yeux d'un naturel trop bon pour les lettres. »⁴³⁶. Cette description nous autorise à conclure que le nietzschéen Godounov-Tcherdyntsev – qui a bien appris de Zarathoustra, « l'ami des méchants⁴³⁷ », que les hommes « bons ne peuvent pas créer »⁴³⁸ – est en mesure de remarquer sur-le-champ l'incapacité du présumé Podtyaguine à commettre une véritable œuvre. Souvenons-nous que le prophète asiatique estime, en effet, que tout créateur doit commencer par l'acte d'anéantissement :

434 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 468. « „Было время (...), когда в правление нашего Союза входили все люди высокопорядочные, вроде Подтягина, Лужина, Зиланова, но одни умерли, другие в Париже“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 284.

435 Vladimir Nabokov, *La Défense Loujine*, op. cit., p. 250-251. « [...] вспомнила и Алфёрова, который бывал всюду и охотно рассказывал, что однажды у него на руках умер старый поэт [...]. » : Владимир Набоков, *Защита Лужина, там же*, т. 2, с. 133.

436 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 143. « [...] седой, бритый, чем-то похожий на удода старик, со слишком добрыми для литературы глазами [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 84.

437 « Zarathoustra, le premier psychologue des hommes bons, est – par conséquent – un ami des méchants. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 1194. « Zarathustra, der erste Psycholog der Guten, ist – folglich – ein Freund der Bösen. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, op. cit., p. 369.

438 « Car les bons ne peuvent pas créer : ils sont toujours le commencement de la fin [...]. » : *ibid.*, p. 452.

Et celui qui doit être créateur dans le bien et dans le mal : en vérité, celui-là commencera par détruire et par briser les valeurs.
Ainsi la plus grande malignité fait partie de la plus grande bénignité : mais cette bénignité est la bénignité du créateur.⁴³⁹

La formule est sans appel. Mais ses implications sont plus impératives encore : détruire exige une certaine férocité. C'est ce qui explique la comparaison que Nabokov, visant toujours l'anéantissement de ses adversaires d'un seul mot, établit entre son écrivain et l'oiseau original mais au chant si plat, la huppe, que le peuple russe appelle « *poustouchka* »⁴⁴⁰, comme le confirme le célèbre dictionnaire de la langue russe de Vladimir Dal⁴⁴¹ dont l'écrivain-zoologue Nabokov ne se séparait jamais et qu'il connaissait fort bien :

Une fois sur un marché du centre de Cambridge, à l'étal d'un libraire, au milieu des œuvres d'Homère et d'Horace, j'ai trouvé le dictionnaire de Dal en quatre volumes. Je l'ai acheté pour une demie-couronne, et je l'ai lu, quelques pages chaque soir, et j'ai noté des mots et des expressions ravissants : *olial* – cabine de péniche (mais il est déjà trop tard, cela ne servira plus jamais à rien).⁴⁴²

En comparant son littérateur, au naturel trop bon, à un oiseau sans charme au nom russe évocateur, Nabokov le prive de fond. Il en fait un créateur stérile.

Il ne faut pas oublier non plus qu'à deux reprises, dans *Machenka*, Podtyaguine est rapproché d'un cochon d'Inde, appréciation peu flatteuse s'il en est, le situant fort loin des animaux nobles du bestiaire nietzschéen : « De profil, il ressemblait à un gros cobaye au poil gris. »⁴⁴³, dit Nabokov ; et plus loin : « Quand il reçut son ticket, quelques minutes

439 *Ibid.*, p. 373.

440 La racine du nom de cet oiseau serait « *пустота* » – « vide ».

441 « *Удодъ – птица, Урора ерорс, пусту(о)шка, потатуйка.* » : В. И. Даль, *Толковый словарь живого великорусского языка в четырёх томах*, Москва, Издательство Русский Язык, 1999 (1880 – 1882), т. 4, с. 474.

442 Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, nous traduisons. « *Однажды, на рыночной площади посреди Кембриджа, я нашёл на книжном лотке среди подержанных Гомеров и Горациев Толковый Словарь Даля в четырёх томах. Я приобрёл его за полкроны и читал его, по несколько страниц ежевечерне, отмечая прелестные слова и выражения : ольял – будка на баржах (теперь уже поздно, никогда не пригодится).* » : Владимир Набоков, *Другие берега, там же*, т. 4, с. 277.

443 Vladimir Nabokov, *Machenka*, *op. cit.*, p. 34. « *В профиль он был похож на большую поседевшую морскую свинку.* » : Владимир Набоков, *Машенька, там же*, т. 1, с. 44.

plus tard, il fut ravi et se mit à ressembler plus que jamais à un gros cochon d'Inde. »⁴⁴⁴. Enfin, au moment opportun, le romancier pousse la raillerie à outrance en dépossédant Podtyaguine de son corps :

En rentrant chez lui, il vit Podtiaguine frapper à la porte de Klara, et Podtiaguine lui aussi lui sembla être un fantôme, quelque chose qui n'avait rien à voir avec la réalité et ne le concernait pas.⁴⁴⁵

Telle est la vision de Podtyaguine par Ganine qui prête volontiers ses yeux à Nabokov. La complicité de l'auteur et du personnage, dans le domaine nietzschéen, n'est point surprenante si l'on se souvient que Ganine fut le premier héros de Nabokov à évoquer la doctrine de l'Éternel Retour⁴⁴⁶.

Le Tchernychevski du XX^e siècle encerclé dans le labyrinthe triangulaire

Un autre personnage du *Don* reproduit partiellement le destin de Tchernychevski : c'est l'homonyme romanesque de l'auteur du *Que faire ?*, Iacha Tchernychevski. Le lien entre ce dernier et le Socrate russe ne se limite nullement au fait qu'ils portent le même nom de famille. Il est plus ancien et plus intime : l'aïeul israélite d'Iacha a été, par hasard, baptisé par le père de Nikolaï Tchernychevski :

Son mari [à Mme Tchernychevski], qui était fier de son nom vieux d'un siècle et qui passait des heures à entretenir ses invités de son histoire (son grand-père avait été baptisé sous le règne de Nicolas I^{er} – à Volsk, je crois – par le père du célèbre écrivain politique Tchernychevski, énergique et vigoureux prêtre grec orthodoxe qui aimait faire du travail d'évangélisation chez les Juifs, et qui, en plus de la bénédiction spirituelle, octroyait aux convertis la gratification additionnelle de son nom de famille.⁴⁴⁷

444 Vladimir Nabokov, *Machenka*, *op. cit.*, p. 133. « Получив через несколько минут билетик, он обрадовался, стал ещё больше похож на толстую морскую свинку. » : Владимир Набоков, *Машенька, там же*, с. 90. La traduction pourrait être trompeuse. Là, en effet, où la traductrice donne une fois « cobaye » et une fois « cochon d'Inde », le texte russe répète « морская свинка », exigeant ici une traduction uniforme.

445 Vladimir Nabokov, *Machenka*, *op. cit.*, p. 111. L'orthographe « Podtiaguine » est donné selon l'édition. « Потом, вернувшись домой, он видел, как Подтягин стучался в номер Клары, и Подтягин показался ему тоже тенью, случайной и ненужной. » : Владимир Набоков, *Машенька, там же*, с. 71.

446 Cf. Vladimir Nabokov, *Machenka*, *op. cit.*, p. 66.

447 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 66. « [...] Александра Яковлевна властно требовала от меня некоторого творческого содействия ; получалось странное соответствие : её муж, гордившийся своим столетним именем и подолгу занимавший историей одного знакомых (деда его в царствие Николая Первого крестил, – в Вольске, кажется, – отец знаменитого Чернышевского, толстый, энергичный священник, любивший миссионерствовать среди евреев и в придачу к духовному благу дававший им свою фамилию)[...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 37.

Nabokov souligne aussi la similitude des conditions de Nikolai Tchernychevski, Dobrolioubov et Olga Sokratovna d'une part, et de Iacha, Rudolf et Olga d'autre part, et rend compte de situations sentimentales semblablement embrouillées. Il est donc aisé de rapprocher les deux passages du *Don* que voici :

Les promenades avec Olga Sokratovna le « stupéfiaient complètement ». [...] « Je comprends que je ne devrais pas essayer de gagner quoi que ce soit, puisque de toute façon je suis plus attaché à Nikolai Gavrilovitch qu'à elle. »⁴⁴⁸

(Rudolf) tomba amoureux d'Olga d'une manière décisive après une randonnée à bicyclette avec elle et Iacha dans la Forêt-Noire [...]. (Olga) le repoussa vivement [...] (elle) s'était à son tour [...] rendu compte qu'elle n'en avait que pour Iacha, qui était aussi accablé par tout ceci que l'était Rudolf par l'ardeur de Iacha, et qu'Olga l'était elle-même par l'ardeur de Rudolf [...].⁴⁴⁹

Ce même Iacha Tchernychevski est considéré par Fiodor Godounov-Tcherdyntsev comme un mauvais poète et le héros du *Don* explique aussitôt les faiblesses de cette fabrication de vers par le fait qu'elle soit fondée sur une démarche qui se force à obtenir une création « aérienne, aux ailes légères⁴⁵⁰ » par une approche trop socratique, donc dialectique et réfléchie de la versification : « ... (oh, ces carnets de Iacha, remplis de diagrammes prosodiques exprimant les modulations de rythme dans le tétramètre !). »⁴⁵¹

Les deux compagnons d'Iacha Tchernychevski, Rudolf et Olga, ne valent guère mieux. Eux aussi sont des êtres incomplets. Rudolf « était en réalité un simple “Bursch”, un type allemand ordinaire, nonobstant une certaine propension pour la poésie obscure, la musique boiteuse, l'art biscornu [...]. »⁴⁵². Le cas d'Olga est peut-être encore pire que la pseudo-« poésie » de ses amis : « [...] Olga étudiait l'histoire de l'art (qui, dans le contexte

448 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 385. « Прогулки с Ольгой Сократовной „совершенно помутили“ его [Добролюбова]. (...) „Я понимаю, что я не должен ничего добиваться, потому что Николай Гаврилович всё-таки мне дороже её.“ » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 233.

449 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 72. « В Олю он [Рудольф] окончательно влюбился после велосипедной прогулки с ней и с Яшей по Шварцвальду (...) Оля в свою очередь (в тех же самых лесах, у того же самого круглого чёрного озера) „поняла, что увлеклась Яшей“, которого это также угнетало, как его пыл – Рудольфа, и как пыл Рудольфа – её самой [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 41.

450 Platon, *Ion*, 534 b, *op. cit.*, p. 36.

451 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 64. « [...] (о эти Яшины тетради, полные ритмических ходов, – треугольников да трапеций!) [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 36.

452 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 71. « [...] на самом деле это [Рудольф] был что называется „бурш“, – правда, бурш с лёгким заскоком, с тягой к тёмным стихам, к хромой музыке, кривой живописи [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 40.

de l'époque, sonne – ainsi que le ton de tout le drame en question – comme une note insupportablement typique et par conséquent fausse) [...]. »⁴⁵³. Cette prétention d'acquiescer la maîtrise de la beauté, en groupe, dans un endroit accessible à tous tel l'Université – activité déjà à la mode en Europe dans les années 30 lorsque la démocratie, naturellement, se transformait en tyrannie, notamment dans les pays germanophones du continent –, devait paraître ridicule à notre romancier nietzschéen.

De plus, pris séparément, chacun de ces trois personnages est en quelque sorte un raté sur le plan humain. À la différence des créateurs authentiques, Iacha, Rudolf et Olia sont incapables de seulement tenter d'échapper au cercle de l'Éternel Retour évoqué, après l'Éphésien, par Friedrich Nietzsche : ils y sont littéralement enfermés. On comprend donc mieux pourquoi, mentionnant ce trio, Nabokov le définit comme « un triangle inscrit dans un cercle »⁴⁵⁴.

La rupture du Cercle de l'Éternel Retour

Il est néanmoins nécessaire de préciser que dans l'œuvre de Nabokov, il existe un autre personnage, Van Veen, le protagoniste d'*Ada ou l'ardeur*, qui apparaît comme l'incarnation d'une véritable tentative d'échapper à ce cercle. La description du chemin qui, après de longues et nombreuses séparations, conduit Veen vers sa dernière rencontre avec Ada, est très expressive :

À force de vitesse et de déraison, il manqua la route d'Oberhalbstein à la bifurcation de Silvaplana (quelque cent cinquante kilomètres au sud d'Alvena), se livra à de multiples contorsions pour rejoindre le nord par Chiavenna et le Splügen et atteindre finalement, dans des conditions apocalyptiques, la Nationale 19 (un trajet inutile de cent kilomètres), vira par erreur à l'est, vers Coire, commit en jurant horriblement un tourner sur route, fila vers l'ouest, et couvrit en quelque deux heures les cent soixante-quinze kilomètres qui le séparaient encore de Brigue.⁴⁵⁵

453 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 72. « [...] Оля занималась искусствоведением (что в рассуждении эпохи звучит, как и весь тон данной драмы, нестерпимо типичной нотой) [...] ». : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 41.

454 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 70. « [...] треугольник, вписанный в круг [...] ». : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 39.

455 Vladimir Nabokov, *Ada ou l'Ardeur, chronique familiale*, op. cit., p. 711. « *Traveling too fast and too wildly, he somehow missed the Oderhalbstein road at the Silvaplana fork (150 kilometers south of Alvena); wriggled back north, via Chiavenna and Splügen, to reach dans apocalyptic circumstances Highway 19 (an unnecessary trip of 100 kilometers); veered by mistake east to Chur [...].* » : Vladimir Nabokov, *Ada, or ardor : a family chronicle*, New York, First Vintage International Edition, 1990, p. 552.

Pour donner tout son sens à ce détour, il faut garder à l'esprit que Nabokov a séjourné plusieurs fois en Haute Engadine. Venu pour la première fois à Saint-Moritz en décembre 1921, il aimait cette région helvétique qu'il savait être le terrain de chasse des entomologistes. En 1965, quatre ans avant la publication d'*Ada ou l'ardeur*, lors d'un séjour dans les Grisons, il écrit le poème *Au milieu des mélèzes et des pins*⁴⁵⁶ – que Nabokov savait distinguer mieux que le Tchernychevski du *Don* – consacré à la majestueuse beauté de ce lieu dont Nietzsche prétendait qu'il était « un petit morceau de la terre supérieure »⁴⁵⁷.

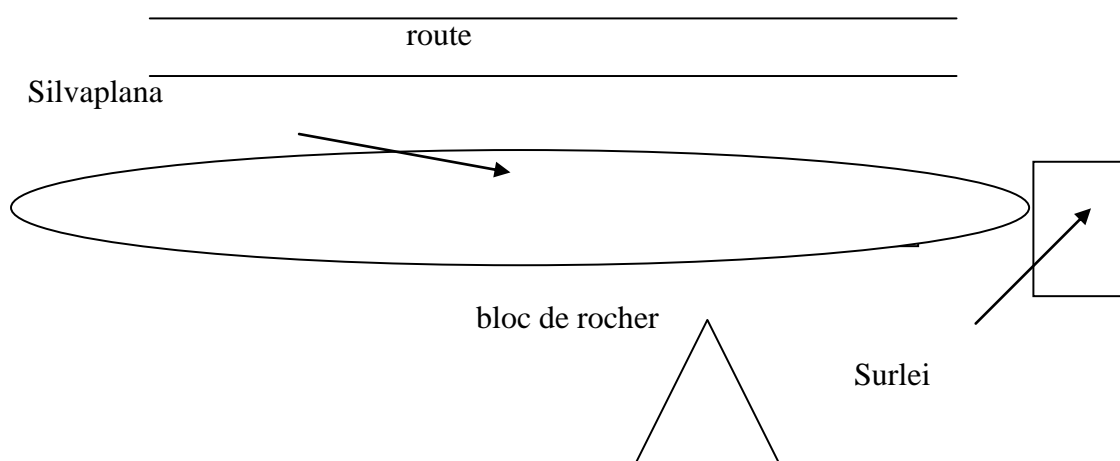
L'allusion nabokovienne à Nietzsche dans *Ada ou l'ardeur* est donc transparente et l'embranchement de Silvaplana symbolise la tentative de Veen de s'arracher au cercle de l'Éternel Retour. Nous penchant sur la topographie de la région, nous savons que Van Veen emprunte la route qui mène au lac Silvaplana et au village de Surlei, près duquel, justement, se trouve le rocher pyramidal qui rappela à Nietzsche l'héraclitéenne idée de l'Éternel Retour. Le témoignage du philosophe sur ce point est trop clair pour que Nabokov, familier de ces lieux depuis des décennies et faisant parler le protagoniste de son premier roman de l'Éternel Retour, ait admis « par hasard » l'erreur de son personnage. Dans *Ecce homo*, Nietzsche narre en effet :

Je parcourais ce jour-là la forêt, le long du lac Silvaplana ; près d'un formidable bloc de rocher qui se dressait en pyramide, non loin de Surlei, je fis halte. C'est là que cette pensée m'est venue.⁴⁵⁸

456 Владимир Набоков, *Средь этих лиственниц и сосен*, « Новый Журнал », номер 46, Нью-Йорк, 1965.

457 « *Stück Ober-Erde* » : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe, Januar 1880 – Dezember 1884*, „An Franz Overbeck dans Basel (Postkarte) (Sils-Maria, 23.Juli 1881)”, *op. cit.*, Band 6, p.110, nous traduisons.

458 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1170. « *Ich gieng an jenem Tage am See von Silvaplana durch die Wälder; bei einem mächtigen pyramidal aufgethürmten Block unweit Surlei machte ich Halt. Da kam mir dieser Gedanke.* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 335



Van Veen fait donc une tentative pour rompre l'anneau de l'Éternel Retour, modifier les anciennes lois dont parlait l'« obscur » philosophe d'Éphèse. Nabokov souligne cependant que l'essai surhumain de Veen n'a pas abouti. Veen demeure donc l'unique personnage de Nabokov qui a tenté, bien que vainement, de réaliser l'espoir de Nietzsche.

La trivialité du nihilisme européen

Nous avons déjà précisé que le héros de Nabokov est ce que Nietzsche appelait un « bon Européen », et par là même nécessairement l'ennemi des doctrines ruinant l'esprit de l'Europe constamment senti par ce personnage prêt à se battre pour son continent⁴⁵⁹. D'après le philosophe, la construction d'un « ordre orné universel » proche du créateur ne peut commencer qu'en Europe – peut-être parce que ce continent avait naguère offert asile à un certain mythe tragique en adoucissant son dieu extarqué – pour ensuite parcourir toutes les étapes supérieures indispensables à son achèvement : aller du stade « européen » au stade « supra-européen », de là, au stade « supra-asiatique » et enfin « cosmique ». Ce serait le résumé d'une nouvelle « grande politique » philosophique dont Nietzsche proclame l'avènement dans *Ecce homo* :

L'idée de politique sera alors complètement intégrée à la lutte des esprits. Toutes les combinaisons de puissance de la vieille société auront sauté en l'air – car elles sont toutes assises sur le mensonge. Il y aura des guerres comme il n'y en eut jamais sur la terre. C'est seulement à partir de moi qu'il y a dans le monde une grande politique.⁴⁶⁰

459 Cf. Friedrich Nietzsche, *Schriften und Entwürfe 1876-1880*, p. 389.

460 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1192, c'est Nietzsche qui souligne. « *Der Begriff Politik ist dann gänzlich in einen Geisterkrieg aufgegangen, alle Machtgebilde der alten*

Quant à Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, le héros nietzschéen de Nabokov, il est, lui aussi, un adversaire de cette politique mesquine qui isole l'esprit de l'Europe, celui du Dionysos exilé – esprit qu'il faut entretenir attendant le retour du Dieu :

[...] pour [...] [Fiodor] ce qu'on appelle la politique (cette ridicule succession de pactes, conflits, aggravations, frictions, discordes, effondrements, et la transformation de petites villes parfaitement innocentes en noms de traités internationaux) n'avait aucun sens [...].⁴⁶¹

En revanche, les personnages de Nabokov qui ne sont que des caricatures de Nietzsche non seulement ne se pensent pas hors du monde de la « petite politique », mais sont même les antagonistes du « bon Européen ». C'est, par exemple, le cas d'Iacha Tchernychevski. Le commentaire de Nabokov est sans concessions : « [...] ses insipides angoisses spirituelles (« Pendant toute une semaine », disait-il, « je fus étourdi » – après la lecture de Spengler !) (m'inspiraient) simplement de la répulsion. »⁴⁶², précise Godounov-Tcherdyntsev doté d'un flair nietzschéen extrêmement aiguisé. Spengler est l'auteur du *Déclin de l'Occident*, ouvrage qui fut très à la mode après sa publication en 1922 et que Iacha eut donc tout le temps de lire avant son suicide, en 1925. C'est en suivant, pas à pas, le parcours de Fiodor que nous pouvons établir la chronologie suivante. Godounov-Tcherdyntsev apprend la mort de son père au cours de l'hiver 1919 :

Nous l'attendîmes deux étés, jusqu'à l'hiver de 1919. [...] Nous pénétrâmes dans une chambre dont je me souviens comme étant entièrement jaune, et là un vieillard avec une barbe pointue, portant une vareuse et des bottes de cavalier, m'informa sans préambule que, selon des renseignements encore invérifiés, mon père avait cessé de vivre.⁴⁶³

Son émigration date donc de 1920 puisqu'il indique lui-même le moment de son départ :

Gesellschaft sind in die Luft gesprengt – sie ruhen allesamt auf der Lüge: es wird Kriege geben, wie es noch keine auf Erden gegeben hat. Erst von mir an giebt es auf Erden grosse Politik. – » : Friedrich Nietzsche, Ecce homo dans KSA, Band 6, op. cit., p. 366.

461 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 60. « [...] для [Фёдора Годунова-Чердынцева] так называемая политика (всё это дурацкое чередование пактов, конфликтов, обострений, трений, расхождений, падений, перерождений ни в чём неповинных городков в международные договоры) не значило ничего [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 33.

462 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 63. « [Яшины] безвкусные тревоги („неделю был как в чадy“, потому что прочитал Шпенглера) [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 35.

463 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 206, 207-208. « Мы прождали его два лета, до зимы 19-го года. [...] Мы вошли в комнату, запомнившуюся мне почему-то совершенно жёлтой, и там старик с острой бородкой, в старом френче и длинных сапогах, без обиняков объявил мне, что, по сведениям, ещё не проверенным, моего отца нет больше в живых. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 122, 123.

Au cours des six mois suivants [à compter de l'hiver 1919] (jusqu'à ce qu'oncle Oleg nous emmène presque de force à l'étranger), nous essayâmes de découvrir comment et où il avait péri – et, à vrai dire, s'il avait réellement péri.⁴⁶⁴

C'est sept ans plus tard, en avril 1927, que commence l'action du *Don* :

J'ai émigré voici sept ans ; cette terre étrangère a maintenant perdu son aura de pays exotique tout comme le mien a cessé d'être une habitude géographique. L'An Sept.⁴⁶⁵

Le héros du roman évoque alors indirectement le suicide de Iacha Tchernychevski ayant eu lieu deux ans avant l'événement de la première page du *Don* :

[Alexandra Iakovlevna Tchernychevskaia] qui avait perdu son fils unique deux ans plus tôt, était subitement devenue vivante [...].⁴⁶⁶

Le « mauvais Européen » Iacha Tchernychevski avait donc en effet eu environ deux ans pour se préparer au suicide via la lecture de Spengler. Nabokov oppose donc franchement ce « mauvais Européen », sur lequel l'idée de la décadence du Vieux Continent avait exercé une bien grande influence jusqu'à ce qu'il en fût « étourdi », au « bon Européen », pour qui l'idée du déclin de l'Europe ne semble qu'une faute de goût. Le caractère de « mauvais Européen » d'Iacha ne convient pas du tout à Nabokov qui s'en débarrasse en le faisant périr. Le moment où celui-ci quitte le monde est d'ailleurs marqué par l'apparition de ce même vent d'ouest qui détruit, comme nous l'avions déjà souligné, l'espoir de voir revenir Konstantin Godounov-Tcherdyntsev, le héros supra-asiatique⁴⁶⁷. Et voici dans quelles conditions meurt Iacha Tchernychevski :

464 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 208. « В течение полугода (до того, как дядя Олег почти насильно нас перевёз за границу) мы пытались узнать, как и где он погиб, да и погиб ли. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 123.

465 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 34. « Я выехал семь лет тому назад ; чужая сторона утратила дух заграничности, как своя перестала быть географической привычкой. Год Семь. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 17.

466 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 61. « Сорокапятiletняя, некрасивая, сонная женщина [Александра Яковлевна Чернышевская], потеряв два года тому назад единственного сына, вдруг проснулась [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 34.

467 « Il arrive qu'un grand succès [le retour de père] vous soit promis pendant une très longue période [...] mais quand, à la fin, par une journée très ordinaire avec un vent de l'ouest, arrive la nouvelle – détruisant simplement, instantanément, et décisivement tout espoir et ce succès – c'est alors que vous êtes soudainement étonné de découvrir que, tout en n'y croyant pas, vous aviez vécu avec cette idée durant tout ce temps [...]. » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 135 – 136. « [...] но когда наконец, в очень будничнй день с западным ветром, приходит известие, просто, мгновенно и окончательно уничтожающее всякую надежду [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 79.

Après le déjeuner du mardi [Faute de traduction, car Nabokov écrit « jeudi »] 18 qui était également le dix-huitième anniversaire de la mort du père d'Olia, ils s'armèrent du revolver qui était devenu, à ce moment, assez corpulent et indépendant, et par un temps léger et inconsistant (avec un vent d'ouest humide et la rouille violette des pensées dans chaque jardin), ils prirent le tramway cinquante-sept en direction du Grünewald où ils avaient l'intention de trouver un endroit désert et de se tuer l'un après l'autre.⁴⁶⁸

Pour en revenir à Spengler, il faut reconnaître que Nabokov règle plus d'une fois ses comptes avec ce « mauvais Européen ». Ainsi dans *L'Exploit*, l'oncle de Martin, Heinrich Edelweiss, se lamente sans cesse sur le déclin de l'Europe, ce qui agace passablement son neveu, ce poète inaccompli par manque de temps, bien que ses réflexes nietzschéens qui lui étaient innés, auraient pu lui permettre de se réaliser en tant que créateur :

Mais l'oncle Henri, avec l'air de donner un su-sucre à sa petite bête noire, parlait avec horreur et répulsion du crépuscule de l'Europe. Parfois Martin était exaspéré par ce genre de bavardages qu'il avait envie de dire quelque chose d'insolent à son oncle – qui était aussi, hélas, son beau-père – mais il s'arrêtait à temps.⁴⁶⁹

Les partisans de la « petite politique » peuplent abondamment les pages du *Don*, affrontant sans cesse, et de génération en génération, les héros nietzschéens du roman. Ainsi, après avoir totalement appréhendé l'Europe et être devenu « supra-européen », Konstantin Godounov-Tcherdyntsev s'est élancé vers la Chine, ce qui fournit à ses adversaires, amateurs des conflits inter-européens qui déchirent le Vieux Continent, une occasion de le calomnier :

Elizaviéta Pavlovna fut amenée à travailler pour la Croix-Rouge, ce qui faisait dire aux gens que son énergie « rachetait l'inactivité de son mari » qui « s'intéressait plus aux insectes de

468 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 75. « После обеда в четверг, восемнадцатого, в восемнадцатую же годовщину смерти Олиного отца, они запаслись ставшим уже совсем толстым и самостоятельным револьвером и в лёгкую дырявую погоду (с влажным западным ветром и фиолетовой ржавчиной анютиных глазок во всех скверах) отправились на пятьдесят седьмом номере трамвая в Грюневальд, чтобы иам, в глухом месте леса, один за другим застрелиться. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 43.

469 Vladimir Nabokov, *L'Exploit*, op. cit., p. 138-139. « А дядя Генрих, подкармливая своего чёрного звёрька, с ужасом говорил о закате Европы. (...) Иногда Мартына так раздражали подобные разговоры, что он был готов сказать дяде – и, увы, отчиму, – грубость, но вовремя останавливался. » : Владимир Набоков, *Подвиг*, там же, т. 2, с. 242. Notons que le traducteur a francisé le nom d'Heinrich, qui en russe garde sa forme germanique, en Henri.

l'Asie qu'à la gloire des armes russes » comme on le signala, à propos, dans un journal éhonté.⁴⁷⁰

Il s'avérerait en effet que le père de Fiodor considérait ses « mystères entomologiques » comme plus importants à la renaissance de l'esprit tragique – qu'il nommait probablement autrement dans son langage de grand zoologiste – que les querelles de type lacédémonien. Nabokov fait alors affronter au fils de l'explorateur la même médiocrité hostile. De plus, Fiodor n'est pas aux prises avec de simples Iacha — inoffensifs fantômes des « mauvais Européens » – mais est entouré de « mauvais Européens » atteints jusqu'à l'extrême d'une frénésie de la stupidité et, comme son père, il supporte, directement ou non, la haine et la trivialité qu'ils manifestent.

Par exemple, étant à la fois antisémite et « *пошляк* »⁴⁷¹ – terme russe signifiant le comble de la banalité –, Chtchegolev réunit tous les traits les plus odieux à Fiodor Godounov-Tcherdyntsev. Outre les éléments que nous avons mentionnés plus haut, ce personnage s'estime un spécialiste des conflits inter-européens et est parfaitement à l'aise dans sa « petite politique » :

Les noms de pays et ceux de leurs principaux représentants devenaient dans ses mains quelque chose dans le genre d'étiquettes pour des récipients plus ou moins pleins mais essentiellement identiques dont il versait les contenus d'un côté et de l'autre. La France CRAIGNAIT telle ou telle chose et en conséquence ne PERMETTRAIT jamais. L'Angleterre avait quelque chose EN VUE.⁴⁷²

470 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 196. : « *Елизавету Павловну втянули в лазаретную работу, причём это освещалось так, что она, дескать, своей энергией возмещает праздность мужа, „больше занятого азиатскими козьяками, чем славою русского оружия“*, как и было указано между прочим, в одной бодрой газетке. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 116.

471 « Le père de Zina, Oskar Grigoriévitch Mertz, était mort d'une angine de poitrine quatre ans auparavant à Berlin, et immédiatement après sa mort Marianna Nikolaevna avait épousé un homme à qui Mertz n'aurait pas permis de franchir le pas de sa porte, un de ces Russes arrogants et vulgaires qui savourent le mot "youpin", quand l'occasion se présente, comme une grosse figue. » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 276. « *Отец Зины, Оскар Григорьевич Мерц, умер от грудной жабы в Берлине четыре года назад, и немедленно, после его кончины Марианна Николаевна вышла замуж за человека, которого Мерц не пустил бы к себе на порог, за одного из тех браваурных российских пошляков, которые при случае смакуют слово „жид“, как толстую винную ягоду.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 166.

472 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 239. « *Название стран и имена их главных представителей обращались у него вроде как в ярлыки на более или менее полных, но по существу одинаковых сосудах, содержание которых он переливал так и этак. Франция того-то боялась и потому никогда бы не допустила. Англия того-то добивалась.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 143.

Un tel individu est rarement seul chez Nabokov qui offre volontiers à ces êtres incomplets la majorité quantitative afin de mettre en valeur la solitude de ses héros nietzschéens ; c'est pourquoi il n'est pas étonnant de voir Chtchegolev entouré d'autres « mauvais Européens ». Cela constitue, d'ailleurs, l'occasion de scènes savoureuses :

Ça devenait assez impressionnant quand il rencontrait un autre amateur semblable de pronostics politiques. Par exemple, il y avait un certain colonel Kassatkine qui venait de temps à l'autre dîner, et alors l'Angleterre de Chtchegolev n'entraînait pas en conflit avec un autre pays de Chtchegolev mais avec l'Angleterre de Kassatkine, également inexistante, de telle sorte qu'en un certain sens les guerres internationales se changeaient en guerres civiles, bien que les belligérants existassent à des niveaux différents qui ne pouvaient jamais entrer en contact les uns avec les autres.⁴⁷³

Chtchegolev puise naturellement ses renseignements sur la « petite politique » et les « mauvais Européens » dans les journaux, ces journaux que Nietzsche détestait au plus haut point et dont il doutait même qu'on puisse les appeler « journaux », et peu nous importe que c'est le personnage détesté par Zarathoustra qui l'énonce puisque dans ce cas-là le Perse est d'accord avec lui :

Ne vois-tu pas les âmes suspendues comme des torchons mous et malpropres ? – et ils se servent de ces torchons pour faire des journaux.
N'entends-tu pas ici l'esprit devenir jeu de mots ? Il se fait jeu en de repoussants calembours ! Et c'est avec ces rinqures qu'ils font des journaux !⁴⁷⁴

Ces publications ne sont rien d'autre, au fond, que le résultat de l'activité de ceux que Nabokov appelaient les « moulins à paroles rémunérés ». Ces mêmes journaux font le régal de ses plus vils personnages, tel le beau-père de Zina :

Et Chtchegolev se lança dans une discussion politique. Comme beaucoup de moulins à paroles non rémunérés, il croyait pouvoir combiner les rapports de moulins à paroles rémunérés qu'il lisait dans les journaux en un plan bien ordonné, à la suite de quoi un esprit logique et sobre (dans ce cas son esprit) pouvait sans effort expliquer et prévoir une multitude d'événements mondiaux.⁴⁷⁵

473 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 239-240. « Совсем страшно бывало, когда он попал на другого такого же любителя политических прогнозов. Был, например, полковник Касаткин, приходивший иногда к обеду, и тогдашибалась щеголевская Англия не с другой щеголевской страной, а с Англией касаткинской, такой же несуществующей, так что в каком-то смысле войны международные превращались в межсубные, хотя воюющие стороны находились на разных планах, никак не могущих соприкоснуться. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 143.

474 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvre*, t. 2, op. cit., p. 421. « Siehst du nicht die Seelen hängen wie schlaffe schmutzige Lumpen? – Und sie machen noch Zeitungen aus diesen Lumpen! Hörst du nicht, wie der Geist hier zum Wortspiel wurde? Widriges Wort-Spülicht bricht er heraus! – Und sie machen noch Zeitungen aus diesem Wort-Spülicht. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 222 – 223.

475 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 239. « И Щеголев пошёл рассуждать о политике. Как многим бесплатным болтунам, ему казалось, что вычитанные им из газет сообщения болтунов

Guéorgui Ivanovitch Vassiliev, le Président de la Société des Écrivains Russes en Allemagne, est l'un de ces « moulins à paroles rémunérés » qui peuplent *Le Don*. À la fin de son roman, Nabokov semble vouloir s'arrêter sur l'intégrité de son personnage :

Le président du Comité était Guéorgui Ivanovitch Vassiliev, et il y avait de bonnes raisons à ça : sa réputation pré-soviétique, ses nombreuses années d'activités dans l'édition et, par-dessus tout, cette inexorable et presque terrifiante honnêteté qui avait rendu son nom célèbre.⁴⁷⁶

Mais de telles précisions ne peuvent détruire l'image que le lecteur s'est composée au début du livre, à travers le regard de Fiodor Konstantinovitch, car, trop compromis avec la « petite politique », Vassiliev demeure étranger au Verbe et est donc trop simpliste pour notre héros nietzschéen :

[Fiodor Konstantinovitch] se plongeait parfois avec un frisson de curiosité et de répulsion dans les vastes entrailles de Vassiliev et vivait un instant animé par son mécanisme intérieur (celui de Vassiliev) dans lequel juste à côté du bouton « Locarno » il y en avait un pour « Lock-out » et où un jeu soi-disant intelligent et amusant était mené par des symboles aussi peu assortis que « Les Cinq Gouvernants du Kremlin », ou « La Rébellion kurde ». [...] c'était un monde de propos prophétiques, de pressentiments et de mystérieuses combinaisons ; un monde qui était en fait cent fois plus fantomatique que le rêve le plus abstrait.⁴⁷⁷

Quant à la bonhomie de Vassiliev envers le poète – « Vassiliev acceptait avec bonne humeur les poèmes de Fiodor et les publiait, non pas parce qu'il les aimait (la plupart du temps, il ne les lisait même pas), mais parce que tout ce qui ornait la partie non politique de son journal lui était absolument indifférent. »⁴⁷⁸ –, elle n'empêche pas

платных складываются у него в стройную схему, следуя которой, логический и трезвый ум (его ум, в данном случае) без труда может объяснить и предвидеть множество мировых событий. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 143.

476 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 466-467. « *Председателем Правления был Георгий Иванович Васильев, да и всё предопределяло это : его досоветская известность, многолетняя редакторская деятельность, а главное – та непреклонная почти грозная честность, которой имя его славилось [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 283.

477 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 60-61. « [Фёдор Константинович] погружался, бывало, с содроганием и любопытством в просторные недра Васильева и на мгновение жил при помощи его, васильевского, внутреннего механизма, где рядом с кнопкой „Локарно“ была кнопка „локаут“, и где в ложно умную, ложно занимательную игру вовлекались разнокалиберные символы : „пятёрка кремлёвских владык“ или „восстание курдов“ (...) это был мир вещей предсказаний, предчувствий, таинственных комбинаций, мир, который в сущности был во стократ призрачней самой отвлечённой мечты. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 33-34.

478 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 99. « *Добродушно принимая стихи Фёдора Константиновича, Васильев помещал их не потому, что они ему нравились (он обыкновенно даже их*

Vassiliev, par la suite, de s'opposer à Fiodor Godounov-Tcherdyntsev en tant que créateur-destructeur nietzschéen dans la lutte que celui-ci mène contre l'esprit socratique incarné par Tchernychevski. Non seulement Vassiliev refuse de publier *La Vie de Tchernychevski*, mais il tente de convaincre le poète de ne pas du tout éditer son ouvrage :

Il ne saurait être question que je participe à sa publication. [...] Je sais que vous ne m'écoutez pas, mais néanmoins (et Vassiliev, grimaçant de douleur, porta la main à son cœur) je vous supplie en tant qu'ami de ne pas essayer de publier cette chose, vous allez ruiner votre carrière littéraire, souvenez-vous de mes paroles, tout le monde s'éloignera de vous.⁴⁷⁹

Nabokov utilise couramment dans ses romans la banalité incarnée qui offre, bienveillante, de « bons conseils » aux créateurs et essaie toujours de les rabaisser à son niveau en opposant la notion de bon sens à celle d'existence extatique. Dans le cas de cette dernière, seule l'œuvre compte, devenant ainsi son unique but. La banalité ne supporte pas cette vision et, dès que le poète a repoussé ses conseils, elle se transforme en son adversaire le plus farouche.

не прочитывал), а потому, что ему было решительно всё равно, чем украшается неполитическая часть „Газеты“ . » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 57.

479 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 308, 309. « Никакой речи не может быть о том, чтобы я был причастен к её напечатанию. (...) Я знаю, что вы меня не послушаетесь, но всё-таки (и Васильев, поморщившись от боли, взялся за сердце) я как друг прошу вас, не пытайтесь издавать эту вещь, вы загубите свою литературную карьеру, помяните моё слово, от вас отвернутся. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 187.

Le « pays plat » de l'Europe et la lutte contre le « dernier homme »

Le pays du dernier homme et ses habitants

Il est encore, dans les œuvres de Nabokov, une autre image collective essentielle de l'adversaire de Zarathoustra : le Germain ! En effet, le héros de Nabokov, obligé de vivre en Allemagne, est, par conséquent, en contact permanent avec les habitants de ce pays.

Les deux premières parties du présent travail ont démontré que c'est en héritier de Nietzsche que Nabokov décrit l'Allemagne et sa population. Notre troisième chapitre analysera comment l'existence d'un rival éveille toujours des réflexes belliqueux chez les héros nietzschéens de Nabokov et mettra en évidence la manière dont ces personnages défendent leurs idéaux.

La médecine nous semble être un prisme intéressant pour comprendre l'ascendant que Nietzsche a pu avoir sur Nabokov. Nous nous sommes, en effet, déjà penchés sur le cas d'Hippocrate influençant des penseurs grecs tels Platon⁴⁸⁰, le guérisseur de Cos étant la source de la représentation du philosophe-médecin que donne le fondateur de l'Académie⁴⁸¹. Les œuvres de Nietzsche révèlent, elles aussi, plusieurs références à Hippocrate. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, le prophète se targue d'être le thérapeute de l'humanité, mais se refuse, en même temps, à soigner les souffrants inguérissables comme il le déclare dans une maxime fort cruelle qui est, par ailleurs, un appel au non-enseignement de certains préceptes aux êtres non prédisposés à l'amour de la sagesse : « Il ne faut pas vouloir être le médecin des malades incurables : ainsi enseigne Zarathoustra [...]. »⁴⁸².

Plus tard, dans *Ecce homo*, c'est en guérisseur et physiologiste que Nietzsche donne des conseils aux créateurs. Ses prescriptions dépassent le domaine de l'alimentation et

480 Sur Hippocrate cf. Friedrich Nietzsche, *Aurore* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 1071. Sur Platon cf. Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t.1, *op. cit.*, p. 27, 69, 78, 80 etc.

481 Platon, *La République*, III, 405-409, *op. cit.*, p. 121-128.

482 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 447.

s'étendent au lieu de résidence. Dans ce chapitre, nous voudrions nous arrêter sur la manière dont Nabokov se laisse guider par les recommandations de son mentor. Il ne s'agit pas seulement d'identifier le pays que ces deux auteurs jugent mauvais, il nous faudra encore nous attarder davantage sur l'influence de cette terre sur les hommes qui y résident. Lorsqu'il établit un diagnostic médical ou prodigue les recommandations indispensables à l'achèvement d'une œuvre, Nietzsche reste fidèle à lui-même. Jamais il ne cesse en effet d'offrir une échelle de valeurs, de travailler à l'indispensable instauration d'une frontière précise entre ce qui est « bon » et ce qui est « mauvais »⁴⁸³ ou entre l'« aristocratique » et le « plébéien »⁴⁸⁴ et le philosophe ne dissimule absolument pas le nom de la terre sur laquelle son choix se porte, c'est la Méditerranée, et spécialement l'Italie, qui, pour lui, serait saine et « aristocratique », alors qu'à ses yeux, naturellement, l'Allemagne est « plébéienne » :

Supposez que je sorte de ma maison, et qu'au lieu de me trouver dans une rue de la calme et aristocratique Turin, je sois dans une petite ville allemande : mon instinct aurait alors à se barricader pour repousser tout ce qui viendrait à moi de ce monde veule et lâche.⁴⁸⁵

Dans *Le Don*, ce n'est pas seulement en adepte du philosophe que Nabokov exploite le thème d'une Allemagne envisagée comme lieu aux conséquences néfastes pour la santé. Cette image lui permet, par ailleurs, de renvoyer son lecteur à la biographie et à la maladie de Nietzsche — souffrance fort connue en raison des spéculations médicales, universitaires, religieuses ou idéologiques dont elle a fait l'objet. Nous avons déjà mentionné l'opposition que Nabokov établit entre Tchernychevski et Nietzsche : le premier fonctionne comme une machine et ne connaît pas les céphalées ; le second, le philosophe-poète, est torturé par des maux de tête qu'il considère lui-même comme une revanche de la nature sur le sage qui pénètre ses mystères. On peut donc supposer que c'est précisément en référence aux migraines de Nietzsche que, dans une lettre à sa mère, le poète nietzschéen Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, qui lui aussi déteste l'Allemagne, compare ce

483 Friedrich Nietzsche, *La Généalogie de la Morale*. Pamphlet dans *ibid.*, p. 777-801.

484 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *ibid.*, p. 707-733.

485 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *ibid.*, p. 1140. « *Gesetzt, ich trete aus meinem Haus heraus und fände, statt des stillen und aristokratischen Turin, die deutsche Kleinstadt; mein Instinkt würde sich zu sperren haben, um Alles das zurückzudrängen, was aus dieser plattgedrückten und feigen Welt auf ihn eindringt.* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 292.

pays à une hémicrânie : « D'une manière générale, j'abandonnerais ce pays demain – opprimant comme un mal de tête – où tout m'est étranger et me répugne [...]. »⁴⁸⁶.

La quête du jardin

Si le philosophe véritable excelle dans le domaine curatif d'Apollon, il possède aussi des dons illustres en tant qu'acolyte d'Artémis. En effet, pour Nietzsche, le philosophe authentique est un chasseur : comme le chasseur, le philosophe doit se lever aux aurores, choisir une arme et trouver la trace de ce gibier qui soit le seul à son goût ; il doit pouvoir occire une bête libre et, comme le chasseur-Ulysse, la rapporter à ses compagnons capables d'en apprécier la chair⁴⁸⁷, ou, comme chez Dion Chrysostome, enlever le morceau de chair qui ne convient qu'à lui⁴⁸⁸. C'est l'attitude du vrai philosophe, à la différence des millions qui se nourrissent de viande en conserve venue de vaches suppliciées dans des étables. Ce philosophe-veneur, après avoir mené la chasse, prend son repos dans un jardin qui, en plus d'être l'habituel symbole de « l'âme » ou de l'asile d'Épicure, devient, dans la bouche de Zarathoustra, une métaphore de l'univers car « le monde est [...] jardin des délices pour tous les chasseurs sauvages. »⁴⁸⁹.

L'Allemagne de Nabokov est directement opposée à ce jardin-âme et jardin-lieu-de-repos de celui qui est en quête de la connaissance. Nous l'avons déjà aperçu lorsque nous analysions Tchernychevski exprimant ses pulsions sensuelles de façon exagérément teutonne au goût de Nabokov. En effet pour l'écrivain, ce pays peuplé d'Allemands, et donc la proie d'un esprit vulgaire et mercantile, est le lieu où les voix de l'au-delà commercialisent la terre de ces mêmes jardins :

486 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 516. « Вообще, я бы завтра же бросил эту тяжкую, как головная боль, страну [...] ». » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 315.

487 Cf. Homère, *Odyssée*, X, v. 155-185.

488 Cf. Dio Chrysostom, *The Twelfth or Olympic Discourse : or, on man's first conception of God*, London, Harvard University Press, 1950, p. 5-87.

489 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 470. « [...] die Welt [...] ist aller wilden Jäger Lustgarten. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 296.

Le matin. Le cri du marchand ambulant de patates « *Prima Kartoffel !* », résonnait dans la rue d'une voix haute, chantante et disciplinée (mais comme il bat, le cœur du jeune légume !) ou alors une voix sépulcrale de basse proclamait « *Blumenerde !* ». ⁴⁹⁰

Ces jardins germaniques deviennent même angoissants quand ils entourent des asiles d'aliénés et qu'ils ne sont plus, en quelque sorte, que les jardins d'âmes mortes ou souffrantes :

[Fiodor Konstantinovitich] (traversait) le jardin funèbrement luxuriant, le long d'onctueuses plates-bandes où s'épanouissaient des dahlias pourpre foncé d'un ton de basse en un sommeil béni et en un repos éternel [...]. ⁴⁹¹

Le règlement de compte

Ce n'est pas seulement pour aller enseigner à l'Université de Bâle que Nietzsche quitte l'Allemagne : plus tard, il considérera en effet que ce pays n'avait besoin de lui ni comme philologue, ni comme philosophe. Sur ce point, le témoignage que Nietzsche en quête de reconnaissance donne dans *Ecce homo* est fort caractéristique :

À Vienne, à Saint-Petersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris et à New York – partout *j'ai été découvert* : je ne l'ai pas été dans le pays plat de l'Europe, en Allemagne [...]. ⁴⁹²

L'existence d'un *heimatlos*, tel Nabokov, heureux et délié de tout attache, est douce, certes, mais elle est aussi douloureuse, car ce créateur nietzschéen ne peut se résigner à la nécessité de vivre en côtoyant les habitants des « villes de brasseurs » : chez Nabokov le Berlinoise, la population autochtone perd parfois tout caractère humain pour se doter de traits monstrueux ; elle se transforme en un serpent qui resserre ses anneaux autour du réfugié solitaire et suscite chez le poète russe des crises quasi sardoniques de xénophobie.

490 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 94-95. « *Со двора по утрам раздавалось – тонко и сдержанно-невуче : “Prima Kartoffel!” – как трепещет сердце молодого овоща! – или же замозильный бас возглашал : „Blumen Erde“.* » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 54.

491 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 141-142. « [Фёдор Константинович] шёл через могильно-роскошный сад, мимо жирных клумб, где в блаженном успении цвели басисто-багряные георгины [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 83.

492 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 1147, c'est Nietzsche qui souligne. « *In Wien, in St. Petersburg, in Stockholm, in Kopenhagen, in Paris und New York – überall bin ich entdeckt: ich bin es nicht in Europa's Flachland Deutschland [...].* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, op. cit., p. 301.

De même, les années d'exil en république de Weimar deviennent insupportables au héros du *Don* qui prend en grippe ses habitants. Il revit en cela l'expérience de Nabokov qui, « après avoir vécu quinze ans en Allemagne, n'était lié de près avec aucun Allemand »⁴⁹³, ainsi qu'il l'écrivit bien plus tard, analysant son attitude de jadis avec un certain étonnement car une fois l'Allemagne quittée, Nabokov se délivre de cette haine qui était donc de caractère franchement allergique.

Fiodor Godounov-Tcherdyntsev formule ainsi ce qu'il considère comme sa « conviction russe »⁴⁹⁴ : « l'Allemand est vulgaire en petite quantité et insupportablement vulgaire en grande quantité [...] »⁴⁹⁵, et l'on ne peut s'empêcher de penser aux paroles de Friedrich Nietzsche :

Les Allemands n'ont aucune idée à quel point ils sont vulgaires⁴⁹⁶, et ceci est le superlatif de la vulgarité, ils n'ont même pas honte de n'être que des Allemands [...].⁴⁹⁷

Même la constitution des Allemands offusque Godounov-Tcherdyntsev :

[Fiodor Konstantinovitch] savait les raisons très précises de sa haine ; à cause de ce front bas et de ces yeux pâles [...] à cause de l'ampleur des derrières des deux sexes, même si le reste du sujet n'est pas gras [...].⁴⁹⁸

Cette phrase qui renvoie, certes, à Nietzsche, est aussi un clin d'œil à Nicolas Gogol, cher à Nabokov, et elle se révèle être un exemple supplémentaire de la synthèse que l'auteur du *Don* a établi entre les littératures russe et germanophone qu'il ne détestait peut-être pas autant que les Allemands. On rencontre, en effet, dans l'œuvre de Gogol, qui préférerait lui aussi les ressortissants des Apennins, un prince italien en route pour Paris désagréablement

493 Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, nous traduisons. « ... за пятнадцать лет жизни в Германии (...) не познакомился близко ни с одним немцем » : Владимир Набоков, *Другие Берега, там же*, т. 4, с. 284.

494 Vladimir Nabokov, *Le Don, op. cit.*, p. 125. « русское убеждение » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 73.

495 Vladimir Nabokov, *Le Don, op. cit.*, p. 125. Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 73.

496 Le terme allemand « *Gemeinheit* » utilisé par Nietzsche est proche du russe « *пошлость* ».

497 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1189. « *Den Deutschen geht jeder Begriff davon ab, wie gemein sie sind, aber das ist der Superlatif der Gemeinheit, – sie schämen sich nicht einmal, bloss Deutsche zu sein [...]* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 362-363.

498 Vladimir Nabokov, *Le Don, op. cit.*, p. 125-126. « [Фёдор Константинович] (...) отчётливо знал, за что ненавидит его [предполагаемого немца] : за этот низкий лоб, за эти бледные глаза (...) за толщину задов у обоего пола, – даже если в остальной своей части субъект и не толст. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 73.

surpris par le physique des Allemands : « Dans les villes allemandes, il fut quelque peu étonné par la complexion des Allemands, bâtis en dépit de toutes les lois du Beau, dont cet Italien avait déjà le sentiment. »⁴⁹⁹. Compte tenu de l'itinéraire du voyage entre Rome et Paris, il s'agit probablement non de l'Allemagne proprement dite mais de la Suisse alémanique et de l'Alsace⁵⁰⁰ ; mais Gogol, avec son regard italien, attribue la citoyenneté allemande à tout descendant des tribus germaniques sans égard pour les frontières contemporaines.

Nabokov le nietzschéen ne pouvait pas non plus ignorer que l'aspect extérieur (reflet de l'univers spirituel) de ces Allemands ne laissait pas en repos un autre lecteur de Gogol, Nietzsche. Dans *Ecce homo*, le philosophe évoque ses anciens compatriotes sans ménagement, et cela dans une phrase comblée de mots français – cette expression que nous avons déjà citée à propos de Tchernychevski démesurément germanique aux yeux de Nabokov :

Je ne saurais tolérer le voisinage de cette race avec laquelle on est toujours en mauvaise compagnie, qui ne possède aucun doigté pour la *nuance* – malheur à moi, je suis *nuance* –, de cette race qui ne possède aucun *esprit* dans les pieds et qui ne sait même pas marcher... Tout compte fait, les Allemands n'ont pas du tout de pieds, ils n'ont que des jambes [...].⁵⁰¹

Dans *Le Don*, Nabokov choisit, sans s'embarrasser de considérations superflues pour les Allemands, une épithète supplémentaire : chez lui, le Germain devient un « goujat » (« *хам* », « *kham* »). L'écho du vétérotestamentaire nom de « Cham » que le Russe entend spontanément dans ce terme signifiant initialement un « plébéien » ou un « serf » explique l'association que Nabokov suggère avec le personnage de la Bible. Ainsi, la *Genèse* relate que « Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et en fit part à ses deux frères au-

499 Nicolas Gogol, *Rome*, nous traduisons. « В немецких городах несколько поразил его странный склад тела немцев, лишённый стройного согласия красоты, чувство которой зарождено уже в душе итальянца. » : Николай Гоголь, *Рим в Собрании Художественных Произведений в Пяти Томах*, Москва, Издательство Академии Наук СССР, 1960, т. 3, с. 271.

500 Henri Mongault, dans sa traduction de *Rome*, s'accorde avec notre vision du parcours de prince évoquant « L'étrange conformation des Suisses allemands ... » – helvétisation inexistante dans la version originale : Nicolas Gogol, *Rome* dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, traduit par Henri Mongault, 1966, p. 730.

501 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1189. « Ich halte diese Rasse nicht aus, mit der man immer in schlechter Gesellschaft ist, die keine Finger für nuances hat – wehe mir! Ich bin eine nuance –, die keinen esprit in den Füßen hat und nicht einmal gehen kann... Die Deutschen haben zuletzt gar keine Füße, sie haben bloss Beine ... » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 362.

dehors »⁵⁰² et, en guise de punition, toute sa descendance devint des esclaves. N'est-ce pas pour cela que c'est seulement masqué que Fiodor Godounov-Tcherdyntsev accepte de s'avilir parmi ces goujats afin de pouvoir passer la soirée avec sa bien-aimée lors d'un bal costumé :

[Fiodor Konstantinovitch] l'imaginait consciencieusement avec un dos nu et délicat, et de pâles bras bleuâtres – mais à ce point toutes sortes de visages bestiaux excités s'infiltraient illégalement, la vulgaire racaille des bruyantes orgies allemandes ; la boisson avait-elle enflammé son gosier, il éructa après avoir mangé des sandwiches aux œufs hachés ; mais il se remit à concentrer ses pensées, emportées par la musique, sur la veine transparente de la tempe de Zina.⁵⁰³

Ce n'est pas Bismarck qui a fait des Allemands des « goujats », pour Nabokov ils l'étaient depuis les temps les plus reculés :

[une] forêt [...] s'étendait jusqu'au cœur de la ville actuelle, et [...] une cohue bruyante et princière galopait dans ses fourrés sauvages avec des cors et des chiens et des rabatteurs.⁵⁰⁴

La traduction française du *Don* se tait sur ce point, mais ne nous y trompons pas : « *khamaskaïa* » et « *khamié* » (*хамьё*), l'adjectif traduit par « vulgaire » dans la première citation et le substantif rendu par « cohue » dans celle-ci ont en russe la même racine, « *kham* » et les mêmes connotations injurieuses de « racaille ».

À plusieurs reprises, Friedrich Nietzsche place dans les dialogues de son *Ainsi parlait Zarathoustra* des opinions sur la grossièreté ou la vulgarité des Allemands et parodie alors d'une manière sarcastique les mots de l'« enchanteur » Wagner-philologue :

« Allemand et clairement ? Que dieu ait pitié ! » dit alors à part le roi de gauche ; « on voit qu'il ne connaît pas ces bons Allemands, ce sage d'Orient ! Mais il veut dire "allemand et grossièrement"⁵⁰⁵ – eh bien ! Ce n'est pas là ce qu'il y a de plus mauvais aujourd'hui ! ».⁵⁰⁶

502 La Bible, Ancien testament, Genèse, IX, t. 1, *op. cit.*, p. 29.

503 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 306. La version originale utilise bel et bien le terme de « *chat* ». « [Фёдор Константинович] добросовестно представил представил себе её с голой нежной спиной и голубоватыми руками, – тут же контрабандой проскользнули чужие возбуждённые хари, хамская дребедень громкого немецкого веселья, обожгли пищевод поганые спиртные напитки, отрыгнулось крошечным яйцом бутербродов, – но он опять сосредоточил вращающуюся под музыку мысль на её прозрачном виске. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 185.

504 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 487. « [...] лес (...) простирался до самого сердца теперешнего города, и рыскало по его дебрям громкое княжеское хамьё, с рогатками, псами, загонициками. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 296.

505 Le texte original contient un jeu de mots qui porte sur les termes « *deutsch* » et « *deutlich* ». Nietzsche parodie en fait ici un article de Wagner paru sous le titre « Qu'est-ce que l'allemand ? » dans le numéro des *Feuillets de Bayreuth* daté de février de 1878. Selon cet article, le mot « *deutsch* » (allemand) se

Plus tard, évoquant de nouveau Wagner, Nietzsche qui, à cette époque, déteste les Allemands sera plus cinglant encore et les comparera à des porcs :

Le pauvre Wagner ! Où s'était-il fourvoyé ? – Si du moins il était allé parmi les pourceaux !
Mais parmi les Allemands ?⁵⁰⁷

Le poète Fiodor Godounov-Tcherdyntsev sent, lui aussi, que la bonhomie des Allemands ne dissimule leur banalité qu'avec beaucoup de difficulté et se transforme facilement en agressivité :

[...] le vide sans espoir et sans Dieu des visages satisfaits ; les jeux turbulents, les éclats de rire, les éclaboussements tapageurs – tout ceci formait l'apothéose de cette célèbre bonhomie allemande qui peut, à n'importe quel moment, se changer si facilement en huées frénétiques.⁵⁰⁸

Dans un autre épisode du *Don*, l'Allemand présumé sur lequel se déverse tout le ressentiment de Fiodor Godounov-Tcherdyntsev dans l'épisode du tramway compte encore un défaut supplémentaire : « [...] si l'on écoute leur voix intérieure (ou n'importe quelle conversation sur la rue) on entend inévitablement des chiffres, de l'argent [...] »⁵⁰⁹. Ainsi, contraint de vivre parmi les Germains, Nabokov éprouve des sentiments identiques à ceux de Nietzsche lorsqu'il était professeur à Bâle. Zarathoustra se fait le héraut du philosophe ; il exprime ses plaintes à propos d'une époque où il était en contact permanent avec des êtres occupés par la seule idée du profit :

retrouve dans le verbe « *deuten* » (éclaircir, expliquer) : ainsi, ce qui est « *deutsch* » (allemand) serait « *deutlich* » (clair).

506 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 506. « „*Deutsch und deutlich ? Dass Gott erbarm! sagte hier der König zur Linken, bei Seite; man merkt, er kennt die lieben Deutschen nicht, dieser Weise aus dem Morgenlande!* »

Aber er meint „deutsch und derb“ – wohlan! Das ist heutzutage noch nicht der schlimmste Geschmack! » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 350.

507 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *ibid.*, p. 1163. « *Der arme Wagner ! Wohin war er gerathen! – Wäre er doch wenigstens unter die Säue gefahren! Aber unter Deutsche!..* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans KSA, Band 6, *op. cit.*, p. 324.

508 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 496-497. « [...] *безнадёжная безбожная тупость довольных лиц, возня, гогот, плеск – всё это сливалось в апофеоз того славного немецкого добродушия, которое с такой естественной лёгкостью может в любую минуту обернуться бешеным улюлюканьем.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 302.

509 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 125. « [...] *что если прислушаться, что у него [немца] говорится внутри (или к любому разговору на улице), неизбежно услышишь цифры, деньги [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 73.

J'ai demeuré parmi les peuples, étranger de langue et les oreilles closes, afin que le langage de leur trafic et leur marchandage pour la puissance me restassent étrangers.⁵¹⁰

Nous trouvons encore, chez Nabokov, d'autres images chargées de souligner l'influence négative du milieu allemand. Voici l'exemple découlant d'*Ainsi parlait Zarathoustra* où « l'enfant » symbolise le plus haut degré de perfection spirituelle, la légèreté d'âme suivie de celle du corps :

Pourquoi faut-il que le lion ravisseur devienne enfant ?
L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule d'elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation. (...)
Je vous ai nommé trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant.⁵¹¹

En effet, bien longtemps avant la rédaction de son *Ainsi parlait Zarathoustra*, dans *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche, s'opposant par là même à la culture alexandrine, évoque l'enfance comme l'équivalent de l'état spirituel dans lequel un homme peut ressentir l'esprit tragique :

Celui qui veut s'examiner exactement lui-même, pour savoir à quel degré il est apparenté au véritable auditeur esthétique ou s'il appartient à la communauté des hommes socratiques-critiques, n'a qu'à se demander sincèrement quel sentiment est le sien au contact du miracle représenté sur la scène ; s'il lui semble que soient alors froissés son sens historique, sa raison en quête d'une rigoureuse causalité psychologique ; si, par une indulgente concession, il admet le miracle à peu près comme un phénomène approprié à l'intelligence de l'enfance et auquel il demeure étranger et indifférent ; ou bien s'il éprouve ici autre chose encore.⁵¹²

Dans le contexte nietzschéen que les citations précédentes ont mis en évidence, certains passages de Nabokov deviennent particulièrement significatifs. Ainsi en est-il de la

510 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 357.

511 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 303. « *Was muss der raubende Löwe auch noch zum Kinde werden?*

Unschuld ist das Kind und Vergessen, ein Neubeginnen, ein Spiel, ein aus sich rollendes Rad, eine erste Bewegung, ein heiliges Ja-sagen. (...)

Drei Verwandlungen nannte ich euch des Geistes: wie der Geist zum Kameele ward, und zum Löwen das Kameel, und der Löwe zuletzt zum Kinde. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 31.

512 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 122-123. « *Wer recht genau sich selber prüfen will, wie sehr er dem wahren aesthetischen Zuhören verwandt ist oder zur Gemeinschaft der sokratisch-kritischen Menschen gehört, der mag sich nur aufrichtig nach der Empfindung fragen, mit der er das auf der Bühne dargestellte Wunder empfängt: ob er etwa dabei seinen historischen, auf strenge psychologische Causalität gerichteten Sinn beleidigt fühlt, ob er mit einer wohlwollenden Concession gleichsam das Wunder als ein der Kindheit verständliches, ihm entfremdetes Phänomen zulässt oder ob er irgends etwas Anderes dabei erleidet.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 145.

représentation de l'enfant russe soumis à l'influence d'un milieu allemand vulgaire et par conséquent, selon Nietzsche, mercantile, qui constitue en fait une critique acerbe de l'Allemagne. Les élèves d'origine russe du héros du *Guetteur* en sont un exemple parfait ; ils sont tellement germanisés que l'auteur souligne à plusieurs reprises la soif tempétueuse de leur véritable avarice germanique :

En leur présence, j'éprouvais un sentiment de gêne humiliant. Ils tenaient le compte de mes cigarettes, et leur égale curiosité avait tant d'effet sur moi que je tenais mes cigarettes à l'écart [...].⁵¹³

Le narrateur précise encore :

[...] ces gamins avaient une étrange tendance à l'économie qui n'était pas de leur âge, une sorte de sens de l'ordre et de l'argent. Ils savaient exactement combien coûtaient le saucisson, le beurre, la bougie, différentes marques de voitures [...].⁵¹⁴

Et encore :

En fait, ils n'étaient pas sans cesse là à me supplicier. Il y avait de ces instants où, craignant pour les meubles de leurs parents, ils entreprenaient d'appeler la police avec un air très affairé ; cette tentative était immédiatement interrompue par une rebuffade.⁵¹⁵

On voit bien que le Berlinois Nabokov transcrit ainsi une haine accumulée pour les autochtones et n'est-ce pas pour cela que, quelques années plus tard, on retrouve un personnage semblable dans *Le Don* ? C'est un élève de Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, un gamin russe extraordinairement germanisé :

Comme il étudiait dans un lycée berlinois, le pauvre garçon était tellement imbibé de l'*habitus* local que même en anglais, il faisait les mêmes fautes indéracinables qu'aurait faites n'importe quel Allemand à la tête de quille.⁵¹⁶

513 Vladimir Nabokov, *Le Guetteur*, nous traduisons. « Я чувствовал в их присутствии унижительное стеснение. Они вели счёт моим папиросам, и их ровное любопытство так на меня действовало, что я странно, на отлёте, держал папиросу [...]. » : Владимир Набоков, *Соглядатай*, там же, т. 2, с. 299.

514 Vladimir Nabokov, *Le Guetteur*, nous traduisons. « [...] у них было, у этих мальчишек, странное, недетское тяготение к экономности, гнусная какая-то хозяйственность, они в точности знали, сколько стоит колбаса, масло, свет, различные породы автомобилей [...]. » : Владимир Набоков, *Соглядатай*, там же, с. 301.

515 Vladimir Nabokov, *Le Guetteur*, nous traduisons. « На самом же деле они по-видимому не всё время присутствовали при моей казни, было какая-то минута, когда, боясь за родительскую мебель, они деловито принялись звонить в полицию, – попытка, сразу пресечённая громовым окриком [...]. » : Владимир Набоков, *Соглядатай*, там же, с. 304.

516 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 240. « Учась в берлинской гимназии, бедняга настолько пропитался местным бытом, что и в английской речи делал те же невытравимые ошибки, которые сделал бы кегельноголовый немец. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 143-144.

Après avoir ainsi révélé à son lecteur le degré de « germanisation » de son personnage, Nabokov refuse de gratifier le garçon d'une des autres qualités de caractère indiquées par Friedrich Nietzsche. Son écolier berlinois d'origine russe est privé de tout sens de l'humour, de toute légèreté enfantine, et il ne rêve bien sûr que d'enrichissement :

Il était content de lui-même, discursif, obtus et d'une ignorance typiquement allemande ; i. e., il traitait avec scepticisme tout ce qu'il ne connaissait pas. Fermement convaincu que l'aspect humoristique des choses avait trouvé depuis longtemps la place qui lui convenait (la dernière page d'un hebdomadaire illustré berlinois), il ne riait jamais, ou se bornait à un ricanement condescendant. La seule chose qui parvenait à l'amuser était une histoire ayant trait à quelque opération financière ingénieuse. Sa philosophie de la vie tout entière avait été réduite à la proposition la plus simple : le pauvre est malheureux, le riche est heureux. Ce bonheur légalisé était gaiement rassemblé avec accompagnement de musique de danse de première qualité. Parmi divers articles de luxe technique. Pour la leçon, il essayait toujours d'arriver un peu avant l'heure, et il essayait de partir un peu après.⁵¹⁷

Ce long paragraphe nous autorise à conclure que Nabokov offre à son lecteur la possibilité de réaliser une étude exhaustive, à travers un Berlinois issu de l'émigration russe, de toutes les conséquences négatives de l'influence allemande. À cette occasion, l'auteur du *Don* énumère toutes les caractéristiques et les résultats de l'esprit socratique tels qu'ils ont été décrits par Nietzsche : la gravité, la fatuité, l'attirance invincible pour la technique, la cupidité. Bien sûr, ce n'est pas par hasard que Nabokov choisit le verbe russe *sokratit'* — (сократить) « réduire » — quand il parle de la « philosophie » de son lycéen germanisé. Si la référence à Socrate est limpide pour le lecteur russophone, elle ne doit pas faire oublier le jeu de mots commis par Nabokov lui-même et déjà utilisé au moment de la rédaction d'*Invitation au supplice* : « Je vous rappelle aussi que nous parlons ce soir du grand succès que connaît actuellement l'opéra-bouffe *Sokratis'*, *Sokratik* – Abrège, petit Socrate. »⁵¹⁸.

517 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 241. « Он был самодоволен, рассудителен, туп и по-немецки невежественен, т. е. относился ко всему, чего не знал скептически. Твёрдо считая, что смешная сторона вещей давным-давно разработана там, где ей и полагается быть – на последней странице берлинского иллюстрированного еженедельника, – он никогда не смеялся – разве только снисходительно хмыкал. Единственное, что ещё мало-мальски могло его развеселить, это рассказ о какой-нибудь остроумной денежной операции. Вся философия жизни сократилась у него до простейшего положения : бедный несчастлив, богатый счастлив. Это узаконенное счастье игриво складывалось, под аккомпанемент первоклассной танцевальной музыки, из различных предметов технической роскоши. На урок он норовил прийти всегда на несколько минут раньше и старался уйти на столько же позже. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 144.

518 Vladimir Nabokov, *Invitation au supplice*, nous traduisons. « Напоминаю также, что сегодня вечером идёт с громадным успехом злободневности опера-фарс „Сократись, Сократик“. » : Владимир Набоков, *Приглашение на казнь*, там же, т. 4, с. 128.

Dans cette œuvre contemporaine du quatrième chapitre du *Don*, l'écrivain signifie, de cette façon simplificatrice et quasi scolaire⁵¹⁹, le chemin à suivre pour ses futurs commentateurs.

Les Allemands et les Juifs

Outre son attachement à son épouse, la Juive Véra Slonim, et son intérêt d'helléniste amateur pour la version sémitique des sources de l'épopée homérique adaptée dans la prose avant lui par son cher James Joyce, Nabokov pouvait aussi avoir connaissance de l'opposition établie par Nietzsche entre la finesse des Juifs, capables de comprendre sa philosophie, et l'insensibilité des Allemands demeurés sourds au véritable message de Zarathoustra⁵²⁰.

De cette souplesse spirituelle des Juifs, Nietzsche conclut à leur supériorité et vit le gage de l'amélioration de la nation allemande dans la cohabitation des Prussiens et des Juifs, voire dans leur métissage⁵²¹. Sur un plan personnel, d'ailleurs, l'Allemand Nietzsche, avec le temps, préférait être en relation avec des Juifs plutôt qu'avec des Allemands, et la judéité appelle chez ce francophile un terme français pour signifier ce qu'il ressent en leur présence :

C'est en vain que j'ai cherché une marque de tact, de *délicatesse** à mon égard. Je l'ai trouvée chez des Juifs, jamais chez des Allemands.⁵²²

Si le quatrième chapitre du *Don* fut conçu dès 1934, Nabokov a travaillé les quatre autres jusqu'à une date ultérieure. Il savait alors pertinemment, au moment où il composait son roman, que le Parti National-Socialiste Ouvrier de l'Allemagne, qui avait obtenu la

519 Ce passage renvoyant à Socrate est tellement flagrant qu'il trouve écho même dans les publications « nabokoviennes » les moins intéressantes – que nous commentons dans la partie bibliographique –, lesquelles n'en ont cependant tiré aucune conclusion réelle quant à l'œuvre de Nabokov.

520 « On m'a parlé d'un jeune mathématicien de Pontresina qui perdit le sommeil après avoir lu mon livre. Les questions que je posais alors à son sujet me confirmèrent qu'il était Juif. (Un Allemand ne perdrait pas si facilement le sommeil.) ». « *Man erzählte mir von einem jungen Mathematiker in Pontresina, der vor Aufregung und Entzücken über mein Buch ganz Nachtruhe verloren habe ; als ich genauer nachfrage, siehe, da war es auch wieder ein Jude (ein Deutscher lässt sich nicht so leicht im schlafen stören –* » : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe, Januar 1885 – Dezember 1886*, «An Franziska Nietzsche dans Naumburg (Fragment) (Sils-Maria, 19. Sept. 1886)», *op. cit.*, p. 249-250, nous traduisons.

521 Cf. Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 697.

522 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *ibid.* p. 1189. « *Umsonst, dass ich in ihm nach einem Zeichen von Takt, von délicatesse gegen mich suche. Von Juden ja, noch nie von Deutschen.* » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA, Band 6, op. cit.*, p. 363.

majorité aux élections de 1933, avait usurpé et perverti la doctrine de Nietzsche. Non seulement les dirigeants nationaux-socialistes n'avaient pas suivi les recommandations du philosophe sur la nécessaire cohabitation des peuples allemand et juif, mais ils avaient, de plus, chassé et essayé d'anéantir le second sur les terres conquises par l'armée du Reich. C'est pourquoi la critique la plus cruelle de l'Allemagne formulée par Nabokov réside dans la description qu'il donne de l'influence vicieuse de l'atmosphère allemande à travers l'image de la « germanisation » totale de certains Juifs. Dans *Le Don*, c'est le chef de Zina Mertz qui représente ces Juifs spirituellement « submergés » par l'Allemagne :

[Zina Mertz] méprisait aussi son travail bien que son patron fût Juif – Juif allemand cependant, i.e., tout d'abord un Allemand [...].⁵²³

Nabokov n'aurait pas été un élève de Nietzsche s'il n'avait pas établi une discrimination nette entre ces Juifs triviaux et les autres Juifs, proches du héros nietzschéen qui ressentent la trahison de leurs propres coreligionnaires et qui donc se rangent, violemment, contre la stupidité prétentieuse d'une créature bornée, produit de la société guidée par la dialectique socratique :

[Zina Mertz] méprisait aussi son travail [...] (et) elle n'avait aucun scrupule à le dénigrer [son patron] en présence de Fiodor.⁵²⁴

Nous avons plus haut déjà eu l'occasion de signaler que, pour se conformer à son principe de création d'un héros proche de l'homme supérieur, Nabokov était obligé d'amputer l'adversaire de son personnage de ses traits humains. Peut-être est-ce pour cela que, chez Nabokov, l'entourage des Juifs germanisés est aussi constitué d'êtres difformes ? Ce sont soit des bossus, soit, si l'on utilise l'expression de Nietzsche lui-même, des « infirmes à rebours »⁵²⁵, telle une employée décrite dans *Le Don* : « Quatre dactylos travaillaient près des fenêtres : l'une était une bossue qui dépensait son salaire en

523 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 281. « Презирала она свою службу, даром что её шеф был еврей, – немецкий впрочем, еврей, т. е. прежде всего – немец [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 169.

524 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 281. « Презирала она [Зина Мерц] свою службу (...) не стеснялась при Фёдоре его [шефа] поносить. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 169.

525 « Je vois et j'ai vu de pires choses et il y en a de si épouvantables que je ne voudrais pas parler de chacune, et pas même me taire sur plusieurs : j'ai vu des hommes qui manquent de tout, sauf qu'ils ont quelque chose de trop – des hommes qui ne sont rien d'autre qu'un grand œil ou une grande bouche ou un gros ventre, ou n'importe quoi de grand, – je les appelle des infirmes à rebours. » : Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 391.

vêtements [...]»⁵²⁶. Les premiers mots de la description sont déjà édifiants, mais le cruel Nabokov développe son portrait en privant ce personnage d'existence psychique : notre bossue est une blonde dodue possédant un appartement en guise d'âme et prenant son labeur de bureau pour une œuvre spirituelle :

[C'était une] blonde plantureuse dont l'âme était à peine plus que la réplique de son appartement et qui racontait de façon émouvante comment, après une journée de labeur spirituel, elle ressentait une telle soif de se délasser en faisant un travail physique, qu'elle ouvrait toutes les fenêtres dès son arrivée chez elle et se mettait joyeusement à faire la lessive.⁵²⁷

Le romancier n'est pas plus modéré quand il s'agit d'évoquer le chef du bureau où vaque notre bossue :

[...] un gros animal vulgaire qui sentait des pieds et qui avait un furoncle qui lui suintait perpétuellement sur la nuque [...].⁵²⁸

Et Traum, ce Juif germanisé, qui vit lui-même au contact permanent de cet animal puant, perd aussi ses traits humains, prenant, sous la plume de Nabokov, l'apparence d'un insectivore :

[Traum] avait la peau comme l'armure d'un tatou.⁵²⁹

Il est vraiment difficile de repérer un domaine dans lequel Nabokov aurait pardonné leur vulgarité aux Allemands. Dans l'opposition entre Godounov-Tcherdyntsev et les Allemands qui l'entourent, Nabokov introduit encore un exemple de l'imperfection teutonne qu'il décrit en procédant de la façon que voici :

Dans l'*Ancien testament*, l'arc-en-ciel est l'un des avertissements de la présence du Seigneur :

Puis je vis comme le scintillement du vermeil, comme la vision d'un feu qui formait une enveloppe tout autour ; à partir de ce qui paraissait être ses reins jusqu'en haut et à partir de

526 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 282. « У окон располагались четыре машинистки : одна горбунья, жалованья тратившая на платья [...] » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 170.

527 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit. p. 282 – 283. « [...] замужняя – сдобная блондинка, с отражением собственной квартиры вместо души, трогательно рассказывавшая, как после дня духовного труда, чувствует такую потребность отдохнуть на труде физическом, что, придя вечером домой, растворяет все окна и принимается с упоением стирать. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 170.

528 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 283. « [...] толстое, грубое животное, с вонючими ногами и вечно сочившимся фурункулом на затылке [...] » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 170.

529 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 284. « [Траум] не чувств[овал] щелчков – кожа у него была, как броня у некоторых насекомых. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 171.

ce qui paraissait être ses reins jusqu'en bas, je vis comme la vision d'un feu qui produisait une clarté alentour. Comme la vision de l'arc qui se forme dans la nuée un jour de pluie, telle était la vision de la clarté environnante : c'était la vision de l'image de la gloire de Iahvé ; je vis et je tombai sur ma face, puis j'entendis une voix qui parlait.⁵³⁰

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche réinvestit l'arc-en-ciel vétérotestamentaire et en fait le signe annonciateur du Surhomme qui remplacerait Iahvé défunt : « Car il faut que *l'homme soit sauvé de la vengeance* : cela est pour moi le pont qui mène aux plus hauts espoirs. C'est un arc-en-ciel après de longs orages. »⁵³¹, et Zarathoustra de poursuivre : « [...] Car ainsi *me* parle la justice : « "Les hommes ne sont pas égaux." Il ne faut pas non plus qu'ils le deviennent. Que serait donc mon amour du surhomme si je parlais autrement. »⁵³².

Cela expliquerait la raison pour laquelle les héros nietzschéens de Nabokov sont toujours entourés de toute une gamme de couleurs. Par exemple, pour Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, l'exilé du *Don*, l'arc-en-ciel est une réminiscence de son père disparu qui, au cours de l'une de ses pérégrinations asiatiques, entra dans ce spectre de lumière :

Un jour, dans Ordos, mon père qui gravissait une colline après une tempête pénétra par inadvertance dans la base d'un arc-en-ciel – événement des plus rares ! – et se retrouva dans un air coloré, dans un jeu de lumière comme s'il avait été au Paradis.⁵³³

Souvenons-nous, le poète Fiodor Godounov-Tcherdyntsev est lui-même doté d'une audition colorée, perfectionnée depuis Rimbaud, que son confrère Kontchéïev caractérise de « Buchstaben von Feuer »⁵³⁴.

530 La Bible, Ancien testament, Ézéchiel, I, t. 2, *op. cit.*, p. 438.

531 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 359, c'est Nietzsche qui souligne. « *Denn dass der Mensch erlöst werde von der Rache: das ist mir die Brücke zur höchsten Hoffnung und ein Regenbogen nach langen Unwettern.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 128.

532 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 360, c'est Nietzsche qui souligne. « *Denn so redet mir die Gerechtigkeit: „die Menschen sind nicht gleich.“*

Und sie sollen es auch nicht werden! Was wäre denn meine Liebe zum Übermenschen, wenn ich anders spräche? » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 130.

533 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 119-120. « *Отец однажды, в Ордосе, поднимаясь после грозы на холм, ненароком вошёл в основу радуги, – редчайший случай! – и очутился в цветном воздухе, в играющем огне, будто в раю.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 70.

534 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 117. « *Buchstaben von Feuer* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 68.

Les Berlinois décrits dans *Le Don*, au contraire, connaissent quelques difficultés avec les couleurs : des sept nuances du spectre, ils ne savent en reproduire que deux, et encore bien allemandes car par trop vulgaires :

Fiodor s'assit entre les romanciers Chakhmatov et Vladimirov près d'une grande fenêtre derrière laquelle la nuit luisait d'un noir humide avec des enseignes lumineuses bicolores (l'imagination berlinoise n'allait pas plus loin) bleu ozone et rouge porto [...].⁵³⁵

Pire encore, chez Nabokov, sous l'effet d'une bonne poudre à lessive allemande, l'arc-en-ciel « made in Germany » perd même l'éclat divin qui lui est propre :

[...] une configuration d'adieu d'arbres debout comme des personnes qui viennent assister au départ d'une autre personne ; déjà balayé, un reste d'arc-en-ciel disparaissait dans le remous [...].⁵³⁶

Toute espérance en un Surhomme natif de Germanie est effectivement absente des pages du *Don* et cette fadeur de l'arc-en-ciel accompagne le léger mépris du ton du romancier trahissant ses sentiments de condescendance xénophobe.

La femme allemande

Pour Nietzsche, la femme idéale est la compagne de combat éternelle du créateur, bien que se tenant toujours en arrière-garde. Nous nous permettons de citer une fois encore cette phrase réapparaissant constamment chez Nietzsche sous diverses remarques : « L'homme doit être élevé pour la guerre, et la femme pour le délassement du guerrier : tout le reste est folie. »⁵³⁷. Jamais elle ne doit perdre cette féminité, qui est sa qualité essentielle, en succombant à la propagande des bibliothécaires alexandrins, « progressistes », seuls responsables de la perte, pour elle, de sa caractéristique fondamentale :

535 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 472. « Фёдор Константинович сел между Шахматовым и Владимировым, около широкого окна, за которым мокро чернела блестящая ночь, со световыми рекламами двух оттенков (на большее число не хватило берлинского воображения), озонно-лазурного и портвейно-красного [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 287.

536 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 124. « [...] прощальное сочетание деревьев, стоявших как провожающие и уже уносимых прочь, полинявший в стирке клочок радуги [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 72.

537 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 333. « *Der Mann soll zum Kriege erzogen werden und das Weib zur Erholung des Kriegers: alles Andre ist Thorheit.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 85.

Certes, il ne manque pas, parmi les ânes savants du sexe masculin, d'imbéciles amis des femmes et de corrupteurs de la femme, pour l'encourager à renoncer ainsi à la féminité et à imiter toutes les sottises dont l'« homme » en Europe, la « virilité » européenne souffrent comme d'une maladie ; ils voudraient ravalier la femme jusqu'à la « culture générale », peut-être même jusqu'à la lecture des journaux et la politique.⁵³⁸

Dans *Le Don*, malgré un nom de famille fort prometteur, l'Allemande Egda Stoboï-Klara Stoboï⁵³⁹ (un lecteur russophone y entend « с тобой », « avec toi ») est imparfaite en tant que femme. Nabokov sait indiquer cette spécificité en montrant, par ailleurs, que, se fiant à son instinct, le poète se tient naturellement à distance de ces créatures, évitant au maximum tout contact physique avec elles :

[Fiodor Konstantinovitch] porta ses choses dehors, vint dire adieu à la propriétaire, lui serrant la main pour la première et la dernière fois, une main qui se trouva être sèche, forte et froide, lui remit les clés et partit.⁵⁴⁰

Dans ce pays que Nietzsche appelait le pays « des hommes de trop » où les mâles sont privés de virilité, les rôles se renversent et les femmes, poussées à remplir l'espace abandonné, sont forcément des « viragos » ; n'est-ce pas ainsi que Nietzsche avait peint sa patrie :

Les qualités de l'homme sont rares ici : c'est pourquoi les femmes se masculinisent. Car celui qui est assez homme sera capable d'affranchir dans la femme – la femme.⁵⁴¹

Au bout d'un certain moment, l'acharnement de Nabokov contre les Allemands atteint son apogée. Il ne suffit plus à l'auteur de métamorphoser les habitants de l'Allemagne en monstres, animaux ou femmes dégénérées, il lui faut encore les dépouiller de leur réalité corporelle, en faire des spectres qui passent devant Fiodor comme les âmes du royaume d'Hadès devant Ulysse, sa nature russe le différenciant des ombres germaniques :

[...] tout se passait comme si le fantôme vagabond d'un boulevard russe avait empiété sur cette rue allemande, ou comme si, au contraire, une rue en Russie, avec plusieurs indigènes qui prenaient l'air, fourmillait des pâles fantômes d'innombrables étrangers qui

538 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *ibid.*, p. 684.

539 Son prénom varie, en effet, suivant la trame du roman. Cf. Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 19. Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 9.

540 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 221. « Он [Фёдор] вынес вещи, пошёл проститься с хозяйкой, в первый и последний раз пожал её руку, оказавшуюся сухой, сильной, холодной, отдал её ключи и вышел. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 131.

541 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 415.

papillonnaient parmi ces indigènes comme une hallucination familière et à peine remarquable.⁵⁴²

Porté par sa xénophobie virulente et nietzschéenne, Nabokov est clair : la différence entre les êtres charnels et les spectres passe nécessairement par leur origine ethnique et, pour exister véritablement, il est souhaitable d'être, de préférence, Russe. Le héros du *Don* s'agrippe donc, par son regard, aux corps de ces Russes, et son imagination achève sa démarche thaumaturgique, le ramenant dans sa patrie qui devient, peu à peu, mythique, comme le fut pour Nietzsche l'Hellade encore hôte de Dionysos, avant que ce dernier n'en soit chassé.

542 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 249. « [...] тут, на немецкой улице, блуждал призрак русского бульвара, или даже наоборот : улица в России, несколько прохлаждающихся жителей и бледные тени бесчисленных инородцев, мелькавшие промеж них, как привычное и едва заметное наваждение. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 149.

De la guerre et des guerriers

Avant de se lancer dans l'étude des formes de l'influence spirituelle de l'Allemagne chez Nietzsche et chez son successeur, Vladimir Nabokov, il est indispensable, pour obtenir une armure académicienne contre les flèches contemporaines, de se tourner vers Platon. Ce représentant de l'aristocratie athénienne, selon la juste remarque de Nietzsche (« il y a dans la morale de Platon quelque chose qui n'est pas le propre de Platon et qui, pourrait-on dire, ne se trouve dans sa philosophie que malgré lui : le socratisme, qui au fond répugnait à sa nature aristocratique. »⁵⁴³), considérait la démocratie comme quasi le pire des systèmes politiques⁵⁴⁴. Son Socrate, soucieux du salut de la cité pensait même que la démocratie était la porte ouverte à la tyrannie :

Voyons donc, cher ami, avec quel caractère la tyrannie se présente à nos yeux ; car, pour son origine, il est à peu près évident que la tyrannie vient de la démocratie.⁵⁴⁵

L'helléniste Nietzsche déclare que la démocratie est « [...] une forme décadente de l'organisation politique, et même [...] une forme de la décadence et du ravalement de l'homme [...] »⁵⁴⁶ et que l'égalité, indispensable au système démocratique actuel, est une forme de tyrannie :

Prédicateurs de l'égalité, la tyrannique folie de votre impuissance réclame à grands cris l'« égalité » : votre plus secrète concupiscence de tyrans se travestit en paroles de vertu !⁵⁴⁷

543 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 635. « *Es giebt Etwas in der Moral Plato's, das nicht eigentlich zu Plato gehört, sondern sich nur an seiner Philosophie vorfindet, man könnte sagen, trotz Plato: nämlich der Sokratismus, für den er eigentlich zu vornehm war.* » : Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse* dans *KSA*, Band 5, *op. cit.*, p. 111.

544 Cf. Platon, *La République*, VIII, 557 a – 558 c, *op. cit.*, p. 26-28.

545 *Ibid.*, 562 a, p. 33. « *Φέρε δὴ, τίς τρόπος τυραννίδος, ὃ φίλε ἑταίρε, γίγνεται ; ὅτι μὲν γὰρ ἐκ δημοκρατίας μεταβάλλει σχεδὸν δηλον* » : *ibid.*

546 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 646. « *Die Gesamt-Entartung des Menschen ...* » : Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse* dans *KSA*, Band 5, *op. cit.*, p. 127.

547 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 360. « *Ihr Prediger der Gleichheit, der Tyrannen-Wahnsinn der Ohnmacht schreit also aus euch nach „Gleichheit“: eure heimlichsten Tyrannen-Gelüste, verummnen sich also in Tugend-Worte!* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 129.

Par ailleurs, évoquant l'opposition des types humains dans le cadre civique, Nietzsche établit un lien charnel entre le niveau de grandeur personnelle du créateur et son écrit et, si le philosophe consacre un chapitre de *Par-delà le bien et le mal* à l'analyse de l'esprit aristocratique, il se conduit lui-même en être de qualité supérieure.

À bas la démocratie !

Le baron von Seidlitz décrivait Nietzsche comme l'homme le plus aristocratique qui soit, peut-être trop optimiste quant aux capacités humaines de Nietzsche de ne pas abhorrer les représentants des doctrines, puisque le philosophe, montre, en effet, peu de charité envers ses adversaires idéologiques :

Je ne connaissais pas un homme — pas un seul — qui fût plus aristocratique que lui. Il pouvait être impitoyable envers certaines idées, mais il ne l'était jamais envers ceux qui les portaient.⁵⁴⁸

Nietzsche haïssait la démocratie et, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, il appelait à la renverser, pour rétablir le système aristocratique qu'il attendait. Par aristocratie, il n'entendait pas cette vieille force, désespérément atteinte par la décadence, au sein de laquelle tous les espoirs reposent dans l'autorisation de s'asseoir, comme le précise le philosophe peut-être en sa qualité de lecteur de Madame de Sévigné⁵⁴⁹ :

Non que votre race soit devenue courtisane à la cour et que vous ayez appris à être multicolores comme le flamant, debout pendant de longues heures sur les bords plats de l'étang.
Car *savoir* se tenir debout est un mérite chez les courtisans ; et tous les courtisans croient que la permission d'être assis sera une des félicités dont ils jouiront après la mort !⁵⁵⁰

548 Elisabeth Förster-Nietzsche, *Das Leben Friedrich Nietzsche's*, Leipzig, Verlag von C.G. Naumann, 1904, t. 2, p. 15, nous traduisons.

549 « Une fois le mariage fait, il lui arrivé de se trouver à la cour avec la nouvelle duchesse, titre qui donnait droit au tabouret. Lorsque Mme de Sévigné s'aperçoit qu'on ne le lui apporte pas, elle s'apitoie malicieusement : "Hélas ! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher ... » : Madame de Sévigné à Madame de Grignan, le 1^{er} avril 1671 dans Catherine Montfort Howard, *Les fortunes de Madame de Sévigné au XVII^e et au XVIII^e siècles*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1982, p. 36.

550 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 443-444, c'est Nietzsche qui souligne. « *Nicht, dass euer Geschlecht an Höfer höfisch wurde, und ihr lerntet, bunt, einem Flamingo ähnlich, lange Stunden in flachen Teichen stehn. Denn Stehen-können ist ein Verdienst bei Höflingen; und alle Höflinge glauben, zur Seligkeit nach dem Tode gehöre – Sitzen-dürfen!* – » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 255.

Ce que désire le philosophe, c'est une aristocratie modernisée, celle de l'esprit :

Ô mes frères ! Je vous investis d'une nouvelle noblesse que je vous révèle : vous devez être pour moi des créateurs et des éducateurs, – des semeurs de l'avenir, –
En vérité, non d'une noblesse que vous puissiez acheter comme des épiciers avec de l'or d'épicier : car ce qui a son prix a peu de valeur.⁵⁵¹

De telles formules indiquent clairement que son Zarathoustra considère qu'il est en droit d'indiquer les qualités dignes d'un aristocrate. Le prophète appelle aussi à puiser les puissances de cette renaissance aristocratique hors de la doctrine socratique, loin de cette dialectique sèche ; pour lui, c'est dans la nature qu'il faut chercher les antiques forces chtoniennes. Ce n'est pas sans raison qu'il évoque la sagesse supérieure de ses propres animaux apprivoisés et dotés de la parole :

– Eh bien ! dit Zarathoustra : tu devrais voir aussi *mes* animaux, mon aigle et mon serpent, ils n'ont pas aujourd'hui leur pareil sur la terre.
Regarde, voici le chemin qui conduit à ma caverne : sois mon hôte pour cette nuit. Et parle, avec mes animaux, du bonheur des animaux, – jusqu'à ce que je rentre moi-même.⁵⁵²

Ces deux animaux habitués à la caverne d'ermite sont, selon Zarathoustra, supérieurs aux hommes, leur sagesse bestiale est authentique et, en tant que telle, elle surpasse les qualités des hommes déchus de leur nature véritable :

– Zarathoustra avait dit cela à son cœur tandis que le soleil se levait : alors il jeta un regard interrogateur vers les hauteurs, car il entendait au-dessus de lui l'appel perçant de son aigle. « Eh bien !, cria-t-il là-haut, cela me plaît et me convient ainsi. Mais animaux sont éveillés, car je suis éveillé.
Mon aigle est éveillé et, comme moi, il honore le soleil. Avec des griffes d'aigle il saisit la nouvelle lumière. Vous êtes mes véritables animaux ; je vous aime.
Mais il me manque encore mes hommes véritables ! »⁵⁵³

551 *Ibid.*, p. 443. « *Oh meine Brüder, ich weihe und weise euch zu einem neuen Adel: ihr sollt mir Zeuger und Züchter werden und Säemänner der Zukunft, –
– wahrlich, nicht zu einem Adel, den ihr kaufen könntet gleich den Krämer und mit Krämer-Golde: denn wenig Werth hat Alles, was seinen Preis hat.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 254.

552 *Ibid.*, p. 497, c'est Nietzsche qui souligne. « – „*Wohlan! sagte Zarathustra: du solltest auch meine Thiere sehn, meinen Adler und meine Schlange, – ihres Gleichen giebt es heute nicht auf Erden.*

Siehe, dorthin führt der Wege zu meiner Höhle: sei diese Nacht ihr Gast. Und rede mit meinen Thieren vom Glück der Thiere, –

– bis ich selber heimkomme. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 337.

553 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 543. « *Diess hatte Zarathustra zu seinem Herzen gesprochen, als die Sonne aufgieng: da blickte er fragen in die Höhe, denn er hörte über sich den scharfen Ruf seines Adlers. „Wohlan! rief er hinauf, so gefällt und gebührt es mir. Meine Thiere sind wach, denn ich bin wach.*

Revenons à Nabokov, que nous prétendons nietzschéen : de même que Zarathoustra, ce médecin des élus (nous avons déjà cité sa prescription cruelle : « Il ne faut pas vouloir être le médecin des malades incurables : ainsi enseigne Zarathoustra [...]. »⁵⁵⁴), Konstantin Godounov-Tcherdyntsev, héros nietzschéen de Nabokov, puise ses connaissances dans la nature, auprès des lépidoptères. Il considère l'entomologie comme une science aristocratique, c'est pourquoi il avoue clairement ses opinions, même devant des rivaux plébéiens qui, bien sûr, l'accusent d'avoir des positions antidémocratiques et, sous la plume de Nabokov, cela sonne comme une accusation lancée, depuis la foule, à Zarathoustra prêchant l'avènement du Surhomme : « Il y avait à Kazan un professeur qui l'attaquait particulièrement ; à partir de vagues prémices humanitaires et libérales, il le déclara coupable d'aristocratie scientifique, d'un arrogant mépris de l'Homme, de dédain pour les intérêts du lecteur, de dangereuse excentricité – et de beaucoup d'autres choses. »⁵⁵⁵. Remarquons aussi comment l'« excentricité » dionysiaque – outil de l'accès à la sagesse bachique –, va de pair avec l'esprit aristocratique générant l'effroi chez le dialecticien apprivoisé de la province russe.

Konstantin Godounov-Tcherdyntsev n'est pas seulement un antidémocrate acharné. Chargé par Nabokov de porter les idées du nietzschéinisme, il œuvre nécessairement pour l'avènement de cette nouvelle « aristocratie de l'esprit » célébrée par le philosophe allemand. Konstantin Kirillovitch considère l'héritage socratique — les prémisses humanitaires et libérales des démocrates — avec un authentique mépris d'aristocrate. Il s'en éloigne pour se retirer dans son cabinet, plein de « papillons-âmes », ou même, plus loin encore de l'Europe dépouillée de la tragédie, en Orient. Dans ces lieux écartés, à la manière de Zarathoustra, Konstantin Kirillovitch consacre toutes ses forces à l'étude de cette nature aristocratique, laquelle, comme toute bonne famille de lignée noble, a, chez

Mein Adler ist wach und ehrt gleich mir die Sonne. Mit Adlers-Klauen greift er nach dem neuen Lichte. Ihr seid meine rechten Thiere; ich liebe euch.

Aber noch fehlen mir meine rechten Menschen!“ – » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 405 – 406.

554 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 447.

555 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 174. « Был один казанский профессор, который особенно нападал на него [Константина Кирилловича], исходя из каких-то гуманитарно-либеральных предпосылок, обличая его в научном аристократизме, в надменном презрении к Человеку, в невнимании к интересам читателя, в опасном чудачестве, и ещё во многом другом. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 102-103.

Nabokov, ses propres blasons. Et comme il sied à un *eupatride*, non seulement il prend soin de son propre esprit aristocratique mais il le transmet à son héritier :

Grâce aux conversations avec mon père, aux rêves en son absence, au voisinage de milliers de livres pleins de dessins d'animaux, aux reflets précieux de ses collections, aux cartes, au blason de la nature et au cabalisme des noms latins, ma vie revêtit une légèreté ensorcelante qui me donnait le sentiment que mes propres voyages allaient commencer. C'est à cela que j'emprunte mes ailes aujourd'hui.⁵⁵⁶

Nous pouvons donc aisément conclure que c'est précisément son père qui a légué à Fiodor ces ailes légères de poète dont parlait, à contrecœur, Platon⁵⁵⁷ et que, fort d'une telle éducation, le poète se consacre à écraser la plus petite parcelle de démocratie dans ses œuvres :

De toute façon, je commencerai par faire autre chose – je veux traduire à ma manière quelque chose d'un vieux penseur français – afin d'atteindre une ultime dictature sur les mots, parce que dans mon *Tchernychevski* ils essayaient encore de voter.⁵⁵⁸

Quand le sujet tombe sur la démocratie, non plus dans les lettres mais sur le plan civique, Fiodor la rejette d'une manière extraordinairement peu flatteuse :

D'une manière générale, j'abandonnerais ce pays demain – opprimant comme un mal de tête – où l'on a toujours la même botte et le même casque crevant la brume de la plus monotone des humidités démocratiques – également pseudo [...].⁵⁵⁹

L'excessivement politiquement correct traducteur de chez « Gallimard » rend le mot de la version originale du *Don*, « мокрота », comme « humidités », bien que le contexte exige le terme rimbaldien « vomissures ».

556 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 177. « От бесед с отцом, от мечтаний в его отсутствие, от соседства тысячи книг, полных рисунков животных, от драгоценных отливок коллекций, от карт, от всей этой геральдики природы и каббалистики латинских имён, жизнь приобретала такую колдовскую лёгкость, что казалось – вот сейчас тронусь в путь. Оттуда я теперь занимаю крылья. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 104.

557 « [...] c'est chose légère que le poète, ailée, sacrée, il n'est pas en état de créer avant d'être inspiré par un dieu, hors de lui, et de n'avoir plus sa raison ; tant qu'il garde cette faculté, tout être humain est incapable de faire œuvre poétique et de chanter des oracles. » : Platon, *Ion*, 534 b, *op. cit.*, p. 36.

558 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 538. « Во всяком случае, сперва примусь за другое, – хочу кое-что по-своему перевести из одного старинного французского умницы, – так, для окончательного порабощения слов, а то в моём Чернышевском они ещё пытаются голосовать. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 328.

559 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 516-517. « Вообще, я бы завтра же бросил эту тяжкую, как головная боль, страну (...) где из тумана какой-то скучнейшей демократической мокроты, – тоже фальшивой, – торчат всё те же сапоги и каска [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 315.

Par ailleurs, en tant que système social, la démocratie sous-entend l'égalité des citoyens dans leur capacité d'imposer leur « contrainte » et cette égalité répugnait à Nietzsche, ce que son héraut ne dissimule nullement :

C'est avec ces prédicateurs de l'égalité que je ne veux pas être mêlé et confondu. Car ainsi me parle la justice : « Les hommes ne sont pas égaux. »
Il ne faut pas non plus qu'ils le deviennent. Que serait donc mon amour du surhomme si je parlais autrement ?⁵⁶⁰

Le prophète s'oppose donc à celui qu'il appelle le « dernier homme », celui qui croit à la nécessité absolue de l'égalité :

Point de berger et un seul troupeau ! Chacun veut la même chose, tous sont égaux : qui a d'autres sentiments va de son plein gré dans la maison des fous.⁵⁶¹

À son tour, Nabokov, traversant les pays occidentaux qui acclament tous la démocratie, chercherait à s'exprimer en tant que nietzschéen et charge donc son poète Fiodor de formuler son mépris de l'égalité. Voici cette phrase anarchiste dionysiaque que nous avons déjà mentionnée tellement elle est précieuse pour révéler l'essence de l'œuvre nabokovienne :

Oh, que tout passe et soit oublié – et dans deux cent ans, une fois encore, un raté ambitieux se déchargera de sa frustration sur les niais qui rêvent d'une vie agréable (c'est-à-dire si mon royaume n'arrive pas, où chacun fait bande à part et où il n'y a pas d'égalité et pas d'autorité, mais si vous n'en voulez pas, je n'insiste pas et je m'en fous).⁵⁶²

Peut-on trouver d'autres raisons qui justifient que le monde contemporain ne puisse exister que dans un système de valeurs exaltant l'égalité ? À la question que nous posons, Friedrich Nietzsche répond. Selon lui, c'est précisément la doctrine de Socrate qui anéantit en l'homme l'esprit aristocratique. Voici comment le philosophe peignait l'avenir du monde antique soumis au pouvoir de la culture socratique qui atteignit son apogée à Alexandrie :

560 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 360. « *Denn so redet mir die Gerechtigkeit: „die Menschen sind nicht gleich.“* »

Und sie sollen es auch nicht werden! Was wäre denn meine Liebe zum Übermenschen, wenn ich anders spräche? » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathoustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 130.

561 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 295.

562 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 529-530, c'est Nabokov qui souligne. « *Всё пройдёт и забудется, и опять через двести лет самолюбивый неудачник отведёт душу на мечтающих о довольстве простаках (если только не будет моего мира, где каждый сам по себе, и нет равенства, и нет властей, – впрочем, если не хотите, не надо, мне нрешительно всё равно).* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 323.

[...] pour pouvoir durer, la culture alexandrine a besoin d'une classe d'esclaves, mais, dans sa conception optimiste de l'existence, elle dénie la nécessité de cet état ; aussi, lorsque l'effet de ses belles paroles trompeuses et lénitives sur la « dignité de l'homme » et la « dignité du travail » est usé, elle s'achemine peu à peu vers un épouvantable anéantissement. Rien n'est plus terrible qu'une barbare classe d'esclaves, qui a appris à regarder son existence comme une injustice et se prépare à en tirer vengeance non seulement pour soi-même, mais encore pour toutes les générations à venir.⁵⁶³

Si, selon l'optimiste Socrate et ses successeurs, les connaissances rendent l'homme plus vertueux, en améliorant, pas à pas, les relations civiques, la science doit elle aussi suivre la même progression permanente et une société qui souffre du « syndrome socratique »⁵⁶⁴ glorifie l'idée de « progrès de la science » conformément à l'axiome optimiste selon lequel le « progrès social » va de pair avec le « progrès scientifique ».

Durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, le darwinisme fut l'une de ces conceptions du « progrès scientifique ». Dans *L'Origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle, ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*, Charles Darwin expose une théorie selon laquelle le monde vivant se développe, dans une lutte perpétuelle, en allant de la forme la moins élaborée à la forme la plus parfaite. L'anti-darwiniste Friedrich Nietzsche réfute cette doctrine optimiste par la bouche de Zarathoustra :

Il n'a assurément pas rencontré la vérité, celui qui parlait de la « volonté de vie », cette volonté – n'existe pas.

Car : ce qui n'est pas ne peut pas vouloir ; mais comment ce qui est dans la vie pourrait-il encore désirer la vie !

Ce n'est que là où il y a de la vie qu'il y a de la volonté : pourtant ce n'est pas la volonté de vie, mais – ce que j'enseigne – la volonté de puissance !⁵⁶⁵

563 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 102. « [...] die alexandrische Cultur braucht einen Sklavenstand, um auf die Dauer existieren zu können: aber sie leugnet, in ihrer optimistischen Betrachtung des Daseins, die Nothwendigkeit eines solchen Standes und geht deshalb, wenn der Effect ihrer schönen Verführungs und Beruhigungsworte vor der „Würde des Menschen“ und der „Würde der Arbeit“ verbraucht ist, allmählich einer grauenvollen Vernichtung entgegen. Es gibt nichts Furchtbarereres als einen barbarischen Sklavenstand, der seine Existenz als ein Unrecht zu betrachten gelernt hat und sich anschickt, nicht nur für sich, sondern für alle Generationen Rache zu nehmen. » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 117.

564 On voudra bien nous pardonner ce néologisme.

565 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 373. « „Der traf freilich die Wahrheit nicht, der das Wort nach ihr schoss vom „Willen zum Dasein“: diesen Willen – giebt es nicht!

„Denn: was nicht ist, das kann nicht wollen; was aber im Dasein ist, wie könnte das noch zum Dasein wollen!

„Nur, wo Leben ist, da ist auch Wille: aber nicht Wille zum Leben, sondern – so lehre ich's dich – Wille zur Macht! » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathoustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 148 – 149.

À plusieurs reprises, dans ses romans, Nabokov exprime son désaccord avec les thèses de Darwin et les conclusions qui résultent des explorations de son héros Konstantin Godounov-Tcherdyntsev soutiennent la conception anti-darwiniste du monde de Friedrich Nietzsche :

Il me parla de l'incroyable invention artistique de travestissement mimétique qui ne s'expliquait pas par la lutte pour la vie (la hâte grossière des forces non qualifiées de l'évolution), qui était trop raffinée pour servir simplement à tromper d'accidentels pillards à plumes, squameux ou autres (pas très difficiles, mais alors ne raffolant pas trop de papillons), et semblait avoir été inventée par quelque artiste facétieux précisément pour les yeux intelligents de l'homme (une hypothèse qui peut mener loin un évolutionniste qui observe des singes qui se nourrissent de papillons) [...].⁵⁶⁶

Puis, s'exprimant personnellement et sans recourir à l'intermédiaire de ses héros, Nabokov écrit dans *Autres rivages* au sujet de cette doctrine anglaise, trop simpliste pour un complexe être nietzschéen :

L'image la plus fidèle de la naissance de l'esprit (dans le genre humain en général et chez tout individu en particulier) se trouve, me semble-t-il, dans le merveilleux coup qui nous frappe lorsque, contemplant l'enchevêtrement des rameaux et des feuilles, on comprend soudain que ce qu'on avait pris jusqu'alors pour une partie de ce réseau est en réalité un oiseau ou un insecte. Pour expliquer l'épanouissement initial de la raison humaine, il faut, je crois, imaginer une pause dans l'évolution de la nature, une minute bestiale de faiblesse et de volupté. La lutte pour l'existence – quelle foutaise ! La malédiction du travail et des guerres ramène l'homme à l'état de porc. Toi et moi avons souvent ri en observant l'éclat maniaque qui apparaît dans l'œil de la ménagère lorsque, plongée dans des considérations alimentaires ou des calculs vénaux, elle promène son regard de verre sur la morgue d'une boucherie. Prolétaires, dispersez-vous ! Les vieux livres se trompent. Le monde a été fait en un jour de repos.⁵⁶⁷

566 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 170. « Он рассказывал о невероятном художественном остроумии мимикрии, которая не объяснима борьбой за жизнь (грубой спешкой чернорабочих сил эволюции), излишне изысканна для обмана случайных врагов, пернатых, чешуйчатых и прочих (малоразборчивых, да и не столь уж до бабочек лакомых), и словно придумана забавником-живописцем как раз ради умных глаз человека (догадка, которая могла бы далеко завести эволюциониста, наблюдавшего питающихся бабочками обезьян) [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 100.

567 Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, nous traduisons. « Ближайшее подобие зарождения разума (и в человеческом роде и в особи) мне кажется можно найти в дивном толчке, когда, глядя на путанницу сучков и листьев, вдруг понимаешь, что дотопе принимаемое тобой за часть этой ряби есть на самом деле птица или насекомое. Для того, чтобы объяснить начальное цветение человеческого рассудка, мне кажется, следует предположить паузу в эволюции природы, животную минуту лени и неги. Борьбы за существование – какой вздор! Проклятие труда и битв ведёт человека обратно к кабану. Мы с тобой часто со смехом отмечали маниакальный блеск в глазу у хозяйственной дамы, когда в пищевых и распределительных замыслах она этим стеклянистым взглядом блуждает по моргу мясной. Пролетарии, разъединяйтесь! Старые книги ошибаются. Мир создан в день отдыха. » : Владимир Набоков, *Другие берега*, там же, т. 4, с. 295.

La société contemporaine non plus n'a pas pu éviter de subir l'influence de la théorie socratique du « progrès ». Nietzsche remarque sa présence généralisée et la met à l'index par cette phrase devenue célèbre et déjà citée plus haut :

Tout notre monde moderne est pris dans les filets de la culture alexandrine et a pour idéal *l'homme théorique*, armé des moyens de connaissance les plus élevés, travaillant au service de la science, et dont le prototype et ancêtre originel est Socrate.⁵⁶⁸

Seize ans après la publication de *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche compare la situation de la période alexandrine avec celle du monde présent. Évoquant ouvertement le caractère « alexandrin » de l'état spirituel des hommes de son époque, il prédit, par là même, l'avenir du Vieux Continent, soumis au pouvoir de l'idée « optimiste » de Socrate :

On a rendu l'ouvrier apte au service militaire, on lui a donné le droit de coalition, le droit de vote politique : quoi d'étonnant si son existence lui apparaît aujourd'hui déjà comme un état de détresse (pour parler la langue de la morale, comme une *injustice* –) ? Mais que veut-on ? Je le demande encore. Si l'on veut atteindre un but, on doit en vouloir aussi les moyens : si l'on veut des esclaves, on est fou de leur accorder ce qui en fait des maîtres.⁵⁶⁹

La nouvelle forme d'« égalité socratique » qu'évoque cette citation est le marxisme, doctrine qui s'est largement développée en Allemagne, pays que Nabokov détestait autant que Nietzsche. Ainsi, interrompant son récit sur Tchernychevski pour se tourner vers la personnalité de Karl Marx, Nabokov, chez qui nul ne peut supposer des sympathies envers l'anarchisme, va jusqu'à rapporter la formule employée par Bakounine pour définir l'économiste notoire : « ce petit-bourgeois jusqu'à la moelle de ses os »⁵⁷⁰. Cette caractéristique de Marx comme un petit-bourgeois, c'est-à-dire un représentant du monde de la banalité par excellence, n'est pas unique chez Nabokov qui, ne l'oublions pas,

568 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 101, c'est Nietzsche qui souligne. « *Unsere ganze moderne Welt ist in dem Netz der alexandrischen Cultur befangen und kennt als Ideal den mit höchsten Erkenntnissträften ausgerüsteten, im Dienste der Wissenschaft arbeitenden theoretischen Menschen, dessen Urbild und Stammvater Sokrates ist.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 116.

569 Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des Idoles* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 1015, c'est Nietzsche qui souligne. « *Man hat den Arbeiter militärtüchtig gemacht, man hat ihm das Coalitions-Recht, das politische Stimmrecht gegeben: was Wunder, wenn der Arbeiter seine Existenz heute bereits als Nothstand (moralisch ausgedrückt als Unrecht –) empfindet? Aber was will man? nochmals gefragt. Will man einen Zweck, muss man auch die Mittel wollen: will man Sklaven, so ist man ein Narr, wenn man sie zu Herrn erzieht. –* » : Friedrich Nietzsche, *Götzen-Dämmerung* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 143.

570 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 363. « ... мелким буржуа от мозга до костей ... » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 220.

pourchasse la banalité, une qualité bien allemande, telle sa pire ennemie. Dans *Le Guetteur*, par exemple, le romancier décrit Marx dans des termes péjoratifs analogues :

[c'est] un bourgeois négligé et grincheux en pantalons à carreaux de l'époque victorienne, qui a écrit *Le Capital* — œuvre obscure, fruit de ses insomnies et de ses migraines.⁵⁷¹

Si le pouvoir prônant « l'optimisme socratique » s'est établi dans la patrie de Nabokov, l'Allemagne n'en est pas épargnée non plus : elle a toutes les qualités d'un État où règnent les doctrines mortifères de Socrate pour l'élévation de l'homme. Cela explique, sans doute, les comparaisons que Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, ce « nietzschéen » qui déteste la démocratie, établit entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne, « [ce pays] [...] où l'« intention sociale » que l'on exige de la littérature en Russie a été remplacée par l'opportunisme social [...] »⁵⁷².

Puis, pour souligner ce qui unit directement les faits observés par son héros à Berlin et les événements qui se produisent en U.R.S.S., Nabokov rapporte l'inscription que portent d'obscurs partisans des idées socratiques dont l'aspect extérieur n'est guère éloigné de celui de Thersite — l'adversaire d'Ulysse dans le poème homérique. De plus, lorsque ces Allemands marxisés tentent d'écrire le russe – langue quasi morte sacralisée par Nabokov, semblable au grec ancien, car assassinée par les lettres soviétiques –, Nabokov leur fait faire des fautes, ridiculisant ces nouveaux esclaves alexandrins, par l'inscription même du symbole des prolétaires revendicatifs, « la faucille et le marteau » :

L'autobus fut retardé dans la rue Tauentzien par une lugubre procession ; des policiers avec des jambières noires fermaient la marche dans un camion lent et parmi les bannières il en y avait une avec une inscription *russe* « pour les Serbes et les Moltes », si bien que Fiodor s'échina à deviner où vivaient ces Moltes — à moins que ce ne soient les Moldaves ?⁵⁷³

Le lien spirituel entre cette Allemagne « socratisée » et la « Zoorlandie » – c'est ainsi que Nabokov nomme l'U.R.S.S. dans son *Exploit* – est d'autant plus évident que,

571 Vladimir Nabokov, *Le Guetteur*, nous traduisons. « [...] *расхлябанный и брюзгливый буржуа в клетчатых штанах времён Виктории, написавший тёмный труд Капитал, – плод бессонницы и мигрени.* » : Владимир Набоков, *Соглядатай, там же*, т. 2, с. 310.

572 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 517. « [Германия] *где наш родной социальный заказ заменён социальной оказией [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 315.

573 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « *На Тауэнтциентрассе автобус задержала мрачная процессия ; сзади, на медленном грузовике, ехали полицейские в чёрных крагах, а среди знамён было одно с русской надписью „За Серб и Молт!“ , так что некоторое время Фёдор тяготился мыслью, где это живут Молты – или это Молдаване?* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 322.

juste après avoir peint une procession de drapeaux rouges à travers Berlin, Fiodor se transporte mentalement dans une U.R.S.S. imaginaire :

Il imagina soudainement les fêtes officielles en Russie, des soldats vêtus de manteaux à longues basques, le culte des mâchoires volontaires, une gigantesque affiche avec un cliché vociférant vêtu de la veste et de la casquette de Lénine, et au milieu du tonnerre des sottises, des timbales de l'ennui et des splendeurs agréables aux esclaves, un petit cri aigu de vérité bon marché. La voilà, éternisée, encore plus monstrueuse dans son ardeur, une répétition des festivités du couronnement de Hodynka avec ses boîtes de bonbons gratuites – regardez leur dimension (comme elles sont plus grosses que les boîtes originales) – et avec sa levée de cadavres superbement organisée [...].⁵⁷⁴

Et la « vérité » socratique transportée mentalement d'Allemagne pour être implantée en Russie n'est pas « bon marché », comme le traducteur de Gallimard essaye pudiquement de le rendre: sa valeur se calcule en « *Groschen* », ce « kopeck » germanique.

En revanche, les Allemands ne sont pas les seuls à incarner l'esprit socratique qui règne dans leur pays. Nous avons déjà remarqué que la cupidité germanique n'était pas du goût de l'auteur du *Don*. Chez Nabokov, en effet, le mercantilisme est incontestablement lié à cet emblème de la « science socratique » – et donc à Marx avec son *Capital* – qu'est le chiffre, et dont les origines peuvent se trouver dans la Bible. À deux reprises dans l'Ancien testament, l'homme recourt à un emploi interdit du chiffre, exprimant ainsi son acharnement défini par le Livre comme « satanique », d'usurper la puissance du Seigneur en tentant de maîtriser le nombre. Ainsi lit-on, dans les *Chroniques*, à propos du « péché de recension » :

Satan se dressa contre Israël et il incita David à dénombrer Israël. David dit à Joab et aux chefs du peuple : « Allez compter Israël de Barsabée jusqu'à Dan et faites-moi un rapport pour que je sache quel en est le nombre. ».⁵⁷⁵

Mais le chiffre représenterait aussi chez Nabokov la tentative de Socrate de tout aborder avec mesure, y compris l'inspiration poétique. Par exemple, chez l'auteur du *Don*, le trivial Alfiorov, mathématicien et germanophile, s'oppose au nietzschéen Ganine – poète en puissance – qui rêve de la *Reconquista* de sa Russie :

574 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 529. « Вдруг он представил себе казённые фестивали в России, долгополых солдат, культ скул, исполинский плакат с оружием общим местом в ленинском пиджачке и кепке, и среди грома глупости, литавров скуки, рабьих великолений, – маленький ярмарочный писк грошовой истины. Вот оно, вечное, всё более чудовищное в своём радушии, повторение Ходынки, с гостинцами – во какими (гораздо больше сперва полагававшихся) и прекрасно организованным увозом трупов [...]. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 322-323.

575 La Bible, Ancien testament, Chroniques I, XXI, t. 1, *op. cit.*, p. 1325-1326.

« Vous n'êtes pas mathématicien, Anton Serguéïevitch, poursuivait Alfiorov en s'agitant ; moi, je me suis balancé sur ce trapèze toute ma vie. Je disais autrefois à ma femme : pour le calculateur que je suis, tu es une quinte-feuille printanière... ».⁵⁷⁶

Alfiorov préfère donc naturellement l'Allemagne à la Russie et démontre *mathématiquement* la supériorité du pays des Germains :

« Je vous conseille de rester ici. Que reprochez-vous à ce pays ? Les choses s'y passent sans détours. La France est un zigzag, et notre Russie ressemble à un gribouillis ! Je me trouve rudement bien ici. Il y a du travail et les rues sont faites pour la promenade. Je peux vous donner la preuve mathématique que, si l'on est forcé de résider quelque part [...]. ».⁵⁷⁷

Cet Alfiorov incarne dans *Machenka* la banalité même. Depuis ce premier roman, cette caractéristique et le chiffre sont indissociables sous la plume de Nabokov.

L'aristocratie hasard

Ayant pris la mesure, chez Nietzsche et chez Nabokov, de leur critique de toutes les valeurs marchandes de la pensée contemporaine, il est maintenant temps de se poser la question suivante : quelle loi règne sur le monde si ce n'est pas plus la théorie de l'évolution d'origine britannique que le marxisme allemand dont il est le reflet ? À cette question, Nietzsche et Nabokov proposent une réponse identique. Pour le philosophe, c'est le « hasard » qui gouverne l'univers. Ainsi, à Bâle, à l'occasion de l'une de ses premières interventions devant ses nouveaux collègues – peut-être ahuris d'entendre ceci car, éventuellement, visés par le jeune philologue –, il déclare, avant de mettre « *zufällig* » en italiques lors de la rédaction du texte: « La plupart des êtres humains sont manifestement *par hasard* en ce monde [...]. »⁵⁷⁸.

576 Vladimir Nabokov, *Machenka*, *op. cit.*, p. 38. « Вы не математик, Антон Сергеевич, – суетливо продолжал Алфёров. – А я на числах, как на качелях, всю жизнь прокачался. Бывало, говорил жене : раз я математик, ты мать-и-мачеха... » : Владимир Набоков, *Машенька, там же*, т. 1, с. 45.

577 Vladimir Nabokov, *Machenka*, *op. cit.*, p. 36. « Я советую вам здесь остаться. Что тут плохого? Это, так сказать, прямая линия. Франция скорее зигзаг, а Россия наша – просто загогулина. Мне очень нравится здесь : и работать можно, и по улицам ходить приятно. Математически доказываю вам, что если уж где-нибудь жить, то лучше здесь [...]. » : Владимир Набоков, *Машенька, там же*, с. 44.

578 Friedrich Nietzsche, *Nous autres philologues*, Nantes, Éditions Le Passeur, traduit par Guy Fillion, 1992, p. 51, c'est Nietzsche qui souligne. « *Die meisten Menschen sind offenbar zufällig auf der Welt ...* » : Friedrich Nietzsche, *Wir Philologen* dans *Werke in drei Bänden*, t. 3, *op. cit.*, p. 327.

Dans cette perspective, ce « hasard-autocrator » ne serait jamais déchu de sa noblesse ; d'ailleurs, trente ans plus tard Zarathoustra affirme la présence de « sang bleu » dans les veines du hasard : « “Par hasard” – c’est là la plus vieille noblesse du monde [...] »⁵⁷⁹. « Von Ohngefähr » – « approximativement » – et la particule « Von » n’est pas seulement une exigence grammaticale : par une finesse stylistique de Nietzsche, elle indique l’appartenance de l’aristocratie au hasard.

Dans l’œuvre du nietzschéen Nabokov, c’est le même hasard qui régit les sociétés humaines. Parfois les héros paraissant à premier abord étranges, voire « dépourvus de confiance », expriment soudain la vision sacrée des mystes hellénophones d’Hélios :

Par bonheur il n’existe aucune loi – un mal aux dents fait perdre la bataille ; une journée pluvieuse annule la révolte planifiée. Tout est incertain. Tout dépend du hasard.⁵⁸⁰

Il est également intéressant de souligner que le « Guetteur » de Nabokov suit la ligne générale nietzschéenne car, évoquant les conséquences éventuelles du hasard, il ne peut s’empêcher de donner un exemple franchement contre-révolutionnaire, allant ainsi violemment à l’encontre de l’histoire enseignée par la doctrine marxiste qui prône l’incontournable « progrès » apporté, dans les moments cruciaux, par des putschs : la société primitive étant suivie de l’esclavagisme, lequel est relevé par le système féodal, à son tour remplacé par le capitalisme aboutissant au socialisme censé atteindre sa phase inévitable, le communisme.

L’aristocratie bâtisseur

Parvenu au terme de ce chapitre, il nous semble indispensable de mentionner encore un spécimen de l’ascendant spirituel des Allemands rappelé par Nabokov. Dans *Le Don*, en effet, le romancier se remémore un trait anti-nietzschéen qu’il a observé chez les Allemands à l’époque où il résidait dans leur pays. Selon Nietzsche, l’architecture est le reflet de l’âme d’une nation et « le petit homme » de l’Europe contemporaine, fruit de

579 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 412. « „Von Ohngefähr“ – das ist der älteste Adel der Welt. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 209, c’est Nietzsche qui souligne.

580 Vladimir Nabokov, *Le Guetteur*, nous traduisons. « К счастью закона никакого нет – зубная боль проигрывает битву, дождливый денёк отменяет намеченный мятеж, – всё зыбко, всё от случая ... » : Владимир Набоков, *Созглядатай, там же*, т. 2, с. 310.

plusieurs siècles de civilisation socratique, construit des bâtiments dont l'architecture reproduit sa tournure d'esprit :

[Zarathoustra] voulait apprendre quel avait été le sort de *l'homme* pendant son absence : s'il était devenu plus grand ou plus petit. Et un jour il aperçut une rangée de maisons nouvelles ; alors il s'étonna et il dit :

Que signifient ces maisons ? En vérité, nulle grande âme ne les a bâties en symbole d'elle-même !

Un enfant stupide les aurait-il tirées de sa boîte à jouets ? Alors, qu'un autre enfant les remette dans la boîte !

Et ces chambres et ces mansardes : *des hommes* peuvent-ils en sortir et y entrer ? Elles me semblent faites pour des poupées empanachées de soie, ou pour des petits chats gourmands qui aiment à se laisser manger.

Et Zarathoustra s'arrêta et réfléchit. Enfin il dit avec tristesse :

Tout est devenu plus petit !

Je vois partout des portes plus basses : celui qui est de *mon* espèce peut encore y passer, mais – il faut qu'il se courbe !⁵⁸¹

C'est peut-être grâce à sa « tare gauloise » mise à l'index, dans *Le Don*, par l'*alter ego* du romancier⁵⁸² que Fiodor Godounov-Tcherdyntsev sait que c'est la très peu démocrate France du dix-septième siècle, de cette époque que Nietzsche considérait comme le règne de l'aristocratie et de la beauté, qui a produit les plus gracieux monuments de l'architecture européenne :

Par exemple nous recommençons à aimer Homère, et peut-être notre progrès le plus heureux est-il de savoir le goûter, lui que les hommes d'une civilisation aristocratique (comme les Français du XVII^e siècle [...]) ne savaient pas assimiler aisément.⁵⁸³

581 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 413-414, c'est Nietzsche qui souligne. « *Denn er wollte in Erfahrung bringen, was sich inzwischen mit dem Menschen zugetragen habe: ob er grösser oder kleiner geworden sei. Und ein Mal sah er eine Reihe neuer Häuser; da wunderte er sich und sagte:*

Was bedeuten diese Häuser? Wahrlich, keine grosse Seele stellte sie hin, sich zum Gleichnisse!

Nahm wohl ein blödes Kind sie aus seiner Spielschachtel? Dass doch ein anderes Kind sie wieder in seine Schachtel thäte!

Und diese Stuben und Kammern: können Männer da aus- und eingehen? Gemacht dünken sie mich für Seiden-Puppen; oder für Naschkatzen, die auch wohl an sich naschen lassen.

Und Zarathustra blieb stehn und dachte nach. Endlich sagte er betrübt: „Es ist Alles kleiner geworden!“

Überall sehe ich niedrigere Thore: wer meiner Art ist, geht da wohl noch hindurch, aber – er muss sich bücken! » : Friedrich Nietzsche, Also sprach Zarathustra dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 211.

582 « Il y a beaucoup de choses en vous que je n'aime pas – votre style de Saint-Pétersbourg, votre tare gauloise, votre néo-voltairisme et votre faiblesse pour Flaubert [...] » : Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 504. « *Мне не нравится в вас многое, – петербургский стиль, галльская закваска, ваше неовольтерьянство и слабость к Флоберу [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 306.

583 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 670. « *Wir geniessen zum Beispiel Homer wieder: vielleicht ist es unser glücklichster Vorsprung, dass wir Homer zu schmecken verstehen, welchen die Menschen einer vornehmen Cultur (etwa die Französer des siebzehnten Jahrhunderts ...) nicht so leicht sich anzueignen wissen und wussten, – welchen zu geniessen sie sich kaum erlaubten.* » : Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse* dans KSA, Band 5, *op. cit.*, p. 158.

La beauté d'une race, d'une famille, sa grâce, sa perfection dans les gestes est acquise péniblement : elle est, comme le génie, le résultat final du travail accumulé des générations. Il faut avoir fait de grands sacrifices au bon goût, il faut à cause de lui avoir fait et abandonné bien des choses ; – le XVII^e siècle, en France, mérite d'être admiré sous ce double rapport [...].⁵⁸⁴

Le Nôtre était l'un des architectes français les plus connus de l'époque. En revanche, les « Le Nôtre » allemands, que Nabokov n'a de cesse de railler, édifient, selon les goûts triviaux du temps, des cabinets d'aisance, des jardinets, etc., – pervertissant par leur utilitarisme le rôle de la nature consistant à transmettre aux êtres élus la sagesse bachique – qui servent d'entrée à la forêt allemande, seule chère au cœur de Fiodor dans ce pays qui lui est détestable. Par un réflexe nietzschéen qui le pousse à tourner les « yeux de l'âme » hors de l'Europe, ce qui est une forme d'autodéfense pour se préserver de la souillure germanique, Fiodor établit un lien entre la forêt des petits hommes et l'immensité boisée asiatique ayant englouti son père mythifié :

Et comme il arrivait souvent par ces journées sylvestres, particulièrement lorsqu'il apercevait des papillons connus, Fiodor imaginait l'isolement de son père dans d'autres forêts – gigantesques, infiniment lointaines, en comparaison desquelles celle-ci n'était que broussailles, une souche d'arbre, un amas de déchets. Et pourtant il éprouvait quelque chose approchant de cette liberté asiatique qui s'étendait sur les cartes, l'esprit des pérégrinations de son père [...].⁵⁸⁵

Voilà pourquoi, s'engageant sous l'ombre du bois, Fiodor évite délibérément tout contact avec le mauvais goût german. Il emprunte un parcours différent de celui prévu par l'architecte, brisant ainsi le système de pensée que ce dernier tente d'imposer. Il y parviendrait grâce à la structure de sa langue à laquelle il s'attache malgré son environnement, à savoir le russe, refusant le strict ordre des mots ; il se détache de cette tyrannie de la petitesse s'exprimant, en ce moment précis, par la pierre, et ce également grâce à la pensée libératrice nietzschéenne à laquelle il s'exerce constamment :

584 Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des Idoles* dans *ibid.*, p. 1020. « *Auch die Schönheit einer Rasse oder Familie, ihre Anmuth und Güte in allen Gebärden wird erarbeitet: sie ist, gleich dem Genie, das Schlussergebniss der accumulirten Arbeit von Geschlechtern. Man muss dem guten Geschmacke grosse Opfer gebracht haben, man muss um seinetwillen Vieles gethan, Vieles gelassen haben – das siebzehnte Jahrhundert Frankreichs ist bewunderungswürdig in Beidem ...* » : Friedrich Nietzsche, *Götzen-Dämmerung* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 148 – 149.

585 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 494. « *И как часто бывало в эти лесные дни, особенно когда мелькали знакомые бабочки, Фёдор Константинович представил себе уединение отца в других лесах, исполинских, беконечно далёких, по сравнению с которыми этот был хворостом, пнём, дребеденью. А всё-таки он переживал нечто родственное той зияющей на картах азиатской свободе, духу отцовских странствий [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 300.

À la fin du boulevard, l'orée verte du bois de pins apparut, avec le portique aux couleurs vives d'un pavillon récemment construit (dans l'atrium duquel on pouvait trouver un assortiment de lieux d'aisance – messieurs, dames et enfants) que l'on devait traverser – d'après le plan des Le Nôtre locaux – pour pénétrer d'abord dans un jardin de rocaille récemment aménagé, avec des sentiers géométriques bordés de flore alpine qui formaient – toujours selon le même plan – un seuil agréable à la forêt. Mais Fiodor bifurqua à gauche, évitant le seuil : c'était plus près ainsi.⁵⁸⁶

C'est précisément ainsi que doit réagir un héros à caractère nietzschéen qui ne peut, néanmoins, éviter de vivre temporairement dans la contrée des « petits hommes », mais espère rentrer dans la patrie mythique des poètes, encore occupée par les héritiers de Socrate :

Et quand retournerons-nous en Russie ? Quelle sentimentalité idiote, quel gémissement rapace notre innocent espoir ne doit-il pas communiquer aux gens en Russie ?⁵⁸⁷

Cette formule de Nabokov renvoie clairement à la suite de la phrase de Zarathoustra sur les constructions édifiées par l'Européen dégénéré :

« Oh ! Quand retournerai-je dans ma patrie où je ne serai plus forcé de me courber – de me courber devant les petits ! » – Et Zarathoustra soupira et regarda dans le lointain.⁵⁸⁸

Parfois, en effet, Nabokov le nietzschéen se laisse aller : il ne supporte plus, physiquement, poussé par Dionysos, de s'exprimer par des détours et par des allusions, et c'est Zarathoustra, dont les paroles sont certainement connues quasi par cœur de Nabokov, qui repousse violemment ses héros et, enfin, se met à parler à leur place.

586 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 487. « В конце бульвара зазеленелась опушка бора, с пёстрым портиком недавно выстроенного павильона (в атриуме которого находился ассортимент уборных, – мужских, женских, детских), через который – по замыслу местных Ленотров – следовало пройти, чтобы сначала попасть в только что разбитый сад, с альпийской флорой вдоль геометрических дорожек, служивший – всё по тому же замыслу – приятным преддверием к лесу. Но Фёдор Константинович взял влево, избегав преддверия : так было ближе. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 296.

587 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 517. « А когда мы вернёмся в Россию? Какой идиотской сантиментальностью, каким хищным стоном должна звучать эта наша невинная надежда для оседлых россиян. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 315.

588 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 414. « „Oh wann komme ich wieder in meine Heimat, wo ich mich nicht mehr bücken muss – nicht mehr bücken vor den Kleinen!“ – Und Zarathustra seufzte und blickte in die Ferne. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathoustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 212.

L'une des recommandations fondatrices de Nietzsche est la nécessité, pour chaque créateur, de faire alterner poésie et actes de destruction : « C'est le *créateur* qu'ils haïssent le plus : celui qui brise des tables et de vieilles valeurs, le briseur, – c'est lui qu'ils appellent criminel. »⁵⁸⁹. Ces anciennes lois sous lesquelles nous vivons et qui répugnaient tant au philosophe sont, en partie, léguées par la pensée « optimiste » de Socrate qui s'est répandue dans l'Égypte des Lagides et est allée jusqu'à s'emparer de l'Occident contemporain. Ces lois inspirées par la dialectique socratique sont susceptibles d'être réduites à néant, et le seront, par le rire et la légèreté qui deviennent les armes les plus efficaces que l'on puisse trouver dans la guerre contre les froids « savants à l'échine droite »⁵⁹⁰, ennemis naturels – qu'on retrouve chez Platon – de la souplesse et du rire. Nietzsche écrit ainsi : « Ce n'est pas par colère, c'est par le rire que l'on tue. »⁵⁹¹. C'est pourquoi Zarathoustra se définit à plusieurs reprises comme un être riant, quasi aérien :

Combien de choses sont encore possibles ! *Apprenez* donc à rire par-dessus vos têtes ! Élevez vos cœurs, bons danseurs, haut, plus haut ! Et n'oubliez pas non plus le bon rire ! Cette couronne de rieur, cette couronne de roses à vous, mes frères, je jette cette couronne ! J'ai canonisé le rire ; hommes supérieurs, *apprenez* donc – à rire !⁵⁹²

Zarathoustra le devin, Zarathoustra le rieur, ni impatient, ni intolérant, quelqu'un qui aime les sauts et les éclats ; je me suis moi-même placé cette couronne sur la tête !⁵⁹³

589 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 452, c'est Nietzsche qui souligne.

590 « Vous voilà devant moi, honorables et rigides, l'échine droite, ô sages illustres ! – Vous n'êtes pas poussés par un vent fort et une volonté vigilante. » : Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 364. « *Ehrbar steht ihr mir da und steif und mit geradem Rücken, ihr berühmten Weisen! – euch treibt kein starker Wind und Wille.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 134 – 135.

591 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 535. « „Nicht durch Zorn, sondern durch Lachen tödtet man“ ... » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 392.

592 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 518, c'est Nietzsche qui souligne. « *Wie Vieles ist noch möglich! So lernt doch über euch hinweg lachen! Erhebt eure Herzen, ihr guten Tänzer, hoch! höher! Und vergesst mir auch das gute Lachen nicht!*

Diese Krone des Lachenden, diese Rosenkranz-Krone: euch, meinen Brüdern, werfe ich diese Krone zu! Das Lachen sprach ich heilig; ihr höheren Menschen, lernt mir – lachen! » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 367 – 368.

593 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 517. « *Zarathustra der Wahrsager, Zarathustra der Wahrlacher, kein Ungeduldiger, kein Unbedigter, Einer, der Sprünge und Seitensprünge liebt; ich selber setzte mir diese Krone auf!* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 366.

Cette légèreté et ce rire du Perse sont inévitablement revenus à la mémoire d'un Nabokov-pouchkiniste-helléniste-latiniste-car-entomologiste. Selon *La Poétique* d'Aristote, en effet, si l'iambe (le mètre que Pouchkine a toujours préféré) porte ce nom, c'est que les poètes s'en servaient pour exprimer des railleries : « [...] le mètre dit iambique (c'est le nom qu'on lui donne encore aujourd'hui) parce qu'il servait à se lancer des railleries »⁵⁹⁴. Les commentateurs d'Aristote précisent justement que : « Aristote considérait le sens de “satire, invective” comme premier, et celui de “rythme iambique” comme dérivé »⁵⁹⁵. Voilà, sans doute, pourquoi, dans *Le Don*, alors qu'il décrit longuement la lutte de son héros contre ses ennemis, Nabokov renvoie son lecteur à Pouchkine. Nabokov raconte la bataille que le poète russe engagea contre ses adversaires et il est vrai, par ailleurs, que l'œuvre pouchkinienne recèle de nombreux échos de la *Poétique*.

Il convient maintenant de nous arrêter sur un parallèle incontournable que l'on peut établir entre Pouchkine, Nietzsche, leurs successeurs et Nabokov. Nietzsche opposait le rire-dynamite, qui détruisait et reconstruisait quasi simultanément, à la réaction méchante du monde des savants face à ses œuvres⁵⁹⁶. Nabokov procède de la même manière en introduisant intentionnellement dans *Le Don* la formule employée par Pouchkine pour répondre à ses détracteurs pétersbourgeois qu'il avait abandonnés à leurs misérables occupations. Le poète considère que sa meilleure défense sera de se moquer, d'une façon aristocratico-condescendante, de leurs assauts :

« Relisant les plus injurieux critiques », écrit Pouchkine au cours d'un automne à Boldino, « je les trouve tellement amusants que je ne comprends pas comment j'aurais pu en être fâché ; il me semble que si j'avais voulu en rire, je n'aurais pu penser à rien de mieux que de les réimprimer sans aucun commentaire. »⁵⁹⁷

Fiodor Godounov-Tcherdyntsev est exactement dans la même situation ; il doit être prêt à faire face à tous ses zoïles qui sont en proie à cet « esprit de lourdeur » que Nietzsche

594 Aristote, *La Poétique*, v. 1448 b, *op. cit.*, p. 34. « οἷό και ἰαμβεῖον καλεῖται νῦν, οτι εν τῷ μέτρῳ τούτῳ ἰάμβιζον ἀλλήλους. » : *ibid.*

595 Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, « Notes » dans Aristote, *La Poétique*, Paris, Seuil, 1980, p. 168.

596 Cf. Peter Pütz, *Introduction* dans Friedrich Nietzsche, *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 17-22.

597 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 380. « „Перечитывая самые бранчивые критики, – писал как-то Пушкин осенью, в Болдине, – я нахожу их столь забавными, что не понимаю, как я мог на них досадовать ; кажется, если бы я хотел над ними посмеяться, то ничего не мог бы лучшего придумать, как только их перепечатать без всякого замечания“. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 230.

a décrit dans *Ainsi parlait Zarathoustra*⁵⁹⁸ et qui, par conséquent, détestent le rire. Lorsque, bien longtemps déjà avant que les premières lignes de sa *Vie de Tchernychevski* ne soient écrites, Fiodor, invité chez les parents d'Iacha Tchernychevski, fait part de son intention de consacrer un ouvrage au célèbre dialecticien russe, son hôte explique alors, à l'approbation générale, comment il convient, selon lui, de traiter ce sujet :

Tu parles de façon d'aborder le sujet. Mais présupposant une façon talentueuse d'aborder un sujet donné, le sarcasme est exclu à priori, hors de propos. C'est comme ça que les choses m'apparaissent du moins.⁵⁹⁹

Cependant, malgré l'avis de ceux qui l'entourent, et comme le Zarathoustra de Nietzsche, Fiodor choisit le rire qui devient l'instrument indispensable de son analyse du Socrate russe en personne. Surtout, la moquerie est aussi une lutte contre l'héritage socratique et si Fiodor Godounov-Tcherdyntsev apparaît dans une démarche de moquerie violente envers Socrate, il n'est, de nouveau, qu'un *alter-ego* de Nabokov, lequel avait porté dans son for intérieur toute sa vie durant cette férocité aristophanesque à l'égard de Socrate jusqu'à déclarer à Paris, écrivain déjà âgé et couvert des lauriers :

L'ironie, c'est la méthode de discussion qu'emploie Socrate pour confondre les sophistes qu'il invente, et moi, je me moque de ce Socrate, parmi d'autres. Allons donc ! mon rire est un pétitement bonhomme qui tient du ventre autant que du cerveau.⁶⁰⁰

Or, la tactique nabokovienne est fort habile : il dépouille le dialecticien originel de sa force première – soulignée d'ailleurs par Nietzsche – qui est l'ironie envers les bons et beaux, vengeance égalisante de la plèbe, et fustige, avec cette moquerie, parfois sauvagement, ce Socrate et ses rejetons. De plus, le rire en question n'est point « sage » ; il vient, admet Nabokov, des tripes, car il est dionysiaque.

La contre-attaque des socratiques et la riposte dionysiaque

598 Cf. Friedrich Nietzsche, *De la vision et de l'énigme dans Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 404-408.

599 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 296. « Ты говоришь – подход, подход. Но, при талантливом подходе к данному предмету, сарказм, априори исключается, он не при чём. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 179.

600 Vladimir Nabokov, *Interview à Antenne 2*, cité après Maurice Couturier, *Nabokov ou la tyrannie de l'auteur*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 290.

Lorsque *La Vie de Tchernychevski* paraît, l'ouvrage fait l'objet des attaques des critiques. Parmi ces derniers, on trouve Mortus, dont Zinaïda Guippuis serait le prototype. En latin, « *mortuus* » signifie « celui qui a cessé de vivre ». Le pseudonyme funèbre du commentateur de l'ouvrage de Fiodor renvoie éventuellement au chapitre d'*Ainsi parlait Zarathoustra* intitulé « Des hallucinés de l'arrière-monde »⁶⁰¹. Le plumitif qui choisit un tel nom de guerre serait difficilement en mesure de ressentir la légèreté de l'iambe pouchkinien et, par conséquent, devient aussitôt l'hypostase de cet « esprit de lourdeur » peint par Nietzsche. Pour comble, Mortus est aveugle (« Mortus, qui était [...] dans la vie privée, une femme d'âge moyen [...], (souffrait) d'une incurable maladie des yeux. »⁶⁰²) et apparaît donc comme l'adversaire – un de plus dans l'œuvre de Nabokov – de Lyncée-Homère, un Homère-guerrier puisque nous pouvons rajouter qu'Homère, quant à lui, pour bien voir ces choses dont parlait Nietzsche, a nécessairement dû, avant de devenir aveugle – à supposer que cela fut le cas –, avoir vécu la guerre pour décrire avec nuances ce que, selon Nietzsche, il voyait « de façon supérieure ». En somme, dès que le Nabokov-guerrier retrouve son ennemi dialecticien, il le martèle avec ses coups nietzschéens préférés, connaissant leur efficacité. Ce portrait de l'un des antagonistes de Fiodor est éloquent, et ce n'est pas par hasard que Mortus reproche au poète de manquer d'égards envers Tchernychevski et qu'il tente de lui ôter le droit de se moquer du Socrate russe :

Mais il me semble — et je ne suis pas le seul à le sentir — qu'au fond du livre de Godounov-Tcheryntsev, il y a quelque chose qui est dans son essence profondément dénué de tact, quelque chose qui détonne et qui choque... C'est son droit, bien sûr (quoique même celui-ci puisse être contesté), de prendre telle ou telle attitude à l'égard « des hommes des années 60 » mais en les « faisant descendre de leurs piédestaux » il ne peut éviter de faire naître chez un lecteur sensible la surprise et le dégoût.⁶⁰³

601 Cf. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 305-307. Cf. Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 35 – 38.

602 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 253. « [Мортус] (...) был в частной жизни женщиной средних лет, (...) страдавшей неизлечимой болезнью глаз [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 151.

603 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 447. « Но мне кажется, – и не я один так чувствую, – что в основе произведения Годунова-Чердынцева лежит нечто, по существу глубоко бестактное, нечто режущее и оскорбительное... Его право, конечно (хотя с этим можно было бы поспорить), так или иначе отнестись к „шестидесятникам“, но „разоблачая“ их, он во всяком чутком читателе не может не возбудить удивления и отвращения. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 271.

Anoutchine, le professeur pragois, est un autre des critiques qui se dressent pour prendre la défense de Tchernychevski. Comme nous l'avons cependant noté plus haut⁶⁰⁴, Nabokov n'oublie jamais, comme Nietzsche avant lui, de rendre justice au courage personnel de ses contradicteurs et il ne fait pas exception pour cet adversaire de *La Vie de Tchernychevski* :

Le professeur Anoutchine de l'Université de Prague (personnage bien connu, homme d'une éclatante pureté morale et d'un grand courage personnel – ce même professeur Anoutchine qui, en 1922, peu de temps avant sa déportation de Russie, lorsque des agents de la Tcheka armés de revolvers vinrent l'arrêter mais commencèrent à s'intéresser à sa collection de monnaies anciennes et tardèrent à l'emmener, avait dit calmement en désignant sa montre : « Messieurs, l'histoire n'attend pas. ») publia une étude détaillée de *La Vie de Tchernychevski* dans une revue d'émigrés qui paraissait à Paris.⁶⁰⁵

En revanche, malgré toute sa hardiesse, Anoutchine demeure un savant « socratique » et le rire méchant et nietzschéen de Fiodor, tout aussi bien que la manière dont le poète se moque à la fois des ennemis de son ouvrage et de ses lecteurs, lui est insupportable :

M. Godounov-Tcherdyntsev (ridiculise) son héros d'une manière venimeuse. Mais il ne se moque pas seulement de son héros : il se moque également de son lecteur.⁶⁰⁶

Puis, plus loin :

Pour ce qui est de se moquer du héros lui-même, ici l'auteur dépasse toutes les bornes.⁶⁰⁷

Suivons Nabokov dans sa moquerie de l'honorable professeur. C'est toujours Platon et son célèbre disciple, l'éducateur d'Alexandre, que le Perse de Nietzsche prend à témoin lorsqu'il évoque sa légèreté de poète :

604 « Socrate n'a jamais quitté Athènes que pour la défendre contre les Perses, à Délion (où il sauve Xénophon), à Potidée (où il prouve sa constance) » : Yvon Belaval, *Socrate* dans *Histoire de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1969, t. 1, p. 452 et aussi Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 431-432 et Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 1125.

605 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 449-450. « Профессор Пражского университета Анучин (это был тот профессор Анучин, который в 1922 году, незадолго до высылки, когда наганно-кожаные личности пришли его арестовывать, но, заинтересовавшись коллекцией древних монет, замешкались с его уводом, – спокойно сказал, указав на часы : господи, история не ждёт), напечатал в толстом журнале, выходившем в Париже, обстоятельный разбор „Жизни Чернышевского“. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 272.

606 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p.451. « [...] господин Годунов-Чердынцев ядовито высмеива[ет] своего героя. Но издевается он, впрочем, не только над героем, – издевается он и над читателем. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 274.

607 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 452. « Что же касается издевательства над самим героем, тут автор переходит всякую меру. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 274.

Zarathoustra le danseur, Zarathoustra le léger, celui qui agite ses ailes, prêt au vol, faisant signe à tous les oiseaux, prêt et agile, divinement léger : –
Zarathoustra le devin, Zarathoustra le rieur, ni impatient ni intolérant, quelqu'un qui aime les sauts et les écarts ; je me suis moi-même placé cette couronne sur la tête !⁶⁰⁸

Et Zarathoustra lui-même se qualifie de poète : « Pourtant que te disait un jour Zarathoustra ? Que les poètes mentent trop. – Mais Zarathoustra lui aussi est un poète. »⁶⁰⁹, phrase homérique importante chez Nietzsche puisqu'on la retrouve dans son œuvre bien au-delà d'*Ainsi parlait Zarathoustra* : « Homère a dit : les poètes mentent trop »⁶¹⁰.

Comme Zarathoustra, Fiodor déstabilise son lecteur, ce qui n'est pas du goût du professeur pragois adepte de la « rigidité socratique » qui aurait pu adresser une critique identique à Aristophane, lui aussi trop poète pour accepter une position civique ferme et préférant être partout, c'est-à-dire avec Dionysos :

[...] mais dès que le lecteur, suivant le cours d'une phrase, croit avoir finalement manœuvré jusque dans des eaux calmes, dans un royaume d'idées qui peuvent être contraires à celles de Tchernychevski mais qui sont apparemment partagées par l'auteur — et qui peuvent par conséquent servir de base à la gouverne et au jugement du lecteur — l'auteur lui donne une chiquenaude inattendue et fait tomber le support imaginaire sous ses pieds [...].⁶¹¹

Il est absolument indispensable que Fiodor s'oppose à ce milieu d'hommes socratiques que nous avons décrit tout à l'heure et qu'il défende son droit à être un poète riant aux ailes légères. Par le penchant naturel du combattant, il choisit le risque et la guerre et décide de publier sa *Vie de Tchernychevski*, même s'il sait, comme naguère Nietzsche, qu'il devra alors claquer la porte derrière lui et quitter pour toujours la « maison des savants » – dans le cas de Fiodor, il ne s'agit point d'universités mais de littérateurs russophones, lesquels, bien qu'exilés, sont possédés par la bien-pensance dialecticienne responsable de leur état d'apatrides. À ce propos, on peut, en effet, comparer la formule anti-socratique retenue par Nietzsche et que nous avons déjà utilisée (« Car ceci est la

608 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 517.

609 *Ibid.*, p. 382.

610 Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, nous traduisons. « *Den wie Homer sagt: „Viel ja lügen die Sänger!“* » : Friedrich Nietzsche, *Die fröhliche Wissenschaft* dans *KSA*, Band 3, *op. cit.*, p. 442.

611 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 452. « [...] как только читателю кажется, что, спускаясь по течению фразы, он наконец вплыл в тихую заводь, в область идей, противных идеям Чернышевского, но кажущихся автору положительными, а потому могущих явиться некоторой опорой для читательских суждений и руководства, автор даёт ему неожиданного щелчка, выбивает из-под его ног мнимую подставку [...] ». : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 274.

vérité : je suis sorti de la maison des savants en claquant la porte derrière moi. »⁶¹²) et les paroles de Godounov-Tcherdyntsev pleines de mépris répondant à la phrase de Vassiliev que nous avons déjà citée plus haut :

« Je sais que vous ne m'écoutez pas, mais néanmoins (et Vassiliev, grimaçant de douleur, porta la main à son cœur) je vous supplie en tant qu'ami de ne pas essayer de publier cette chose, vous allez ruiner votre carrière littéraire, souvenez-vous de mes paroles, tout le monde s'éloignera de vous ».

« Je préfère les voir de dos », dit Fiodor.⁶¹³

Il se peut que ce *casus belli* volontairement créé par le nietzschéen du *Don* dissimule l'unique véritable but de l'attitude guerrière manifestée dans une atmosphère où sont omniprésentes la banalité et la tiédeur qu'instaure, infailliblement, la dialectique régnant dans toutes les couches de la société, avilissant l'élite ancestrale au niveau le plus bas par la nécessité d'« être comprise » de tous et ne laissant donc au créateur aucun asile esthétique. L'unique moyen, pour le poète, de préserver son *don* de la souillure est alors d'interposer l'épée entre lui-même et la vilénie, se séparant ainsi du troupeau humain tout en le gardant à distance, refusant, par conséquence, l'issue immédiatement offerte par la meute – le rôle de bouc-émissaire. Ce choix a un autre avantage pour le créateur, cet être épris de liberté : cette attitude fait venir à lui ses semblables spirituels qu'il accueille dans la mesure où ils ne portent pas atteinte à son aspiration permanente de pureté.

Cet élan combatif doit être assuré, chez des hommes à caractère nietzschéen, par la méchanceté qu'ils cultiveraient perpétuellement car elle est le gage de leur action poétique actuelle et, ce qui est important pour tout être de l'avenir, de leur excellence future :

« L'homme est méchant » – ainsi parlaient pour ma consolation tous les plus sages. Hélas ! Si c'était encore vrai aujourd'hui ! Car le mal est la meilleure force de l'homme.

« L'homme doit devenir meilleur et plus méchant » – c'est ce que j'enseigne, moi. Le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien du surhomme.⁶¹⁴

612 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 380. « *Denn diess ist die Wahrheit: ausgezogen bin ich aus dem Hause der Gelehrten: und die Thür habe ich noch hinter mir zugeworfen.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 160.

613 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 309. « „Я знаю, что вы меня не слушаетесь, но всё-таки (и Васильев, поморщившись от боли, взялся за сердце) я как друг прошу вас, не пытайтесь издавать эту вещь, вы загубите свою литературную карьеру, помяните моё слово, от вас все отвернутся“. „Предпочитаю затылки“, – сказал Фёдор Константинович. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 187.

614 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 511. « „*Der Mensch ist böse*“ – so sprachen mir zum Troste alle Weisesten. Ach, wenn es heute nur noch wahr ist! Denn das Böse ist des Menschen beste Kraft.

„*Der Mensch muss besser und böser werden*“ – so lehre ich. Das Böseste ist nöthig zu des Übermenschen Bestem. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 359.

Indispensable à la réalisation de l'œuvre de Fiodor, cette cruauté spirituelle lui est aussi nécessaire aux heures de travail littéraire que dans les intervalles de la création, et il s'exerce, avec délectation, à une méchanceté moqueuse. C'est pour ce type d'entraînement aussi que Fiodor met en vers les ennuyeuses lignes de Marx, car comment, pour un nietzschéen, l'œuvre d'un héritier allemand de Socrate aurait-elle pu être bonne ? C'est sa manière de combattre la terrible tristesse que lui procure cette lecture, et c'est pourquoi il apporte au marxisme son agressivité poétique, préservant par cette violence son âme du créateur entrée en contact avec le marxisme pour la nécessité de la future œuvre à commettre :

J'ai mis ça en vers blancs pour que ce soit moins ennuyeux.⁶¹⁵

À un autre moment, Fiodor se heurte au caractère « toxique » de l'influence allemande sur son jeune élève russe saisi par l'ambition mercantile de ne pas payer les connaissances qu'il reçoit : « Pour la leçon, il essayait toujours d'arriver un peu avant l'heure, et il essayait de partir un peu après. »⁶¹⁶. À tout ce qui est allemand, et qui est personnifié ici par l'écolier berlinois, Fiodor oppose deux armes : la gaieté méchante empruntée à Zarathoustra et la langue mythique de la patrie des poètes. N'oublions pas que, pour l'émigré Nabokov, la langue russe intacte des soviétismes est à la fois l'unique valeur sûre qu'il a pu apporter hors des frontières du nouvel état socratique et la coquille le préservant de la banalité germanique qui l'entoure :

Se hâtant vers son épreuve suivante, Fiodor partit avec [l'écolier], et ce dernier, l'accompagnant jusqu'au coin, fit de son mieux pour récolter gratuitement quelques expressions anglaises de plus, mais Fiodor, avec une gaieté sèche, passa au russe.⁶¹⁷

Fiodor ridiculise aussi les « mauvais Européens ». Les vulgaires, les antisémites ou encore Chtchegolev (hypostase du pouchkiniste soviétique) au sommet de ses bavardages

615 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 363. « *Перевожу стихами, чтобы не было так скучно.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 220.

616 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 241. « *На урок он норовил прийти всегда на несколько минут раньше и старался уйти на столько же позже.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 144.

617 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 241. « *Спеша на следующую пытку, Фёдор Константинович вышел с ним вместе, и тот, сопровождая его до угла, попытался даром добрать ещё несколько английских выражений, Но Фёдор Константинович, сухо веселясь, перешёл на русскую речь.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 144.

sur la « petite politique » que Fiodor, en bon nietzschéen, méprise, semblent, entre ses mains, des marionnettes que le poète démembrer :

À présent, tout en écoutant son propriétaire, Fiodor était étonné de l'air de famille entre les pays mentionnés par Tchegolev et les diverses parties du propre corps de Tchegolev : c'est ainsi que la « France » correspondait à ses sourcils froncés en guise d'avertissement ; les pays « limitrophes » aux poils de ses narines, le « corridor polonais » descendait le long de son œsophage ; « Dantzig » était le claquement de ses dents et la Russie était le derrière de Tchegolev.⁶¹⁸

Mais dans l'affrontement des ennemis, avoir pour arme son seul esprit moqueur ne permet toutefois pas de sortir vainqueur de toutes les batailles. Il faut terrasser ses adversaires. La réaction de l'aristocrate Ulysse au bavardage de l'infirmes Thersite, le porte-voix des plébéiens face aux rois, va dans ce sens :

[Ulysse] dit, et, de son sceptre, il frappe [Thersite] au dos, aux épaules. L'autre ploie l'échine, et de grosses larmes coulent de ses yeux : une bosse sanguinolente a sailli sur son dos au choc du sceptre d'or. Il s'assied, pris de peur, et, sous la souffrance, le regard éperdu, il essuie ses larmes. Et malgré tout leur déplaisir, les autres à le voir ont un rire content ; et chacun alors de rire en regardant son voisin :

Ah ! Ulysse nous a souvent rendu d'utiles services, en ouvrant de bons avis, ou en mettant le combat. Mais voilà bien, cette fois, ce qu'il a jamais fait de mieux en présence des Argiens : il a clos la bouche à cet insulteur, toujours à déblatérer.⁶¹⁹

C'est pourquoi avant de se lancer dans la rédaction de sa *Vie de Tchernychevski*, Fiodor se prépare à la guerre ; la lutte de Gogol contre les reptiles constituant l'un des symboles de cette bataille devient l'un exemple pour le héros du *Don* :

[...] et en même temps, au cours de ses promenades en Suisse, l'homme qui pouvait écrire *ainsi* avait l'habitude de tuer avec sa canne les lézards qui traversaient son chemin – « les enfants du diable » – comme il le disait avec le dégoût d'un Ukrainien et la haine d'un fanatique.⁶²⁰

Fiodor se promène dans les bois en récitant les œuvres de Pouchkine, comme Pouchkine lui-même s'habituant en son temps au poids du pistolet en emportant pour ses balades une canne de fer :

618 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 240. « *Сейчас, слушая его, Фёдор Константинович поражался семейному сходству именуемых Щеголевым стран с различными частями тела самого Щеголева : так, „Франция“ соответствовала его предохраняющие приподнятым бровям ; какие-то „лимитрофы“ – волосам в ноздрях, какой-то „польский коридор“ шёл по его пищеводу ; в „Данциге“ был щёлк зубов. А сидел Щеголев на России.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 143.

619 Homère, *Iliade*, II, v. 265-275, op. cit., p. 39-40.

620 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 269. « [...] а вместе с тем, на прогулках в Швейцарии так писавший колотил перебежавших по тропе ящериц, – „чертовскую нечисть“, – с брезгливостью хохла и злостью изувера). » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 161-162, c'est Nabokov qui souligne.

Pour fortifier les muscles de sa muse, il emmena dans ses excursions des pages entières de *Pougatchov* apprises par cœur comme un homme qui se sert d'une barre de fer plutôt que d'une canne.⁶²¹

Plus tard, formé à bonne école, Fiodor se met à donner des coups à droite et à gauche, ce que ses ennemis ne peuvent pas ne pas admettre. Le professeur pragois le sent et décrit son effroi :

En d'autres mots, tout au long de son livre, l'auteur dénigre la personnalité de l'un des fols les plus purs et les plus valeureux de la Russie libérale – pour ne rien dire des coups qu'il donne en passant pour récompenser d'autres penseurs progressistes russes [...].⁶²²

L'œuvre de Nabokov n'est pas seulement la lutte du guerrier nietzschéen dans une armure philosophique totale, le but du romancier est bien plus subtil. Alors que Nietzsche demande à son lecteur si l'antique Socrate méritait la ciguë⁶²³, Nabokov, lui, répond affirmativement à la question de son maître, remettant lui-même la coupe de poison au Socrate russe.

Nous fondons cette supposition sur le titre même du *Don*. Le futur écrivain anglophone (malgré ses déclarations publiques qui l'ont aidé à faire une carrière-éclair aux États-Unis) maîtrisait aussi l'allemand qui, de surcroît, était la langue d'une partie de ses ancêtres et d'un pays qu'il détestait mais où il demeura durant quinze ans. Il ne pouvait donc pas ignorer que « *Gift* », l'homophone allemand de l'anglais « *gift* » (« don »), signifie « poison ».

Ce moyen de tuer l'ennemi de Nietzsche établit un lien direct supplémentaire avec le philosophe : Schopenhauer, l'« Éducateur »⁶²⁴ de Nietzsche, avait en effet remarqué dans

621 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 150. « *Закаляя мускулы музы, он как с железной палкой, ходил на прогулку с целыми страницами Пугачёва, выученными наизусть.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 87.

622 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 453. « *Иными словами, автор на протяжении всей своей книги власть измывает над личностью одного из честнейших, доблестнейших сынов либеральной России, – не говоря о попутных пинках, которыми он награждает других русских передовых мыслителей [...].* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 274 – 275.

623 « ... n'aurait-il [« le méchant Socrate »] pas été, quoi qu'on dise, le corrupteur de la jeunesse, et n'aurait-il mérité la ciguë ? » : Friedrich Nietzsche, Avant-propos de *Par-delà le bien et le mal* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 560. « *hat ihn doch der böse Sokrates verdorben? wäre Sokrates doch der Verderber der Jugend gewesen? und hätte seinen Schierling verdient?* » : Friedrich Nietzsche, *Vorrede, Jenseits von Gut und Böse* dans *KSA*, Band 5, *op. cit.*, p. 12.

624 Cf. Friedrich Nietzsche, *Schopenhauer éducateur, Considérations inactuelles* dans *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, p. 294.

Parerga et Paralipomena l'origine commune de l'allemand « *das Gift* » et de l'anglais « *the gift* » :

L'allemand *Gift* [poison] est le même mot que l'anglais *gift* [cadeau] ; il vient de *geben* [donner], et indique ce qui est *eingegeben* [administré] ; de là aussi *vergeben* [attribuer] au lieu de *vergiften* [empoisonner].⁶²⁵

Le pas du guerrier vers la sagesse brahmanique

Nietzsche donne un ultime conseil aux guerriers qui est à la fois simple et difficile à appliquer :

J'aime les braves : mais il ne suffit pas d'être bon sabreur, – il faut aussi savoir *qui* l'on frappe.

Et souvent il y a plus de bravoure à s'abstenir et à passer : *afin de* se réserver pour un ennemi plus digne.⁶²⁶

Peut-être est-ce pour cela que Nietzsche reste poli avec ceux de ses ennemis qui ne méritent pas son attention : « Je suis poli avec elles [« les poules »] comme envers tous les petits désagréments ; être épineux envers les petits me semble une sagesse digne de hérisson. »⁶²⁷. Son Zarathoustra est courtois avec les infirmes et, après avoir mené une vie d'ermite pendant de si longues années, le prophète exprime une compréhension étonnamment profonde des relations civiques :

[...] le bossu avait écouté la conversation en se cachant le visage avec curiosité et dit lentement :

« Pourquoi Zarathoustra nous parle-t-il autrement qu'à ses disciples ? »

⁶²⁵ Arthur Schopenhauer, *Parerga & Paralipomena, Petits écrits philosophiques*, 2^e partie, op. cit., p. 876. « *Das deutsche Gift ist das selbe Wort mit dem englischen gift : es kommt nämlich von geben und besagt was eingegeben wird : daher auch vergeben statt vergiften.* » : Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*, op. cit., t. 2, p. 629.

⁶²⁶ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, op. cit., p. 449, c'est Nietzsche qui souligne. « *Ich liebe die Tapferen: aber es ist nicht genug, Hau-Degen sein, – man muss auch wissen Hau-schau-Weh!*

Und oft ist mehr Tapferkeit darin, dass Einer an sich hält und vorübergeht: damit er sich dem würdigeren Feinde aufspare! » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 262.

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 414. « *Ich bin höflich gegen sie wie gegen alles kleine Aergerniss; gegen das Kleine stachlicht zu sein dünkt mich eine Weisheit für Igel.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, op. cit., p. 212

Zarathoustra répondit : « Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Avec des bossus, on peut bien parler sur un ton biscornu ! »⁶²⁸

En héros nietzschéen, Fiodor suit cet avis et préserve ses forces pour des rivaux plus respectables ; il est aimable avec le « crapaud » Marianna Nikolaevna :

[Fiodor Godounov-Tcherdyntsev] eut étrangement pitié d'elle et après un instant de réflexion, il lui proposa d'aller chercher un taxi à la tête de station. « Oui, je vous en prie », dit Marianna Nikolaevna et elle se précipita avec lourdeur vers ses gants sur le sofa.⁶²⁹

Il sait aussi faire preuve d'une politesse semblable envers l'époux de Marianna, le bossu Chtchegolev :

Fiodor essaya de l'aider (l'autre qui n'avait enfilé son pardessus qu'à moitié se déroba avec une exclamation polie et soudainement, dans le coin, se transforma en un horrible bossu).⁶³⁰

Les conseils de Zarathoustra sont effectivement d'une grande sagesse car, même chez la créature difforme – ce malade incurable dont il n'est plus nécessaire de devenir le médecin –, la courtoisie d'un nietzschéen engendre, parfois, en retour, la politesse, ce qui permet au poète de préserver ses forces et de canaliser sa puissance vers l'anéantissement de l'héritage du Socrate originel tout en essayant de devenir, par hasard, cette tentation de celui dont parlait Zarathoustra, le Surhomme.

628 *Ibid.*, p. 394. « *Der Bucklichte aber hatte dem Gespräche zugehört und sein Gesicht dabei bedeckt; als er aber Zarathustra lachen hörte, blickte er neugierig auf und sagte langsam: „Aber warum redet Zarathustra anders zu uns als zu seinen Jüngern?“* »

Zarathustra antwortete: „*Was ist da zum Verwundern! Mit Bucklichten darf man schon bucklicht reden!*“ » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 182.

629 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 527. « [Фёдор Годунов-Чердынцев] предложил пойти на угол, за такси. „Да, пожалуйста“, – сказала Марианна Николаевна, тяжело ринувшись к перчаткам на диване. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 321.

630 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 527. « Фёдор Константинович помог ему (тот с вежливым восклицанием, ещё половинчатый, шарахнулся и вдруг, в углу, превратился в страшного горбуна [...]). » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 321.

Le Surhomme de Nabokov le dionysiaque

D'où vient la fougue nabokovienne ? Est-elle purement physique, liée à l'entraînement de ce grand sportif, ou faut-il y voir l'intervention d'un dieu qui participerait réellement à sa violence ?

Tout au long des pages de notre travail, nous avons fréquemment prononcé le nom de Dionysos. Essayons maintenant d'aborder, du point de vue de Nietzsche puisque tel est l'angle de notre vision, le travail d'un nietzschéen, nourri à l'œuvre du maître – avec ses images, ses inspirations, ses pièges –, et analysons Nabokov le dionysiaque. *In summa*, comment cet hellénophone ô combien partiel a-t-il pu accéder aux mystères d'un être suprême parlant une langue qui lui était tout à fait étrangère, car Nabokov n'a jamais eu l'occasion de l'apprendre, même au niveau d'un bachelier actuel ? Nous pouvons également nous demander de quelle façon ce manque d'instruction a pu enrichir l'écrivain ou, en d'autres termes, comment Nabokov a-t-il réussi à contourner son dilettantisme pour faire de ce défaut premier le moyen de réellement perfectionner son œuvre, en la nuancant, ce qui est le chemin vers le sublime puisque c'est dans la nuance transmise au lecteur attentionné et éduqué que git l'art de l'écrivain véritable.

Ainsi, l'un des buts principaux de cette réflexion sera de démontrer d'une part par quel moyen Vladimir Nabokov parvenait à aborder les auteurs hellènes en version originale et d'autre part que le contact permanent avec la littérature grecque lui a permis non seulement d'« helléniser » ses personnages avec un succès dont un helléniste professionnel pourrait se féliciter, mais également, de se comporter comme un romancier grec de l'époque hellénistique ou de l'empire romain. Nous examinerons également la manière dont Nabokov, grâce à ce contact avec les lettres helléniques, s'est mis à exprimer la vision du monde propre à un Grec jusqu'à manifester – en tant qu'artiste – les croyances dans les dieux d'Olympe, et, plus particulièrement, la croyance en Dionysos.

L'écrivain dionysiaque – passerelle

Dans la mesure où Nabokov n'a pas suivi d'études classiques appliquées, ni pendant son adolescence, ni dans sa jeunesse, une fois devenu écrivain, il a eu besoin d'un Mentor pour lui dévoiler l'essence des œuvres d'Homère, d'Eschyle ou de celles de Lucien, un guide qui lui serait proche, familier, mais aussi un personnage en qui un artiste pourrait avoir confiance. Ce fut donc un autre rôle pour Nietzsche en tant que philologue classique.

C'est probablement lorsqu'il aborda le premier ouvrage important du philosophe, *La Naissance de la Tragédie*, que Nabokov rencontra la divinité dont nous parlerons dans ce chapitre – Dionysos, – et depuis lors, *le problème de Dionysos* s'érige comme l'un des piliers principaux de l'œuvre nabokovienne.

Cependant l'influence de Nietzsche sur Nabokov ne se manifeste pas seulement lorsque Nabokov offre à ses personnages les traits des héros mythiques, mais également quand le texte devient lui-même « dionysiaque » : le « Verbe » dionysiaque est *déversé* par Nabokov sur la page blanche et nous y sommes confrontés dans les descriptions des paysages, dans les actes de la vie quotidienne et les démarches créatives des héros nabokoviens, dans la musique sur laquelle les personnages de Nabokov dansent ou *ne dansent pas*. Ainsi agit, par exemple, un « créateur dionysiaque inaccompli » car *fauché* avant l'heure, le protagoniste de *L'Exploit*, Martin Edelweiss, qui aime la danse :

Il [Martin] aimait danser avec une belle inconnue, il aimait le bavardage oiseux et chaste sous lequel on s'efforce de percevoir cette chose vague et ensorceleuse, qui frémit en soi et en elle, qui va durer encore l'espace de quelques mesures puis ne trouvant pas d'échappatoire, s'évanouira à tout jamais et sera totalement oubliée.⁶³¹

Nabokov exprime par les mouvements corporels de son personnage ce que plus tard, une fois la force créatrice du corps mieux canalisée, Martin Edelweiss aurait pu rendre par écrit.

Cette capacité *poétique* est la plus précieuse pour Nabokov et, avant que son Edelweiss ne descende dans « l'enfer socialiste », il transmet le royaume des vivants, en

631 Vladimir Nabokov, *L'Exploit* dans *Œuvres Romanesques Complètes*, Paris, Gallimard, 1999, traduit par Maurice Couturier, p. 679. « Он любил танцевать с незнакомой дамой, любил пустой, целомудренный разговор, сквозь который прислушиваешься к тому чудному, невнятному, что происходит в тебе и в ней, что будет длиться ещё два-три акта и, ничем не разрешившись, пропадёт навеки, забудется совершенно. » : Владимир Набоков, *Подвиг, там же*, т. 2, с. 210. ».

l'occurrence le Berlin des années vingt, à un autre de ses héros qui, lui, bénéficiera d'un surcroît de heureux *hasards* lui permettant d'atteindre l'âge de la création tout en conservant la totalité de ses capacités physiques et spirituelles. Nietzsche aurait dit que, de cette façon, Nabokov réduit 'ο καπρός à l'obéissance. Cet autre héros, c'est le Fiodor du *Don*, que nous rencontrons dans le roman avant qu'il atteigne l'âge de trente ans, et qui commence, à Berlin, son œuvre, parvenant à concentrer son énergie exclusivement vers la création littéraire. N'est-ce pas pour cela que Fiodor économise ses mouvements corporels, refusant le gaspillage de sa précieuse extase dionysiaque : il n'aime pas danser. Une seule fois dans le roman Fiodor prend la décision de sacrifier cette ardeur précieuse pour accompagner la femme qu'il aime au bal :

Il [Fiodor] s'approchait déjà de la fin de son travail (la naissance du héros, pour plus de précision) quand Zina dit que ça ne lui ferait pas de mal de se reposer et que par conséquent ils iraient ensemble le samedi suivant à un bal travesti chez un de ses amis artistes. Fiodor était mauvais danseur ...⁶³²

Mais il s'avère que l'extase *poétique* lui est plus précieuse que la danse, si bien qu'au dernier moment Fiodor la rejette pour la création :

Il [Fiodor] jeta un coup d'œil à sa montre et il commença lentement à se changer. Il déterra son smoking à l'apparence somnolente, et se laissa aller à penser. Tout en réfléchissant, il sortit une chemise empesée, y glissa ses évasifs boutons de col, y grimpa, frissonnant sous sa rigide froideur. Il demeura encore immobile un moment, puis il enfila automatiquement son pantalon noir à bande de satin, et se souvenant qu'il s'était décidé ce matin-là à éliminer la dernière des phrases qu'il avait écrites le jour précédent, il se pencha sur la page qui était déjà noire de corrections. En relisant la phrase, il se demanda : devrait-il la laisser intacte après tout ; il fit un renvoi, écrivit un adjectif additionnel, demeura figé sur la phrase et la raya rapidement tout entière. Mais laisser le paragraphe dans cette condition, i.e., avec sa structure qui pendait au bord d'un précipice avec fenêtre bouchée par des planches et une véranda qui s'écroulait, était une impossibilité physique. Il examina ses notes pour cette partie et soudainement sa plume se mit en branle et s'envola. Quand il regarda de nouveau sa montre, il était trois heures du matin, il avait le frisson, et dans la chambre tout s'estompait dans la fumée de cigarette. Il entendit au même moment le bruit sec de la serrure américaine. Sa porte était entrebâillée, et comme elle passait devant dans le couloir, Zina l'aperçut, pâle, la bouche grande ouverte, vêtu d'une chemise empesée qui n'était pas boutonnée et avec des bretelles traînant sur le plancher, la plume à la main ; le loup sur son bureau était d'un noir éclatant sur la blancheur du papier. Elle s'enferma dans sa chambre en faisant claquer la porte et tout redevint calme. "En voilà du propre", dit Fiodor à voix basse. "Qu'ai-je fait ?" Ainsi, il ne sut jamais quelle robe Zina avait mise pour aller au bal ; mais le livre était achevé.⁶³³

632 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 305 – 306. « Он уже подходил к окончанию труда (а именно к рождению героя), когда Зина сказала, что не мешало бы ему развлекаться и что поэтому они в субботу вместе пойдут на костюмированный бал на дому у знакомого ей художника. Фёдор Константинович танцевал плохо ... » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 185.

633 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 307 – 308. « Посмотрев на часы, он медленно стал раздеваться, затем вытащил сонный смокинг, задумался, рассеянно достал крахмальную рубашку, вставил увертливые запонки, влез в нее, содрогаясь от ее угловатого холодка, замер на минуту,

Nous pouvons supposer que les actes des personnages nabokoviens expliquent les principes de l'approche de la création par l'auteur lui-même, qui parvient, par une démarche volontaire, à faire venir l'esprit extatique. Ce n'est donc pas tant le sens de la phrase que le rythme de celle-ci, – la folie sacrée – qui guide le véritable homme des lettres dans sa création. Ce rythme corporel accompagnant l'écriture est engendré non par une démarche cérébrale de l'auteur mais par l'inspiration à laquelle la main du *poète* ne fait qu'obéir et dont la physiologie peut être comparée à celle de la création de l'*Illiade* par un Homère jeune, emporté par l'élan de son personnage – si différente d'un Homère âgé – et décrite par l'auteur du *περι ψυχου*⁶³⁴. La création d'un « homme de lettres dionysiaque » tel que Nabokov lui-même est donc indissociablement liée au corps inséparable de l'âme, ce qui ne fait que confirmer la vision nietzschéenne de l'artisanat littéraire :

[...] celui qui est éveillé et conscient dit : Je suis corps tout entier et rien autre chose ; l'âme n'est qu'un mot pour une parcelle du corps.
Le corps est une grande raison, une multiplicité avec un seul sens, une guerre et une paix, un troupeau et un berger.⁶³⁵

Or, si le héros du *Don* a ce type de création tout à fait singulier, c'est que, suivant le maître de son démiurge, il danse par sa plume, comme Nietzsche concentrant sa souplesse

*бессознательно натянул черные с лампасами штаны и, вспомнив, что еще утром надумал вычеркнуть последнюю из накануне написанных фраз, нагнулся над и так измаранным листом. Перечтя, он подумал, – а не оставить ли всё-таки? – сделал птичку, вписал добавочный эпитет, застыл над ним, – и быстро всю фразу похерил. Но оставить параграф в таком виде, т. е. повисшим над бездной, с заколоченным окном и обвалившимися ступенями, было физически невозможно. Он просмотрел подготовленные для данного места заметки, и вдруг – тронулось и побежало перо. Когда он опять взглянул на часы, был третий час утра, знобило, в комнате всё было мутно от табачного дыма. Одновременно донесся звяк американского замочка. Мимоходом из передней в его полуоткрытую дверь Зина увидела его, бледного, с разинутым ртом, в расстегнутой крахмальной рубашке, с подтяжками, висящими до пола, в руке перо, на белизне бумаг чернеющая полумаска. Она с грохотом у себя заперлась, и всё стало опять тихо. „Хорош, – вполголоса проговорил Федор Константинович. – Что я наделал?“ Он так никогда и не узнал, в каком Зина ездила наряде; но книга была дописана. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 186.*

634 Cf. *Du Sublime*, XXVII, 1.

635 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *op. cit.*, p. 308. « Aber des Erwachte, der Wissende sagt : Leib bin ich ganz und gar, und Nichts ausserdem ; und Seele ist nur ein Wort für ein Etwas am Leibe.

Der Leib ist eine grosse Vernunft, eine Vielheit mit Einem Sinne, ein Krieg und ein Frieden, eine Heerde und ein Hirt. » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band. 6, *op. cit.*, p. 39.

bachique dans les doigts de sa dextre, ainsi que le philosophe le confiait à Rohde : « Mon style est une danse »⁶³⁶

Le rythme dionysiaque définit le contenu du texte comme son contenant et c'est l'extase dionysiaque qui pourrait expliquer la quantité considérable de fautes stylistiques chez Vladimir Nabokov, de véritables lapsus, lorsque, par exemple, il parle des « *проницательн<ые> очк<и>* (sic) »⁶³⁷ du docteur Weiner, ou des « *усатые* (sic), *брови...* »⁶³⁸ du rédacteur, ou, ce qui est encore moins compréhensible, de « *кричащую монгольским голосом* (sic) *лошадь* »⁶³⁹ du *Don*, ou encore, lorsqu'il évoque la poitrine nue du protagoniste qui attire les papillons par sa sueur humaine, – « *человеческим потом* »⁶⁴⁰ – comme si Fiodor était capable de produire un autre type de transpiration.

Toutes les œuvres nabokoviennes, tout au moins celles écrites en russe, sont remplies de fautes semblables dont l'unique but ne pourrait être que celui de servir à maintenir un rythme de la phrase qui s'effondrerait si l'on retirait une seule de ses syllabes considérées inutiles par des doctes analystes. Nabokov ne serait donc pas un écrivain « sage » : sa main emporte, à travers la page blanche, sa pensée, comme la main du jeune Homère montrant le bouclier d'Achille, forgé par le dieu de Lemnos, de façon à le rendre excellemment philosophique mais en revanche peu utile au combat⁶⁴¹. Un travail ingrat attend donc les défenseurs de Nabokov qui, dans l'avenir, voudraient préserver « l'honneur de la logique nabokovienne » à la façon dont jadis un Héraclite Pontique défendait Homère de ses « détracteurs » ou dont l'auteur du traité *Du Sublime* se dressait pour défendre « la folie supérieure » du créateur⁶⁴². Suivant l'enseignement de Nietzsche lui-même, peut-être lu par Nabokov en langue allemande, l'écrivain se servirait non point d'Apollon, mais bel et bien

636 « *Mein Stil ist ein Tanz.* » : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe, Januar 1880 – Dezember 1884, „An Erwin Rohde in Tübingen“*. Nizza, 22 Februar 1884, dans *op. cit.*, Band 6, p. 479, nous traduisons.

637 Владимир Набоков, *Звонок, там же*, т. 1, с. 298. « lunettes perçantes (sic) » : Vladimir Nabokov, nous traduisons.

638 Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 155. « sourcils (sic) moustachus ». Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons.

639 Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 17. « cris mongols (sic) des chevaux ». Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons.

640 Cf. Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 298. Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons.

641 Cf. Héraclite Pontique, *Allégories d'Homère*, Chap. 43 – 51, traduction de Félix Buffière, Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 52 – 60.

642 Cf. *Du Sublime*, XXXVI, 1 – 2.

de Dionysos-musagète et nous pensons à ce propos au *Der Gotterdienst der Griechen* disponible grâce à l'éditeur de Leipzig, Alfred Kröner, depuis 1913⁶⁴³, et que par souci de compréhension nous citons dans sa version française :

Les Muses et Dionysos ont à l'origine des affinités beaucoup plus étroites que les Muses et Apollon : ils étaient par exemple encore adorés ensemble à Éleuthères, dans les environs d'Éleusis, à Orkhomène on disait de Dionysos disparu qu'il s'était enfui vers les Muses et se tenait caché près d'elles.⁶⁴⁴

Nietzsche place un grand espoir dans la retraite de Dionysos et surtout dans la possibilité de son retour, espoir qu'il avait déjà exprimé dans *La Naissance de la tragédie* où Dionysos est envoyé jusque dans les Indes lointaines, ce qui est fort semblable à l'« expédition pieuse » mentionnée par les poètes d'Hélène en Égypte – et non dans les bras de Pâris : en effet, la fille de Zeus ne peut faillir. Dionysos se réfugiera donc près de son « hypostase sèche », Déméter, s'apprêtant à rebondir au premier appel de l'humain, une fois que celui-ci aura reconquis sa santé anti-socratique.

C'est un labeur donc, à notre avis, peu utile, car, même si les insuffisances stylistiques de Nabokov sont nombreuses, l'une des plus grandes richesses de son texte réside justement, comme dans les écrits de Nietzsche lui-même, dans l'extase bachique de son style, cette sensation familière à Nabokov qu'il offre volontiers au Fiodor du *Don* pour qu'il transcrive justement les symptômes de la folie sacrée s'emparant du *poète*. À cette occasion, nous rappelons le témoignage extatique de Nabokov, certainement vécu dans sa propre chair lors de ses compositions :

L'agitation qui s'emparait de moi me couvrait rapidement d'un voile glacial, me crispait les jointures et me tirait les doigts d'un coup sec. Le vagabondage lunatique de ma pensée qui trouvait par des moyens inconnus la porte entre mille qui débouchait sur la nuit pleine de rumeurs du jardin, l'expansion et la contradiction du cœur, un moment aussi vaste que le ciel étoilé et l'instant d'après aussi petit qu'une gouttelette de mercure, les bras ouverts d'une sorte d'étreinte intérieure, le tressaillement sacré du classicisme, les sourdes rumeurs et les larmes – tout cela était authentique.⁶⁴⁵

643 Friedrich Nietzsche, *Der Gottesdienst der Griechen* dans *Nietzsche's Werke*, Band XIX, 3 Abteilung, *Philologica*, 3 Band, Leipzig, Alfred Kröner Verlag, 1913.

644 Friedrich Nietzsche, *Le Service divin des Grecs*, Paris, Éditions de L'Herne, traduit par Emmanuel Cattin, 1992, p. 53.

645 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 230. « Волнение, которое меня охватывало, быстро окидывало ледяным плащом, сжимало мне суставы и дёргало за пальцы, лунатическое блуждание мысли, неизвестно как находившей среди тысячи дверей дверь в шумный по-ночному сад, вздувание и сокращение души, то достигавшей размеров звёздного неба, то уменьшавшейся до капельки ртути, какое-то раскрывание каких-то внутренних объятий, классический трепет, бормотание, слёзы, – всё это было настоящее. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 137.

À ce propos, il est nécessaire de préciser que Nietzsche fut aussi accusé de ce genre de péchés stylistiques, notamment pas ses traducteurs, russes également, ces fautes étant littéralement dionysiaques : en tant que lettré, Nietzsche court au-devant des faits qui arriveraient à ses personnages, ceux d'*Ainsi parlait Zarathoustra* par exemple. Il est donc possible de conclure que l'état de Bacchant impose une écriture considérée, par des lecteurs méconnaissant l'emportement explosif propre aux acolytes du cortège de Dionysos, comme « blâmable » puisqu'excessivement extatique. Les humains estiment que c'est eux qui doivent être servis par l'effort du littérateur qui, en fait, ne sert que son Dieu.

Effectivement l'œuvre d'un écrivain dionysiaque révèle non seulement des serviteurs de Βάκχος mais le dieu lui-même. Cependant, avant de parvenir à la représentation de cette divinité chez Nabokov, il serait judicieux d'indiquer par quels moyens ce dernier a pris connaissance des habitudes et des apparences de ce dieu. Car Nabokov, tout comme l'auteur d'*Ulysse*⁶⁴⁶ (l'un des maîtres de Nabokov, expatrié comme lui, bien que volontairement, hors des terres de sa langue maternelle dans un pays germanophone), maîtrisant peu le grec ancien et n'ayant commencé l'apprentissage du latin qu'à l'âge de dix-huit ans⁶⁴⁷, n'avait pu accéder aux lettres classiques qu'à l'aide de traductions. Cependant il nous semble que Nabokov pousse plus loin sa « collaboration » avec ces traducteurs, car, non seulement il utilise leurs travaux mais il les fait participer personnellement au déroulement de ses romans. Il s'agit d'une démarche « psychologico-littéraire », qui consiste à considérer les traducteurs comme les « passerelles » entre le monde antique et le monde contemporain. Nabokov ranime ces traducteurs de langues dites « mortes » vers des langues dites « vivantes », leur offre le rôle héroïque d'un Thésée ou d'un Héraclès, ramenant les poètes de jadis vers nous et, c'est pour cela, également, que l'image d'un Orphée ou d'un Ulysse quittant le royaume de Perséphone est fréquente chez

646 « Bien qu'on me prétende érudit, je ne sais même pas le grec. Mon père voulait que je fisse du grec comme troisième langue, ma mère de l'allemand, et mes amis de l'irlandais. Résultat : j'ai appris l'italien. » : Lettre de James Joyce à Harriet Shaw Weaver du 24 juin 1921 dans James Joyce, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1995, t. 2, p. 938.

647 Voir à ce propos Brian Boyd, *Vladimir Nabokov, The Russian Years, 1899-1940*, London, Chatto/Windus, 1990, p. 150.

Nabokov et que cet orphisme de Nabokov est une autre de ses façons de servir Dionysos⁶⁴⁸.

Nabokov lui-même était obligé de vivre dans un univers où, par sa condition d'exilé, il devient forcément une « passerelle » entre les cultures russe, anglaise, allemande et française ; vers l'âge de quarante ans, Nabokov emporte tout ce bagage culturel hors de l'Europe, et c'est à l'université d'Ithaque qu'il enseignera aux Américains ce qu'il considère comme le suc des littératures européennes⁶⁴⁹.

Maintenant, nous démontrerons comment Nabokov introduit dans ses romans ces nombreuses « passerelles », à savoir les hellénistes européens, contemporains de Nabokov dont, probablement il put rencontrer les noms lors de ses lectures d'auteurs grecs. Tel est le cas du personnage principal du quasi utopiste *Bend Sinister*, Adam Krug, ce personnage portant un *prénom terrien* par excellence mais dont le nom de famille, outre sa signification russe de « cercle », nous renvoie au premier ami de Pforta de Nietzsche, Gustav Krug. Ce Krug fut le correspondant⁶⁵⁰ de Nietzsche, mais surtout le co-créateur, avec le futur philosophe, de la juvénile mais non moins importante Germania. Ce soudain surgissement si familier à Nietzsche, à une place aussi importante et dans un roman anti-socratique de Nabokov nous a poussés à rechercher d'autres personnages dionysiaques dans ses romans.

De 1923 jusqu'en 1937, Nabokov séjourne en Allemagne. Il y écrit, entre autres, deux œuvres, *L'Exploit* et *Le Don*. Comme nous l'avons déjà signalé, nous estimons que le personnage principal du *Don* continue et accomplit le destin inachevé du héros de *L'Exploit*. Les protagonistes de *L'Exploit* et du *Don* sont, comme nous l'avons indiqué, prénommés successivement Martin et Fiodor, ce qui rappelle, comme par hasard, une personnalité fortement connue dans le milieu des hellénistes allemands des années vingt – trente, J. Fedre Martin.

648 Cf. Олег Дарк, *Примечания к Возвращению Чорба* во Владимир Набоков, *там же*, t. 1, s. 415.

649 « Étaient inscrits au programme *Anne Karénine, La Mort d'Ivan Ilitch, Les Âmes mortes, Le Lanteau, Pères et Fils, Madame Bovary, Mansfield Park, Bleak House, Dr. Jekyll et Mr. Hyde, Du côté de chez Swan, La Métamorphose et Ulysse.* » : Fredson Bowers, Avant-propos dans Vladimir Nabokov, *Littératures I*, Paris, Fayard, traduit par Hélène Pasquier, 1980, p. 8 ; Vladimir Nabokov, *Littératures I*, Paris, Fayard, traduit par Hélène Pasquier, 1980, p. 383 – 489.

650 Cf. Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe*, t. 1, *op. cit.*, p. 5, 9, 12, 20, etc.

Au premier abord, cette supposition peut paraître hasardeuse. Néanmoins, Nabokov offre fréquemment les clés de certaines énigmes de ses livres dans d'autres de ses livres et, c'est lui-même qui introduit dans son ouvrage *Pale Fire*, un joueur de base-ball homonyme d'un des traducteurs anglais d'*Iliade* et d'*Odyssee* – George Chapman, une « passerelle » par excellence, car outre ses activités du traducteur d'Homère, il fut poète et dramaturge –, qui porte son équipe à la victoire, grâce à un « homer », un coup de base-ball :

[...] une coupure du Star régional :
 Les Red Sox battent les Yanks 5 – 4 sur
 L'Homère de Chapman, épinglé derrière la porte.⁶⁵¹

Cependant, même en ayant pris connaissance du cas de *Pale Fire*, nous n'oserions pas appliquer cette théorie à l'ensemble de l'œuvre de Nabokov si l'exemple cité plus haut était unique. En revanche, nous sommes forcés de constater que Nabokov remplit ses écrits de noms d'hellénistes, commentateurs et traducteurs vers les langues des pays où il séjournait avant son départ pour l'Amérique, ce qui permet de déceler une attention bien déterminée.

Ainsi, une certaine Madame Dorn de *Machenka*, propriétaire du pensionnat d'émigrés russes, c'est-à-dire celle qui offre un cadre spatial au déroulement du roman, porte un nom que les slavistes identifieraient immédiatement comme celui du médecin de *La Mouette* de Tchekhov, et qui est également l'homonyme d'un helléniste allemand, contemporain à la rédaction de *Machenka*, J. Dorn, auteur d'ouvrages sur Platon⁶⁵².

Quant au roman *Le Don*, nous y rencontrons un certain « ingénieur Kern », ami personnel, – précise Nabokov, – du poète Alexandre Blok. Nabokov, rappelons-le, manifeste une connaissance parfaite du fonctionnement de la Bibliothèque berlinoise, où le protagoniste du même *Don*, cet alter-ego de Vladimir Nabokov lui-même, trouve les ouvrages grâce auxquels il poursuit ses travaux. C'est en effet, la mère du héros qui lui propose, par hasard, l'abonnement à la Bibliothèque de Berlin dont les trésors sont égaux, aux yeux de Fedor Godounov-Tcherdyntsev aux biens procurés par Aphrodite Pandemos :

651 Vladimir Nabokov, *Feu pâle*, v. 96 – 98, Paris, Gallimard, traduit par Raymond Girard et Maurice-Edgar Cointreau, 1965, p. 33 – 34. « ... and from local Star

A curio : Red Sox Beat Yanks 5-4

On Chapman's Homer, thumbtacked to the door. » : Vladimir Nabokov, *Pale Fire*, v. 96 – 98, New York, First Vintage International Edition, 1989, p. 36.

652 Cf. J. Dorn, *Platos Verdienste um die Logik und Erkenntnistheorie mit Berücksichtigung der Lehre vorplatonischen Philosophen*, Ostrowo, 1912.

« J'ai une proposition à te faire », dit sa mère gaiement comme ils allaient se séparer. « Il me reste environ soixante-dix marks qui me sont à peu près inutiles et il faut que tu manges mieux. Je peux à peine te regarder tellement tu es maigre. Tiens, prends-les. » « Avec joie », répondit-il, imaginant instantanément un laissez-passer d'un an à la Bibliothèque Nationale, du chocolat au lait et une petite Allemande vénale qu'il projetait continuellement de se procurer dans ses moments les plus bas.⁶⁵³

Puis, le héros de Nabokov décrit, avec précision, la façon d'obtenir des ouvrages, ce qui démontre qu'il passait pas mal de temps dans cet établissement :

Des pigeons se promenaient en roucoulant parmi les marguerites sur la pelouse, devant la Bibliothèque Nationale, près d'un bassin de pierre. Les livres qui devaient être sortis arrivaient dans un petit wagon le long de rails en pente au fond des locaux apparemment restreints, où ils attendaient d'être distribués et où il ne semblait y avoir que quelques livres disposés çà et là sur les rayons alors qu'en fait des milliers de livres étaient accumulés.⁶⁵⁴

... et ce, afin que les ouvrages de la Bibliothèque Nationale Allemande ne deviennent les livres de chevet du héros de Nabokov le Berlinois et c'est, de nouveau, l'Homère russe Pouchkine qui resplendit de ses pages, la patrie mythique réapparaissant via les livres transmis par la Bibliothèque :

Des livres scientifiques (avec le tampon de la Bibliothèque de Berlin toujours à la quatre-vingt-dix-neuvième page), tels que les tomes familiers des Voyages d'un naturaliste dans une reliure verte et noire peu courante, traînaient à côté des vieilles revues russes où il cherchait la lumière réfléchie de Pouchkine.⁶⁵⁵

Ouvrons alors l'encyclopédie *Paulys-Wissowa*, référence par excellence des hellénistes, et plus précisément le neuvième demi-tome, paru en 1903, où se trouve l'article consacré à Dionysos. C'est là que nous trouvons que, comme par hasard, le texte consacré

653 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 147 – 148. « „Хочу тебе кое-что предложить, – весело сказала мать на прощание. – У меня осталось около семидесяти марок, они мне совершенно не нужны, а тебе необходимо лучше питаться, не могу видеть, какой ты худенький. На, возьми”. ”Авс joie”, – ответил он, зараз вообразив годовой билет на посещение государственной библиотеки, молочный шоколад и корыстную молоденькую немку, которую иногда, в грубую минутку, всё собирался себе подыскать. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 86.

654 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 297. « Перед государственной библиотекой, около каменного бассейна, по газону среди маргариток разгуливали, гулюкая, голуби. Выписываемые книги приезжали в вагонетке по наклонным рельсам в глубине небольшого, как будто, помещения, где они ожидали выдачи, причем казалось, что там, на полках, лежит всего несколько томов, когда на самом деле там набиралась тысячи. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 180.

655 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 151. « Ученые книги (со штемпелем берлинской библиотеки всегда на девяносто девятой странице), знакомые тома „Путешествия натуралиста” в незнакомых черно-зеленых обложках, лежали рядом со старыми русскими журналами, где он искал пушкинский отблеск. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 88.

à Dionysos a été rédigé par l'helléniste Otto Kern⁶⁵⁶, auteur également de *Orphicorum fragmenta*⁶⁵⁷ – ces mystères dionysiaques –, de *Zum Orakel des Apollon Kororaios*⁶⁵⁸, de *Die Religion der Griechen*⁶⁵⁹ et de bien d'autres ouvrages.

Ce n'est pas tout. En 1938, Nabokov quitte définitivement l'Allemagne, pour Paris où, selon ses propres aveux, la future Lolita a été extraite de sa côte : « C'est à Paris, à la fin de 1939 ou au tout début de 1940, à une période où j'étais alité suite à une grave crise de névralgie intercostale, que je ressentis en moi la première petite palpitation de Lolita. »⁶⁶⁰. La *nymphette* apparaît aux yeux de ses lecteurs sur le sol américain, et plus précisément, dans la ville portant le nom de l'île où, autrefois, régnait Ulysse, tout cela selon la déclaration subtile de Nabokov lui-même :

Vers 1949, à Ithaca, au nord d'Etat de New York, la palpitation, qui n'avait jamais tout à fait cessé, se mit à me harceler de plus belle. La combinaison s'allia à l'inspiration avec une ardeur sans précédent et m'incita à traiter ce thème d'une manière nouvelle, en anglais cette fois – la langue de ma première gouvernante à Saint-Petersbourg, une certaine Miss Rachel Home. La nymphette, qui avait maintenant dans les veines une goutte de sang irlandais, était en fait plus au moins la même gamine, et le type épousait la mère comme dans le récit initial ; mais pour le reste, tout était nouveau, et mon histoire avait acquis en secret les griffes et les ailes d'un roman.⁶⁶¹

Il n'y pas que Lolita qui fut ainsi conçue à Paris ; cela pourrait être également le cas de son « tuteur », Humbert Humbert. En effet, en France, en 1936, étaient publiés les *Hymnes homériques*, traduits et édités par Jean Humbert, professeur à l'Université de Paris. Cet ouvrage bilingue, grec-français, fut très prisé par les littérateurs parisiens gravitant autour de la NRF que Nabokov, en tant qu'écrivain français, côtoya durant son séjour en

656 Otto Kern, *Dionysos* in Paulys-Wissowa, Stuttgart, J. B. Metzlerscher Verlag, 1903, Neunter Halbband, p. 1010 – 1046.

657 Otto Kern, *Orphicorum fragmenta*, Berlin, Apud Weidmannos, 1922.

658 Otto Kern, *Zum Orakel des Apollon Kororaios*, Berlin, Weidmann, 1922.

659 Otto Kern, *Die Religion der Griechen*, Berlin, Weidmann, 1938.

660 Vladimir Nabokov, *À propos d'un livre intitulé Lolita*, Paris, Gallimard, 2001, nouvelle traduction de Maurice Couturier, p. 459 – 460. « *The first little throb of Lolita went through me late in 1939 or early in 1940, in Paris at a time when I was laid up with a severe attack of intercostal neuralgia.* » : Vladimir Nabokov, *On a book entitled Lolita* dans *Lolita*, London, Penguin Book, 1995, p. 311.

661 Vladimir Nabokov, *À propos d'un livre intitulé Lolita*, op. cit., p. 460 – 461. « *Around 1949, in Ithaca, upstate New York, the throbbing, which had never quite ceased, began to plague me again. Combination joined inspiration with fresh zest and involved me in a new treatment of the theme, this time in English – the language of my first governess in St. Petersburg, circa 1903, a Miss Rachel Home. The nymphet, now with a dash of Irish blood, was really much the same lass, and the basic marrying-her-mother idea also subsisted ; but otherwise the thing was new and had grown in secret the claws and wings of a novel.* » : Vladimir Nabokov, *On a book entitled Lolita* dans *Lolita*, op. cit., p. 312.

France. Mieux encore, l'attention de cet exilé de la Russie « socratisée » aurait pu être attirée dans les *Hymnes homériques* par les premières lignes évoquant l'hymne À *Déméter*, que l'on trouve également dans cet ouvrage – directement lié au pays de Nabokov – qui a fait parler de lui en France, en Europe et certainement parmi les émigrés russes : *Retour de l'U.R.S.S.* de Gide⁶⁶². Quant au travail de Nabokov sur la conception de *Lolita*, il dura fort longtemps : souvenons-nous de la nouvelle rédigée en russe en 1939, portant le titre – sorti tout droit d'*Ainsi parlait Zarathoustra* – *L'Enchanteur* où les fantasmes du mâle pédomane sont étalés avec la licence du futur roman anglais.

Il est donc tout à fait possible que le nom de l'helléniste français se soit gravé dans la mémoire du Nabokov francophone séjournant à Paris pour en ressortir vingt ans plus tard et devenir celui du beau-père de *Lolita*⁶⁶³. L'abondance des références à la Grèce de l'Antiquité dans *Lolita* permet de supposer que Nabokov a très bien pu choisir consciemment de baptiser son personnage Humbert Humbert. Cette décision ne pouvait pas, pensons-nous, être cryptomnésique à la façon dont le prétend Carl-Gustav Jung⁶⁶⁴ concernant un passage de la deuxième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, à savoir le chapitre « De Grands événements ». En fait, Nabokov serait aussi strict que Nietzsche sur ce qu'il écrit. Chacune de ses lignes est la révélation d'une « anti-subconscience » par excellence : l'étude de l'édition bilingue français-grec ancien par Nabokov ne laisse pas de doute sur la question. Car, quatorze ans après la publication de *Lolita*, dans *Ada ou l'ardeur*, Nabokov – cet écrivain au réflexe de scientifique saisissant les nuances comme les lépidoptères pendant ses chasses – avoua, par la bouche de Van Veen, sa connaissance parfaite de l'existence des éditions bilingues « Les Belles Lettres » :

Tu l'as lu, n'est-ce pas, dans la traduction française avec le grec en regard ?⁶⁶⁵

662 « L'hymne homérique à Déméter raconte que la grande déesse, dans sa course errante à la recherche de sa fille, vint à la cour de Kéléos. » : André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, suivi de *Retouches à mon retour d'U.R.S.S.*, Paris, Gallimard, 1978, p. 13.

663 Quant au rôle des hellénistes anglais, français, allemands – passerelles entre les mondes grec antique et contemporain – dans l'œuvre de Vladimir Nabokov, cf. Anatoly Livry, « Nabokov le Bacchant » dans *Nietzscheforschung*, Akademie Verlag, Berlin, 2009, Band 16, p. 305-319.

664 Cf. Carl-Gustav Jung, *Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene*, Leipzig, Druck von Oswald Mutze, 1902, p. 113-114.

665 Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, op. cit., p. 501. « You read it, dear, in the literal French translation with the Greek en regard – didn't you ? » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, op. cit., p. 384.

Nous pouvons donc être certains que ce choix du nom du héros masculin de *Lolita* n'est nullement cryptomnésique : il fut intentionnel et son précurseur réel est bel et bien ce Jean Humbert, professeur parisien et éditeur des *Hymnes homériques*.

Ce même Humbert ainsi que les homonymes de bien d'autres « passerelles », sont liés aux personnages « dionysiaques » du roman auxquels Nabokov offre les signes distinctifs de leur dieu suprême. C'est pour cela que lorsque Humbert est sur le point de perdre sa Lolita, il est poursuivi, par une automobile, homonyme de Dionysos : « Je conjecturai, donc, que le Yak Rouge qui, kilomètre après kilomètre, nous suivait sans relâche à une distance discrète était piloté par un détective engagé par quelque fâcheux afin de vérifier ce que faisait exactement Humbert Humbert de sa belle-fille mineure. »⁶⁶⁶, – ce même Ἴακχος, nom mystique de Bacchos⁶⁶⁷ et premier Dionysos assimilé par la suite au fils de Sémélé⁶⁶⁸, que les bacchantes appellent depuis les montagnes qui entourent Thèbes⁶⁶⁹.

Avant de quitter le Vieux Continent, Nabokov rédige le plus mystérieux de ses ouvrages, *Ultima Thule* qui, selon les déclarations de son auteur, ne représente qu'une partie d'un roman inachevé que, par ailleurs, nous examinerons plus loin⁶⁷⁰. Son protagoniste porte un nom bien étrange pour un russe, Adam Falter. « *Der Falter* », en allemand, signifie « papillon », « lépidoptère » ; cela évoque, outre l'attachement artistique de Nabokov-zoologiste à l'entomologie, un autre helléniste allemand, toujours contemporain de Nabokov, G. Falter, auteur de *Platos Ideenlehre*⁶⁷¹.

Une fois arrivé dans le Nouveau Monde, Nabokov continue d'introduire des « passerelles » dans les pages de ses ouvrages. Ainsi dans son quatrième roman américain, *Pnin*, où l'on trouve un Eric Wind, cette fois-ci un homonyme parfait de E. Wind, toujours

666 Vladimir Nabokov, *Lolita*, op. cit., p. 324 – 325. « I surmised, donc, that the Red Yak keeping behind us at a discreet distance mile after mile was operated by a detective whom some busybody had hired to see what exactly Humbert Humbert was doing with that minor stepdaughter of his. » : Vladimir Nabokov, *Lolita*, op. cit., p. 217.

667 Cf. par exemple Aristophane, *Grenouilles*, v. 398 ; Euripide, *Cyclope*, v. 69, etc.

668 Cf. Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, t. X, ch. XXXI, v. 68, t. XVIII, ch. XLVIII, v. 968 etc.

669 « *Iakhos, Bromios, fils de Zeus...* » : Euripide, *Les Bacchantes*, v. 723, op. cit., p. 271.

670 Cf. Анатолий Ливри, *Физиология Сверхчеловека, Введение в третье тысячелетие, там же*, с. 159.

671 Cf. « *Archiv für Geschichte der Philosophie* », 1908, 21, p. 351 – 372.

contemporain de Nabokov et dont *Theios phobos. Untersuchungen über platonische Kunstphilosophie*⁶⁷² est entré dans la plupart des bibliographies d'ouvrages sur Platon.

Le cas du roman *Chambre obscure* est encore plus intéressant pour un spécialiste des lettres classiques. Écrite en langue russe lors de séjours de Nabokov en Allemagne, l'œuvre paraît en 1932-1933 dans sa version originale. Nabokov continue d'offrir à ses personnages principaux des noms évoquant des hellénistes du pays d'accueil ; dans *Chambre obscure*, le protagoniste, un Berlinois, est nommé Bruno Kretschmar qui est, comme par hasard, le quasi homonyme du *célébrissime* helléniste et spécialiste de Dionysos Paul Kretschmer, auteur de nombreux ouvrages et dictionnaires⁶⁷³ et contemporain de Nabokov. Otto Kern, par exemple, tout au début de son article dans *Paulys-Wissowa*, fait référence à Paul Kretschmer⁶⁷⁴ et, nous-même, plus tard, nous mentionnerons à nouveau cet helléniste.

Cependant, les futures métamorphoses des héros de ce roman devraient attirer notre attention. Rappelons, brièvement, les événements décrits dans l'œuvre : Magda, une plébéienne berlinoise, rencontre un homme, peintre-caricaturiste Horn, qui, au bout d'un mois de liaison, la quitte et part pour les Etats-Unis. Puis, à l'issue de certaines aventures, Magda trouve un ami riche et désiré pour sa fortune, Bruno Kretschmar, avec lequel elle s'installe pour des raisons financières, tout en regrettant le premier compagnon de sa vie. Finalement Horn revient et, *par hasard*, retrouve Magda lors de sa première sortie dans le milieu artistique berlinois. Leur relation recommence. Ce peintre-caricaturiste, l'on peut le considérer comme un véritable personnage nietzschéano-dionysiaque. Son nom est Horn – c'est-à-dire une partie de « *Ταυρόκερον Θεόν* »⁶⁷⁵, Horn, étant « la corne » en allemand, – et, dans sa création, ainsi que dans sa vie, inséparables pour lui, il se dit être guidé par une « divinité » dont les traits ressemblent fortement à ceux du Dionysos décrit par Nietzsche qui en 1888 commençait par s'identifier à la divinité.

C'est ainsi que nous pouvons lire chez Nietzsche :

672 Cf. « *Zeitschrift für Ästhetik* », 1932, 26, p. 349 – 373.

673 Cf. par exemple, Paul Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, Göttingen, 1989. Paul Kretschmer, *Rückläufiges Wörterbuch der Griechischen Sprache*, Wien, 1944.

674 Cf. Otto Kern, *Dionysos* in *Paulys-Wissowa*, Stuttgart, J. B. Metzlerscher Verlag, 1903, Neunter Halbband, p. 1011.

675 Euripide, *Les Bacchantes*, v. 100, *op. cit.*, p. 246.

Cette dualité d'expériences, cette aisance à accéder dans des mondes en apparence opposés se retrouve dans tous les aspects de ma nature ; je suis mon propre sosie, j'ai une « seconde » vue pour doubler la première. Peut-être en ai-je aussi une troisième ...⁶⁷⁶

Ce que nous pensons retrouver dans *Chambre obscure* :

[...] Horn songeait avec plaisir que c'était loin d'être tout, oh! bien loin : ce n'était que le premier numéro du programme d'un excellent music-hall où lui, Horn, disposait d'une place dans la loge directoriale. Quant au directeur lui-même, ce n'était ni Dieu ni le diable. Le premier était trop vieux, trop vénérable et ne comprenait rien à l'art nouveau ; le démon, lui, engraisé des crimes d'autrui, était insupportablement ennuyeux, ennuyeux comme le suprême bâillement d'agonie d'un criminel stupide, assassin d'un usurier. Ce directeur qui offrait sa loge à Horn était un être insaisissable, double, triple, qui se reflétait en lui-même, comme un fantôme chatoyant et magique, l'ombre de ballons multicolores, l'ombre d'un jongleur sur un mur éclairé. Telle était du moins idée qu'il s'en faisait en ses rares minutes de réflexions philosophiques.⁶⁷⁷

Même dans cette citation dionysiaque, nous retrouvons des images purement nietzschéennes : si Nabokov n'ose pas se prononcer sur la mort du Dieu – il ne le fera que plus tard, comme nous l'avons souligné, dans *Feu pâle* –, il le mène fort près du tombeau par son état de sénilité totale, physique et spirituelle. Quant à la description de l'entité satanique, elle rassemble fort à ce criminel pâle d'*Ainsi parlait Zarathoustra* et à son prototype, Raskolnikov.

Cinq ans après la publication de la *Chambre obscure* russe, Nabokov fait paraître la traduction anglaise à New York. Tout change : les noms de personnages ainsi que le titre du roman qui devient *The Laugher in the dark*.

Nous ne sommes plus sur Vieux Continent – « en Grèce », pourrions-nous penser avec Nabokov – ; les héros du roman foulent la terre d'un empire nouveau qui, à défaut

676 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*, nous traduisons. « *Diese doppelte Reihe von Erfahrungen, diese Zugänglichkeit zu anscheinend getrenten Welten wiederholt sich in meiner Natur in jeder Hinsicht, – ich bin ein Doppeltgänger, ich habe auch das „zweite“ Gesicht noch ausser dem ersten. Und vielleicht auch noch das dritte ...* » : Friedrich Nietzsche, *Kommentar zu Band 6* in Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Werke* dans KSA, Band 14, *op. cit.*, p. 472.

677 Vladimir Nabokov, *Chambre obscure*, Paris, Bernard Grasset, traduction de Doussia Ergaz, 1934, p. 145. « ... Горн с удовольствием думал, что это ещё не всё, далеко не всё, а только первый номер в программе превосходного музик-холла, в котором ему, Горну, предоставлено место в директорской ложе. Директором же сего заведения не был ни Бог, ни дьявол. Первый был слишком стар и мастит и ничего не понимал в новом искусстве, второй же, обрюзгий чёрт, обожравшийся чужими грехами, был нестерпимо скучен, скучен, как предсмертная зевота преступника, зарезавшего ростовщика. Директор, предоставивший Горну ложу, был существом трудноуловимым, двойственным, тройственным, отражающимся в самом себе, – переливчатым магическим призраком, тенью разноцветных шаров, тенью жонглёра на театрально освещённой сцене... Так по крайней мере полагал Горн в редкие минуты философских размышлений. » : Владимир Набоков, *Камера обскура*, Москва, Издательство АСТ, 1997, с. 105.

d'être la patrie des philosophes, est peuplé de soldats-paysans. Le Kretschmar de *Chambre obscure* est donc rebaptisé : dans la version destinée aux Etats-Unis, il est Mr. Albinus, le quasi-homonyme d'un certain Marcus Postumius Albinus, connu pour avoir rempli à Rome les fonctions de tribun, à qui Tite Live oppose le roi de Veies⁶⁷⁸. C'est peut-être pour cela que quant au rôle de cet « Albinus » dans *The Laughter in the dark*, il est celui d'un adversaire du « roi » par excellence : en effet, il arrive dans la vie de l'héroïne en prenant la place vacante suite au départ de son premier amour et continue à occuper sa place malgré le retour du « roi ». N'est-ce pas pour cela que ce « roi », adversaire d'Albinus – Horn de la version russe –, est rebaptisé par Nabokov pour la réadaptation de son roman en Amérique, en... Mr. Rex.

Quant aux noms d'hellénistes apparaissant sur les pages des romans de Nabokov que nous venons de citer, ils ne représentent qu'un nombre infime des exemples que peut nous offrir la totalité de son œuvre. Leur introduction, pour Nabokov, est une façon d'indiquer : « je suis un "écrivain antiquaire", je crée pour de rares élus capables de saisir au vol l'allusion que je leur jette, pour ceux qui ont pu jouir, même tardivement comme moi-même, d'une *païdeia*, cette instruction des personnes raffinées se situant au-delà de la foule ».

On peut donc mettre en exergue de la totalité de l'œuvre nabokovienne le fameux « *Procul este, profani* » de Virgile et ce n'est point, à cause de cette attitude que Nabokov serait marginalisé. Au contraire, il parvient au but désiré, se retrouvant parmi les grands, tel Pouchkine qui met cette phrase des *Enéides* comme épigraphe de son *Poète et la foule*⁶⁷⁹ – exclamation semblable, d'ailleurs, au ἑκαὶ βέβηλος d'Erwin Rohde dépité par le refus de sa recension qu'avait osé lui affliger *le Litterarische Zentralblatt* de Zarncke. Encore une fois donc Nabokov réapparaît comme homme de l'époque hellénistique et surtout romaine, autrement dit habitant de cet univers vénérant la puissance du glaive et de l'argent mais où, tels des îlots de supra-culture, se trouvaient des écoles de philosophie et de rhétorique éduquant, grâce à la langue grecque reconnue comme supérieure par Rome et grâce au mythe éternellement vivant, la fine fleur de l'empire qui, partageant ces valeurs dangereusement élégantes pour la démocratie, accédait aux fonctions les plus élevées ou se consacrait aux lettres.

678 Tite Live, *Liber V*, 1.

679 Cf. Александр Пушкин, *Поэт и толпа, там же*, т. 1, с. 435.

Nabokov approuve cette *Weltanschauung* par ses actes, puisque, semblable à un Lucien – ou même à un Callimaque pour revenir à l'époque hellénistique –, il sert les Muses à la fois en tant que théoricien et en tant que professionnel : il est homme de lettres et enseignant de littérature dans un des « muséons contemporains » états-uniens ; et même lorsqu'il écrit, il passe aisément du style extatique à des écrits analytiques sur ses confrères de jadis, mais avec lesquels il vit en communauté puisque croyant au même dieu.

Nabokov est également un écrivain-philosophe. Ne faisant point de différence entre les « spécialités », demeurant, comme nous l'avons signalé, un dilettante et fier de l'être, il transgresse les *limes* imposés par des siècles de science socratique et devient, malgré la culture alexandrine, un être et un créateur complet, donc Grec.

C'est aussi par son style que Nabokov se trahit en tant qu'helléniste : le purisme de ses écrits que ses contemporains et ses lecteurs futurs perplexes lui ont reproché – puisque ne les comprenant que partiellement à cause de l'absence de *païdeia* – est, pour Nabokov, une façon d'effectuer une discrimination entre deux types de lecteurs. Il enlève aux non-initiés, par l'introduction d'un style « néo-asianiste » caractérisé par une complexité poussée jusqu'à l'extrême, et d'une manière franchement nietzschéenne, le droit de lire.

Le monde hellénistique, hellénophone et les dieux hellènes, voilà la vraie nostalgie de Nabokov et non celle mise en avant par ceux qui marchandent ses ouvrages, à savoir la nostalgie de l'inaccessible Russie-pays. Voilà l'univers qu'il cherche à reconquérir. Originellement, il avait été éveillé à cette reconquista à rebours du flot du Chronos par Nietzsche.

Il serait également intéressant de souligner « l'évolution » du personnage dionysiaque chez Nabokov. Celui-ci suit l'itinéraire d'une figure mythique telle qu'elle nous est parvenue grâce à l'épopée ou la tragédie. Ainsi nombreux sont les personnages masculins des mythes grecs jouissant d'une longue vie qui voient leur existence se partager en deux parties : celle de « héros » et celle de « sage ».

Le stade de « héros » se manifeste non seulement par une résistance active aux adversaires humains, mais également par le désir de modifier son destin, en allant à l'encontre de ce qui avait été décidé par les Moires. Il suffit que ce personnage arrive à survivre physiquement au stade « héroïque » pour qu'il atteigne le niveau supérieur de l'existence masculine qui est le stade de « sage ». Pour illustrer nos propos, tournons-nous vers le personnage d'Œdipe. Ses proches, et lui-même, ont tout fait pour éviter le destin

fixé par les Moires et annoncé à Delphes ; c'est le glaive à la main qu'Œdipe affronte Laos avec ses domestiques ; et Euripide va jusqu'à affirmer que c'est en combattant le Sphinx qu'Œdipe délivre Thèbes de son fléau⁶⁸⁰.

Œdipe survit, bien que péniblement, à son « stade héroïque », pendant lequel il frôla, à maintes reprises, l'ὕβρις, devenant aussi un être sacré, et seul Thésée, devenu lui aussi un « sage » athénien après sa période « héroïque », parviendra à *sentir* la sagesse divine incarnée dans un Œdipe aveugle.

Philoctète suit la même destinée car, à la fin de son séjour à Lemnos, il pousse sa « résistance » jusqu'au désir d'autodestruction, souhaitant mourir dans le seul but de conduire à leur perte ceux qu'il abhorre. Pourtant, Philoctète finit par se joindre à Ulysse et Néoptolème et par prendre part à la destruction de la ville de Troie, bien que, pour le décider à obéir aux Moires, accomplissant ainsi la prédication d'Hélénos, Sophocle ait été obligé de faire remonter Héraclès à la surface de la Terre ; la récompense de cette sagesse ne se fera pas attendre. Ulysse, Cadmos ou Enée suivent la même destinée, partagée entre stade « héroïque » et stade « de la sagesse ».

Quant à Nabokov, il crée les personnages de son œuvre suivant la même logique antique. Martin Edelweiss dans *L'Exploit* peut être considéré comme l'incarnation par excellence du stade « héroïque » d'un Grec aristocrate ; d'ailleurs, chacun de ses actes n'est, en effet, accompli que d'une « noble » (*edel*) « façon » (*die Weise*). Mieux encore, son héroïsme est purement « homérique » : Nabokov souligne, et à maintes reprises, que les affrontements de son héros sont bel et bien des combats singuliers, tels qu'on les voit dans *Illiade*. Nabokov, comme d'Homère, effectue un effet de focalisation sur chaque mouvement des personnages principaux, ce qui sera impossible une fois que la phalange « démocratique », et sa nécessité de tenir sa place dans le rang, aura remplacé les actes de bravoure personnels. N'est-ce pas pour cela que, même lorsque Martin Edelweiss prend part à des compétitions d'équipe, Nabokov le met hors de la multitude des « joueurs-hoplites » afin que le lecteur, prenant la place élevée d'un Olympien, puisse juger des exploits de son héros :

Tout recroquevillé sur lui-même, il [Martin] rattrapa les boulets de canon à plusieurs reprises, à plusieurs reprises il renvoya du poing des balles très hautes, et ainsi, tout radieux, il garda ses buts intacts jusqu'à la fin de la partie, quand, tout à coup, une seconde avant le

680 Cf. Euripide, *Les Phéniciennes*, v. 1505 – 1509. Sophocle, *Œdipe – Roi*, v. 1198.

coup de sifflet final, le gardien de but adverse laissa échapper le ballon glissant, permettant ainsi à Armstrong de l'expédier au fond des filets.⁶⁸¹

Mais cela ne suffit pas au romancier et, quand le personnage de *L'Exploit* affronte un adversaire individuellement, Nabokov le représente comme un guerrier combattant le principe « anti-homérique » lui-même : ce qui intéresse Nabokov, ce n'est pas tant l'état d'une société, mais celui de l'être humain, l'état de son âme ; le romancier agit à la fois en tant que psychologue nietzschéen et zoologiste – ainsi qu'il l'était de son second métier. La banalité de la vision de l'être humain, comme membre d'une « société » et obéissant à ses « lois » étant inacceptable pour Nabokov-artiste. En effet, pour Nabokov, la doctrine de « l'évolution des sociétés humaines », – comme, par exemple, la lutte socialiste des prétendues « classes » prônée par un « minable bourgeois Marx »⁶⁸², que Nabokov méprise⁶⁸³ et hait (autant que ceux qui s'attaquent à l'incarnation taurine de Dionysos)⁶⁸⁴ à la fois, – n'est que l'un des aboutissements de la doctrine darwinienne :

681 Vladimir Nabokov, *L'Exploit*, op. cit., p. 705. «Несколько раз он [Мартын] ловил, согнувшись вдвое, пушечное ядро, несколько раз взлетал, отражая его кулаком, и сохранил девственность своих ворот до конца игры, счастливо улыбнувшись, когда, за секунду до свистка, голкипер противников выронил скользкий мяч, который Армстронг тотчас и залепил в ворота. » : Владимир Набоков, *Подвиг, там же*, т. 2, с. 231.

682 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « ... мелки<й> буржуа от мозга до костей ... » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 220.

683 « Я презираю коммунистическую веру как идею низкого равенства, как скучную страницу в праздничной истории человечества, как отрицание земных и неземных красот, как нечто, глупо посягающее на мое свободное „я“, как поощрительницу невежества, тупости и самодовольства. » : Владимир Набоков, *Юбилей*. « Je méprise la croyance communiste comme une idée d'une basse égalité, comme une ennuyante page dans l'histoire festive de l'humanité, comme la négation des beautés terrestres et célestes, comme une atteinte nette à mon ego libre, comme un encouragement à la sottise, à la bêtise et à l'auto-satisfaction. » : Vladimir Nabokov, *Jubilé*, nous traduisons.

684 « Il me faut maintenant parler du mal comme
Personne jusqu'alors n'en a jamais parlé. Je hais les choses
comme le jazz,
Le crétin en bas blancs torturant un taureau (sic.)
Noir et strié de rouge ; le bric-à-brac des abstraits, Les masques rituels primitifs, les écoles
progressives ;
La musique dans les supermarchés, les piscines ;
Les brutes, les fâcheux, les philistins à préjugés de classe,
Freud, Marx,
Faux penseurs, poètes surfaits, imposteurs et requins. » : Vladimir Nabokov, *Feu pâle*, v. 923 – 930,
op. cit., p. 60. « Now I shall speak of civil evil as nonc has
Spoken before. I loathe such things as jazz ;
The whiete-hosed moron torturing a black
Bull, rayed folk-masks; progressive schools;

L'image la plus fidèle de la naissance de l'esprit (dans le genre humain en général et chez tout individu en particulier) se trouve, me semble-t-il, dans le merveilleux coup qui nous frappe lorsque, contemplant l'enchevêtrement des rameaux et des feuilles, on comprend soudain que ce qu'on avait pris jusqu'alors pour une partie de ce réseau est en réalité un oiseau ou un insecte. Pour expliquer l'épanouissement initial de la raison humaine, il faut, je crois, imaginer une pause dans l'évolution de la nature, une minute bestiale de faiblesse et de volupté. La lutte pour l'existence – quelle foutaise ! La malédiction du travail et des guerres ramène l'homme à l'état de porc. Toi et moi avons souvent ri en observant l'éclat maniaque qui apparaît dans l'œil de la ménagère lorsque, plongée dans des considérations alimentaires ou des calculs vénaux, elle promène son regard de verre sur la morgue d'une boucherie. Prolétaires, dispersez-vous ! Les vieux livres se trompent. Le monde a été fait en un jour de repos.⁶⁸⁵

N'est-ce pas pour cela que l'unique affrontement physique que le héros de *L'Exploit* engage est mené contre celui qui porte le nom de Darwin et qui, de surcroît, est l'agresseur :

Martin ne parvenait toujours pas à s'imaginer comment il allait pouvoir frapper Darwin au visage, ce gros visage, bien rasé, avec ses rides molles autour de la bouche ; cependant, quand le gauche de Darwin partit et atteignit Martin en pleine mâchoire, tout changea : toute son anxiété se dissipa, il se sentit intérieurement détendu et rayonnant, et le bourdonnement dans sa tête, causé par le coup qu'il avait reçu, était comme une chanson à la gloire de Sonia pour laquelle, en un sens, ils se battaient en duel maintenant.⁶⁸⁶

Mais Martin Edelweiss ne fait pas que défendre le principe homérique ; bien plus, il se conduit exactement comme un personnage d'Homère au stade « héroïque ». En effet, Martin pressent son incapacité à atteindre l'âge d'Ulysse qui, après le dernier victorieux

Music in supermarkets; swimming pools;
Brutes, bores, class-conscious Phlistines, Freud, Marx,
*Fake thinkers, puffed-up poets, frauds and sharks. » : Vladimir Nabokov, *Pale Fire*, v. 923 – 930, *op. cit.*, p. 67.*

685 Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, nous traduisons. « Ближайшее подобие зарождения разума (и в человеческом роде и в особи) мне кажется можно найти в дивном толчке, когда, глядя на путаницу сучков и листьев, вдруг понимаешь, что дотолке принимаемое тобой за часть этой ряби есть на самом деле птица или насекомое. Для того, чтобы объяснить начальное цветение человеческого рассудка, мне кажется, следует предположить паузу в эволюции природы, животную минуту лени и неги. Борьба за существование – какой вздор! Проклятие труда и битв ведёт человека обратно к кабану. Мы с тобой часто со смехом отмечали маньякальный блеск в глазу у хозяйственной дамы, когда в пищевых и распределительных замыслах она этим стеклянистым взглядом блуждает по моргу мясной. Пролетарии, разъединяйтесь! Старые книги ошибаются. Мир был создан в день отдыха. » : Владимир Набоков, *Другие берега, там же*, т. 4, с. 295.

686 Vladimir Nabokov, *L'Exploit* dans *Œuvres Romanesques Complètes*, Paris, Gallimard, 1999, traduit par Maurice Couturier, p. 716. « В эту минуту Мартыну ещё казалось невозможно ударить Дарвина в лицо, в это большое, гладко выбритое, доброе лицо с мягкими морщинками у рта ; но когда кулак Дарвина вдруг вылетел и Мартына треснул по челюсти, всё изменилось : пропал страх, стало на душе хорошо, светло, а звон в голове от встряски пел о Соне, – настоящей виновнице поединка. » : Владимир Набоков, *Подвиг, там же*, т. 2, с. 239.

combat, sanglant mais encadré par la déesse de la sagesse, peut, enfin, jouir de sa *σωφροσύνη* si durement acquise : « Pourquoi est-il si difficile de s'imaginer à quarante ans ? »⁶⁸⁷. Néanmoins, il tente de troquer son destin de « héros » contre une existence ordinaire, étant prêt à refuser son *exploit* et à acquérir un domaine en Provence pour y demeurer à jamais, se consacrant aux travaux « dionysiaques » :

Un dimanche soir, à Mognac, il [Martin] remarqua une petite pancarte de travers qui disait A VENDRE. « Et, à bien y réfléchir, ne valait-il pas mieux abandonner le projet périlleux, audacieux, renoncer au désir de scruter la nuit implacable du Zoorland, et de s'installer ici même sur ce coin de sol fertile qui n'attendait qu'un maître industriel »⁶⁸⁸

Les actes que commet Martin sur le point de quitter la Provence et le sentiment qu'il éprouve retentissent comme un écho aux lamentations de l'ombre d'Achille adressées à Ulysse descendu dans le royaume de Hadès. Malheur et gloire pour lui, Edelweiss ne demeurera pas travailleur journalier :

Il [Martin] dit à la femme qui tenait l'unique auberge de Mognac qu'il était suisse (ce que confirmait son passeport) et lui laissa entendre qu'il parcourait le monde depuis longtemps, faisant de menus travaux ici et là. Il communiqua cette même information au frère de cette dame, un paysan au sang chaud que l'abus du vin rendait encore plus rubicond et qui, voyant le complet dénuement du vagabond, emboucha Martin comme journalier.⁶⁸⁹

... ni propriétaire de vignoble d'ailleurs, mais partira vers le Nord pour tenter d'accomplir son *exploit*.

Nous trouvons ainsi chez Nabokov le passage suivant :

687 Vladimir Nabokov, *L'Exploit*, op. cit., p. 772. « Почему так трудно представить себя сорокалетним человеком? » : Владимир Набоков, *Подвиг*, там же, с. 282.

688 Vladimir Nabokov, *L'Exploit*, op. cit., p. 754. « ... в воскресный вечер, он [Мартын <А.Л.>] набрёл в Молиньяке на небольшой белый дом, окружённый крутыми виноградниками, и увидел покосившийся столб с надписью : „продаётся”. В самом деле, – не лучше ли отбросить опасную и озорную затею, не лучше ли отказаться от желания заглянуть в беспощадную зoorландскую ночь, и не поселиться ли с молодой женой вот здесь, на клине тучной земли, жаждущей трудолюбивого хозяина? » : Владимир Набоков, *Подвиг*, там же, с. 267 – 268.

689 Vladimir Nabokov, *L'Exploit*, op. cit., p. 751. « Хозяйке единственной в Молиньяке гостиницы и затем брату хозяйки, лиловому от вина и полнокровия фермеру, к которому, в виду полного обнищания, ему пришлось через неделю наняться в батраки, Мартын сказал, что – швейцарец ... » : Владимир Набоков, *Подвиг*, там же, с. 265 – 266.

L'express de nuit entra en gare dans un bruit de forge ; une minute plus tard, il répartit et Martin eut brusquement la folle envie de sauter du train et de retourner à la bienheureuse ferme de conte de fées.⁶⁹⁰

ce qui nous nous proposons de rapprocher de cet extrait d'Homère :

J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand-chère, que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint.⁶⁹¹

L'allusion homérique est quasi évidente bien qu'on ne puisse avancer quelle traduction – russe, française, allemande – de l'*Odyssée* avait lue Nabokov à cette époque de son existence berlinoise.

Le combat engagé est perdu par Martin Edelweiss qui, à son tour, descend dans le royaume de la mort. Immédiatement après, Nabokov remplace Edelweiss par un autre héros, plus combatif et plus chanceux, car disposant d'un « don de Dieu » – Théodore, russifié au long des siècles, en Fiodor ; c'est ainsi que Nabokov l'hellénisant appelle le héros du *Don*. Ce « Théodore », au début du roman, se trouve exactement à l'endroit quitté par le héros de *L'Exploit* avant de disparaître. En outre, « Théodore », au début du *Don*, a l'âge approximatif de Martin à la fin de *L'Exploit*. Il apparaît donc que ce « Théodore » reprend le flambeau, continuant le chemin « héroïque » mais réussissant à dépasser l'âge de tous les dangers et à atteindre celui de la création. Il est désormais plus proche de la *σωφροσύνη* et tout le roman ne décrit, en réalité, que la préparation à l'écriture de son œuvre principale que, d'ailleurs, le lecteur ne verra jamais.

Ce « Théodore » est aussi « un héros bachique », et Nabokov ne cesse de le souligner. Ainsi, l'imagination de « Théodore » franchit les frontières de « la vieille Europe triste et morne », parvient en Asie, là où s'est un jour réfugié Dionysos chassé de la scène attique

690 Vladimir Nabokov, *L'Exploit*, op. cit., p. 754 – 755. « Влетел ночной экспресс, через минуту тронулся опять, и Мартына пронзило мгновенное желание выскочить, вернуться на благополучную, на сказочную ферму » : Владимир Набоков, *Подвиг, там же*, с. 268.

691 Homère, *Odyssée*, XI, v. 489 – 492, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Victor Bérard, 1968 (1924), p. 102.

« βουλοίμην κ' ἐπάρουρος εὖν θητευέμεν ἄλλω,
ἄνδρῖ παρ' ἀκλήρω, ὃ μὴ βίωτος πολὺς εἶν,
ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταρθιμένοισι ἀνάσσειν. » : *ibid.*

par Socrate et par son « masque » Euripide⁶⁹², à l'époque où celui-ci nourrissait encore des espoirs démocratiques (c'est-à-dire avant que le poète ne retrouve, enfin, son inspiration à la cour d'Achélaos que, – étonnant hasard ! – le traducteur français des *Bacchantes*, et par ailleurs slaviste renommé, compare à Pierre le Grand⁶⁹³). L'imagination de ce héros du *Don* qui retrouve, souvenons-nous, un Yakkhos – Dionysos, devenu otage (ὄμηρος) des glaces asiatiques, nouvelle cuisse de Zeus et attendant sa nouvelle renaissance laquelle ne sera nullement seconde, voici comment Nabokov le décrit⁶⁹⁴ :

Un hiver, en traversant la glace d'un fleuve, je remarquai au loin une ligne d'objets sombres qui faisaient barrage, les grandes cornes de vingt yaks sauvages qui avaient été saisis dans leur traversée par la glace qui s'était formée subitement ; l'immobilisation de leurs corps dans une attitude de nage était nettement visible à travers l'épais cristal ; les belles têtes dressées au-dessus de la glace auraient semblé vivantes si les oiseaux n'avaient déjà crevé leurs yeux à coups de bec [...].⁶⁹⁵

Par cette image, Nabokov témoigne de l'impossibilité pour Dionysos de revenir en Europe contemporaine dont les habitants ne sont que les très bons élèves de « l'optimisme socratique ». Ce « Théodore » quitte à son tour les pages du roman à l'âge approximatif de trente ans, laissant sa place à un autre héros dionysiaque.

Ainsi, dans l'œuvre nabokovienne, pendant les quelques décennies de sa création, aucun des personnages ne recouvre les deux stades à la fois, celui de « héros » et celui de « sage ». Enfin un tel personnage apparaît : c'est Van Veen, protagoniste du roman écrit en langue anglaise *Ada ou l'Ardeur*.

Ses origines sont saturées d'ascendants dionysiaques : Nabokov insiste, par exemple, sur la sonorité œnologique de son nom⁶⁹⁶, sur le fait que certains ancêtres de Van Veen

692 Cf. Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 83.

693 Henri Grégoire, « Notice » dans Euripide, *Les Bacchantes*, *op. cit.*, p. 210.

694 *Ibid.*, v. 254, p. 254.

695 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 187. « Как-то зимой, переходя по льду через реку, я издали заметил расположенную поперёк неё шеренгу тёмных предметов, большие рога двадцати диких яков, застигнутых при переправе внезапно образовавшимся льдом ; сквозь его толстый хрусталь было ясно видно оцепенение тел в пловуцкой позе ; поднявшиеся надо льдом прекрасные головы казались бы живыми, если бы уже птицы не выклевали им глаз [...]. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, т. 3, с. 110.

696 « He [Ada's husband] demanded the "cart de van" (affording the real Van mild amusement), but, being a hard-liquor man, cast only a stunned look at the "Swiss White" page of the wine list before "passing the buck" to Ada who promptly ordered champagne. » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, p. 513. « Il [le mari d'Ada] demanda la "carte de Van" (ce qui causa au vrai Van une douce gaieté), mail, comme il était amateur de boissons fortes, il ne jeta qu'un regard hébété sur la page de "Blancs

portaient le nom évocant, en russe, l'ivresse⁶⁹⁷. Nabokov, habitué précédemment à décrire les jeunes années de Martin ou de Fiodor, mentionne les voyages et les « combats » de Van Veen et, d'une façon quasi automatique, répète l'enfance heureuse – ce paradis perdu existant dans la plupart des romans nabokoviens –, les bagarres dans les établissements scolaires d'élite, les premiers accouplements laissant le héros dans l'insatisfaction ; le personnage du père est aussi dominant dans *Ada ou l'Ardeur* que dans *L'Exploit*, *Le Don*, *Lolita*, etc.

Cependant il y a, dans *Ada ou l'Ardeur*, un élément nouveau : le *hasard*, tant vénéré par Nabokov le nietzschéen, commence, enfin, à agir, et il nous semble bien à propos de préciser ce que, depuis longtemps Nabokov pensait de « la plus ancienne aristocratie du Monde »⁶⁹⁸ :

Par bonheur, il n'existe aucune loi – un mal de dent fait perdre la bataille, une journée pluvieuse annule la révolte planifiée. Tout est incertain. Tout dépend du hasard. Et c'est en vain qu'il prenait cette peine, ce bourgeois déhanché et grognon qui a écrit cet ouvrage sombre, *Le Capital*, fruit d'insomnies et de migraine.⁶⁹⁹

C'est par ce même *hasard* que Van Veen reçoit ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait jamais obtenu, et cela grâce à sa relation incestueuse avec sa sœur Ada : Van Veen procède donc non seulement à l'acquisition d'une sagesse individuelle, mais renverse aussi le « progrès religieux », puisque s'il existe un lien entre l'interdiction des relations incestueuses et le monothéisme, Veen foule aux pieds les tabous du dieu unique et revient,

suisses" avant de passer la parole à Ada qui commanda aussitôt du champagne. » : Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale, op. cit.*, p. 426.

697 « *Van's maternal grandmother Daria ("Dolly") Durmanov was the daughter of Prince Peter Zemski, Governor of Bras d'Or, an American province in the Northeast of our great and variegated country, who had married, in 1824, Mary O'Reilly, an Irish woman of fashion.* ». Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle, op. cit.*, p. 3. « La grande-mère maternelle de Van, Daria ("Dolly") Durmanov, était fille du prince Peter Zemski, gouverneur du Bras d'Or, province américaine située dans le nord-est de notre grande et diversiforme patrie ». Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale, op. cit.*, p. 3. « Durmanov » – « Дурман » (русс.) : « Головная боль, особн. Похмельная » : В. И. Даль, *Толковый словарь живого великорусского языка* в четырёх томах, Москва, издательство Русский язык, 1999 (1880 – 1882), т. 1, с. 502. « Durman » (russ.) – un mal de tête consécutif à l'état d'ébriété.

698 « „Von Ohngefähr“ – das ist der älteste Adel der Welt. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 209, c'est Nietzsche qui souligne, nous traduisons.

699 Vladimir Nabokov, *Le Guetteur*, nous traduisons. « *К счастью закона никакого нет – зубная боль проигрывает битву, дождливый денёк отменяет намеченный мятеж, – всё зыбко, всё от случая, и напрасно старался тот расхлябанный и брюзгливый буржуа в клетчатых штанах времён Виктории, написавший тёмный труд Капитал, – плод бессонницы и мигрени.* » : Владимир Набоков, *Соглядатай, там же*, т. 2, с. 310.

si ce n'est au « paganisme brut », du moins à un certain hénouthéisme – avec Dionysos-Mithra en tête du panthéon rétabli, vertu de son créateur nietzschéen oblige !

Œdipe meurtrier de son père, époux de sa mère, Œdipe déchiffrant l'énigme du Sphinx ! Que nous dit la mystérieuse trinité des actes fatidiques ? D'après une très vieille croyance populaire, qui vit surtout en Perse, un mage plain de sagesse ne peut naître que d'un inceste. Devant Œdipe déchiffrant l'énigme et épousant sa propre mère, nous comprenons alors que lorsque des forces divinatoires et magiques rompent le charme qui sépare le présent du futur, brisant la loi rigide de l'individualisation et le sortilège propre de la nature, il doit y avoir au à l'origine quelque prodigieuse monstruosité – ici l'inceste – pour en être cause. Car comment pourrait-on forcer la nature à livrer ses secrets, sinon en lui résistant victorieusement, c'est-à-dire en faisant ce qui est contre nature ? Voilà la vérité que je découvre inscrits dans cette effroyable trinité des destins d'Œdipe : le même homme qui résout l'énigme de la nature, ce sphinx double dans son essence brisera aussi les lois les plus sacrées de la nature en devenant le meurtrier de son père et l'époux de sa mère. »⁷⁰⁰.

C'est ainsi que Nietzsche, dans sa *Naissance de la tragédie* explique l'une des causes de la suprême sagesse possédée par Œdipe. Selon le philosophe, lorsqu'Œdipe commet son inceste, il pénètre les mystères du monde, reçoit un savoir (οἰδία) hors du commun, lui offrant un pouvoir supérieur sur ce qui l'entoure. Ce pouvoir – un ὕβρις par excellence – est insupportable pour l'être humain. Œdipe n'est donc pas un simple βασιλεύς thébain, il est le τύραννος du cosmos : des humains, d'Hadès et, peut-être même, des Muses qui vivent près des dieux de l'Olympe – Ὀιδίπους τύραννος. C'est peut-être pour cela que ce drame de Sophocle porte ce nom. Il ne s'agit plus seulement de raisons de forme métrique (le mot τύραννος étant plus adapté à la tragédie), de l'emportement teinté d'hybris qu'Œdipe ne cesse de manifester tout au long de la pièce à l'égard de Tirésias et de Créon, ou, encore, des relations complexes existant entre Sophocle et Périclès.⁷⁰¹

700 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la Tragédie*, Paris, Gallimard, traduit par Geneviève Blanquis, 1949, p. 67. « *Oedupus der Mörder seines Vaters, der Gatte seiner Mutter, Oedipus der Räthselöser der Sphinx! Was sagt uns die geheimnisvolle Dreiheit dieser Schicksalsthaten? Es giebt einen uralten, besonders persischen Volksglauben, dass ein weiser Magier nur aus Incest geboren werden könne: was wir uns, im Hinblick auf den räthselösenden und seine Mutter freierenden Oedipus, sofort so zu interpretieren haben, dass dort, wo durch weissagende und magische Kräfte der Bann von Gegenwart und Zukunft, das starre Gesetz der Individuation, und überhaupt der eigentliche Zauber der Natur gebrochen ist, eine ungeheure Naturwidrigkeit – wie dort der Incest – als Ursache vorausgegangen sein muss; denn wie könnte man die Natur zum Preisgeben ihrer Geheimnisse zwingen, wenn nicht dadurch, dass man ihr siegreich widerstrebt, d. h. durch das Unnatürliche? Diese Erkenntniss sehe ich in jener entsetzlichen Dreiheit der Oedipusschicksale ausgeprägt: derselbe, der das Räthsel der Natur – jener doppeltgearteten Sphinx – löst, muss auch als Mörder des Vaters und Gatte der Mutter die heiligsten Naturordnungen zerbrechen.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie* dans KSA, Band 1, op. cit., p. 66 – 67.

701 Cf. V. Ehrenberg, *Sophocles and Pericles*, Oxford, 1954.

Les deux pièces de Sophocle sur Œdipe qui nous sont parvenues en entier, à savoir *‘Οιδιπους τύραννος* et *‘Οιδιπους επί κολωνοι*, peuvent être considérées comme une représentation idéale du récit d’Hésiode sur la naissance du dieu de la tragédie : l’assassinat de Sémélé par la jalousie de la rusée Héra, et voici Dionysos, exposé au monde trop tôt, incapable d’affronter la vie. C’est à ce moment-là que, selon le cœur des *Bacchantes*, apparaissent les fameuses agrafes d’or grâce auxquelles Zeus enferme son fils dans sa cuisse :

A l’instant, Zeus le Kronide lui ménage un abri d’où il naîtra : dans sa cuisse il le dissimule et l’enferme, au moyen d’agrafes d’or, et le cache ainsi d’Héra [...].⁷⁰²

Ce sont ces agrafes d’or (*χρυσέαισιν ... περόναις*) que Sophocle place sur les vêtements de Jocaste – parente et compatriote de Sémélé – et dont l’utilisation par Œdipe marque la fin de l’investigation qui se déroule dans la ville empestée.

La période de la seconde gestation de Dionysos peut être rapprochée des errances d’Œdipe accompagné de sa *fille-sœur*. Quant à la mort bienfaitrice d’Œdipe survenue dans le royaume de Thésée, elle correspond à l’accouchement de Zeus – naissance définitive de Dithyrambe.

Une tradition incontestable veut que la tragédie grecque dans sa forme la plus ancienne ait pour unique sujet que les souffrances de Dionysos, et que pendant une longue période le seul héros présent sur la scène ait été justement Dionysos. Mais on peut affirmer avec autant de certitude que, jusqu’à Euripide, Dionysos n’a jamais cessé d’être le héros de la tragédie et que toutes les figures illustres de la scène antique, Prométhée, Œdipe, etc., ne sont que les masques de ce héros primitif, Dionysos.⁷⁰³

C’est ainsi que Nietzsche a ressenti l’essence de la tragédie et, si nous appliquons cette façon de voir, les deux pièces sophocléennes traduisent sur scène les péripéties prénatales

702 Euripide, *Les Bacchantes*, v. 94 – 98, *op. cit.*, p. 246.

« λοχίοις δ’αὐτίκα νιν δέ-
ξαιτο θαλάμῃς Κρονίδας Ζεύς·
καταμῆρω δὲ καλύψας
χρυσέαισιν συνερίδει
περόναις κρυπτοῦν ἀφ’Ἡρας. » : *ibid.*

703 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la Tragédie* dans *op. cit.*, p. 72. « *Es ist eine unanfechtbare Ueberlieferung, dass die griechische Tragödie in ihrer ältesten Gestalt nur die Leiden des Dionysus zum Gegenstand hatte und dass der längere Zeit hindurch einzig vorhandene Bühnenheld eben Dionysus war. Aber mit der gleichen Sicherheit darf behauptet werden, dass niemals bis auf Euripides Dionysus aufgehört hat, der tragische Held zu sein, sondern dass alle die berühmten Figuren der griechischen Bühne Prometheus, Oedipus u. s. w. nur Masken jenes ursprünglichen Helden Dionysus sind.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 71.

de Dionysos, avec les interventions d'agrafes d'or en guise d'entracte : « Arrachant les agrafes d'or qui servaient à draper ses vêtements sur elle, il les lève en l'air et il se met à en frapper ses deux yeux dans les orbites. »⁷⁰⁴.

Quant à Nabokov, il indique d'une façon assez claire que Van Veen et sa sœur – amante portent en eux *La Naissance de la tragédie*, première œuvre majeure de Nietzsche. Ainsi, au début du roman, l'auteur offre l'arbre généalogique de ses personnages dans lequel il apparaît que l'année de naissance et celle de mort de la mère de deux amants, Marina Veen, correspondent, avec une exactitude étonnante, aux années de la vie de Friedrich Nietzsche : 1844 – 1900⁷⁰⁵.

Son fils, Van Veen est né en 1870⁷⁰⁶, c'est-à-dire durant l'année de la conception de *La Naissance de la tragédie* par Nietzsche :

Quelle que puisse avoir été l'origine secrète de ce livre suspect, il faut qu'il y ait eu là un problème d'importance capitale, d'une séduction irrésistible, et que plus est, essentiellement personnel. La preuve, c'est l'époque où il est né, en dépit de laquelle il est né, l'époque bouleversante de la guerre franco-allemande de 1870 – 1871.⁷⁰⁷

Quant à l'année de la naissance de la fille de Marina, Ada, c'est, précisément l'année de la première publication, à Leipzig de *La Naissance de la tragédie* – 1872⁷⁰⁸.

De surcroît, ces deux personnages sont les seuls, parmi ceux qui sont présentés sur l'arbre généalogique, dont les dates de mort ne sont pas indiquées : la tragédie, une fois mise au

704 Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 1268 – 1270, traduction de Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1972 (1958), p. 118. « Ἀποσπάσαν γὰρ εἰμάτων χρυσηλατοῦς περόνας ἀπ' αὐτῆς, αἷσιν ἐξεστέλλετο, ἄρας ἐπαισεν ἄρθρα τῶν αὐτοῦ κύκλων ... » : *ibid.*

705 Cf. l'arbre généalogique in Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, pages non numérotées.

706 *Ibid.*

707 Friedrich Nietzsche, *Essai d'autocritique*, Paris, Gallimard, traduit par Geneviève Blanquis, 1949, p. 167. « Was auch diesem fragwürdigen Buche zu Grunde liegen mag : es muss eine Frage ersten Ranges und Reizes gewesen sein, noch dazu eine tief persönliche Frage, – Zeugnis dafür ist die Zeit, in der es entstand, trotz der es entstand, die aufregende Zeit des deutsch-französischen Krieges von 1870/71. » : Friedrich Nietzsche, *Versuch einer Selbstkritik* dans KSA, Band 1, *op. cit.*, p. 11.

708 Cf. l'arbre généalogique in Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, pages non-numérotées.

monde, demeure immortelle, même exilée, – c’est ce que souhaite, probablement, suggérer Nabokov.

Quant au troisième enfant de Marina, Lucette Veen, la demi-sœur de deux précédents, elle est aussi liée au premier ouvrage de Nietzsche : sa vie ne durera que vingt-cinq ans. Nous avons déjà consacré certains travaux à l’importance que Nabokov accordait aux chiffres, et, plus particulièrement, au nombre des chapitres de ses ouvrages et ceux de ses prédécesseurs.

Or, vingt-cinq est le nombre de chapitres de la même *Naissance de la tragédie* de Nietzsche qui, commençant par ce livre sa « lutte contre son temps », n’a trouvé pour ce combat qu’une seule arme utile, celle de résistance et de la glorification d’Homère, allant même au-delà du « α » et du « ω » homériques et dépassant de « un » le nombre des chants de chacune des épopées du poète.

Jeune, Van Veen – qui, si nous suivons la logique développée plus haut, est un précurseur du retour de Dionysos, – tente littéralement de travailler la terre en utilisant Lucette :

Un ou deux jours plus tôt, Lucette avait exigé d’apprendre à marcher sur les mains. Van la prit par les chevilles, Lucette aplatit sur le gazon ses petites paumes rouges et commença d’avancer, lentement. [...] Dans ses mains d’ange, douces et fortes, Van, les yeux rieurs, serrait les jambes de Lucette, couleur de soupe aux carottes froide, et « labourer son champ ». Lucette était le soc. Ses cheveux lumineux lui tombaient sur le visage, et sa petite culotte blanche se faisait voir sous l’ourlet de sa robe, mais elle exhortait le laboureur à poursuivre la besogne.⁷⁰⁹

Cependant, Van ne parvient pas remettre en état de marche ni « la charrue », ni, la terre, étant incapable de lui permettre de générer. Il lui reste donc l’ultime solution, celle de trouver une nouvelle Terre – Mère, mais cette fois fertile, et inaccessible au commun des mortels.

709 Vladimir Nabokov, *Ada ou l’ardeur, chronique familiale*, op. cit., p. 78 – 79. « A day or two before, Lucette had demanded that she be taught to hand-walk. Van gripped her by her ankles while she slowly progressed on her little red palms, sometimes falling with a grunt on her face or pausing to nibble a daisy. (...) Van, his eyes smiling, his angel-strong hands holding the child’s cold-carrot-soup legs just above the insteps, was “ploughing around” with Lucette acting the sallow. He bright hair hung over her face, her panties showed from under the hem of her skirt, yet she still urged the ploughboy on. » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, op. cit., p. 91, 92.

Le prix de la sagesse

Semblable à Œdipe, Van Veen est puni par les dieux pour avoir contemplé l'interdit. Dès que le personnage de Nabokov accède à la connaissance suprême, les médecins lui déclarent qu'il ne pourra pas avoir d'enfant : « Tu seras bien aise d'apprendre que cet autre-ci a été reconnu parfaitement stérile par la Faculté. »⁷¹⁰. Toute la puissance procréatrice enlevée à Van-mâle se déversera dans l'œuvre de Van-philosophe. Mais quelle supra-connaissance Veen se destine-t-il à acquérir ? Il s'agit d'atteindre les territoires que Nietzsche avait appelés «... un monde nouveau (...) dont personne ne [sait] rien encore...»⁷¹¹, « cette terre de nouvelle philosophie », qui se trouve au-delà des frontières et qu'aucun philosophe du destin ordinaire n'a jamais pu atteindre. Le chemin vers cette philosophie va au-delà au stade « supra européen » et de celui que nous pourrions nommer « supra euro-asiatique », – cette philosophie se situerait donc au-delà de notre planète, et dans son ouvrage autobiographique *Ecce homo*, Nietzsche décrit cette démarche « astralo-philosophique ». Voici cette phrase que nous avons déjà citée :

[...] nous, les Argonautes de l'idéal [...] – il nous semble avoir devant nous, comme récompense, un pays encore inconnu dont personne encore n'a vu les frontières, un au-delà de tous les pays, de tous les recoins de l'idéal connus jusqu'à ce jour, un monde si riche en choses belles, étranges, douteuses, terribles et divines, que notre curiosité, autant que notre soif de posséder, sont sorties de leurs gonds ...⁷¹²

Van Veen se met donc à explorer ce monde nouveau et inconnu, se trouvant au-delà de la Terre : « Les lettres qu'écrivait Ada respiraient, se tordaient, vivaient ; les *Lettres de Terra*, "roman philosophique" dû à la plume de Van, ne trahissaient pas le moindre signe

710 Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, op. cit., p. 593. « "You'll be glad to learn that this other [Van Veen <A.L.>] has been found utterly sterile." » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, op. cit., p. 457.

711 « ... „neues Land" (...) von dem noch Niemand etwas wusste ... » : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe, Januar 1880 – Dezember 1884*, 6 Dezember 1883, dans *KSA*, op. cit., Band 6, p. 460, nous traduisons.

712 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* in *Œuvres*, Paris, Éditions Robert Laffont, traduit de l'allemand par Henri Albert, 1993, t. 2, p. 1172. «... wir Argonauten des Ideals, muthiger vielleicht als klug ist und oft genug schiffbrüchig und zu schaden gekommen, aber, wie gesagt, gesünder als man es uns erlauben möchte, defährlich gesund, immer wieder gesund, – will es uns scheinen, als ob wir, zum Lohn defür, ein noch unentdecktes Land vor uns haben, dessen Grenzen noch Niemand abgesehn hat, ein Jenseits aller bisherigen Länder und Winkel des Ideals, eine Welt so überreich an Schönem, Fremdem, Fragwürdigem, Furchtbarem und Göttlichem, dass unsre Neugierde sowohl als unser Besitzdurst ausser sich gerathen sind ... » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, op. cit., p. 338.

de vie.»⁷¹³. Or ce roman philosophique, dans la langue première de Nabokov, serait nommé « *Письма с Земли* », « Lettres de Zemlia ». N'est-ce pas pour cela que dans la poétique – et très nietzschéenne⁷¹⁴ – œuvre précédant *Ada ou l'Ardeur*, écrite toujours en anglais, *Pale Fire*, le pays mystérieux sujet de tant de spéculations de son personnage Kinbote, est, justement, surnommé « *Zemble* » :

et maintenant je laboure
 Les champs de la vieille Zembla où croit ma barbe grise
 Et où les esclaves font les foins entre ma bouche et nez. »⁷¹⁵

Les hellénistes ont, à maintes reprises, indiqué que le nom de la mère de Dionysos, Sémélé, est d'origine barbare, – l'avatar de *Ζεμελώ*, la déesse Terre phrygienne, – et a donné le nom commun slave désignant la « Terre », « *Zemble* ». Ainsi Henri Jeanmaire, se rappelant dans son *Dionysos* les travaux de Paul Kretschmer, souligne que c'est probablement la mère de dieu qui a fourni le nom de l'île se trouvant dans l'océan Glacial, la Nouvelle Zemle :

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que le couple Sémélé – Dionysos, dans l'hypothèse vraisemblable où il s'agirait originellement d'une déesse – mère et d'un dieu – fils, s'interpréterait aisément comme relevant d'une association, fondamentale assurément, dans tout un ensemble d'anciens cultes, préhelléniques eux-mêmes ; égéens ou anatoliens. Kretschmer, on s'en souvient, a rendu vraisemblable que le nom de Sémélé, comme celui de Dionysos, ait appartenu à une langue européenne autre que le grec, et plausible que celui de Sémélé convînt à la désignation d'une déesse Terre, mère d'un enfant dieu. Cette interprétation étymologique (décisive, juge en dernier lieu Nilsson) est justifiée par la signification « terre » qui s'attache à une racine aisément reconnaissable dans le nom de la mère de Dionysos : *zemlja*, « terre » dans les langues slaves (cf. le nom de l'île de l'océan Glacial, *Navaia Zemlia*, la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire la nouvelle terre) ; *Zemyna*, en lithuanien, la déesse Terre ; *Zemelô*, divinité invoquée dans les inscriptions phrygiennes pour la protection des tombeaux. »⁷¹⁶.

713 Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, *op. cit.*, p. 283. « *Ada's letters breathed, writhed, lived ; Van's Letters from Terra, "a philosophical novel", showed no sign of life whatsoever.* » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, p. 338.

714 Nous avons déjà évoqué ce « Mon Dieu mourut jeune ... » : Vladimir Nabokov, *Feu pâle*, v. 99, *op. cit.*, p. 34. « *My Good died young.* » : Vladimir Nabokov, *Pale Fire*, v. 99, *op. cit.*, p. 36.

715 Vladimir Nabokov, *Feu pâle*, v. 936 – 938, *op. cit.*, p. 60. « *And now I plough Old Zembla's fields where my gray stubble grows, And slaves make hay between my mouth and nose.* » : Vladimir Nabokov, *Pale Fire*, v. 936 – 938, *op. cit.*, p. 67.

716 Henri Jeanmaire, *Dionysos, Histoire du culte de Bacchus*, Paris, Payot, 1951, p. 336, c'est Jeanmaire qui souligne.

Nabokov, écrivain anglo-franco-russe, et helléniste *per il loro diletto*, avait probablement ressenti l'homophonie entre le nom de la princesse thébaine et le mot désignant la Terre dans sa langue maternelle et barbare ; rappelons également que le *Dionysos* d'Henri Jeanmaire est paru plus de quinze ans avant *Ada ou l'Ardeur*. Il se peut même qu'il ait tiré cette idée de sa lecture des *Bacchantes*, publiées chez « Les Belles Lettres ». Nous avons déjà indiqué que, dans le même *Ada ou l'Ardeur*, il revendique sa connaissance de ces publications bilingues. Quoi qu'il en soit, le héros du roman se met à explorer un territoire extra-terrestre dont le nom nous renvoie précisément à la mère de Dionysos.

Le but essentiel des démarches de Van Veen consiste, comme il l'avait lui-même déclaré, à appréhender les mystères de cette « Zemble » – Terra, inséparablement liée à sa sœur – amante : « Pauvre Van dans son effort pour éviter toute immixtion de l'image de l'image d'Ada dans l'inspiration de l'auteur des Lettres de Terra il farda si bien d'or et de rose la figure de sa Theresa, qu'il en fit le parangon de la banalité. »⁷¹⁷.

Ada ou l'Ardeur, roman que Nabokov écrivit en Suisse en se mettant souvent sur les traces des pas de Nietzsche⁷¹⁸, était, selon ses propres déclarations, l'œuvre par laquelle il voulait que l'on se souvienne de lui. La création de Nabokov et l'élaboration par celui-ci de toute une pléiade de héros, l'un plus parfait que les autres, se trouvent traduites dans le désir du protagoniste de son œuvre préférée et ont pour objectif de nous rendre ce Dionysos chassé de la scène attique par le « sacrilège Euripide »⁷¹⁹. Lorsque Nabokov agit en artiste, il accepte les fonctions de l'un de ces acolytes de Dionysos décrits successivement non seulement par Arian, Plutarque, Diodore, Nonnos de Panopolis etc., mais surtout par Euripide exilé et repentant de son *ὕβρις* « démocratique » à la cour de Pella. Nabokov peut donc être considéré comme l'un des bacchants les plus distingués du dieu, désireux le retour de Dionysos en Europe, ce que Nietzsche avait, au grand blâme de Wilamowitz et avec une telle ferveur, prophétisé dans sa *Naissance de la Tragédie* :

717 Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, *op. cit.*, p. 445. « Poor Van ! In his struggle to keep the writer of the letters from Terra strictly separate from the image of Ada, he gild and carmined Theresa until she became a paragon of banality. » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, p. 339 – 340.

718 Cf. Anatoly Livry, « Nabokov der Nietzsche – Anhänger », *op. cit.*, p. 239 – 246.

719 « ... *frevelnder Euripides* ... » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 74.

Oui, mes amis, croyez avec moi à la vie dionysiaque et à la renaissance de la tragédie. Les temps de l'homme socratique sont révolus ; couronnez-vous de lierre, prenez le thyrsos en main et ne soyez point surpris de voir le tigre et la panthère se coucher caressant à vos genoux. Ayez le courage d'être des hommes tragiques, car ainsi vous serez sauvés. Vous accompagnerez des Indes en Grèce le cortège dionysiaque. Préparez-vous pour un rude combat, mais croyez aux miracles de votre dieu.⁷²⁰

La démiurgie nabokovienne : création de l'Homme Élevé

Voyons maintenant le véritable Nabokov-théomachos en action, luttant, tel un vrai nietzschéen puisque Grec, contre la « morale », reforgeant avec Zarathoustra l'être humain de l'avenir et s'engageant donc, sur les traces d'un héros eschyléen, dans la démiurgie et donc dans la criminalité à la face de Zeus, allant bien au-delà de ce qu'avait pu commettre naguère un Prométhée.

L'une des phrases les plus significatives que Vladimir Nabokov avait émise dans ses « interviews-autobiographies » demeure jusqu'à ce jour obscure : « [...] un jour viendra un chercheur qui rayera tout ce qui fut dit jusqu'à présent à mon propos et déclarera *urbi et orbi* qu'en effet, j'étais un moraliste strict [...]. »⁷²¹.

Ce n'est pas une moralité triviale qu'annonce Nabokov, mais une « outre-moralité » totale, faisant ainsi valoir son authentique qualité de nietzschéen⁷²². Il s'agit en effet de l'avènement déclaré d'une moralité future charnellement liée à l'humanité à venir – réel et unique destinataire de la création nabokovienne, comme l'énonce cet écrivain-philosophe dans son manifeste romanesque d'un antidémocrate *luttant contre son temps* puisque nous savons que pour Nabokov : « Le véritable écrivain devrait ignorer tous les lecteurs sauf un, celui de l'avenir qui, à son tour, n'est nul autre que l'auteur réfléchi dans le temps. »⁷²³

720 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la Tragédie*, op. cit., p. 138. « Ja, meine Freunde, glaubt mit mir an das dionysische Leben und an die Wiedergeburt der Tragödie. Die Zeit des sokratischen Menschen ist vorüber: kränzt euch mit Epheu, nehmt den Thyrsusstab zur Hand und wundert euch nicht, wenn Tiger und Panther sich schmeichelnd zu euren Knien niederlegen. Jetzt wagt es nur, tragische Menschen zu sein: denn ihr sollt erlöst werden. Ihr sollt den dionysischen Festzug von Indien nach Griechenland geleiten! Rüstet euch zu hartem Streite, aber glaubt an die Wunder eures Gottes! » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie* dans KSA, Band 1, op. cit., p. 132.

721 Л. Целкова, В.В. Набоков в жизни и творчестве, Москва, Русское слово, 2006, p. 122, nous traduisons.

722 Anatoly Livry, *Nabokov le nietzschéen*, Paris, Hermann, 2010, p. 311.

723 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 502. « Настоящему писателю должно наплевать на всех читателей, кроме одного : будущего, – который в свою очередь, лишь отражение автора во времени. » : Владимир Набоков, *Дар*, там же, с. 305.

Nabokov se projette ainsi, comme nous pouvons le constater, dans ce lendemain où règne cette inégalité civique chère à l'artiste, que celui-ci, vomissant toute revendication révolutionnaire des masses « alexandrines », considère comme étant le cadre indispensable à toute création vraie. D'ailleurs, si *le vieux socialiste Platon* chasse de sa cité idéale le poète non impliqué dans la vie de la *polis*, l'anti-socratique nietzschéen russe de Nabokov se réjouit et s'enorgueillit de cet ostracisme. Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer cette phrase, cependant c'est la forme pure de l'expression de sa violence qui nous intéresse à ce moment précis :

Oh, que tout passe et soit oublié – et dans deux cent ans, une fois encore, un raté ambitieux se déchargera de sa frustration sur les niais qui rêvent d'une vie agréable (c'est-à-dire si *mon* royaume n'arrive pas, où chacun fait bande à part et où il n'y a pas d'égalité et pas d'autorité, mais si vous n'en voulez pas, je n'insiste pas et je m'en fous).⁷²⁴

Dans cette exclamation trop humaine – « je m'en fous » – résonne la légèreté « hors-la-morale » de Zarathoustra envers l'humain : « *Missrieth aber der Mensch : wohlan ! wohlauf !* »⁷²⁵, phrase dont on ne rend le sens français que difficilement par : « Et si vous vous êtes manqués vous-mêmes, avez-vous pour autant manqué – l'homme ? Mais si vous avez manqué l'homme, allons ! courage ! »⁷²⁶

Ce posant, notre développement sera pour nous l'occasion de rendre compte de cet acte démiurgique auquel se livre Nabokov en suivant les traces de son éducateur germanophone.

Afin de parvenir au bout de notre analyse, passons au poème anglais d'un Nabokov âgé adepte des parlers de Zarathoustra depuis sa jeunesse. En effet, les paroles du Perse théomachos retentissent dans *Feu Pâle* composé, exactement comme le livre-matrice, en quatre parties.

724 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 529-530, c'est Nabokov qui souligne. « *Всё пройдёт и забудется, и опять через двести лет самолюбивый неудачник отведёт душу на мечтающих о довольстве простаках (если только не будет моего мира, где каждый сам по себе, и нет равенства, и нет властей, – впрочем, если не хотите, не надо, мне прешительно всё равно).* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 323.

725 Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 364.

726 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, *op. cit.*, p. 314.

Nous pouvons ainsi lire chez Nietzsche : « Jadis l'outrage contre Dieu fut l'outrage le plus grand, mais Dieu est mort, et avec lui moururent aussi ces outrageurs. »⁷²⁷, pensée athée dans le sens premier du terme qui se retrouve chez Nabokov en les termes suivants :

Mon Dieu mourut jeune. Je trouvais la théolâtrie
Avilissante, et ses prémisses, incertaines.
Nul homme libre n'a besoin d'un Dieu ; mais étais-je libre ?⁷²⁸

Ces paroles sont celles du protagoniste de *Feu pâle* qui apparaît également dans *Ada, or ardor : a family chronicle* (« "Space is a swarming in the eyes, and Time a singing in the ears", says John Shade, a modern poet [...] »⁷²⁹) et nous pouvons supposer que son nom, Shade, serait tiré d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Il devient ce faisant l'homonyme du héros de l'essai de Nietzsche, *Der Wanderer und sein Schatten*, cette « Ombre » que présente Zarathoustra préoccupé par la réclame des ouvrages nietzschéens : « Mais ce put être mon ombre. Vous ouïtes bien parler du voyageur et de son ombre ? »⁷³⁰.

Effectivement, Zarathoustra est aussi un *Wanderer* et c'est donc à lui-même qu'il dédie sa première allocution de la troisième partie du livre suite à laquelle arrive sur les pages d'*Ainsi parlait Zarathoustra* l'Ombre, un voyageur sans patrie, semblable en cela au prophète et comme nous l'avons précisé précédemment à Nietzsche lui-même (nous avons déjà démontré dans ces pages cette attirance aristocratique de Nietzsche à ce titre de noblesse qu'est « Prinz Vogelfrei »). Voici ce qu'annonce le personnage – en français, le passage à la forme féminine est obligatoire : « Une voyageuse suis qui déjà sur tes talons ai beaucoup cheminé ; toujours pérégrinante, mais sans but et sans chez moi non plus

727 *Ibid.*, p. 24. « *Einst war der Frevel an Gott der größte Frevel, aber Gott starb, und damit starben auch diese Frevelhaften.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 15.

728 Vladimir Nabokov, *Feu pâle*, *op. cit.*, p. 64. « *My Good died young. Theolatriy I found Degrading, and its premises, unsound.*
No free man need a God; but was I free? » : Vladimir Nabokov, *Pale Fire*, v. 99 – 101, *op. cit.*, p. 36.

729 Vladimir Nabokov, *Ada, or ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, p. 542. « *"L'Espace est un grouillement dans notre œil. Et le Temps un tintement à l'oreille"* », dit un poète moderne, John Shade. » : Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, *op. cit.*, p. 698.

730 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, *op. cit.*, p. 153. « *Aber es wird mein Schatten gewesen sein. Ihr hörtet wohl schon Einiges vom Wanderer und seinem Schatten?* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 171.

[...]. »⁷³¹. Il s'agit de l'Ombre du Perse qui s'est séparée de lui lors du « séance du magnétisme » dont parle Nietzsche dans le fameux « De Grands événements » ; souvenons-nous, c'est la première fois que le prophète est déchu de son Ombre : « Mais vers midi, lorsque le capitaine et ses hommes ensemble furent à nouveau en l'air, ils virent soudain un homme qui s'approchait et une voix clairement dit : "Voici le temps, voici le temps suprême !" Or, comme cette forme était au plus près d'eux – elle volait cependant avec rapidité, telle une ombre, vers le volcan, – ils reconnurent, très vivement émus, que c'était Zarathoustra, car l'avaient tous vu déjà, sauf le capitaine même, et ils l'aimaient comme aime le peuple, à parts égales mêlant l'amour et la timidité. »⁷³²

« ... *gleich einem Schatten* ... » dit, en effet, la version originale d'*Ainsi parlait Zarathoustra*⁷³³.

Si Nabokov, ancien professeur de lettres à l'Université Cornell, fait resurgir, dans *Feu pâle*, l'Ombre du Perse criminel, ce chantre de la grande délinquance devant l'Éternel décédé « Ne sont en toute vie même – vol et meurtre ? Et lorsque saintes l'on proclama de telles paroles, ne fut ainsi la vérité elle-même – frappée de mort ? »⁷³⁴), c'est parce que Wilde (qui avait d'ailleurs retenu l'intérêt de Nabokov-professeur) avait introduit dans la littérature anglaise une Ombre malfaisante, âme séparée du corps dans une conception clairement anti-chrétienne. Pensons à ce propos à cette phrase de Wilde martelée comme dans une épopée cyclique :

Ce que les hommes appellent l'ombre du corps, ce n'est pas l'ombre du corps, mais c'est le corps de l'âme. Tiens-toi sur le rivage de la mer en tournant le dos à la lune, et découpe

731 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, op. cit., p. 294. « *Ein Wanderer bin ich, der viel schon hinter deinen Fersen her gieng: immer unterwegs, aber ohne Ziel, auch ohne Heim [...]*. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 339.

732 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, op. cit., p. 150. « *Gegen die Stunde des Mittags aber, da der Capitän und seine Leute wieder beisammen waren, sahen sie plötzlich durch die Luft einen Mann auf sich zukommen, und eine Stimme sagte deutlich: „es ist Zeit! Es ist die höchste Zeit!“ Wie die Gestalt ihnen aber am nächsten war – sie flog aber schnell gleich einem Schatten vorbei, in der Richtung, wo der Feuerberg lag – da erkannten sie mit grösster Bestürzung, dass es Zarathustra sei; denn sie hatten ihn Alle schon gesehn, ausgenommen der Capitän selber, und sie liebten ihn, wie das Volk liebt: also dass zu gleich Theilen Liebe und Scheu beisammen sind.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 167.

733 *Ibid.*

734 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, op. cit., p. 223, c'est Nietzsche qui souligne. « *Ist in allem Leben selber nicht – Rauben und Todtschlagen? Und dass solche Worte heilig hießen, wurde damit die Wahrheit selber nicht – todteschlagen.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 253.

d'autour de tes pieds, au couteau, ton ombre qui est le corps de ton âme ; ordonne alors à ton âme de te quitter, et elle le fera.⁷³⁵

Ainsi, dans *Feu pâle*, Nabokov s'inscrit dans les pas du littérateur anglophone apatride, décédé en exil la même année que Nietzsche et ouvertement nietzschéen, Oscar Wilde, qui avait composé son conte *Le Pêcheur et son âme* en 1891 – ce qui lui a donné amplement le temps de prendre connaissance d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Nous nous permettons cette remarque non seulement parce que plusieurs ouvrages analytiques viennent à l'appui de notre affirmation⁷³⁶ mais surtout parce que, dans son *Portrait de Dorian Gray* dont la première version est parue en 1890 ou dans *Intentions* édités quasi en même temps que *Le Pêcheur et son âme*, Wilde fait état de la position de la moralité face à la création, relation problématique à laquelle Wilde répond de façon tranchante :

Cf. *Préface* du *Portrait de Dorian Gray* : « L'appellation de livre moral ou immoral ne répond à rien »⁷³⁷, puis « L'artiste n'a pas de préférences morales. Une préférence morale, chez l'artiste, est un maniérisme de style impardonnable. »⁷³⁸.

Par ailleurs, l'influence de Nietzsche sur Wilde poussant l'Irlandais vers sa fameuse « *All art is immoral* » a été fort justement remarquée par P. Bridgwater⁷³⁹. On peut donc conclure sur Wilde qui, esthétiquement choqué par le supra-moralisme nietzschéen, laissait en liberté non surveillée son personnage voué à la grande criminalité et sorti directement des pages d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, que le Perse était son maître en délinquance philosophique.

735 Oscar Wilde, *Le Pêcheur et son âme* dans *Œuvres*, traduit par Jules Castier, Paris, La Pochothèque, 2000, p. 253.

736 Д. Яковлев, « Ницше и Уайльд (Путь эстетизма) » в *Вестнике Московского Университета*, серия 7 «Философия», 2, 1994, с. 70 – 73 ; Eve Kosofsky-Selgwick, *Some Binarisms, Wilde, Nietzsche, and the sentimental relations of the Male body* dans *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990, p. 131 – 181.

737 Oscar Wilde, préface du *Portrait de Dorian Gray* dans *Oeuvres*, Paris, La Pochothèque, 2000, traduit par Félix Frapereau et Edmond Jaloux, p. 405. « *There is no such thing as a moral or an immoral book.* » : Oscar Wilde, *Preface of The Picture of Dorian Gray*, Oxford – New York, Oxford University Press, 1989, p. 3.

738 Oscar Wilde, préface du *Portrait de Dorian Gray* dans *op. cit.*, p. 406. « *No artist has ethical sympathies. An ethical sympathy in an artist is an unpardonable mannerism of style.* » : Oscar Wilde, *Preface of The Picture of Dorian Gray*, *op. cit.*, p. 3.

739 Patrick Bridgwater, *English writers and Nietzsche* dans *Nietzsche : imagery and Thought, a collection of essays*, Berkeley and Los Angeles, Edited by Malcolm Pasley, University of California Press, 1978, p. 233.

Mais comment Nabokov a-t-il pu se permettre, tout en demeurant *au-delà de la morale* (car souvenons-nous qu'aucun critique n'a osé classer *Lolita* parmi les ouvrages prêchant la « moralité »), de lancer un appel au futur chercheur censé examiner le suc de son œuvre sous l'angle de ladite « moralité » ? Quelle construction philosophique élabore ce nietzschéen qui, par un auto-perfectionnement stylistique permanent et un approfondissement de sa connaissance des travaux de Nietzsche, était parvenu à une finesse extrême dans la maîtrise des mystères extatiques exclusivement familiers à de grands hellénistes⁷⁴⁰ ?

Nous essayerons bien sûr de répondre à ces questions ; et l'Ombre que Nabokov – via Wilde – a empruntée à Nietzsche nous sera d'un grand secours dans notre développement. Commençons par les bases écrites de notre civilisation, à savoir par Platon – dont les dialogues furent examinés par Nietzsche dès sa jeunesse, en 1863⁷⁴¹ – et soulignons que l'ouvrage le plus apprécié de Nietzsche évoquant ses expériences philosophiques en 1864 était *Le Banquet* :

En même temps mon intérêt pour les études classiques augmentait sensiblement ; il m'est agréable d'évoquer la première impression que firent sur moi Sophocle, Eschyle, Platon, particulièrement dans *Le Banquet* qui est mon œuvre préférée, et, plus tard, les poésies lyriques.⁷⁴²

Voici maintenant la phrase, d'ailleurs fort bien connue, du *Banquet* sur laquelle nous désirons attirer l'attention afin que soit plus compréhensible notre futur développement sur la Surhumanité nietzschéenne :

Sachez d'abord que l'humanité comprenait trois genres, et non pas deux, mâle et femelle, comme à présent ; non, il en existait en outre un troisième, tenant des deux autres réunis et dont le nom subsiste encore aujourd'hui, quoique la chose ait disparu : en ce temps-là l'androgyné était un genre distinct et qui, pour la forme comme pour le nom, tenait des deux

740 Cf. Анатолий Ливри, *Физиология Суперчеловека, Введение в Третье Тысячелетие, там же*, с. 299 и проч.

741 Cf. Friedrich Nietzsche, *Mon activité musicale pendant l'année 1863* dans *Premiers écrits*, op. cit., p. 118.

742 Friedrich Nietzsche, *Ma Vie <écrit en 1864>*, dans *ibid.*, p. 60. « *Zugleich erwuchs zunehmend meine Neigung für klassische Studien; ich gedenke mit der angenehmsten Erinnerung der ersten Eindrücke des Sophokles, des Äschylos, des Plato vornehmlich in meiner Lieblingsdichtung, dem Symposion, dann der griechischen Lyriker.* » : Friedrich Nietzsche, *Mein Leben [Aus dem Jahre 1864]* dans *Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869*, op. cit., p. 118.

autres, à la fois du mâle et de la femelle ; aujourd'hui ce n'est plus au contraire qu'un nom chargé d'opprobre.⁷⁴³

Telle est donc la généalogie de l'humanité proposée par Aristophane, cet esprit qui « sanctifie » – l'expression est de Nietzsche lui-même⁷⁴⁴ – toute forme de lutte *contra Socrate*. Elle sera notre point de départ pour défendre la thèse selon laquelle la quasi-totalité des *Weltanschauungen* nietzschéennes (qu'il s'agisse de l'inégalité entre les « hommes » qui justifie le mépris de Nietzsche envers l'égalitarisme⁷⁴⁵, de l'« homme » comme étape intermédiaire entre le singe et le Surhomme⁷⁴⁶ résultant d'une image empruntée par Nietzsche non chez un Darwin honni⁷⁴⁷ mais, par l'intermédiaire du même Platon, chez son prédécesseur éphésien⁷⁴⁸ ou du Surhomme qui constitue le but par excellence de la réflexion philosophico-dionysiaque de Nietzsche⁷⁴⁹) furent conçues et générées à la table d'Agathon. Cependant, s'il s'inscrit à la suite de l'Aristophane platonicien, Nietzsche fait preuve de davantage de pessimisme dans son objectivité face à l'« humanité » contemporaine :

O mes amis, en vérité, parmi les hommes je chemine comme parmi des fragments et des morceaux d'hommes!

743 Platon, *Le Banquet*, 189 d – e, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Léon Robin, 1929, p. 29-30. « Πρωτον μὲν γάρ τρία ἦν τὰ γένη τὰ των ἀνθρώπων, οὐχ ὡσπερ νυν δύο, ἄρρεν καὶ θήλυ' ἀλλά καὶ τρίτον προσήν, κοινόν ον ἀμφοτέρων τούτων, οὗ νυν ὄνομα λοιπόν, αὐτό δε ἠφάνισται ὁ ἀνδρόγυννον γάρ εν τότε μεν ἦν, καὶ εἶδος καὶ ὄνομα ἐξ ἀμφοτέρων κοινόν τού τε ἄρρενος καὶ θήλος ὁ νύν δ' οὐκ ἔστιν ἀλλ' ἢ ἐν ὄνειδει ὄνομα κείμενον. » : *ibid.*

744 « [...] *beim heiligen Aristophanes!* » : Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse* dans *KSA*, Band 5, *op. cit.*, p. 171.

745 « *Mit diesen Predigern der Gleichheit will ich nicht vermischt und verwechselt sein. Denn so redet mir die Gerechtigkeit: « die Menschen sind nicht gleich. »*

Und sie sollen es auch nicht werden! Was wäre denn meine Liebe zum Übermenschen, wenn ich anders spräche? » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 130, c'est Nietzsche qui souligne.

746 « *Was ist der Affe für den Menschen? Ein Gelächter oder eine schmerzliche Scham. Und ebendas soll der Mensch für den Übermenschen sein: ein Gelächter oder eine schmerzliche Scham. »* : *ibid.*, p. 14.

747 Cf. Friedrich Nietzsche, *Anti-Darwin* dans *Götzen-Dämmerung* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 120-121.

748 « Cet Héraclite, que tu évoques, ne dit-il pas de la même manière que le plus savant des hommes, comparé à un dieu, n'est qu'un singe pour la science, pour la beauté et pour tout en général ? » : Platon, *Hippias majeur*, 289 b, Paris, Les Belles Lettres, 1921, traduit par Alfred Croiset, p. 19. « ἢ οὐ καὶ Ἡρακλειτος ταύτον ταῦτο λέγει, ὅν σὺ ἐπάγει, ὅτι ἀνθρώπον ὁ σοφώτατος πρὸς θεὸν πίθηκος φανείται καὶ σοφία καὶ κάλλει καὶ τοῖς ἄλλοις πάσιν ; » : *ibid.*

749 « *Ich bin ein Jünger des Philosophen Dionysos [...]. »* : Friedrich Nietzsche, préface d'*Ecce homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 258.

S'épouvante mon œil de trouver l'homme morcelé et disjoint comme sur un champ de bataille et d'équarrissage.
Et si du maintenant mon regard fuit vers le jadis, lors trouve toujours le même spectacle : des fragments, des morceaux, de cruels hasards – mais non des hommes !⁷⁵⁰

Nietzsche dissèque l'« homme » en dizaines de parcelles et le « dernier homme » – ce minuscule résidu de la quasi-perfection de jadis – contamine tout, jusqu'à la planète elle-même, par son infection lilliputienne, ce qui arrache un cri de désespoir à Zarathoustra, et cela dès le « Prologue » : « La Terre alors est devenue petite, et sur elle clopine le dernier homme, qui rapetisse tout. Inépuisable est son engeance, comme le puceron ; le dernier homme vit le plus vieux. »⁷⁵¹.

Dans une longue et nuancée attaque à l'encontre de l'envie divine et de sa politique « *divide et impera* » apparaît la mission que Nietzsche s'assigne : d'abord recréer l'« homme » naguère morcelé, puis former l'Homme Élevé afin de parvenir au but réel de son *ecclesia militans*, le Surhomme – jusqu'à présent inconnu, car souvenons-nous que Nietzsche ne l'expose pas aux yeux du lecteur sur les pages d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Rappelons que ce terme de « Surhomme » serait, étymologiquement, un écho de l'exclamation qu'a tirée au jeune Nietzsche la lecture de Schiller en 1859. En effet, découvrant *Les Brigands*, Nietzsche se serait écrié « *übermenschlich* »⁷⁵², terme qui renvoie lui-même à ce mot de l'Esprit appelé par Faust et s'adressant au docteur : « Tu voulais me voir et m'entendre. [...] Je cède au désir de ton cœur. – Me voici. Quel misérable effroi saisit ta nature surhumaine ! »⁷⁵³.

750 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, op. cit., p. 223. « *Wahrlich, meine Freunde, ich wandle unter den Menschen wie unter den Bruchstücken und Gliedmaassen von Menschen!*

Diess ist meinem Auge das Fürchterliche, dass ich den Menschen zertrümmert finde und zerstreuet wie über ein Schlachtund Schlächterfeld hin.

Und flüchtet mein Auge von Jetzt zum Ehemals: es findet immer das Gleiche: Bruchstücke und Gliedmaassen und grause Zufälle – aber keine Menschen! » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 178-179.

751 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, op. cit., p. 28. « *Die Erde ist dann klein geworden, und auf ihr hüpfet der letzte Mensch, der Alles klein macht. Sein Geschlecht ist unaustilgbar, wie der Erdflöh; der letzte Mensch lebt am längsten.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 19.

752 Cf. Charles Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Paris, NRF, 1958 (5^e édition), p. 33.

753 J.-W. Goethe, *Faust I* dans *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, traduit par Gérard de Nerval, 1988, p. 1139. « *Geist. Du flehst er atmend, mich zu schauen, [...]*
Da bin ich! – Welch erbärmlich Grauen

Ce processus titanesque, et inéluctablement hasardeux, de *reconquista* charnelle devrait se terminer par une *unia mystica* avec ce Dieu ostracisé d'Europe par la dialectique socratique et chanté par Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie*, Dionysos. Ainsi la vraie tragédie – littéralement « passage initiatique »⁷⁵⁴ vers la supra-humanité future –, et non point son ersatz classiciste, deviendrait une colle entre les mains du néo-démiurge contemporain pour assembler les morceaux du futur Surhomme.

Quant à Zarathoustra, la passerelle humaine vers le Surhomme ne l'intéresse guère : sa « sagesse sauvage », parente du Bromios et donc, comme nous l'avons remarqué, constamment glorifiée par le Perse⁷⁵⁵, éprouve trop de mépris envers elle. La dernière partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra* est toute entière consacrée à la création de l'Homme Élevé : le prophète, appelé par un cri et désirant porter secours, commet cet acte lui-même, ramassant les débris humains, un par un, sur le sentier de sa montagne. Voici la promesse explicitement hippocratique que Zarathoustra donne à une parcelle de l'être complexe qu'il forgera :

Ce chemin qui monte conduit à ma caverne ; cette nuit tu y dois être mon hôte cher !
J'aimerais aussi de ton corps réparer la blessure qu'y fit de ses pieds Zarathoustra ; j'y songerai. Mais loin de toi pour l'instant m'appelle en toute hâte un cri de détresse.⁷⁵⁶

Certes, le philosophe est médecin. Cependant, ce n'est point un organisme civique qu'il est destiné à guérir – vaine et ingrate car trop optimiste besogne ! – mais la substance « humaine » elle-même. Zarathoustra ne s'acquitte pas de cette tâche conceptuellement, mais surpasse réellement une corporalité jugée insuffisante. C'est ainsi que quelques heures après sa promesse faite à la parcelle du futur être complexe, Zarathoustra, *par sa*

Fasst Übermensch dich! » : I.-W. Goethe, *Faust. Eine Tragödie*, München, Verlag C. H. Beck, 1999, p. 23.

754 À propos de la tragédie non comme « chant du bouc » mais comme « rite de passage », cf. par exemple Raphaël Dreyfus, « Introduction générale » dans *Tragiques grecs*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p. XVII.

755 Nous avons déjà cité, en traduction française, cette comparaison faite par Zarathoustra, de la sagesse au voilier porté par un mistral sauvage, mugissant : « *Dem Segel gleich, zitternd vor dem Ungestüm des Geistes, geht meine Weisheit über das Meer – meine wilde Weisheit!* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 135.

756 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, *op. cit.*, p. 271. « *Dort hinauf führt der Weg zu meiner Höhle: heute Nacht sollst du dort mein lieber Gast sein!*

Gerne möchte ich's auch an deinem Leibe wieder gut machen, dass Zarathustra dich mit Füßen trat: darüber denke ich nach. Jetzt aber ruft mich ein Nothschrei eilig fort von dir. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 312.

volonté, forge, dans sa caverne, à partir de neuf hommes et trois animaux, une nouvelle créature qui ne peut manquer de trahir son caractère unifié :

Tard seulement dans l'après-midi, après longue et vaine quête et errance, Zarathoustra revint chez lui dans sa caverne. Mais comme il s'en approchait, à moins de vingt pas d'elle, il lui advint ce qu'à présent il attendait le moins : derechef il entendit le grand cri de détresse. Et, chose surprenante, cette fois le cri venait de sa propre caverne. Or c'était un étrange cri complexe, et Zarathoustra discerna clairement que de voix multiples il était fait, encore que, de loin entendu, il ressemblât au cri d'une seule bouche.⁷⁵⁷

Nietzsche a donc surpassé Socrate dans la science de la maïeutique – au sens premier du terme – et Platon dans celle de la mythologie. La caverne du prophète est devenue la matrice d'où est sorti l'Homme Élevé, se transformant ainsi sur-le-champ en crèche pour un être fabuleux grandissant dans une rapidité éclatante. N'est-ce pas pour cela que Zarathoustra, une fois le nouveau-né nourri et partiellement éduqué, qualifie lui-même son habitat de « chambre d'enfant » : « Mais à présent quittez cette chambre d'enfants, ma propre caverne où tout enfantillage est aujourd'hui chez lui. Rafraîchissez dehors votre enfantine exubérance et le tapage de vos cœurs ! »⁷⁵⁸

Lorsque Nietzsche effectue ce travail stylistique nuancé autour de la caverne de Zarathoustra, il se comporte encore en pur helléniste, puisant ses références chez le néoplatonicien Porphyre découvert en Europe durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Ce philosophe défendait la thèse selon laquelle l'Univers était apparu « par hasard »⁷⁵⁹ et se moquait des Chrétiens⁷⁶⁰, ce qui ne pouvait que plaire à l'« Antéchrist Nietzsche » qui

757 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, op. cit., p. 300. « Am später Nachmittage war es erst, dass Zarathustra, nach langem umsonstigen Suchen und Umherstreifen, wieder zu seiner Höhle heimkam. Als er aber derselber gegenüberstand, nicht zwanzig Schritt mehr von ihr ferne, da geschah das, was er jetzt am wenigsten erwartete: von Neuem hörte er den großen Nothschrei. Und, erstaunlich ! diess Mal kam derselbige aus seiner eignen Höhle. Es war aber ein langer vielfältiger seltsamer Schrei, und Zarathustra unterschied deutlich, dass er sich aus vielen Stimmen zusammensetzte: mochte er schon, aus der Ferne gehört, gleich dem Schrei aus einem einzigen Munde klingen. » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 346, c'est Nietzsche qui souligne.

758 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, op. cit., p. 337. « Aber nun lasst mir diese Kinderstube, meine eigne Höhle, wo heute alle Kinderei zu Hause ist. Kühlt hier draussen euren heissen Kinder-Übermuth und Herzenslärm ab! » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, op. cit., p. 393, c'est Nietzsche qui souligne.

759 Cf. Porphyre, *Antre des Nymphes*, V.

760 Porphyre, auteur du pamphlet *Contre les Chrétiens* dont Nietzsche a certainement eu connaissance ; cf. Anatoly Livry, « Strindberg : de Rhadamanthe à Busiris et l'Etna de Zarathoustra » dans *Nietzscheforschung*, Berlin, Akademie Verlag, Band 18, en cours de publication.

connaissait ses œuvres⁷⁶¹. D'ailleurs, dans son homérique *Antre des Nymphes*, Porphyre présente le vrai mage Zarathoustra comme le fondateur par excellence de l'amour de la sagesse pratiquée dans les cavernes, faisant de lui le premier pré-socratique et, simultanément, l'adorateur de Mithra-Hélios⁷⁶². Cette influence de Porphyre sur Nietzsche expliquerait également pourquoi l'allocution initiale de son Zarathoustra soit une messe – traditionaliste ! – solaire véritable et pourquoi le prophète se compare lui-même aux actes répétitifs d'Hélios, et nomme ses actes par le verbe « solaire » (« *untergehen* ») comme s'il était son fils bien-aimé. On dirait que l'on assiste à la lecture publique de l'un des discours de l'empereur Julien, dit « Apostat » :

Lorsque Zarathoustra fut âgé de trente ans, il quitta son pays, et de son pays le lac, et dans la montagne s'en fut. Là jouit de son esprit et de sa solitude et dix années n'en fut las. Mais à la fin son cœur changea, – et un matin, avec l'aurore, il se leva, face au Soleil s'avança, et ainsi lui parlait :

”O toi, grand astre ! N'aurais-tu ceux que tu éclaires, lors que serait ton heur ?
Dix années durant jusque à ma caverne tu es monté ; sans moi, mon aigle et mon serpent, de ta lumière et de ce chemin tu te serais lassé.
Chaque matin nous t'attendions, de toi reçûmes ton superflu et de ce don te bénîmes.
De ma sagesse voici que j'ai satiété, telle abeille qui de son miel trop butina, de mains qui se tendent j'ai besoin.
Puis-je prodiguer et distribuer jusqu'à ce que les sages parmi les hommes une fois à nouveau de leur folie s'éjouissent, et de leur richesse les pauvres !
Ainsi je ne puis que descendre dans les fonds, comme tu fais le soir lorsque derrière la mer tu descends et au monde d'en bas portes aussi ta lumière, ô astre qui surabondes !
À toi pareil, je ne puis que *décliner* (*untergehen*), comme disent ces gommages parmi lesquels je veux descendre.
Pour quoi me donne ta bénédiction, ô œil paisible qui sans envie peut même voir l'excès de l'heur !
Bénis la coupe débordante afin qu'elle coule l'onde d'or et qu'en tous lieux de ton délice tu épandes le reflet !
Voici que cette coupe encore se veut vider et qu'à nouveau Zarathoustra se veut faire homme !”

– Du déclin de Zarathoustra tel fut le commencement.⁷⁶³

761 Dans la bibliothèque de Nietzsche se trouvaient des ouvrages traitant de Porphyre : Diogenes Laertios, *De clarorum philosophorum vitis, dogmatibus et apophthegmaticis libri decem. Ex italicis codicibus nunc primum excussis recensuit C.Gabr. Cobet. Accedunt Olympiodori, Ammonii, Jam-blichi, Porphyrii et aliorum vitae Platonis, Aristotelis, Pythagorae, Plotini et Isidori, Ant. Westremanno et Marini vita Procli J.F.Boissonadio edentibus. Grace et Latine cum indicibus* et aussi Schmidt, R. *Programme d'invitation à l'examen public du Collège Royal Français*, fixé au 27 septembre 1850. Contenu. 1. *De Plutarchea* q. v.f. *Homeri vita Porphyrio vindicanda. Scr. R. Schmidt, Dr. 2. Tableau historique du collège pendant l'année 1849/50*, Berlin, Stark, 1850, 30 p., 25 cm dans Giuliano Campioni, Paolo D'Iorio, Maria Cristina Fornari, Francesco Fronterotta, Andrea Orsucci unter Mitarbeit von Renate Müller-Buck, *Nietzsches persönliche Bibliothek*, Berlin – New York, 2003.

762 Cf. Porphyre, *Antre des Nymphes*, VI.

763 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, op. cit., p. 21 – 22, c'est Nietzsche qui souligne. « *Als Zarathustra dreissig Jahr alt war, verliess er seine Heimat und den See seiner Heimat und gieng in das Gebirge. Hier genoss er seines Geistes und seiner*

Ayant créé l'Homme Élevé, Nietzsche insiste une seconde fois sur la non-fragmentation de son logos, démontrant par cela l'indivisibilité du corps généré qui émet désormais un verbe homogène. Saisi d'horreur face au signe annonçant l'avènement du Surhomme, l'Homme Élevé vocifère et Nietzsche, philosophe dionysiaque connaissant l'impact de la violence bachique sur l'orthographe, brutalise les règles de la langue allemande – « *Einem* » écrit Nietzsche avec une majuscule au milieu de sa phrase et nous sommes forcés d'abord d'utiliser la version originale pour la citation dans le texte et la version française dans les notes puisque tous les spécialistes-traducteurs de Nietzsche, quels qu'ils soient, omettent cet élément important : « [...] *die höheren Menschen aber, als sie ihn brüllen hörten, schrien alle auf, wie mit Einem (sic!) Munde, und flohen zurück und waren im Nu verschwunden.* »⁷⁶⁴.

Voyons maintenant comment Nabokov le nietzschéen utilise la thèse principale de son éducateur. C'est bien étape par étape qu'il accomplit le schéma de l'Aristophane platonicien, le suivant à la lettre mais à rebours : du morcellement à l'union. Il débute ainsi par la récréation d'un « simple » androgyne, le protagoniste du *Guetteur* : premièrement, la rupture lors de laquelle Smourov est frôlé par Thanatos (« Je me tenais, je ne sais pourquoi,

Einsamkeit und wurde dessen zehn Jahre nicht müde. Endlich aber verwandelte sich sein Herz, – und eines Morgens stand er mit der Morgenröthe auf, trat vor die Sonne hin und sprach zu ihr also:

„Du grosses Gestrin! Was wäre dein Glück, wenn du nicht Die hättest, welchen du leuchtest!

Zehn Jahre kamst du hier herauf zu meiner Höhle: du würdest deines Lichtes und dieses Weges satt geworden sein, ohne mich, meinen Adler und meine Schlange.

Aber wir warteten deiner an jedem Morgen, nahmen dir deinen Überfluss ab und segneten dich dafür.

Siehe! Ich bin meiner Weisheit überdrüssig, wie die Biene, die des Honigs zu viel gesammelt hat, ich bedarf der Hände, die sich ausstrecken.

Ich möchte verschenken und austheilen, bis die Weisen unter den Menschen wieder einmal ihrer Thorheit und die Armen wieder einmal ihres Reichthums froh geworden sind.

Dazu muss ich in die Tiefe steigen: wie du des Abends thust, wenn du hinter das Meer gehst und noch der Unterwelt Licht bringst, du überreiches Gestirn!

Ich muss, gleich dir, untergehen, wie die Menschen es nennen, zu dennen ich hinab will.

So segne mich denn, du ruhiges Auge, das ohne Neid auch ein allzugrosses Glück sehen kann!

Segne den Becher, welcher überfliessen will, dass das Wasser golden aus ihm fliesse und überallhin den Abglanz deiner Wonne trage!

Siehe! Dieser Becher will wieder leer werden, und Zarathustra will wieder Mensch werden.“

– *Also begann Zarathustra's Untergang.* » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 11 – 12.

764 *Ibid.*, p. 407. « ... or les hommes supérieurs, oyant ce rugissement, comme d'une seule bouche prièrent tous et reflùèrent et en un seul instant eurent disparu. » : *ibid.*, p. 349.

sur les genoux, désirant m'appuyer par terre. Mais ma main est plongée dans une eau sans fond. »⁷⁶⁵), puis, vers la fin de ce bref roman, l'heureuse réunion indissociablement liée à la ré-acquisition de son identité :

J'ai pris la poignée de la porte et vis comment, à côté, dans le miroir, mon reflet se précipitait vers moi : un jeune homme tenant un bouquet. Le reflet s'est uni à moi et je suis sorti dans la rue.⁷⁶⁶

Enhardi par cette réussite, Nabokov entame des expériences plus complexes encore, mais sans oser, pour l'instant, toucher au Surhomme. Ainsi, les protagonistes de *Don* et d'*Invitation au supplice* – composés en même temps – sont des parcelles d'Hommes Élevés, conscients de leur position d'élus et se mettant en quête, chacun à sa manière, de leurs morceaux humains absents. Mais avant de toucher aux hommes, Nabokov, en zoologiste professionnel, teste ses forces démiurgiques sur des animaux dont les images éclatées symbolisent la punition de l'« humanité » affligée par Zeus :

[...] il y avait, soit dit en passant, une remarquable clôture faite avec une autre qui avait été démontée quelque part ailleurs (peut-être dans une autre ville) et qui avait entouré auparavant le camp d'un cirque ambulante ; mais à présent, les planches avaient été placées n'importe comment, comme si elle avaient été clouées ensemble par un aveugle, de telle sorte que les animaux de cirque qui avaient été entremêlés en cours de route, s'étaient désintégrés en leurs parties composantes – ici, une jambe de zèbre, là, le dos d'un tigre ; et l'arrière-train d'un animal apparaissait à côté de la patte renversée d'une autre créature [...].⁷⁶⁷

C'est justement face à cette clôture que le héros du *Don* rencontre sa part manquante. Il a incontestablement de la chance, précise Nabokov en sa qualité de nietzschéen : le très noble hasard est intervenu pour son héros afin de lui permettre de faire la rarissime rencontre :

Et non seulement Zina avait été habilement et élégamment faite à sa mesure par un destin très appliqué, mais, formant une seule ombre, ils étaient faits tous les deux à la mesure de

765 Vladimir Nabokov, *Le Gueux*, nous traduisons. « Я стоял почему-то на коленях, хотел опереться рукой в пол, но рука погрузилась в пол, как в бездонную воду. » : Владимир Набоков, *Соглядатай, там же*, с. 218.

766 Vladimir Nabokov, *Le Gueux*, nous traduisons. « Взявшись за дверную скобку, я увидел, как сбоку в зеркале поспешило ко мне моё отражение, молодой человек в котелке, с букетом. Отражение со мною слилось, я вышел на улицу. » : Владимир Набоков, *Соглядатай, там же*, с. 342.

767 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 263-264. «... был, между прочим, замечательный забор, составленный по-видимому из когда-то разобранных в другом месте досок (может быть, в другом городе), ограждавшего до того стоянку бродячего цирка, но доски были теперь расположены в бессмысленном порядке, точно их сколачивал слепой, так что некогда намалёванные на них цирковые звери, перетасовавшись во время перевозки, распались на свои составные части, – тут нога зебры, там спина тигра, а чей-то круп соседствует с чужой перевернутой лапой ... » : Владимир Набоков, *Дар*, op. cit., т. 3, с. 158.

quelque chose qui n'était pas tout à fait compréhensible, mais merveilleux et bienveillant, et qui les entourait continuellement.⁷⁶⁸

Nabokov est un nietzschéen antisocratique authentique puisqu'il manifeste son *credo* proférant l'inutilité de la connaissance – voire sa nuisibilité – et renonce, joyeusement, à cette « compréhension » au profit des merveilles dionysiaques, celles de la création d'un Homme Élevé par l'union du protagoniste et de la deutéragoniste – les deux *Heimatlos* du *Don*. Lorsque Nabokov ose baptiser cet être, il parle, en se mettant sur les traces de Zarathoustra le montagnard, du *Schatten* uni – « une seule ombre ».

Quant à l'*Invitation au supplice*, le Zeus malveillant s'y offre la grande liberté de manifester sa vengeance envers l'antique pseudo-menace que constituerait la révolte du troisième genre. Ainsi, l'éclair imaginé par Aristophane sévit dans la ville natale de Cincinnatus, démembrant les images sculptées de l'Androgyne platonicien : « En arrière du square, la statue blanche et rebondie était fendue en deux – par la foudre, écrivaient les journaux. »⁷⁶⁹. Cependant, cette exécution publique ne satisfait nullement le dieu envieux et Nabokov, suivant à la lettre le programme décrit dans *Le Banquet*, dirige la foudre vers les restes « humains », les fractionnant encore davantage :

De la statue du capitaine Songe il ne restait que les jambes jusqu'aux hanches, ceintes de roses – probablement que la foudre l'avait aussi touchée.⁷⁷⁰

Du *Don* et de l'*Invitation au supplice* arrivons à *Ada ou l'ardeur, chronique familiale* où Nabokov parvient à l'ultime réalisation nietzschéenne. L'écrivain commence par ses expériences habituelles de zoologiste, puis, encouragé par les succès passés, il s'attaque directement à l'« humain » :

Le corps renversé dans une courbe gracieuse, les jambes brunes hissées comme une voile tarentine, les chevilles accolées changeant d'amures, les paumes agrippant le front même de la gravité, Van allait, venait, virait, faisait un pas de côté, la bouche ouverte à l'envers et les yeux clignant d'une drôle de façon dans cette position extraordinaire qui fait de la paupière supérieure une écuelle de bilboquet. Ce qui semblait plus prodigieux encore que la variété

768 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 265. « И не только Зина была остроумно создана ему по мерке очень постаравшейся судьбой, но оба они, образуя одну тень, были созданы по мерке чего-то не совсем понятного, но дивного и благожелательного, бессменно окружавшего их. » : Владимир Набоков, *Дар*, *op. cit.*, т. 3, с. 159.

769 Vladimir Nabokov, *Invitation au supplice*, Paris, Gallimard, 1960, traduit par Jarl Priel, p. 243. « За сквером, белая, толстая статуя была расколота надвое, – газеты писали, что молнией. » : Владимир Набоков, *Приглашение на казнь*, *op. cit.*, т. 4, с. 125.

770 Vladimir Nabokov, *Invitation au supplice*, *op. cit.*, p. 244. « От статуи капитана Сонного остались только ноги до бёдер, окружённые розами, – очевидно её тоже хватил гроза. » : Владимир Набоков, *Приглашение на казнь*, *op. cit.*, т. 4, с. 126.

et la vélocité des mouvements par lesquels il reproduisait ceux des pattes postérieures de divers animaux, c'était l'absence d'effort, l'aisance de son maintien.⁷⁷¹

Nabokov analyse cet animal qu'est devenu Van – appuyant sur cette bestialité soudainement apparue – se tenant tantôt droit sur ses jambes, tantôt tête vers le sol. Puis, il se prend à déplacer des séquences de mots, étant donné que, chez un créateur, le Verbe se calque sur la démarche qui le sous-tend, l'examen correct d'un être se faisant tant par son nom que par sa forme, Aristophane *dixit*⁷⁷² :

King Wing l'avait averti que le grand Vektchelo, professionnel de Yukon, avait perdu le don à l'âge de vingt-deux ans !⁷⁷³

Nabokov avait, indiscutablement, saisi le sens de la pensée nietzschéenne et, dans la mesure où c'est elle qui l'avait guidé vers sa destinée – entamée en tant que littérateur russe –, la doctrine de Nietzsche déclenche indubitablement chez lui un réflexe de lettré russe. C'est pour cette raison que Nabokov introduit dans le texte original anglais ce « *Chelovek* », « être humain » (« *человек* » en russe), en modifiant seulement la disposition des syllabes, donnant ainsi naissance à un « *Vekchelo* »⁷⁷⁴, manifestation de l'art de l'anagramme trilingue dans lequel Nabokov était passé maître et qui a également pour origine le dionysisme de l'esprit nietzschéen.

Par ailleurs, en introduisant ce jeu de mots russe dans son roman américain rédigé en Suisse, Nabokov confirme qu'il a retenu les leçons basiques de Zarathoustra : toute belle création doit *signifier*, et non afficher, les mystères sacrés, une vraie œuvre n'étant rédigée *pour personne*. Ainsi, pour accéder à la compréhension d'*Ada ou l'ardeur*, il est obligatoire de maîtriser, et en finesse, à la fois le russe, l'anglais et la pensée germanique hellénisée – le nombre de lecteurs effectifs diminue donc formidablement, ce qui ne pouvait déplaire à cet anti-plébéien nietzschéen.

771

Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale, op. cit.*, p. 120-121. « *His reversed body gracefully curved, his brown legs hoisted like a Tarentine sail, his joined ankles tacking, Van gripped with splayed hands the brow gravity, and moved to and fro, veering and sidestepping, opening his mouth the wrong way, and blinking in the odd bilboquet fashion peculiar to eyelids in his abnormal position. Even wore extraordinary than the variety and velocity of the movements he made in imitation of animal hind legs was the effortlessness of his stance ...* » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle, op. cit.*, p. 82.

772 Cf. Platon, *Le Banquet*, 189 e, *op. cit.*, p. 30.

773 Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale, op. cit.*, p. 121. « *... King Wing warned him that Vekchelo, a Yukon professional, lost it by the time he was twenty-two ...* » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle, op. cit.*, p. 82.

774 *Ibid.*, p. 82.

Mais surtout, n'omettons pas le point culminant d'*Ada ou l'ardeur* – cette gloire concrète de Zarathoustra – lorsqu'après avoir décrit la tentative du héros, Van Veen, de quitter le Cercle de l'Éternel Retour face au rocher pyramidal du lac de Silvaplana, Nabokov assemble les trois parties de l'Homme Élevé. En effet, malgré le « petit homme » tentant de faire échouer l'entreprise à force de pitié (« – Ne ricane pas! – s'exclama Ada. Pauvre, pauvre petit homme ! Comment oses-tu te moquer ? »⁷⁷⁵), Van et Ada, qui avaient précédemment aspiré Lucette (en voici l'un des nombreux exemples que nous avons choisis car Nabokov y mentionne les « ombres symétriques » multiples : « [...] il se trouvait aussitôt après en train de regarder à travers des lunettes noires les ombres symétriques qui longeaient une épine dorsale luisante, marquée entre les côtes d'ombres moins appuyées, et qui appartenait à Lucette ou à Ada, assise un peu plus loin sur un serviette de plage. »⁷⁷⁶), deviennent cette bête criminelle à la face de Zeus. Et lorsque Nabokov le signifie, il ne peut contenir un cri victorieux – « *we, writers <and readers>* »⁷⁷⁷ –, écho au « *Wir Philologen* » de Nietzsche adressé à ses premiers lecteurs élus :

Je veux dire que le héros et l'héroïne devraient être si proches l'un de l'autre au moment où commence l'horreur, si *organiquement* proches, qu'ils s'enchevêtrent, s'entrecroisent et entre-souffrent, et que, même si la fin de Vaniada est racontée dans l'épilogue, nous, auteurs et lecteurs, soyons incapables de discerner (myopes, myopes) quel est celui qui survit à l'autre, Dava ou Vada, Anda ou Vanda.⁷⁷⁸

Ces êtres se confondent « *organiquement* » souligne Nabokov, l'union charnelle se reflétant dans la fusion des prénoms de Van et d'Ada, nés, souvenons-nous, en 1870 et en 1872⁷⁷⁹, années de rédaction et de publication de la <Re>*Naissance de la Tragédie*.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 682. « “*Ne ricane pas!*” exclaimed Ada. “*The poor, poor little man! How dare you sneer?*” » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, p. 530.

⁷⁷⁶ Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, *op. cit.*, p. 670-671. « ... *the next was looking through dark glasses at the symmetrical shading on either side of a shining spine with fainter shading between the ribs belonging to Lucette or Ada sitting on a towel at some distance from him.* » : Vladimir Nabokov, *Ada, or Ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, p. 520.

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 584.

⁷⁷⁸ *Ibid.*, c'est Nabokov qui souligne. Nous sommes obligés de réparer les graves erreurs de la version française, celle de « Gallimard », qui omet les italiques de Nabokov en nous appuyant sur le texte original où le terme « *organically* » est mis en relief par ladite typographie choisie : Vladimir Nabokov, *Ada, or ardor : a family chronicle*, *op. cit.*, p. 584.

⁷⁷⁹ Vladimir Nabokov, *Ada ou l'ardeur, chronique familiale*, *op. cit.*, p. 11.

In summa, si l'on analyse le destin créatif de Nabokov et utilise le vocabulaire si cher à ce joueur d'échecs, Dionysos commence et gagne. Il s'agit de la totale gloire de Nabokov le nietzschéen ayant ressenti les parlers de Zarathoustra, et étant parvenu, avant de descendre chez Dionysos-Hadès, à combler la totalité des lacunes charnelles afin que la tant désirée création de l'Homme Élevé soit accomplie. Nous ne pouvons donc taire l'acmé, pour l'instant inatteignable, de ses efforts – l'arrivée future du Surhomme.

Le surhomme en personne

Voici enfin venir, sur les pages nabokoviennes, l'accomplissement de l'expérimentation du Surhomme, un Surhomme réel créé grâce à l'intervention personnelle de Dionysos et par hasard. Il s'agit de Falter, héros mystique du non moins facilement pénétrable *Ultima Thule*, cette tentative de roman avortée interrompue par Nabokov, et ladite métamorphose, fort complexe comme l'on peut le supposer, a lieu à côté de la déchéance d'un Homme Élevé, autre personnage de l'œuvre, le peintre Sineousov. Nabokov les montre, pour mieux signifier le contraste, l'un près de l'autre : la mort du Surhomme débordé par sa supra-puissance et la survie d'une parcelle d'un Homme Élevé qui, ayant définitivement perdu ses deux parts manquantes, se plonge dans la création, se mettant donc à lutter, bien qu'imparfaitement, via la « joie à long terme d'un *Schaffende* » contre la souffrance. Pendant cette lutte sa création devient véritable puisqu'elle s'accomplit gratuitement et n'est jamais destinée aux contemporains. Voici comment Sineousov procède lors de sa messe quotidienne au service des Muses :

Mais lorsque tu as été morte, lorsque les aubes de matins et les soirs tardifs devinrent particulièrement insupportables, je, avec un désir maladif dont la conscience générait les larmes, continuait le travail que personne – je le savais – ne viendra chercher. Mais c'est justement pour cela qu'il tombait à pic : sa nature fantomatique, l'absence du but et de récompense pécuniaire, m'amenaient dans le domaine familier avec celui dans lequel tu demeures, toi, mon but fantomatique, ma chère, ma si chère création terrienne que nul ne viendra chercher [...].⁷⁸⁰

780 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « Но когда ты умерла, когда ранние утра и поздние вечера стали особенно невыносимы, я с жалкой болезненной охотой, сознание которой вызывало у меня самого слёзы, продолжал работу, за которой, я знал, никто не придёт, но именно потому она мне казалась кстати, – её призрачная беспредметная природа, отсутствие цели и вознаграждения, вводила меня в родственную область с той, в которой для меня пребываешь ты, моя призрачная цель, моё милое, моё такое милое земное творение, за которым никто никуда никогда не придёт ... » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, т. 4, с. 450.

Commençons donc d'abord par la description de l'Homme Élevé manqué, de ce trio dont, sur Terre, n'est restée qu'une seule et unique séquence : la femme du peintre étant morte enceinte, Sineousov avait essayé, malgré les lois de la nature, d'augmenter le nombre de parcelles en faisant à sa femme un enfant et avait échoué :

Comme c'est dommage. Elle me fut si précieuse. De plus, s'accrochant à toi de l'intérieur, comme attrapant un bouton, notre enfant t'avait suivie. Mais mon cher monsieur, on n'engrosse pas une femme souffrante de phtisie laryngée.⁷⁸¹

Le désir de la réunion avec la partie enlevée et avec l'enfant engendré afin de tenter de surpasser les lois de la nature est tellement puissant chez Sineousov qu'il éprouve des « pulsions orphiques » par-delà l'humain, désirant aller dans les tréfonds de la Terre-Mère (« D'une façon générale, en effet, les poètes et les mythographes d'autrefois appelaient Déméter Gé Méter (Terre-Mère). »⁷⁸²) et y reconquérir les parcelles charnelles qui lui manquent. C'est l'ancien homme, celui d'avant le monothéisme, d'avant l'hénothéisme même, qui se dresse et vocifère en peintre : peu lui importe que la part à laquelle il brûle de se joindre soit son enfant, son « moi » antique – semblable d'ailleurs à Humbert Humbert qui se projette dans l'avenir pour calculer ses unions charnelles avec ses propres futurs rejetons conçues avec Lolita –, à la voix plus vigoureuse que celle des millénaires de la civilisation :

En revanche, comme j'aurais voulu, annonça le veuf au nez rouge aux murs, avoir d'elle cet enfant. Êtes-vous tout à fait certain, docteur, que la science ne connaît pas de ces cas exceptionnels où l'enfant naît dans la tombe? Et le rêve que je vis, comme si ce docteur d'ail (lui-même Falter, lui-même Alexandre Vassilievitch) me répondait, très volontiers, qu'oui ils existent que ces natifs post-mortem sont nommés les "petits cadavreux".⁷⁸³

Cette aisance avec laquelle le narrateur d'*Ultima Thule* gère, dans ses songes, les réponses de la « science » est davantage nietzschéenne que freudienne. Qu'elle se plie volontiers à ses désirs, lui apportant les réponses souhaitées qui apaisent, dans ses moments

781 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « Жалко же. Такая была дорогая. И держась снутри за тебя, за пуговку, наш ребёнок за тобой последовал. Но, мой бедный господин, не делают женщине брюха, когда у неё горловая чахотка. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 440.

782 Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, III, 62, 7, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Bibiane Bommelaer, 1989, p. 98.

783 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « А как мне хотелось, сообщил красноносый вдовец стенам, иметь от неё ребёночка. Êtes-vous tout à fait certain, docteur, que la science ne connaît pas de ces cas exceptionnels où l'enfant naît dans la tombe? И сон, который я видел : будто этот чесночный доктор (он же не то Фальтер, не то Александр Васильевич) необыкновенно охотно отвечал, что да, как же, это бывает, и таких (то есть посмертно рождённых) зовут трупсиками. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 440.

d'oubli, la douleur : le rêve y apparaît non point comme un « médecin » mais telle une infirmière avenante allant au-devant des souhaits du malade, ne possédant pourtant pas la vraie sagesse hippocratique, ce qui est donc comique. En revanche, cette secouriste bienveillante est, justement, Adam Falter – son Ombre résidant peut-être au pays d'Hypnos, suppose Sineousov, incertain car trop analytique même pendant le sommeil. Nous abandonnons à son sort Sineousov puisque chez Nabokov sera créé, quelques décennies plus tard, un Homme Élevé accompli, créature nommée Van-Ada et déjà examinée, laquelle, de surcroît, vivra plusieurs années sans être rompue par la foudre – cette foudre si importante que nous examinerons plus loin. Puisque, désormais, c'est ce sommet de la création dionysiaque, le Surhomme, et lui seul, qui attire toute notre attention. Bien sûr, Nabokov, ayant une parfaite connaissance d'une tradition ésotérique en vogue sur le continent européen à son époque, a baptisé son ouvrage *Ultima Thule* mais c'est plutôt en tant qu'homme de lettres russe qu'il choisit probablement ce titre en référence à son aîné, Varerii Briousov, glorifiant cette *terra incognita* dans sa composition homonyme : « Que je sois uni sur tes plateaux ! »⁷⁸⁴

Commençons tout d'abord par la description dudit Falter qui, en réalité, est le portrait du Nietzsche d'avant la crise du janvier 1889 :

Un monsieur de bonne présentation, ayant su garder la vitalité du regard et la beauté des grands mains, mais que je n'aurais jamais reconnu de dos puisqu'au lieu d'épais, lisses, cheveux coupés en rond, l'on voyait au milieu du duvet noir une calvitie, rendue marron par le Soleil, d'une forme franchement jésuistique.⁷⁸⁵

Il s'agit d'un portrait non seulement extérieur mais également intérieur, si nous nous souvenons de la description que daigne donner de Nietzsche le Dionysos que le philosophe croise *par hasard* : « Toi, un jésuite et musicien raté – quasi Allemand ! »⁷⁸⁶ – peinture fort flatteuse que Nabokov en nietzschéen authentique ne pouvait oublier et que nous narre ce vieil camarade de l'école de Sineousov.

784 Valerii Briousov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « Пусть на твоих плоскогорьях я буду единым! » : Валерий Яковлевич Брюсов, *Ultima Thule*, апрель 1915.

785 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « [...] осанистого, довольно полного господина, сохранив при этом и живость взгляда, и красоту крупных руку, но только я бы никогда не узнал его со спины, т. к. вместо толстых гладких, в скобку остриженных волос, виднелась посреди чёрного пуха коричневая от загара плешь иезуитской формы. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 442.

786 Friedrich Nietzsche, *Nachlass 1882-1884* dans Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Werke, op. cit.*, Band 14, p. 392 – 393, nous traduisons.

Tout comme Nietzsche animal politique, Falter se voue à un destin ordinaire. Semblable au professeur bâlois, l'homme d'affaire retient ses capacités difficilement descriptibles par les liens étroits avec les humains, et, par cette proximité nocive, se rabaisse volontairement, renonçant à la tentative de la surhumanité placée en lui par Dionysos :

Falter travaillait en économisant ses forces car il ne visait pas haut et connaissait avec précision les limites de ses capacités. Son mérite principal devant sa propre personnalité est qu'il évitait, avec soin, ses propres talents, misant sur le commun, le banal. En revanche, il fut doté de ces étranges capacités charmantes qu'un autre, moins avisé, à sa place, aurait tenté d'appliquer pratiquement.⁷⁸⁷

Combien de temps arrivera-t-il à esquiver le destin et, en vérité, est-ce une fuite que ce commerce ou une préparation pour affronter l'action directe de Dionysos, l'entretien d'une forme philosophico-sportive avant le contact direct divin ? Peu nous importe. En revanche, Nabokov tient à souligner que, dans son adolescence, Adam Falter ne pouvait encore dissimuler ses pulsions de grandeur, l'art de la tromperie, habileté de stratège, n'étant venu que plus tard :

En effet, peut-être dans sa prime jeunesse Falter ne savait pas se tenir et mélangeait le dressage institutionnel, d'une manière institutionnelle, d'un collégien avec une exceptionnellement gracieuse épiphanie d'une pensée mathématique qui laissait dans ma chambre d'études une froideur poétique lorsque, pressé, il me quittait. 788

C'est, justement, cette élégante pensée mathématique coupée, comme le vin, avec la métaphysique – sève dionysiaque ! – qui provoque l'explosion permettant des changements hors du commun :

Ayant passé une soirée hygiénique dans un foyer féminin se situant sur le boulevard de la Réciprocité, Falter, bien disposé, ayant les idées claires et les membres légers, entra vers 23 heures à son petit hôtel et, sur-le-champ, monta dans sa chambre. La couleur du front de la nuit était celle des cendres à cause des étoiles, l'expression de la nuit était à la fois calme et exaltée, et Falter voyait l'essaim des lumières dans la vieille ville tout en s'amusant avec

787 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « ...[Фальтер <А.Л.>] работал экономно, ибо метил невысоко и точно знал границу своих возможностей. Его главная заслуга перед собой та, что он сознательно обходил собственные таланты, делая ставку на дюжинное, общепринятое, а ведь он был одарён странными, чем-то обаятельными способностями, которые другой, менее осмотрительный, постарался бы практически применить. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 443.

788 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « Пожалуй, только ещё в самой молодости он [Фальтер <А.Л.>] не всегда умел сдержаться и мешал казённое натаскивание гимназиста по казённому предмету с необыкновенно изящными проявлениями математической мысли, оставлявшими в моей классной какой-то холодок поэзии, когда он, спеша, уходил. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 443.

un problème mathématique à propos duquel, l'année dernière, il correspondait avec un scientifique suédois. Il ressentait le goût métaphysique du vin qu'il avait, avec succès, acheté et revendu ; il ressentait un arôme sec et suave désœuvré et sans pensée se trouvant dans les trous des ténèbres [...]. 789

Tout expert de la vie et de l'œuvre de Nietzsche reconnaîtra ces fameuses visites de Nietzsche dans les maisons de tolérance, vraies ou fausses, qui avaient produit tant de bruits et continuent d'agiter les milieux des spécialistes. On pensera à ses correspondances avec Strindberg, ce propagateur précoce des écrits nietzschéens, grâce à Georg Brandès. Le commerce vinique d'un Falter heureux et accompagné de ténèbres – matière de Bacchos –, tout cela fait penser à Nietzsche. Voici ce qui se déroulera alors vers le minuit :

*Oh Mensch ! Gieb Acht !
Was spricht die tiefe Mitternacht?*⁷⁹⁰

C'est en ces termes que Zarathoustra prévient l'Homme Élevé uni dans ses vers célèbres nocturnes et Nabokov le nietzschéen, strict dans ses indications, insiste sur l'heure approximative de l'accélération primordiale dans l'existence de la race humaine : « Il se passa à peu près une demi-heure depuis son retour... »⁷⁹¹ puisque c'est à ce moment-là exactement que naît le Surhomme :

[...] et même si ses pensées et impressions séparées l'une de l'autre ne furent pas nouvelles ou extraordinaires pour cet homme pas banal avec un nez puissant, mais finalement un être superficiel (car, compte tenu de notre essence humaine, nous nous partageons en professionnels et amateurs – et Falter, tout comme moi, était un amateur), ensemble, elles ont créé une atmosphère optimalement bienveillante pour cette explosion catastrophique semblable au gain principal, monstrueusement hasardeux et qui ne fut nullement prédit par son bon sens, par cette foudre supra-vitale qui le frappa cette nuit et à cet hôtel.⁷⁹²

789 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « *Проведя гигиенический вечер в небольшом женском общежитии на Бульваре Взаимности, он [Фальтер <А.Л.>], в отличном настроении, с ясной головой и лёгкими чреслами, вернулся около одиннадцати в отельчик, и сразу поднялся к себе. Пепельное от звёзд чело ночи, тихо-безумное её выражение, роение огней в старом городе, забавная математическая задача, по поводу которой он в прошлом году переписывался с одним шведским учёным, сухой и сладкий запах, как бы сидящий без мысли и дела там и сям в ямах мрака, метафизический вкус удачно купленного и перепроданного вина.* » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 444.

790 Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans KSA, Band 4, *op. cit.*, p. 404.

791 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « *Минуло около получаса со времени его возвращения...* » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 445.

792 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « *[...] и хотя отдельные эти мысли и впечатления ничуть не были какими-либо новыми или особенными для этого крепконосного, не совсем заурядного, но поверхностного человека (ибо по своей человеческой сути мы делимся на профессионалов и любителей, – Фальтер, как и я, был любитель), они в своей совокупности образовали быть может наиболее благоприятную среду для вспышки, для катастрофической, как главный выигрыш, чудовищно случайный, никак не предсказанный обиходом его рассудка,*

La description de cette explosion supra-humaine de Falter à minuit est, sans aucun doute, la phrase la plus nietzschéenne de toute l'œuvre nabokovienne où l'écrivain a réuni la plus grande quantité des postulats de Nietzsche-Zarathoustra que nous avons examinés tout au long de notre travail. Il y a, tout d'abord, le fameux « *per il loro diletto* » schopenhauerien, mais également le « gain » rarissime mais surtout « hasardeux » et donc très aristocratique, puisque ne l'oublions pas « „*Von Ohngefähr*“ – *das ist der älteste Adel der Welt.* »⁷⁹³ (de surcroît, « dangereux », pensons à ce « *gefährlich* » qu'avait Nietzsche à l'esprit).

Quant aux parcelles, ce sont celles de l'esprit et non plus du corps : en effet, on méconnaît l'image du Surhomme car Nietzsche ne nous le montre point dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, terminant le poème avant son apparition. On peut donc supposer qu'il ne s'agit point d'un être composé de nombreuses parties corporelles, tel un supra-androgyne, mais d'une création de l'esprit formée à l'aide de Dionysos et du hasard. Nabokov est formel : les pensées additionnées par hasard produisent cette explosion catastrophique, qui précisément est l'homonyme de Friedrich Nietzsche lui-même se disant être cette « dynamite » et prévoyant – à juste titre – sa future déflagration catastrophique au niveau mondial. Mais Nabokov ne s'y arrête nullement et apporte une métaphore zarathoustrienne finale, comparant l'événement explosif d'*Ultima Thule* à une « foudre », celle que l'on sait être, dès le « Prologue » d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, l'image du Surhomme lui-même.

Par ailleurs, pour caractériser cette foudre-Surhomme, Nabokov choisit un terme issu du même poème nietzschéen, le modifiant quelque peu : « *сверхжизненный* », littéralement « supra-vital ». Nous expliquons ce choix ainsi : le surhomme est, aux yeux d'un Nietzschéen, l'accomplissement de l'existence de l'humanité entière.

Voilà la description « muette ». En revanche, dès que Sineousov revient en scène pour essayer de soutirer le secret de Falter, c'est lui, l'homme morcelé qui verbalisera cette sagesse dont Falter est l'heureux détenteur : « Mais comme c'est étrange Falter, comment en vous cohabitent la sur-humaine (sic !) connaissance et l'habilité d'un sophiste de foire

сверхжизненной молнии, поразившей его в ту ночь в том отеле. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule, там же*, с. 445.

793 Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 209.

qui ne sait fichtrement rien ? »⁷⁹⁴. Le mot est, enfin, prononcé – bien que sous la forme d’une accusation quasi-socratique. L’essence de la destinée nietzschéenne est indiquée. Nabokov pourrait s’arrêter là, mais il sait que répétition est mère de pédagogie et, en éducateur de l’humanité, il se met à broder, ornant les images de Zarathoustra, attirant dans ses filets le lecteur élu qui n’a cependant pas une instruction nietzschéenne trop poussée et pouvant donc manquer le message : la foudre qui frappe par hasard – voilà la Surhumanité, voilà les mémoires de la substance anciennement simplement humaine de son contact transfigurant avec Dionysos : « Elle ne m’a pas tué que par hasard – c’est par ce même hasard qu’elle a frappé en moi. »⁷⁹⁵

Elle est de nouveau là, cette foudre meurtrière, et le choix de cette arme divine – une forme de guérison, par Dionysos désormais Péan puisque dépouillant Apollon de ses fonctions curatives – est hasardeux ! Mieux encore, Nabokov le nietzschéen devient un véritable exarque par procuration : il foule aux pieds la juste mesure tellement chère à tout stylistes et se met à répéter à outrance, plusieurs fois sur une seule page, ce « Hasard », comme s’il chantait gloire, dans un hymne en prose, à sa noblesse, ce « *случай* », comme par exemple :

[...] quelqu’un, ivre mort, décédé dans son sommeil d’une cause hasardeuse extérieure, autrement dit dépouillé par hasard de ce quelque chose qu’il ne possédait déjà plus [...].⁷⁹⁶

ou encore :

il [Falter] engageait la conversation, choisissant les passants par hasard.⁷⁹⁷

ou encore :

être bienveillant envers une âme étrangère ou avoir pitié d’elle si le hasard se présentait⁷⁹⁸

794 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « Но вот что странно, Фальтер. Как совмещается в вас сверхчеловеческое (sic.) знание сути с ловкостью площадного софиста, не знающего ничего? » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 461.

795 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « Она меня не убила случайно – столько же случайно, как грянула в меня. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 454.

796 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « ... некто мертвецки пьяный, умерший в крепком сне от случайной внешней причины, то есть случайно лишившийся того, чем в сущности он уже не обладал ... » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 459.

797 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « он [Фальтер <А.Л.>] заговаривал со случайными прохожими » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 447.

798 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « благовоить к чужой душе и ей сострадать при случае » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 451.

ou encore :

seulement, lorsque Falter avait remarqué ta photographie qui se trouvait par hasard dans son champ de vision [...].⁷⁹⁹

ou encore :

je suppose, Falter, que, dans le hasard qui nous concerne, vous avez une méthode tout autre pour parvenir à vos fins et obtenir vos preuves.⁸⁰⁰

ou encore :

je m'y suis assis par hasard⁸⁰¹

... telle est l'annonce métaphorique de Falter pour préciser la probabilité de se retrouver dans l'esquisse de la connaissance absolue.

En revanche, même là Nabokov le nietzschéen ne demeure point satisfait. Il lui faut davantage de références non seulement à l'œuvre mais également à la vie de son maître. C'est donc ses réflexes de poète comique, disciple direct d'Aristophane, qui reprennent le dessus et Nabokov introduit, de façon tout à fait bouffonne, Elisabeth Förster-Nietzsche – y rajoutant même son beau-frère –, qui, comme le veut la coutume, fondée ou non mais indiscutablement existante, répandue chez les spécialistes de Nietzsche depuis les années 90 du XIX^e siècle, se met à commercialiser de manière fort directe les mystères acquis par son frère souffrant :

Le lendemain, la voix ennuyeuse de son beau-frère m'a annoncé au téléphone que pour une visite, Falter prenait cent francs. J'ai demandé pourquoi, au fait, on ne m'a pas prévenu de cela, ce à quoi il m'a tout de suite répondu que si je répétais l'entretien, les deux conversations me coûteraient seulement cent cinquante francs.⁸⁰²

799 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « Только когда Фальтер, заметя твою большую фотографию, случайно стоявшую как раз на линии его взгляда ... » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 451.

800 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « В нашем же случае, Фальтер, я подозреваю, что у вас оказался какой-то другой метод нахождения и проверки. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 453.

801 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « Я случайно в него сел. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 453.

802 Vladimir Nabokov, *Ultima Thule*, nous traduisons. « На другой день скучный голос его затя сообщил мне по телефону, что за визит Фальтер берёт сто франков; я спросил, почему, собственно, меня не предупредили об этом, и он тотчас ответил, что в случае повторения сеанса, два разговора мне обойдётся всего в полтораста. » : Владимир Набоков, *Ultima Thule*, там же, с. 461 – 462.

Nabokov fixe donc non seulement les tarifs des énigmes dionysiaques mais procède aussi à la définition des périodes de soldes. Tous les moyens créatifs convergent à atteindre l'unique but de chaque nietzschéen : exalter, sous toutes ses facettes, cette condition surhumaine à laquelle avait peut-être accédé Nietzsche sous le masque dionysiaque de son Zarathoustra.

CONCLUSION

Nous pouvons donc conclure que, malgré de nombreux efforts, les petits hommes, les « mauvais Européens », les monstres, les reptiles et autres qui entourent le héros de Nabokov n'ont pas la force d'entraver sa création. Devenant un guerrier nietzschéen victorieux et donc un détracteur idéal de Socrate, il leur oppose le rire, la légèreté et les coups de poing ; il les humilie sans pitié, ou bien il fuit, parfois, le contact avilissant de l'ennemi.

Mais l'héritage socratique vieux de plus de deux millénaires ne cédera pas aux efforts d'un seul poète. Nabokov en est conscient et, en sa qualité de nietzschéen, il sait, par ailleurs, que, selon la formule de Zarathoustra, « l'homme petit revient éternellement ». Chez le prophète, cela retentit comme une plainte contre le délit de sabotage commis par les petits visant à nuire à sa grande doctrine de l'Éternel Retour : « Hélas ! l'homme reviendra éternellement ! L'homme petit reviendra éternellement ! »⁸⁰³. C'est pourquoi, tout en l'adaptant à son expérience personnelle d'exilé volontaire de la Russie socialisée, Nabokov paraphrase la formule du Perse :

Oh, que tout passe et soit oublié – et dans deux cents ans, une fois encore, un raté ambitieux se déchargera de sa frustration sur les niais qui rêvent d'une certaine aisance [...].⁸⁰⁴

Toutefois, Nabokov ne peut pas éviter de s'interroger sur le but de l'existence de ce fatras qui, soumis au cercle de l'Éternel Retour, revient toujours. Est-il possible que le dernier homme ne soit venu au monde que pour accabler, comme il convient à « l'esprit de

803 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, p. 457. « – „ach, der Mensch kehrt ewig wieder! Der kleine Mensch kehrt ewig wieder!“ » : Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 274.

804 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 529-530. Traduction revue par nos soins. « *Всё пройдёт и забудется, и опять через двести лет самолюбивый неудачник отведёт душу на мечтающих о довольстве простаках.* » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 323.

lourdeur », la planète que le poète Zarathoustra dit « légère » – « *die Leichte* »⁸⁰⁵ – et perpétuellement lester les jambes du prophète danseur ?

Nabokov ne semble pas être tout à fait d'accord avec cela. Pour lui, ces hommes ont aussi leur utilité car ils sont sur terre pour devenir le matériel de l'œuvre future de l'artiste-aristocrate, élu par Dionysos, bien né, réussissant sa création. Et l'univers entier, régi par la loi « héraclito-nietzschéenne » de l'Éternel Retour, ne laisse pas le moindre choix à l'artiste obligé d'agir avec cruauté en se servant de la matière brute qui se présente à lui. Ces créateurs sont, selon la vision nietzschéenne, les prémices d'un Surhomme, ne pouvant agir autrement, mais bénéficiant d'une certaine récompense – partie indissociable du don qu'ils ont reçu –, comme, par exemple, dans *Ada ou l'ardeur* où seul le protagoniste choisi par hasard peut s'arracher du cercle de l'Éternel Retour.

C'est dans le récit *Guide de Berlin* que nous découvrons la preuve de cette vision authentiquement nietzschéenne de Nabokov quant à l'avenir qui attend ce petit homme réapparaissant éternellement. Pour cela, reconsidérons brièvement la représentation déjà familière d'un « Lénine-tortue » qui, d'après Nabokov, surgirait une fois tous les deux cents ans. Il convient de rappeler ici que dans *Le Don*, l'antisémite, « mauvais Européen » et prototype du savant socratique qu'est Chtchegolev engloutit la nourriture exactement comme le « Lénine-tortue » du *Guide de Berlin*, lequel s'alimente de la façon suivante :

Et on peut bien sûr aller voir comment les tortues se nourrissent. Ces lourdes et vénérables coupoles de corne ont été rapportées des Iles Galapagos. De sous cette coupole de cinq pounds, une tête plate et toute ridée et deux pattes inaptées à quoi que ce soit pointent tout doucement (on dirait un ralenti cinématographique), avec une circonspection désuète. Et de sa grosse langue molle, qui rappelle un peu celle d'un idiot qui crache mollement son dégoûtant discours, la tortue plonge dans un tas de légumes et en mâchonne les feuilles salement.⁸⁰⁶

... et cela n'est pas sans rappeler un épisode du *Don* déjà signalé :

805 Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 242.

806 Vladimir Nabokov, *Guide de Berlin*, nous traduisons. « *И, конечно, нужно посмотреть, как кормят черепах. Эти тяжкие, древние роговые купола привезены с Галапагосских островов. Из-под пятипудового купола медленно (как задержанный снимок в кинематографе), с какой-то дряхлой опаской, высовывается морщинистая плоская голова и две ни на что не способные лапы. И толстым, рыхлым языком, чем-то напоминающим язык гугнивого кретина, которого вяло рвёт бозобразной речью, черепаха, уткнувшись в кучу мокрых овощей, неопрятно жуёт листья.* » : Владимир Набоков, *Путеводитель по Берлину, там же*, с. 399.

Donc, vous restez orphelin, (continua-t-il en attaquant la salade italienne qu'il dévora d'une manière extraordinairement dégoûtante).⁸⁰⁷

Et voici ce qui, selon Nabokov, reste de ce reptile mort :

Mais cette coupole sur son dos, ah cette coupole séculaire, usée, bronze mat, magnifique fardeau du temps [...].⁸⁰⁸

Comparée à un bronze antique, la carapace de la tortue ne symboliserait pas seulement le cercle de l'Éternel Retour auquel sont entièrement soumis les successeurs de Socrate ; elle n'est pas non plus la représentation du bouclier d'hoplite ; cette carapace vide est une allusion de Nabokov au tout premier instrument de musique — la cithare d'Apollon, et ce conte antique nous vient, reproduit par des homérides, sous la forme d'un hymne, *gallicisé* par la suite par ce professeur parisien Jean Humbert, homonyme, voire plus, de ce Humbert Humbert de *Lolita* que nous avons analysé.

Si nous nous tournons vers les *Hymnes homériques*, nous y trouvons la description de l'invention mythique de la première cithare : Hermès, le dieu-voleur, « le Brigand, le Ravisseur de bœufs, l'Introduceur des songes, le Guetteur nocturne, le Rôdeur de portes »⁸⁰⁹, qui symbolise le crime par excellence, y apparaît clairement comme le concepteur de la cithare. En véritable poète, Fiodor Godounov-Tcherdyntsev – donc un « criminel », par son statut même de créateur, chanté par Nietzsche lecteur de Dostoïevski⁸¹⁰ – ne pouvait pas ne pas se sentir proche du larron Hermès et du « poète-meurtrier » Zarathoustra. C'est probablement aussi pour cela que les gens liés au milieu de l'appareil juridique ou répressif, comme le procureur Chtchegolev, l'avocat Tcharski ou les chefs de Zina Mertz, la fiancée du héros, deviennent, comme par hasard, les antagonistes de « Fiodor-le-voleur-de-sucre » :

807 Vladimir Nabokov, *Le Don*, nous traduisons. « „...Значит, остаётесь сиротой” (продолжал он, принимаясь за итальянский салат и необыкновенно грязно его пожирая) ... » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 313.

808 Vladimir Nabokov, *Guide de Berlin*, nous traduisons. « Но этот купол над ней, – ах, этот купол, – вековой, потёртый, тусклая бронза, великолепный груз времён ... » : Владимир Набоков, *Путеводитель по Берлину, там же*, с. 399.

809 *Hymnes homériques, Hymne à Hermès*, v. 14-15, *op. cit.*, p. 117.

810 Dans son *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche élabore une image du criminel issue de *Crime et Châtiment* de Dostoïevski.

[...] et quand Mme Chtchegolev entra dans la salle à manger le résultat fut comme s'il avait été en train de voler du sucre dans le buffet.⁸¹¹

Nous apprenons, par ailleurs, des *Hymnes homériques* qu'Hermès, après avoir dépouillé Apollon, lie connaissance avec le dieu des arts, des archets et des médecins et lui fait cadeau d'une cithare, faite à partir de la carapace d'une tortue morte – et ce fut le premier assassinat de sa longue carrière de crimes et de délits :

Hermès sut le premier fabriquer un instrument de musique avec la tortue qu'il rencontra sur la porte de la cour cependant que, d'un pas nonchalant, elle passait devant la demeure à l'herbe fleurie. Le fils bienfaisant de Zeus la considéra, se mit à rire, et lui tint aussitôt ce langage :

La riche aubaine que voilà ! Je ne la dédaigne pas. Salut, beauté charmante qui rythme la danse, compagne des festins ! Que j'ai de plaisir à te voir paraître ! D'où vient ce beau jouet ? Tu es carapace aux reflets changeants, une tortue, qui vit dans la montagne. Hé bien je vais te prendre et t'emporter dans ma maison : loin de te mépriser, je tirerai quelque chose de toi, et serai le premier à qui tu serviras. On est bien mieux chez soi : dehors on se ruine. Vivante, tu protégeras contre la magie malfaisante ; mais une fois morte, tu pourras chanter fort bien.

Il parla ainsi, et, la prenant à deux mains, il rentra chez lui avec cet aimable jouet. Alors, retournant la bête, avec un burin de fer mat il arracha la moelle de vie à la tortue des montagnes. Comme une pensée rapide traverse le cœur d'un homme que hantent les pressantes soucis, ou comme on voit tourner les feux d'un regard, aussi le glorieux Hermès méditait à la fois des paroles et des actes. Il tailla des tiges de roseau à la juste mesure, et les fixa en traversant dans le dos l'écaille de la tortue. Puis, il étendit sur le pourtour une peau de bœuf, adapta deux bras joints par une traverse, et tendit, en les accordant, sept boyaux de brebis. Après avoir si vite construit l'aimable jouet, il en éprouvait les cordes tour à tour, avec un plectre : et sous ses doigts la cithare rendait un son formidable.⁸¹²

Le jeune Nietzsche définit le son qu'émet la cithare fabriquée par Hermès dans les mains de son frère : « La musique d'Apollon était une architectonique dorique de sons, à peine indiqués, tels ceux qui sont propres à la cithare »⁸¹³, et dans ces tonalités retentit le principe apollinien lui-même qui est, par ailleurs, l'un de deux ingrédients indispensables à la naissance de l'esprit tragique.

Cette lyre, selon une formule d'Héraclite restée obscure à l'interlocuteur de Socrate⁸¹⁴, a le même fonctionnement que l'arc qui, pour Nietzsche, symbolise l'esprit de

811 Vladimir Nabokov, *Le Don*, op. cit., p. 272. « ... и когда Щеголева вошла в столовую, то получилось так, словно он крал сахар из буфета. » : Владимир Набоков, *Дар, там же*, с. 163.

812 *Hymnes homériques*, *Hymne à Hermès*, v. 25-53, op. cit., p. 118-119.

813 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie* dans *Œuvres*, t. 1, op. cit., p. 41. « Die Musik des Apollo war dorische Architektonik in Tönen, aber in nur angedeuteten Tönen, wie sie der Kithara zu eigen sind. » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* dans *KSA*, Band 1, op. cit., p. 33.

814 Cf. Platon, *Le Banquet*, 215 b, op. cit., p. 77.

la tragédie : « Ils ne comprennent pas comment il dit en accord ce qui de soi diffère. À retourner, le lien, comme de l'arc et de la lyre. »⁸¹⁵.

Ainsi la phrase du *Guide de Berlin* que nous citions plus haut permet à Nabokov le nietzschéen d'exprimer sa conception meurtrière sur la finalité originelle de l'existence des héritiers de Socrate : les ennemis du poète ne viendraient donc au monde que pour devenir la matière première de la cithare d'Apollon, et, une fois le monstre assassiné et l'instrument réalisé, le créateur, oubliant son opposant et ayant donc *épuisé* le but de la destinée de sa victime, n'a plus qu'à manier sa cithare adroitement afin qu'elle rende un son formidable.

À la fin de cet ouvrage, nous prenons la liberté de formuler une conclusion « à la Nietzsche » à laquelle se joindrait certainement Nabokov : si le poète dont nous parlions plus haut *a réussi* — selon la formule du philosophe allemand —, s'il a pu, comme Fiodor Godounov-Tcherdyntsev, marcher sur les traces de son père-éducateur, ce myste de Bacchos, et parcourir les stades supra-européen, supra-asiatique et cosmique, alors il aura assez de puissance créatrice pour faire fondre la glace de la rivière asiatique retenant Dionysos, présentement encore prisonnier, et rendre à l'Européen, déjà désespéré de le retrouver jamais, l'esprit de la tragédie.

815 Héraclite, *Fragments originaux* dans *Héraclite ou la séparation*, *op. cit.*, p. 178. « ου ξυνιασιν όκως διαφερόμενον έωυτώ όμολογείν παλίντροπος άρμονή οκωσπερ τόξον και λύρης. » : *ibid.*

Excursus : influence de Nietzsche sur des écrivains autres que Nabokov

Michail Boulgakov, médecin de son métier, maîtrisait, grâce à l'enseignement qui lui fut délivré durant l'époque tsariste, l'allemand qui était la langue « de travail » des hippocratiques de l'Empire russe et avait donc accès à l'œuvre de Nietzsche dont des séquences apparaissent dans son roman *Le Maître et Marguerite*. En effet, c'est une citation issue de deux dernières lignes de la chanson composée par Zarathoustra quand celui-ci marche avec les Hommes Élevés : « *Doch alle Lust will Ewigkeit – will tiefe, tiefe Ewigkeit* »⁸¹⁶ qui conclut le roman. En revanche, Boulgakov, peu soucieux de la langue allemande, russifie son Zarathoustra : dans l'ancienne traduction russe effectuée par Antonovski et lue par la génération dont Boulgakov était issue, les vers en question se disent ainsi :

« *А радость рвётся в отчий дом, –*

В свой кровный, вековечный дом ! »⁸¹⁷

Lorsque Boulgakov introduit dans son roman les Hommes Élevés d'*Ainsi parlait Zarathoustra* et leur montre leur demeure, la phrase nietzschéenne dans sa traduction russe ressurgit : « *Смотри, вон впереди твой вечный дом, который тебе дали в награду.* »⁸¹⁸.

Albert Camus manifeste le plus ouvertement sa vision de Nietzsche dans le chapitre de *L'Homme révolté*, consacré au philosophe et au problème de l'Europe sur lequel Nietzsche

816 Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra* dans *KSA*, Band 4, *op. cit.*, p. 404.

817 Фридрих Ницше, *Так говорил Заратустра, там же*, с. 235. « Et la joie s'élançait dans la maison paternelle, Sa maison paternelle, sa maison éternelle ! » : Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, nous traduisons.

818 Михаил Булгаков, *Мастер и Маргарита*, Москва, Издательство ЭКСМО-ПРЕСС, 2000, с. 407. « Regarde, devant toi, ta maison éternelle par laquelle on t'a récompensé. » : Michail Boulgakov, *Maître et Marguerite*, nous traduisons.

lui-même s'est abondamment exprimé : il s'agit d'un travail perspicace sur Nietzsche effectué non par un scientifique universitaire mais par un artiste accordant de surcroît de l'importance à ce jeu du hasard - ces dés que jettent les enfants - d'Héraclite d'Ephèse. Il nous semble néanmoins que Camus évoquant le Christ assassiné par Nietzsche négligerait quelque peu l'importance du Dieu nouveau – et simultanément trop attique – par lequel Nietzsche remplace le Crucifié, à savoir Dionysos, qui ne serait pas, selon nous, « un dieu de la terre, hurl(ant) éternellement dans le démembrement »⁸¹⁹. En effet, ayant dépassé le stade de Zagreus, il serait, dans la mesure où il serait le Dieu vrai et originel, celui de la création, éternellement vivant car revenant éternellement à l'homme-artiste. C'est ainsi, il nous semble, que Dionysos a été perçu par Nabokov.

Paul Claudel. Le *Journal* de Claudel commence en 1904. Nous ne connaissons donc pas ses opinions précises avant cette année, mais nous avons déjà supposé quelque influence nietzschéenne sur le jeune Claudel datant de l'époque de sa lutte contre le Christ : Anatoly Livry, « Claudel contra Nietzsche ou l'Ultime tentative de Mithra » dans *Nietzsche und Frankreich*, Walter de Gruyter Verlag, Berlin – New York, 2009, p. 135-150. Cependant, toute forme d'interrogation quant à l'œuvre de Nietzsche s'évanouit définitivement une fois la conversion accomplie : le Christ a vaincu Mithra dans l'esprit du dramaturge, permettant ainsi à l'Église de recevoir un excellent ambassadeur de sa doctrine. Nietzsche se retrouve donc parmi tous ceux qui n'obéissent pas à la ligne générale de la catholicité romaine : Dostoïevski, Renan, Marx, Luther, Voltaire, Maurras ... classement peu rigoureux, ouvertement manichéen, dans lequel néanmoins Claudel persistera jusqu'à la fin de ses jours. Depuis sa conversion, tout ce qui vient du monde germanique – pensées, religions, personnes – est qualifié, gaillardement, de « Boche » (cf. Paul Claudel, *Journal*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, t. 2, p. 322, 345, 355, 374, 376, 397 et suivantes.). Notons l'orthographe, inexacte, qu'utilise Claudel, lequel, d'ailleurs, fait preuve de la même légèreté dans sa transcription du nom du philosophe allemand : « À savoir les Voltaire, les Rousseau, les Renan, les Nietzsche (sic), et toute la canaille allemande. » (*Ibid.*, t. 1, p. 5).

819 Albert Camus, *L'Homme révolté* dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2008, t. 3, p. 125.

Julien Gracq, cadet de Vladimir Nabokov, peut être considéré comme un nietzschéen français étant donné la permanence de sa référence à Nietzsche, que ce soit à *Ainsi parlait Zarathoustra* (cf. Julien Gracq, *Ricochets de conversation* dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, Paris, t. 1, p. 961), à *La volonté de puissance* (André Breton dans *ibid.*, p. 502), à *Ecce homo* (Lettrines dans *ibid.*, t. 2, p. 232) ou à *Par-delà le bien et le mal*, œuvre considérée soudain comme « pré-nazie » (*Siècles littéraires* dans *ibid.*, p. 671). Cela démontre la complexité qui caractérise la réception de l'héritage du philosophe, même chez Gracq qui, ayant pu bénéficier d'une longévité quasi centenaire – comme Jünger –, a pu contempler, presque dans sa totalité, le premier siècle post-nietzschéen.

Ernst Jünger, écrivain nietzschéen, contemporain de Vladimir Nabokov, auquel il a survécu. Ses mémoires de la Première Guerre mondiale, *In Stahlgewittern* (1920), sont criblés d'allusions à l'œuvre de Nietzsche, participant à la précédente guerre sur le même front de l'Ouest et inspirant au jeune Jünger à ses actes héroïques. Nietzsche apparaît dans le roman *Héliopolis* en compagnie de ses penseurs ou correspondants préférés : Gobineau, Burckhardt, Stendhal. Il est nécessaire de souligner aussi l'adhésion de Jünger aux thèses de Nietzsche sur le Surhomme, son avènement réel durant le XXI^e siècle commençant (Ernst Jünger, *Siebzig verweht*, V, Stuttgart, Klett Cotta Verlag, 1997, p. 163 – 164), croyance qui va, chez Jünger, de pair avec la réprobation nietzschéenne du darwinisme, *Weltanschauung* le rapprochant du zoologiste professionnel que fut Vladimir Nabokov (cf. Ernst Jünger, *Die Schere*, Stuttgart, Klett Cotta Verlag, 1990, p. 121).

Chez **Ossip Mandelstam**, que ce soit dans ses poèmes ou ses travaux critiques, Nietzsche apparaît à la fois directement (« L'idéologie de Jack London frappe par sa médiocrité et par son apparence démodée vue de l'Europe : l'on peut constater un darwinisme suffisamment logique coloré par un nietzschéisme bon marché et mal compris, – London présente la sagesse de la nature même comme la loi inébranlable de la vie. »⁸²⁰) et par allusion, ainsi quand il évoque Dionysos et cite *La Naissance de la Tragédie* et *Ainsi*

820 Ossip Mandelstam, *Jack London, recension des Œuvres complètes de London* avec préface de L. Andreev, *op. cit.* après « *Идеология Джека Лондона поражает своим убожеством и своей старомодностью с европейской точки зрения: весьма последовательный и хорошо усвоенный дарвинизм, к сожалению, прикрашенный дешёвым и дурно понятым ницшеанством, – он выдаёт за мудрость самой природы и непоколебимый закон жизни.* » : Осип Мандельштам, *Джек Лондон в Собрании сочинений в четырёх томах, там же*, с. 190.

parlait Zarathoustra. L'élan extatique des poèmes de Mandelstam, leur hermétisme selon certains commentateurs, trouverait son origine dans l'œuvre de Nietzsche devenue, tout comme pour Nabokov, une passerelle entre la contemporanéité et l'Hellade idéale que Mandelstam recherchait durant ses voyages vers le Midi soviétique. C'est également la lecture de Nietzsche qui pousserait Mandelstam à la lecture et à l'analyse des poètes grecs qui ressurgissent dans ses vers et y occupent une place majeure.

Fernando Pessoa. Une influence nietzschéenne, se définissant comme lien entre le poète et le philosophe, apparaît nettement dans ses œuvres, les allusions à *Ainsi parlait Zarathoustra* ressurgissant notamment dans le cycle poétique *Le Gardeur de troupeaux*. Les spécialistes de Pessoa soulignent également les allusions à Héraclite⁸²¹. La puissance païenne de la nature – dépassant peut-être de façon nietzschéenne le Christ – vers laquelle il retourne est un élément de grande importance chez Nabokov tout comme chez Pessoa composant sous l'identité d'Alberto Caiero. À ce propos, cf. aussi Eduardo Lourenço dans *Fernando Pessoa roi de notre Bavière*, Séguier-Chandeigne, 1988, p. 75 – 90.

Par ailleurs, il est important de souligner que Nabokov, cadet de Pessoa, avait le même goût, quoi que moins développé, pour un usage proche du dispositif des hétéronymes, goût qui marqua une période importante de sa vie littéraire. L'« hétéronyme » « Sirine » fut une étape de Nabokov en tant qu'écrivain de langue russe, nom définitivement abandonné lorsqu'il est devenu homme de lettres écrivant en anglais. Cela correspond à une démarche scénique à appliquer dans le théâtre de la vie pour tout créateur tel que cela fut préconisé par Nietzsche, qui la pratiquait lui-même : « Cette dualité d'expériences, cette aisance à accéder dans des mondes en apparence opposés se retrouve dans tous les aspects de ma nature ; je suis mon propre sosie, j'ai une « seconde » vue pour doubler la première. Peut-être en ai-je aussi une troisième... »⁸²². Cette action semble pouvoir être qualifiée de tragico-nietzschéenne sur le plan esthétique puisque, ne l'oublions pas, chacun de ces masques portés ne fait que dissimuler Dionysos : « Une tradition incontestable veut que la tragédie grecque dans sa forme la plus ancienne ait pour unique sujet que les souffrances de

821 Cf. Patrick Quillier commente *Le Gardeur de troupeaux et autres poèmes d'Alberto Caiero de Fernando Pessoa*, Foliothèque, Gallimard, 2009, p. 144-115.

822 Friedrich Nietzsche, *Ecce homo*, nous traduisons. « *Diese doppelte Reihe von Erfahrungen, diese Zugänglichkeit zu anscheinend getrennten Welten wiederholt sich in meiner Natur in jeder Hinsicht, – ich bin ein Doppelgänger, ich habe auch das „zweite“ Gesicht noch ausser dem ersten. Und vielleicht auch noch das dritte [...].* » : Friedrich Nietzsche, *Kommentar zu Band 6 in Friedrich Nietzsche, Sämtliche Werke* dans KSA, Band 14, *op. cit.*, p. 472.

Dionysos, et que pendant une longue période le seul héros présent sur la scène ait été justement Dionysos. Mais on peut affirmer avec autant de certitude que, jusqu'à Euripide, Dionysos n'a jamais cessé d'être le héros de la tragédie et que toutes les figures illustres de la scène antique, Prométhée, Œdipe, etc., ne sont que les masques de ce héros primitif, Dionysos. »⁸²³.

Auguste Strindberg, correspondant de Nietzsche ayant découvert le philosophe grâce à l'intermédiaire de Brandès et grand propagateur de ses écrits : « Le génie suédois Strindberg (sa tragédie *Der Vater* vient de paraître chez la Reklamschen Bibliothek : lis-le donc!) finit ses lettres ainsi : *Carthago est delenda*. Lisez Nietzsche ! ».⁸²⁴

Les drames strindbergiens tardifs, tel *La Sonate des spectres* par exemple, sont la preuve d'une maîtrise parfaite par Strindberg non seulement de la tragédie mais également de l'épopée grecques perçues sous l'angle nietzschéen : Cf. A. Livry, « Strindberg : de Rhadamanthe à Busiris et l'Etna de Zarathoustra » dans *Nietzscheforschung*, Berlin, Akademie Verlag, Band 18, en cours de publication.

Stefan Zweig, auteur d'une biographie *Der Kampf mit dem Dämon : Hölderlin, Heinrich von Kleist, Friedrich Nietzsche, Die Baumeister der Welt. Versuch einer Typologie des Geistes*, Leipzig, Insel Verlag, Band 2, 1925, célèbre à l'époque du séjour berlinois de Nabokov, n'a pas suscité la bienveillance du créateur du *Don*. En effet, lorsqu'il décrit l'avocat Traum, le patron de Zina Merz que cette compagne du protagoniste nietzschéen détestait, Nabokov compare sa graphomanie carriériste et sans aucun talent à l'œuvre biographico-romancée de Zweig : « Ces ouvrages hâtivement compilés, dans le terrible style de la République allemande (et quant au fond, le cédant de peu aux ouvrages de Ludwig et de Zweig, il les dictait à sa secrétaire entre les deux affaires, quand il simulait

823 Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la Tragédie* dans *op. cit.*, p. 72. « *Es ist eine unanfechtbare Ueberlieferung, dass die griechische Tragödie in ihrer ältesten Gestalt nur die Leiden des Dionysus zum Gegenstand hatte und dass der längere Zeit hindurch einzig vorhandene Bühnensheld eben Dionysus war. Aber mit der gleichen Sicherheit darf behauptet werden, dass niemals bis auf Euripides Dionysus aufgehört hat, der tragische Held zu sein, sondern dass alle die berühmten Figuren der griechischen Bühne Prometheus, Oedipus u s. w. nur Masken jenes ursprünglichen Helden Dionysus sind.* » : Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie* dans *KSA*, Band 1, *op. cit.*, p. 71.

824 « *Das schwedische Genie Strindberg (seine Tragödie Der Vater ist soeben in der Reklamschen Bibliothek erschienen: lies es doch!) endet alle Briefe an alle Welt: Carthago est delenda. Lisez Nietzsche !* » : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe, Dezember 1888, „An Franz Averbeck in Basel“*. Torino, 17 Dezember 1888 dans *op. cit.*, Band 8, p. 531, nous traduisons.

un flot d'inspiration, flot qui, incidemment, coïncidait toujours avec un moment de *loisir*. »⁸²⁵. Fustigeant Zweig, Nabokov s'attaque au « style » de la République de Weimar, antagoniste du nietzschéno-dionysiaque « *Stil-Tanz* » que le philosophe décrit à son ami : « *Mein Stil ist ein Tanz.* »⁸²⁶.

825 Vladimir Nabokov, *Le Don*, *op. cit.*, p. 284.

826 « *Mein Stil ist ein Tanz.* » : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe*, Januar 1880 – Dezember 1884, „An Erwin Rohde in Tübingen”. Nizza, 22 Februar 1884, Band 6, *op. cit.*, p. 479.

Bibliographie

Œuvres de Nietzsche

Premières éditions

Éditions savantes

Friedrich Nietzsche, *Homer und die klassische Philologie*, Basel 1869.

Friedrich Nietzsche, *Beiträge zur Quellenkunde und Kritik des Laertius Diogenes* dans *Gratulationsschrift des Paedagogiums zu Basel zur Feier der fünfzigjährigen Lehrthätigkeit des Prof. Dr. Fr. D. Gerlach*, Basel, Carl Schultze's Universitätsbuchdruckerei; 1870, p. 1-36.

Friedrich Nietzsche, *Sokrates und die griechische Tragoedie*, Basel, 1871.

Friedrich Nietzsche, *Hymnus an das Leben, für gemischten Chor und Orchester componirt von Friedrich Nietzsche*, Leipzig, E. W. Fritsch, 1887.

Editions grand public

Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie. Oder : Griechenthum und Pessimismus*. Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch, 1872. Puis, Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie. Oder : Griechenthum und Pessimismus, Neue Ausgabe mit dem Versuch einer Selbstkritik*, Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch, 1878.

Friedrich Nietzsche, *Unzeitgemässe Betrachtungen, Erstes Stück : David Strauss der Bekenner und der Schriftsteller*, Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch, 1873.

Friedrich Nietzsche, *Unzeitgemässe Betrachtungen, Zweites Stück : Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben*, Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch, 1874.

Friedrich Nietzsche, *Unzeitgemässe Betrachtungen, Drittes Stück : Schopenhauer als Erzieher*, Schloss-Chemnitz, Verlag von Ernst Schmeitzner, 1874.

Friedrich Nietzsche, *Unzeitgemässe Betrachtungen, Viertes Stück : Richard Wagner in Bayreuth*, Schloss-Chemnitz, Verlag von Ernst Schmeitzner, 1876.

Friedrich Nietzsche, *Menschliches, Allzumenschliches. Ein Buch für freie Geister. Anhang : Vermischte Meinungen und Sprüche*, Schloss-Chemnitz, Verlag von Ernst Schmeitzner, 1879.

Friedrich Nietzsche, *Morgenröthe. Gedanken über die moralischen Vorurtheile*, Schloss-Chemnitz, Verlag von Ernst Schmeitzner, 1881.

Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra, Ein Buch für Alle und Keinen, Erster Theil*, Schloss-Chemnitz, Verlag von Ernst Schmeitzner, 1883.

Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra, Ein Buch für Alle und Keinen, Zweiter Theil*, Schloss-Chemnitz, Verlag von Ernst Schmeitzner, 1883.

Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra, Ein Buch für Alle und Keinen, Dritter Theil*, Schloss-Chemnitz, Verlag von Ernst Schmeitzner, 1884.

Also sprach Zarathustra, Ein Buch für Alle und Keinen, Vierter und letzter Theil, Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch, 1885.

Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse, Vorspiel einer Philosophie der Zukunft*, Leipzig, C. G. Naumann, 1886.

Friedrich Nietzsche, *Menschliches, Allzumenschliches, Ein Buch für freie Geister, Erster Band, Neue Ausgabe mit einer einführenden Vorrede*, Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch, 1886.

Friedrich Nietzsche, *Menschliches, Allzumenschliches, Ein Buch für freie Geister, Zweiter Band, Neue Ausgabe mit einer einführenden Vorrede*, Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch, 1886.

Friedrich Nietzsche, *Morgenröthe, Gedanken über die moralischen Vorurtheile, „Es giebt so viele Morgenröthen, die noch nicht gelehrt haben.“ Rigveda, Neue Ausgabe mit einer einführenden Vorrede*, Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch, 1887.

Friedrich Nietzsche, *Die fröhliche Wissenschaft (la gaya scienza). Neue Ausgabe mit einem Anhang : Lieder des Prinzen Vogelfrei*, Leipzig, E.W. Fritsch, 1887.

Friedrich Nietzsche, *Zur Genealogie der Moral, Eine Streitschrift*, Leipzig, Verlag von C. G. Naumann, 1887.

Friedrich Nietzsche, *Der Fall Wagner, Ein Musikanten-Problem*, Leipzig, Verlag von C. G. Naumann, 1888.

Friedrich Nietzsche, *Götzen-Dämmerung oder Wie man mit dem Hammer philosophirt*, Leipzig, Verlag von C. G. Naumann, 1889.

Friedrich Nietzsche, *Nietzsche contra Wagner, Aktenstücke eines Psychologen*, Leipzig, Verlag von C. G. Naumann, 1889.

Ouvrages de travail

Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Werke Kritische Studienausgabe in 15 Bänden*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1989.

Friedrich Nietzsche, *Werke in drei Bänden*, München, Carl Hanser Verlag, 1956, Herausgegeben von Karl Schlechta.

Friedrich Nietzsche, *Der Gottesdienst der Griechen in Nietzsche's Werke*, Band XIX, 3 Abteilung, *Philologica*, 3 Band, Leipzig, Alfred Kröner Verlag, 1913.

Les trois heures hebdomadaires de cours de Nietzsche à Bâle durant l'hiver 1875 – 1876 sont devenues un ouvrage à part entière grâce à la prolixité du philosophe devenant un véritable *homo scribens* aussi lorsqu'il s'agit d'éterniser son activité professorale. Nietzsche évoque le mimétisme, ce qui fait du philosophe d'avant *Ainsi parlait Zarathoustra* le précurseur des thèses popularisées, à notre époque, par René Girard. Le rôle du Dionysos-musagète évoqué fait de ces séminaires édités la passerelle entre *La Naissance de la tragédie* et ses œuvres futures conçues pendant son enseignement. Un large développement est également accordé aux liens entre le monde sémitique et l'Hellade, conviction démocratisée plus tardivement grâce à la plume de Victor Bérard.

Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe in 8 Bänden*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1986.

Friedrich Nietzsche, *Nous autres philologues*, Nantes, Éditions Le Passeur, traduit par Guy Fillion, 1992.

Ouvrage de la « jeunesse professionnelle philologique » de Nietzsche dont nous retrouvons les éclats dans son *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Ecce homo* et même jusque dans *La Volonté de la puissance*, livre posthume de compilation.

Friedrich Nietzsche, *Œuvres*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993.

Friedrich Nietzsche, *Premiers écrits*, Paris, Edition du Cherche-midi, traduit par Jean-Louis Backès, 1994. Traduction française de Friedrich Nietzsche, *Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869* éditées dans *Werke in drei Bänden*, München, Carl Hanser Verlag, 1956, t. 3, p. 7 – 154 par Karl Schlechta.

Ouvrage relevant les premières expériences d'écriture chez Nietzsche, surtout ses diverses tentatives autobiographiques, ébauches extrêmement juvéniles visant à pérenniser ses expériences de Naumburg, de Pforta, d'Iena, lesquelles aboutiront seulement en 1888 avec le magistral *Ecce homo*. Nietzsche fait des confidences sur ses œuvres préférées, allemandes et grecques, et ces indications deviennent les jalons pour ses chercheurs futurs. Quelques remarques de Jean-Louis Backès ont particulièrement retenu notre attention.

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne* dans *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Gallimard, traduit par Maurice de Gandillac, 1971, version d'*Ainsi parlait Zarathoustra* que nous avons utilisée pour certaines citations, la qualité de la traduction étant supérieure à celle de Robert Laffont.

Friedrich Nietzsche, *Au Mistral (Chanson à danser)* dans *Le Gai savoir*, Paris, Flammarion, 1997, traduit par Patrick Wotling, p. 365 – 367.

Œuvres de Nabokov

Premières éditions

Владимир Набоков, *Горний Путь*. Paru pour la première fois dans «Грани», Берлин, 1923.

Владимир Набоков, *Аня в стране чудес*. Traduction d'*Alice in Wonderland* de Lewis Carroll. Paru pour la première fois dans «Гамаюн», Берлин, 1923.

Владимир Набоков, *Безмолвье. Сказка*. Traduction de *Silence, A Fable* de Poe. Paru pour la première fois dans «Руль», Берлин, 1923.

Владимир Набоков, *Машенька*. Paru pour la première fois dans «Слово», Берлин, 1926.

Владимир Набоков, *Бритва*. Paru pour la première fois dans «Руль», Берлин, февраль 1926.

Владимир Набоков, *Юбилей*. Paru pour la première fois dans «Руль», Берлин, 1927, 18 ноября.

Владимир Набоков, *Король, дама, валет*. Paru pour la première fois dans «Слово», Берлин, 1928.

Владимир Набоков, *Возвращение Чорба : рассказы и стихи*. Paru pour la première fois dans «Слово», Берлин, 1929.

Владимир Набоков, *Защита Лужина*. Paru pour la première fois dans *Современные записки*, Париж, N – 40 – 42, 1929, 1930.

Владимир Набоков, *Соглядатай*. Paru pour la première fois dans *Современные записки*, Париж, N – 44, 1930.

Владимир Набоков, *Отчаянье*. Paru pour la première fois dans *Современные записки*, Париж, N – 44 – 46, 1930, 1931.

Владимир Набоков, *Подвиг*. Paru pour la première fois dans *Современные записки*, Париж, N – 45 – 48, 1931, 1932.

Владимир Набоков, *Камера обскура*. Paru pour la première fois dans *Современные записки*, Париж, май 1932, октябрь 1932, февраль 1933, май 1933.

Владимир Набоков, *Приглашение на казнь*. Paru pour la première fois dans *Современные записки*, Париж, N – 58 – 60, 1935, 1936.

Владимир Набоков, *Дар*. Paru pour la première fois, quatrième chapitre exclu, dans *Современные записки*, Париж, N – 63 – 67, 1937, 1938.

Vladimir Nabokov, « Pouchkine, ou le vrai et le vraisemblable », Paris, *NRF*, 282, 1937.

Vladimir Nabokov, *The Real Life of Sebastian Knight*, Norfolk, New Directions, 1941.

Владимир Набоков, *Ultima Thule*, *Новый Журнал*, N – 1, Нью-Йорк, 1942.

Vladimir Nabokov, *Nikolai Gogol*, Norfolk, New Directions, 1944.

Vladimir Nabokov, *Bend Sinister*, New York, Holt, 1947.

Vladimir Nabokov, *Conclusive Evidence : A Memoir*, New York, Harpers, 1951.

Vladimir Nabokov, *Speak, Memory : A Memoir*, London, Gollacz, 1951.

Vladimir Nabokov, *Lolita*, Paris, Olympia Press, 1955 (New York, Putman, 1958).

Владимир Набоков, Среди этих лиственниц и сосен, « Новый Журнал », номер 46, Нью-Йорк, 1965.

Vladimir Nabokov, *Pnin*, New York, Doubleday, 1957.

Vladimir Nabokov, *Pale Fire*, Putnam, 1962

Vladimir Nabokov, *Speak, Memory : An Autobiography Revisited*, 1966.

Vladimir Nabokov, *Ada, or ardor : a family chronicle*, New York, McGraw Hill Book Company, 1969.

Vladimir Nabokov, *Transparent Things*, New York, McGraw Hill Book Company, 1969.

Vladimir Nabokov, *Look at the Harlequins*, New York, McGraw-Hill, Book Company, 1974.

Ouvrages de travail

Владимир Набоков, *Собрание сочинений в четырёх томах*, Москва, Издательство Правда, 1990.

Владимир Набоков, *Собрание сочинений в пяти томах*, Ст. Петербург, Издательство Симпозиум, 1997.

Vladimir Nabokov, *Littératures I et II*, Paris, Fayard, traduit par Hélène Pasquier, 1980.

Vladimir Nabokov, *La Défense Loujine*, Paris,   ditions Gallimard, traduit par Christine Bouvard, 1991.

Vladimir Nabokov, *Le Don*, Paris, Éditions Gallimard, traduit par Raymond Girard, 1992.

Vladimir Nabokov, *Machenka*, Paris, Éditions Gallimard, traduit par Marselle Sibon, 1993.

Vladimir Nabokov, *Ada ou l'Ardeur, chronique familiale*, Paris, Éditions Gallimard, traduit de l'anglais par Gilles Chahine avec la collaboration de Jeun-Bernard Blandenier, traduction revue par l'auteur, 1997.

Vladimir Nabokov, *Lectures on russian literature*, New York, Fredson Bowers, 1981.

Vladimir Nabokov, *Ada, or ardor : a family chronicle*, New York, First Ventage International Edition, 1990.

Ouvrages sur Nietzsche (bibliographie raisonnée)

Charles Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Paris, NRF, 1958 (5^e édition), en trois tomes : Vol. 1. *Les précurseurs de Nietzsche*. Vol. 2. *La jeunesse de Nietzsche (jusqu'à la rupture avec Bayreuth)*. Vol. 3. *Nietzsche et le pessimisme esthétique*. Vol. 4. *La maturité de Nietzsche (jusqu'à sa mort)*. Vol. 5. *Nietzsche et le transformisme intellectualiste*. Vol. 6. *La dernière philosophie de Nietzsche ; le renouvellement de toutes les valeurs*, édité entre 1920 et 1931 chez Bossard.

Ouvrage de référence sur Nietzsche, surtout pour le lecteur francophone, qui a d'ailleurs fortement influencé l'élite lettrée de son temps : André Gide par exemple – qui en a eu une lecture fort précoce (voir *Prétextes*, Paris, 1903) – y fait référence, notamment lorsqu'il examine l'influence de Dostoïevski sur Nietzsche, s'étonnant qu'Andler ne l'ait pas analysée. Le sérieux de ces trois tomes est renforcé par le fait qu'ils sont l'oeuvre d'un germaniste notoire, membre du Collège de France – assez éclectique puisqu'il ne faut pas oublier ses activités au sein de la SFIO liées à celles de traducteur, notamment du Manifeste du parti communiste (1901) –, offrant, dans cette édition destinée au large public les citations allemandes sans leur traduction, démarche impossible de nos jours. C'est en qualité de germaniste que Charles Andler s'intéresse, dès les premières pages, à ce que Nietzsche avait puisé chez Goethe, puis, sans abaisser son regard germanique de qualité, passe à Schiller, remarquant que c'est sous l'influence des *Brigands* que le jeune Nietzsche écrira en 1859, pour la première fois, le terme « *übermenschlich* » – tellement connu grâce au *Faust* de Goethe –, mot qui, une fois hellénisé, deviendra un des piliers de la pensée de Nietzsche.

Ernst Bertram, *Nietzsche : Versuch einer Mythologie*, Bonn, H. Bouvier und Co. Verlag, [1918] 1965.

Travail qui s'inscrit dans le cadre de la tentative du *George-Kreis* (groupe de poètes réunis autour de Stefan George qui eut une très grande influence durant les années 1910-1920 via les publications de ses membres – Gundolf, Wolters, Wolfskehl, Gothein,... – ainsi que leur accès aux charges universitaires) pour unifier et raviver la culture allemande autour de grandes figures tutélaires.

Employant une technique utilisée par Nietzsche lui-même, Bertram propose un portrait du philosophe dans toute sa complexité, posant les conflits culturels, historiques et psychologique qui l'animaient. Cette étude, emblématique du courant de la biographie intellectuelle, est importante par l'influence qu'elle a eue sur des auteurs tels que Gide, Hesse ou Mann dans leur conception de Nietzsche.

Alfred Bauemler, *Nietzsche. Der Philosoph und Politiker*, Leipzig, 1931.

Vision de Nietzsche tel qu'il fut récupéré par la doctrine du national socialisme allemand, c'est-à-dire usurpant *La Volonté de Puissance* mais rejetant totalement le concept de

l'Éternel Retour. Par ailleurs, quand Nietzsche – notamment le Nietzsche francophile – ne peut pas être concilié à l'idéologie dominante du IIIe Reich, Bauemler qualifie, gaillardement, le philosophe de « traître » Cf. *ibid.*, p. 154 – 155.

Andrea Bollingen et Franziska Trenke, *Nietzsche in Basel*, Basel, Schwabe Verlag, 2000, p. 54.

Ouvrage d'archives illustré paru dans la vague de commémoration pour le centenaire de la mort de Nietzsche dont a profité l'éditeur bâlois retraçant, avec le sérieux helvético-germanique, le passage de Nietzsche dans sa ville, lieu de l'essor de ses deux carrières, institutionnelle et surhumaine.

Michèle Cohen-Halimi, *Une philologie excentrique dans Querelle autour de La Naissance de la Tragédie, Écrits et lettres de Friedrich Nietzsche, Friedrich Ritschl, Erwin Rohde, Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, Richard et Cosima Wagner*, traductions de Michèle Cohen-Halimi, Hélène Poitevin et Max Marcuzzi, Paris, Librairie Philosophique de J. Vrin, 1995.

Compilation de textes critiques et épistolaires préfacée d'un avant-propos rappelant, à juste titre, le côté « humain-trop-humain » de la réaction de celui qui, dans les décennies suivant *La Naissance de la Tragédie*, était devenu la supra-étoile des études classiques, Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff : à savoir son envie féroce envers son aîné, Nietzsche, datant de la Schulpforta, son appartenance au réseau professoral dont le chef fut Otto Jahn de Bonn, ennemi déclaré de Friedrich Ritschl, ou encore la précocité foudroyante de la carrière bâloise de Nietzsche que, visiblement, Wilamowitz eut du mal à digérer.

Le rôle de Wagner dans cet affrontement entre jeunes philologues est aussi très justement souligné puisque c'est sa musique, bien allemande et bien contemporaine à nos belligérants allemands, qui devint, pour le « clan Nietzsche », une véritable passerelle entre le mythe dionysiaque de l'Hellade et l'esprit germanique, devant le revivifier et rendre ainsi la tragédie chassée par Socrate de nouveau actuelle.

L'ouvrage a le mérite de nous repositionner dans le cadre historique où la querelle post-*Naissance de la Tragédie* s'est déroulée et, surtout, de rappeler au lecteur francophone la violence et la drôlerie des débats, inouïes de nos jours, existant non seulement dans les journaux d'information mais également dans les parutions proches du monde philologique. Les formules utilisées par les enseignants universitaires et les chercheurs étaient fort lestes, l'exemple parfait étant le titre de la réponse d'Erwin Rohde à Wilamowitz : « La traduction d'*Afterphilologie* par "Sous-philologie" reste un pis-aller eu égard à la brutalité de ce titre : "After" en allemand signifie "anal". » (*ibid.*, p. 18) et "Afterreden" est une de traductions de la "calomnie" ».

L'objet de notre examen, Vladimir Nabokov, né en 1899 et donc littéralement issu de cette génération Nietzsche-Rohde-Wilamowitz, ne peut donc être choqué par cette attitude analytico-publiciste, mais, en homme de lettres raffiné, il pratique cette activité carnassière avec davantage de nuances. Ce type de polémique germanique rendu fort connu grâce au scandale expliquerait alors la cruauté avec laquelle Nabokov s'attaque à son Socrate russe, ne l'épargnant nullement jusque dans les détails les plus intimes.

Giorgio Colli, *Après Nietzsche*, Paris, Éditions de l'Éclat, traduit par Pascal Gabellone, 1987.

L'un des deux éditeurs de Nietzsche en version originale, celui du « Walter de Gruyter » berlinois, livre, avec une finesse et une maîtrise extrêmes, ses impressions de philosophe mais également – ce qui est précieux car rare parmi les spécialistes de Nietzsche –, d'helléniste, ayant de surcroît étudié Héraclite, ce qui est d'une importance primordiale quand l'on souhaite se consacrer à Nietzsche. Hormis les Grecs, Giorgio Colli s'intéresse à l'influence de Schopenhauer sur Nietzsche, mais consacre relativement peu d'importance à ce que Nietzsche a puisé chez Goethe. Une approche donc tout à fait honorable puisque visant l'origine de l'éveil de Nietzsche, tout en omettant malheureusement l'éducateur de Nietzsche-poète-allemand, ce qui est quelque peu dommage.

Marc Crépon, Nietzsche, *L'art et la politique de l'avenir*, Paris, PUF, 2003.

Le nihilisme ! terme obsédant pour un esprit trop optimiste et trop contemporain abordant Nietzsche. Crépon ne parvient pas à se débarrasser de cet encombrant bagage même en torturant Nietzsche jusqu'à en faire un adepte de la future démocratie européenne. L'auteur est cependant juste avec le rôle, dans l'imagination de Nietzsche, d'un Goethe et d'un Napoléon, créateur et homme politique d'importance égale.

Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, PUF, 1962, p. 226.

Ouvrage examinant les rapports de Nietzsche à la Volonté et à la dialectique, admettant la nature anti-dialectique du philosophe, ce qui correspond à la vision qu'avait Nabokov de Nietzsche. Nous estimons néanmoins que la « tête de turc » – si nous utilisons l'expression de Deleuze lui-même (p. 9) – de Nietzsche ne fut nullement Hegel, mais un dialecticien plus antique. D'ailleurs, Deleuze cherche, à juste titre, les racines de la pensée de Nietzsche dans l'Antiquité et ses résurgences : chez Anaximandre, celui de Milet, mais également chez un « Anaximandre contemporain », Schopenhauer, ainsi que chez Kant. L'ouvrage rend hommage au Nietzsche-styliste. Notons également la partie qui entre en relation avec le présent travail, à savoir « Le Surhomme : contre la dialectique ». En somme, il s'agit d'un livre que Nabokov aurait volontiers parcouru, l'ayant même trouvé familier si son auteur ne considérait pas Freud – ce « charlatan » honni par Nabokov – comme une intelligence de référence. Nous nous permettons cette réflexion compte tenu des nombreuses références de Deleuze à Freud, véritable pilier de son travail.

Jacques Derrida, *Éperons, Les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, 1978.

Interrogation sur le « féminin » et le « masculin » stylistiques de Nietzsche, qui s'attache de préférence au féminin en se référant par ailleurs à Freud – consacrant un chapitre (cf. "Le regard d'Oedipe") à celui que Nabokov avait nommé le « charlatan de Vienne ». Puis Derrida suit Heidegger dans ses réflexions sur Nietzsche et même s'il annonce vouloir le dépasser, il demeure dans son sillon.

En revanche, rendons hommage à Derrida, « Le Style-danse » de Nietzsche, sujet principal de son ouvrage, et la rythmique qui menait littéralement la pensée de Nietzsche-poète, y sont sérieusement analysés comme une part primordiale de l'héritage nietzschéen. Cette approche unit Derrida à Nabokov : en effet, le style nabokovien est aussi un mélange de sagesse et d'extasis et, comme nous l'avons noté dans notre travail, le danseur-styliste est présent tant chez Nabokov que dans les écrits de son maître.

Arthur Drews, *Nietzsches Philosophie*, Heidelberg, Carl's Winter's Universitätsbuchhandlung, 1904.

Étude qui entend se démarquer des travaux qui l'ont précédée par le caractère complet de

son approche tant de la vie de Nietzsche que de son œuvre. C'est ainsi que la première partie de l'ouvrage est consacrée à l'enfance et à l'adolescence de Nietzsche. Cependant, nous pouvons regretter le caractère réduit et somme toute factuel de cette tentative. Les événements ayant marqué l'enfance de Nietzsche sont simplement énumérés, sans être analysés, Drews se fondant pour ce faire sur les écrits de la sœur de Nietzsche à laquelle il semble faire une confiance aveugle.

L'analyse de la philosophie de Nietzsche elle-même est bien plus dense et argumentée. Drews partage l'œuvre de Nietzsche en trois périodes, placées sous trois thèmes différents : Schopenhauer et Wagner, le positivisme et « la culture comme royaume du Surhomme ». Drews met au centre de son travail la notion de « *Wille* » chez Nietzsche ainsi que celle du moi (« *Selbst* »), désignant le *Selbst* de la première période comme la « *künstlerische Genialität* » (génialité artistique), celui de la deuxième période comme le « *Verstandeskraft* » (force de compréhension) et celui de la dernière période, période de maturité avec retour sur la première période, comme « *blinder individueller Wille* » (volonté aveugle individuelle).

Pour notre travail, nous retenons surtout la partie consacrée à la *Naissance de la Tragédie* où Drews fait un sort au dionysiaque (« *asboluter Lebesnwille* »), à l'apollinien et à la lutte contre la culture socratique (qui est l'occasion pour lui de rapprocher Nietzsche des romantiques).

Jean-Pierre Faye, *Le vrai Nietzsche : guerre à la guerre*, Paris, Hermann, 1998.

Ouvrage qui, malgré sa publication dans la collection « Savoir et lettres » de la maison d'édition Hermann, tient plus de l'investigation *journalistique*, au premier sens du terme, que de la véritable étude littéraire. Cela est dû, à notre avis, au langage policé utilisé par l'auteur qui n'est pas sans rappeler le stalinisme doux étudié dans leur pays par les *culturologues* russes après le XX^e Congrès du parti communiste.

Ce même « esprit du moment » différencie la vision que Faye se faisait de Nietzsche de celle qui était celle de Nabokov. En somme, les deux univers civico-esthétiques, éternellement en contradiction, ne cessent de s'opposer : l'approche « humaine-trop-humaine » soucieuse du « qu'en dira-t-on » de Faye est définitivement inconciliable avec la « *Weltanschauung* aristocratique » de Nabokov - par delà les temps et en « méprisant l'homme » comme le mentionne avec audace l'écrivain à propos de son personnage dans *Le Don* - permettant d'aller à l'essentiel, position d'ailleurs fort proche de celle qu'adoptait Nietzsche en personne quand il revendiquait son aristocratie, fustigeant la « quotidienneté » - non celle des journalistes mais celles de ses collègues professeurs, ainsi dans *La Naissance de la tragédie*.

C'est ainsi que Faye évoque dans son ouvrage les tabous actuels – et cette démarche, en revanche, n'est pas sans intérêt mais bien éloignée de notre propos – tels les lois Gayssot ou Jean-Marie Le Pen, ce qui ne nous semble pas d'une pertinence évidente. Et ce d'autant plus que si Faye maîtrise les diktats actuels, il est en revanche beaucoup moins précis sur des éléments culturels de base indispensables pour comprendre le cadre dans lequel s'inscrit le travail du philosophe. C'est ainsi que Faye a le fantasme de déchoir Nietzsche de l'esprit inné de Zarathoustra, celui du guerrier. De même, il écrit à la française le nom de la ville d'enfance et d'adolescence de Nietzsche « Naumbourg » ou, évoquant la ville de Nice apparaissant sur les pages des œuvres de du philosophe, il prétend que le philosophe écrirait son nom en italien – « Nizza » –, affichant ainsi sa méconnaissance du fait que, dans la langue maternelle de Nietzsche, l'orthographe de Nice est identique à l'italienne. Ces lacunes affectant des connaissances de base relatives à la langue et à la culture allemandes nous semblent compromettre, si ce n'est empêcher, l'examen de la pensée nietzschéenne.

Otto Flake, *Nietzsche. Rückblick auf eine Philosophie*, Baden-Baden, P. Keppeler Verlag, 1946.

Ouvrage qui se propose d'analyser les rapports de Nietzsche à Ritschl, Wagner ou le luthérianisme. Certaines analyses ne manquent pas d'intérêt. Cependant, Flake ne parvient pas à se détacher des événements de son temps et c'est ainsi que Nietzsche est vu comme l'émanation du peuple allemand jusque dans sa folie (p. 187) et Dionysos prend les traits d'Arès (« *Zarathustra redet deutlich und oft genug von Krieg als der Bestimmung des Mannes. Die verwirklichte Idee hat ein anderes Gesicht als die gedachte: in der Praxis wird Dionysos Arès sein.* » p. 186 ; « Zarathoustra présente clairement et à maintes reprises la guerre comme étant la destinée de l'homme. Concrétisée, l'idée prend un tout autre visage : dans la pratique, Dionysos sera Arès », nous traduisons.). Il est à noter que Flake rend le lecteur sensible à cette orientation dès la note préliminaire où il fait de Nietzsche le philosophe du système national-socialiste allemand (« *Zusammenfall beider Ereignisse : des Endes des Systems und des Jubiläums seines Philosophen* » ; « Coïncidence des deux événements : la fin du système et l'anniversaire de son philosophe », nous traduisons), orientation qui nous semble nuire aux analyses qu'il entend présenter car trop commandée par les circonstances.

Elisabeth Förster-Nietzsche, Richard Oehler, *Das Leben Friedrich Nietzsche*, Leipzig, Alfred Kröner Verlag, 2 Bande, 1925.

Un ouvrage mené par une personne extrêmement proche par ses liens filiaux avec le philosophe et également déterminée à se donner une place d'importance dans l'héritage de sa pensée. Travail publié par l'éditeur se spécialisant sur Nietzsche depuis plusieurs années et devenu accessible aux lecteurs environ un an et demi après l'installation de Vladimir Nabokov à Berlin.

Martin Heidegger, *Nietzsche*, Stuttgart, Verlag Günther Neske Pfullingen, 1961.

Ouvrage de référence de cet universitaire qui consacra une partie de sa vie et de son enseignement à Nietzsche. L'ouvrage se compose des cours délivrés par Heidegger à l'Université de Freiburg im Breisgau entre 1935 et 1940 et d'essais écrits entre 1940 et 1946, donc contemporains de la période de « formation » de Nabokov : l'écrivain n'étant pas un pur scientifique et se consacrant à la création, il ne peut réagir constamment aux nouvelles découvertes et interprétations en les introduisant dans son œuvre mais, comme Nabokov l'avait démontré par sa vie-écriture, au contraire, il se fige dans une vision « esthétique » du monde et perfectionne son style dans le champ choisi sans jamais le modifier, économie des forces fécondatrices nécessaire pour les canaliser dans l'élan dionysiaque que nous décrivons dans notre thèse.

Heidegger accepte l'authenticité du concept de « *Wille zur Macht* » et de l'ouvrage du même nom – contrairement à Karl Schlechta (*Der Fall Nietzsche*, München, Carl Hanser Verlag, 1959) pour lequel l'ouvrage est inexistant, comme cet éditeur de Nietzsche le clame avec violence –, admet jusqu'à sa structure, puisqu'il prend l'ouvrage posthume compilé et édité par Elisabeth Förster-Nietzsche comme base de ses réflexions devant ses étudiants, le présentant comme un travail de longue haleine préparé par le philosophe depuis 1881 mais non achevé. Le concept de la Volonté de puissance, fondamental pour l'acte artistique (t. 1, chapitre I) et indissociable de la vérité (t. 1, chapitre III), est, pour Heidegger, intimement lié à celui de l'Éternel Retour – celui que Nabokov introduit sur les pages de son premier roman, *Machenka* (1926) – et Heidegger se livre à l'examen détaillé

de ce qu'est la « volonté de puissance », critiquant sur ce point à la fois la position d'A. Baemler (*Nietzsche. Der Philosoph und Politiker*, 1931) et de K. Jaspers (*Nietzsche, Einführung in das Verständnis seines Philosophierens*, 1936). Il considère en effet le premier comme proposant une vision trop « simpliste » non seulement par son interprétation national-socialiste de la pensée de Nietzsche et sa « normalisation » avec la « ligne générale » du NSDAP, mais encore par son utilisation du concept de Volonté de puissance contre la tradition métaphysique connue en Occident. Quant au second, il le voit comme l'auteur d'une analyse plus nuancée mais fautive puisque n'accordant pas l'importance nécessaire à la théorie de l'Éternel Retour et renonçant à établir un lien entre la Volonté de puissance et le fondement même de la philosophie européenne. Heidegger accorde également de l'importance à l'influence wagnérienne et à la critique du wagnérisme conduite par Nietzsche en 1888 (*Nietzsche contra Wagner*), se référant aussi à Kurt Hildebrand et son ouvrage au titre steinerien (*Wagner und Nietzsche, ihr Kampf gegen das 19. Jahrhundert*, 1924).

La vision du Surhomme et, ce qui est plus intéressant, celle de Pouchkine chez Heidegger (t. 2 p. 234 – 251) sont fort similaires aux conceptions nabokoviennes, tout en sachant que l'écrivain accédait à sa « compréhension » de Pouchkine, son prédécesseur, stylistiquement – autrement dit par une participation réelle à son écriture (cf. par exemple *Le Don*), la réflexion ne venant que fort tardivement lorsque l'œuvre russe fut en grande partie conçue.

C'est dans la partie consacrée à Heidegger que nous avons choisi d'évoquer le poète français René Char, hôte de Heidegger en Provence pour des séminaires tenus entre 1966 et 1969, puis édités. C'est également à René Char que Heidegger dédie son ouvrage, *Acheminement vers la parole* (1959). L'œuvre de René Char est difficilement comparable à celle de Nabokov. En effet, l'écrivain trilingue se ferme dès qu'il aperçoit l'ombre d'un engagement civique quelconque et l'on peut constater une véritable fuite de Nabokov devant la chose publique si, de surcroît, celle-ci est véhiculée par un homme de lettres. Il suffit que Nabokov s'en aperçoive pour qu'il se barricade derrière une forme de mépris pseudo seignorial, laissant seulement transparaitre quelques piques dans ses œuvres – que nous avons évoquées. Il n'y a donc aucune rencontre réelle possible entre l'œuvre de Nabokov avec celle de Char ou de Heidegger âgé et pardonné par certains des traducteurs français de Nietzsche, tel Maurice de Gandillac qui l'invite à Cérisy.

Karl Jaspers, *Nietzsche. Einführung in das Verständnis seines Philosophierens*, Berlin, 1935.

Ouvrage du philosophe allemand maintes fois réédité. Sa polémique avec la vision de Heidegger et la juxtaposition de Nietzsche avec Kierkegaard en est l'un des signes distinctifs, tout comme sa vision de Nietzsche comme étant l'un des précurseurs de l'existentialisme. Pour Jaspers, Nietzsche est un penseur se sacrifiant constamment, de là son intérêt pour un élément important de l'œuvre nietzschéenne : l'identification du Philosophe au Christ, mais également à Dionysos. Nabokov, qui vivait en Allemagne au moment de la première publication de cet ouvrage, a pu en prendre connaissance. De plus, Nabokov pour lequel la communauté des destins existait réellement et qui introduisait dans son œuvre le sort d'hommes illustres semblable au sien – comme il le fit avec Pouchkine par exemple –, ne pouvait rester insensible au fait que Jaspers, un Allemand, tout comme lui marié à une Juive, fut chassé, à cause de cette union, de l'enseignement supérieur lorsque les Nazis furent plébiscités par les Allemands. Cet élément de la vie de Jaspers, fort proche de celui qui l'avait poussé loin de l'Europe, se retrouve également dans les ouvrages de Nabokov, tant fictionnels qu'autobiographiques, et pouvait aussi être, pour Nabokov, une raison de se rapprocher de la pensée de Jaspers.

Karl Joël, *Nietzsche und die Romantik*, Jena und Leipzig, Eugen Diederichs, 1905.

Livre qui adopte pour une démarche thématique pour examiner les rapports de Nietzsche (1^{re} partie) puis de Schopenhauer (2^e partie) avec les romantiques, avant de conclure sur le rapport de Nietzsche à l'Antiquité (3^e partie), réflexion certainement la plus en rapport avec notre travail.

Notons le rapprochement continuellement opéré entre Nietzsche et Novalis.

Tout comme Nabokov, Joël, en tant que lettré, axe ses écrits – scientifiques – sur les domaines des prédécesseurs de Nietzsche communs pour l'écrivain et l'analyste.

Pierre Judet de la Combe, Jean Bollack, *La Dissonance lyrique. Sur le sens de la tragédie. L'Agamemnon d'Eschyle. Le texte et ses commentaires, Cahiers de Philologie, Volume 6*, Lille, PUL, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1981.

Ouvrage intéressant par son analyse du chœur, apparaissant comme un « porte-parole ». Il se situe strictement dans la ligne d'Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff et de ses deux disciples, Kranz et Fraenkel, faisant référence à Else, *The Origin and Early Form of Greek Tragedy*, 1965 où est présenté un Eschyle vecteur de la démocratisation face à l'individualisation de l'univers homérique. Cette vision désacralise la tragédie, contrairement à celle de Nabokov qui, d'ailleurs, ne cesse d'exalter la singularité de ses personnages, faisant d'eux des héros épiques avant de les transformer – s'ils survivent aux combats – en Bacchants.

Est également évoqué *La Faute tragique*, 1978, de Suzanne Saïd de New York – Paris X (Nanterre), ouvrage pouvant être considéré comme représentant une tentative de libération face au despotisme oppressif du daïmon dont le chœur serait une forme d'expression.

Dans cet examen des origines de la tragédie effectué par deux spécialistes français, le nom de Nietzsche n'est pas prononcé une seule fois et nous estimons que la construction même du texte aurait fait sourire le philosophe : l'obstination de se situer exclusivement du côté des détracteurs de Nietzsche mènent les auteurs à exposer « l'ambiguïté issue des luttes sociales » avec le renvoi à des publications de P. Bourdieu, comme si la chasse au Dionysos menée par le dialecticien ne pouvait qu'aboutir, inévitablement et à toute époque, qu'elle soit contemporaine ou du temps des Lagides, à une revendication civique de celui que Nietzsche nommait l'« esclave alexandrin ».

Carl-Gustav Jung, *Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene*, Leipzig, Druck von Oswald Mutze, 1902.

Ouvrage du psychologue zurichois s'emparant du sujet « en vogue » que fut en son temps la vie et le destin de Nietzsche, mais, porté par la « verve psychologique », il commet quelques imprudences car néglige le fondement de l'analyse d'une pensée et de ses origines, à savoir le texte. Ainsi, nous démontrons dans notre travail l'inanité de l'influence soi-disant inintentionnelle puisque « cryptomnésique » des *Feuilles et changements* de Justinus Kerner sur *Ainsi parlait Zarathoustra*. En effet, ce n'est point une pulsion « sous-consciente » qui aurait introduit l'épisode de l'île accostée et de l'ombre volant dans le chapitre « Des Grands événements », mais une réflexion bien intentionnelle issue directement de l'éducateur de Nietzsche, Arthur Schopenhauer

Walter Kaufmann, *Nietzsche : philosopher, psychologist, antichrist*, Princeton, Princeton University Press, [1950] 1968 (3^e édition).

Kaufmann pense que la large influence de Nietzsche tient plus à une mauvaise qu'à une réelle compréhension de son œuvre et entend donc corriger cette erreur dans son travail. C'est ainsi qu'il adopte des positions tout à fait originales, faisant de Nietzsche non le successeur de Schopenhauer, mais de Socrate, Platon, Luther, Rousseau ou Kant. Kaufmann, citant le *Gai Savoir* ou *Humain trop humain*, va jusqu'à faire de Socrate l'idole de Nietzsche, voire le type même du Surhomme car créateur de son propre personnage. Cela situe Kaufmann aux antipodes de Vladimir Nabokov pour lequel Socrate et sa dialectique popularisée sont les adversaires d'un Nietzsche luttant contre l'héritage de l'Athénien tout en reconnaissant son courage personnel. Nietzsche n'admettait d'ailleurs comme adversaires que des personnages de son niveau.

Ludwig Klages, *Die psychologischen Errungenschaften Nietzsches*, Leipzig, Johann Ambrosius Barth, 1926.

Les quinze chapitres de l'ouvrage de Klages représentent l'une des premières tentatives allemandes d'examiner avec attention l'affrontement entre Nietzsche et la « science de l'âme ». Klages commence son livre avec « Nietzsche als Seelenforscher » (le chercheur, voire le « fouilleur dans l'âme »), et cette « *Seelenforschung* » de Nietzsche est analysée à travers des références goethéennes, wagnériennes, homériques et socratiques ; sont également mises en évidence les attaques de Nietzsche contre la psychologie traditionnelle.

Pierre Klossowski, *Nietzsche et le cercle vicieux*, Paris, Mercure de France, 1969, p. 367.

Cet ouvrage dédié à Gilles Deleuze se veut irrévérencieux car refusant d'emblée de faire le point sur ce qui a été dit par des spécialistes sur Nietzsche, préférant se référer uniquement au « maître ». Klossowski refuse obstinément l'attaque de Nietzsche contre l'essence de la culture alexandrine, issue du socratisme. Il traite, faisant ainsi suite à Bataille, cet helléniste, professeur et meilleur élève de Ritschl que fut Nietzsche, d'« ignorant ». Il bute également sur la critique de Deleuze, à savoir que Nietzsche serait adversaire de Hegel, qui est, en effet, une figure d'importance, si ce n'est dans la pensée marxisto-léniniste, au moins dans son imaginaire. Nietzsche serait, poursuit et conclut Klossowski, l'adversaire de la culture, n'ayant de cesse de la combattre.

Son analyse de l'Eternel Retour nietzschéen – tout à fait déçue de son héritage héraclitéen car, pour Klossowski, Nietzsche n'est qu'un « hellénisant » – quelque peu chaotique inspire à Klossowski le titre de son ouvrage. Il affirme en effet que les écrits du philosophe auraient pour origine ses « états valétudinaux », accusation que Klossowski ne cessera de brandir jusqu'à la fin de son livre.

Sarah Kofman, *Le mépris des Juifs, Nietzsche, les Juifs, l'antisémitisme*, Paris, Galilée, 1994.

Il nous est difficile de trouver des qualités à cet ouvrage qui affirme, sans nuance, que Nietzsche serait le père spirituel du « nazisme » au prétexte que Benito Mussolini aurait lu l'intégralité de l'œuvre du philosophe et qu'il aurait, qui plus est, assisté aux funérailles de la sœur de ce dernier. L'analyse des textes nous paraît également faire fi de toute honnêteté intellectuelle : les citations sont arrachées de leur contexte et « analysées » sans que n'existe, le croyons-nous, le bagage intellectuel nécessaire au lecteur auquel les textes nietzschéens furent adressés. Nous voyons dans ce livre un exemple parfait du malentendu et de la partialité qui règnent autour de l'œuvre nietzschéenne.

Jacques Le Rider, *Nietzsche en France, De la fin du XIX^e siècle au temps présent*, Paris, PUF, 1999.

« Friedrich Nietzsche français » existe, telle est la juste conclusion – à notre avis – de l'ouvrage mentionné, effectué par un germaniste patenté dans un inventaire quasi journalistique, au sens propre du terme. Nous dirons même plus que Nietzsche n'aurait pas survécu à la Seconde Guerre mondiale dans notre Occident, en tant que philosophe que l'on a le droit de citer et d'étudier, si les intellectuels d'une certaine France ne s'y étaient intéressés.

Par ailleurs, considérer le séjour de Nietzsche dans la ville de Nice comme une allégeance à l'esprit français, ainsi que le fait Le Rider, serait un anachronisme culturologique certain : cette belle cité rattachée à la France encore quelque peu fille aînée de l'Église représentait pour Nietzsche la Méditerranée idéale, un départ, physique et spirituel, pour Èze-sur-Mer, voire pour Gênes. Quant au rêve français accompli, un séjour parisien, jamais Nietzsche n'en a profité. La France serait pour Nietzsche une forme d'Hellade contemporaine et il repousserait ce voyage, pour certaines raisons esthétiques – la peur d'être déçu, peut-être –, exactement comme un autre Helléniste, Maurras, a attendu 1896 pour mettre le pied à Athènes.

La faiblesse primordiale de l'ouvrage de Le Rider réside, à notre avis, dans le fait qu'il omet le facteur humain-trop-humain des relations de Nietzsche avec le monde. Ainsi, tantôt il se réfère à l'opinion de sa sœur, tantôt il la blâme lorsqu'elle apparaît trop « réactionnaire ». Pour Nietzsche, vanter la France (Taine, voire le Danois Brandes), la Russie (Lou von Salomé est pour lui une Russe), les Juifs (de Paul Rée et jusqu'à l'anonyme, quasi mythique, mathématicien grisonois) serait une forme d'« asile national » qu'il demande de plus en plus au fur et à mesure que la Germanie le repousse, lui refusant la reconnaissance si chère à tout artiste – même s'il est philosophe, cf. par exemple : « *In Wien, in St. Petersburg, in Stockholm, in Kopenhagen, in Paris und New York – überall bin ich entdeckt : ich bin es nicht in Europa's Flachland Deutschland [...]*. » (Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 301). Pour affronter médiatiquement la toute puissance des « Wagnéristes », Nietzsche a dû se tourner vers la France, et nous pensons que s'il avait physiquement survécu jusqu'au moment où il a dépassé en notoriété Wagner – ce, à quoi il n'est parvenu que post-mortem –, il aurait volontiers effacé de son panthéon cette Gaule trop finalement imparfaite.

En outre, parlant de l'influence de Nietzsche comme étant l'un des grands « législateurs » des modes régissant les lettres françaises, il est étrange que Le Rider ait négligé le cercle de Stéphane Mallarmé, ces fameux « mardis mallarméens » avec Verlaine, Huysmans, Wilde, Valéry ou même le jeune Paul Claudel. Ce dernier, dans une bataille contre le paganisme dont il sortira victorieux, exégète, dramaturge et ambassadeur, fustige, comme nous l'avons souligné, Nietzsche tout au long de son *Journal* avec d'autres « boches », tels Luther, Marx ou Hitler, sans parler de la « canaille allemande » déjà mentionnée à laquelle Claudel rajoute des Français :

« À savoir les Voltaire, les Rousseau, les Renan, les Nietzsche [l'orthographe dont use Claudel habituellement], et toute la canaille allemande. Aucun contact, aucune paternité de l'humble, sainte et profonde nature. Ils se sont éloignés de la profonde nature. » (Paul Claudel, *Journal I*, *op. cit.*, p. 5). Claudel, remarquons le, utilise, sans le savoir peut-être, le terme nietzschéen pour évoquer les Allemands : « Or, les Allemands sont canailles – hélas! Ils sont si débonnaires... On s'amoindrit par la fréquentation des Allemands : l'Allemand place sur le même niveau... » : Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo* dans *KSA*, Band 6, *op. cit.*, p. 362.

Quant à Vladimir Nabokov, les leçons françaises qui lui furent délivrées par sa gouvernante romande lui ont grandement servi pour arriver jusqu'à Mallarmé et ses vers bachiques : « Le sanglot dont j'étais encore ivre » – phrase faunesque qu'il introduit dans son *Don* russe (cf. *Дар, там же*, c. 300).

Georg Lukács, *Die Zerstörung der Vernunft*, Berlin, 1953 (voir entre autres une récente réédition en français: Georges Lukács, *La Destruction de la raison*, Delga, Paris, traduit de l'allemand par Aymeric Monville, 2006.

L'utilisation de l'héritage nietzschéen par l'idéologie du Parti National-Socialiste Ouvrier allemand a fait couler beaucoup d'encre même avant que celui-ci ne soit élu. Cela n'a pas cessé et Nietzsche doit toujours être dédramatisé, les efforts actuels des chercheurs allemands tendant d'ailleurs dans cette direction. Le problème des relations doctrinales entre la postériorité de Nietzsche et la base doctrinale des Socialistes Nationaux allemands est abordé par l'ouvrage de Lukács, flanqué, dans l'édition de Delga, d'une longuissime préface de son traducteur qui, à elle seule, peut être considérée comme un plaidoyer en défense de Lukács. Cet ouvrage est pétri de la terminologie stalinienne et nous sommes parfois en présence de citations littéralement tirées des pages de *La Pravda* : « Alors que l'idéologie bourgeoise, dans sa période d'ascension, combattait le système féodal absolutiste, et que les différentes tendances se classaient alors d'après la façon d'envisager ce conflit, l'ennemi majeur désormais, c'est la vision du monde du prolétariat. » (p. 55). Les caractéristiques de Nietzsche fournies par Lukács peuvent être considérées comme les échos de l'article consacré au philosophe dans la *Grande Encyclopédie Soviétique*. Même W.A. Kaufmann (*Nietzsche*, Princeton, 1950) passe pour un « bourgeois de gauche » (p. 101) rallié à Nietzsche et Lukács trouve un allié dans Engels ("Über den historischen Materialismus" p. 156). Quant au Dieu de Nietzsche, il est aussi une image de la conscience de classe : « Dionysos est le symbole mythique de ce détour au sein de la classe dominante. » (p. 171). Nietzsche, comme cela est le destin de certains philosophes, s'est certes trouvé utilisé par les puissances du XX^e siècle et le rôle d'Alfred Baeumler dans l'usurpation de Nietzsche par le III^e Reich est flagrante.

Bernard Pautrat, *Versions du soleil Figures et systèmes de Nietzsche*, Paris, Seuil, 1971.

L'ouvrage souligne, à juste titre, l'importance du personnage du Perse ainsi que de ses « Messes héliaques » – auxquelles fait référence le titre choisi par Pautrat – liées, chez Nietzsche, au rôle du Midi, inséparable de la rythmique bachique que le philosophe trouva plus tard, en tant que musicien, chez la *Carmen* Bizet, antagoniste de Bayreuth.

Le « Problème de Dionysos » chez Nietzsche y est aussi amplement examiné.

Le rapport de Nietzsche à Hegel ou à Saussure est également étudié et, dans ce cadre, Pautrat se réfère à Freud pour aborder le « fétichisme » qu'il a trouvé dans l'œuvre de Nietzsche avant d'analyser le phénomène de l'écriture dionysiaque. Nabokov verrait ce Dieu apparaissant souvent sur ses pages rédigées durant les dernières années de Nietzsche, comme l'adepte de son culte.

Karl Schlechta, *Le Cas Nietzsche*, Paris, Gallimard, traduit par André Coeurot, 1960.

Edition originale : Karl Schlechta, *Der Fall Nietzsche*, München, Carl Hanser Verlag, 1959.

Dans son ouvrage, ce spécialiste de Nietzsche, professeur de philosophie et éditeur durant la période national-socialiste, livre ses réflexions sur le philosophe et son héritage, en commençant par manifester son animosité à la fois à l'égard de la sœur de Friedrich Nietzsche et de sa compilation, *La Volonté de Puissance, essai d'une transvaluation de*

toutes les valeurs, poursuivant cette approche supra-critique tout au long du *Cas Nietzsche*. Ladite opposition des deux éditeurs devenant un incontestable règlement de compte personnel allant jusqu'à des accusations, et à maintes reprises, de falsification, tout cela *post-mortem* – Elisabeth Förster-Nietzsche disparue vingt-trois ans auparavant se trouve du côté idéologique des vaincus – permet de se faire un aperçu des puissantes tensions existant autour de l'héritage nietzschéen. Intéressantes sont les idées de Schlechta sur l'ascendant subi dans les années 1870 par Nietzsche de la part d'un autre Bâlois, Jacob Burckhardt, ainsi que les évaluations de ses visions de l'Histoire ; *idem* pour la lutte entre le clan wagnérien et Karl Hildebrand (*Wagner und Nietzsche, ihr Kampf gegen das 19. Jahrhundert*, 1924) pour l'influence sur Nietzsche. En revanche, parfois, Schlechta simplifie jusqu'à la rabaisser l'œuvre nietzschéenne, faisant fi de la puissance de l'impact dionysiaque de ses écrits, apparaissant notamment dans *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Georg Simmel, *Schopenhauer und Nietzsche. Tendenzen im deutschen Leben und Denken seit 1870*, Hamburg, Junius Verlag, 1907.

Cet ouvrage est la première partie d'un ouvrage plus vaste dont la seconde partie est consacrée à l'évolution des anciens mouvements sociaux, de la social-démocratie et aux mouvements de libération de la femme.

Comme cela apparaît clairement dans le sous-titre, l'objectif de Simmel est d'étudier Schopenhauer et Nietzsche non en eux-mêmes, mais en fonction de la culture moderne. L'analyse de Simmel se construit essentiellement sur le rapport d'opposition qu'il dresse, sur le socle commun d'un besoin d'unité et de fin dernière (« *Endzweck* ») qui est le point de départ des deux philosophes, entre Schopenhauer et Nietzsche, assignant au premier le « non-vivre », au second la glorification de la vie. Simmel opère également un rapprochement intéressant et novateur entre l'aristocratie nietzschéenne, dont il étudie les rapports avec le libéralisme (p. 206-210), et le démocratisme moral de Maeterlinck (premier chapitre de la troisième partie).

Jean-Édouard Spenlé, *Nietzsche et le problème européen*, Paris, Librairie Armand Colin, 1943.

Nettement plus pénétrant que la brochure de Marc Crépon, cet ouvrage français traite de la complexité continentale dans la partie de la France occupée et soulève le lourd poids du nihilisme européen, sujet très important de l'œuvre nietzschéenne. Jean-Édouard Spenlé a non seulement ce mérite moral, mais il remet également les pendules à l'heure en ce qui concerne Goethe et Schopenhauer. Autrement dit, il ne les aborde pas dans leur ultime gloire contemporaine, mais les rapproche de l'époque de Nietzsche, les analysant dans le cadre historique de leur déroulement : Goethe « résistant » au courant nationaliste, religieux et à celui de la *Burschenschaft*, ces puissantes fratricelles estudiantines universitaires allemandes – tendances spirituelles et politiques qui considèrent Goethe durant une grande partie du XIX^e siècle comme un adversaire à combattre, chacune pour une raison particulière –, et le Schopenhauer trentenaire jouissant d'un physique quasi byronien. Tels sont les deux maîtres-éducateurs d'un Nietzsche qui, malgré son militarisme spirituel et son engouement pour Bismarck dans les années soixante-dix, a quelque peu souffert du contact réel avec les mœurs de la *Burschenschaft* de Bonn. Cette analyse permet de cadrer les images des deux grands hommes dans la représentation de la génération de cette « jeunesse philologique » – native du milieu du XIX^e siècle – à laquelle appartenait Nietzsche.

Barbara Stiegler, *Nietzsche et la critique de la chair, Dionysos, Ariane, Le Christ*, Paris, PUF, 2005.

Thèse de doctorat soutenue à Paris IV – Sorbonne, qui serait assez déconcertante si l'on méconnaissait une certaine « spécialisation » pratiquée actuellement dans les recherches, faisant parfois fi des réflexions liées à un simple bon sens. Ainsi, Nietzsche helléniste et son Dionysos sont analysés sans qu'aucun texte de ceux qu'actuellement l'on nomme poètes, mythologues ou romanciers ne soit longuement passé en revue : pas une mention d'Homère, de Lucien, de Macrobe. En somme l'auteur n'effectue pas de retour aux sources. Autrement dit, cela suppose que cette discrimination entre les « métiers » existait dans l'Antiquité : lorsque Stiegler évoque ce concept essentiel de la pensée de Nietzsche qu'est l'Éternel Retour, le nom d'Héraclite d'Ephèse n'est même pas mentionné ! Lorsque Stiegler aborde à maintes reprises le « juge Dionysos » nietzschéen, elle manifeste sa méconnaissance de la phrase hésiodienne, jugée par Paul Mazon comme « obscure » sur la naissance d'un grand juge et donc mise en évidence par cet helléniste. Autrement dit, le lien étroit entre Dionysos et Déméter n'est pas examiné : « *Le grand vingtième, dans la saison des longs jours, que naisse un juge, et le voilà doué d'un esprit fort subtil.* » (Hésiode, *Les Travaux et les jours*, Paris, Les Belles Lettres, traduction et commentaires de Paul Mazon, 1947, p. 115). Quand elle disserte sur les diverses hypostases de Dionysos-Zagreus-Bacchos-Iacchos, les noms germaniques de nos mythographes modernes (Creuzer, Schlegel, Schelling) sont cités en abondance, sans que cela vienne à l'esprit de l'auteur de mentionner le premier livre des *Dionysiaques* ou Plutarque. Et pourtant, le travail sur l'étymologie des noms de divinités, hérité justement de Plutarque, lui-même disciple de Platon dans ce domaine, semblait être fort familier à Nietzsche qui poursuit cette pratique dans *Der Gottesdienst der Griechen*, ces cours donnés à Bâle en 1875/76 où Nietzsche relate encore une fois sa vision de Dionysos. Mme Stiegler déclare elle qu'entre 1872 et les années 1880, l'Extarque n'aurait nullement intéressé Nietzsche. On est donc en présence d'un long labeur comme on en voit fréquemment consacrés à Nietzsche qui fixent la genèse de son œuvre avec Baudelaire ou Hölderlin sans aller plus en profondeur, à savoir sans chercher les bases de la pensée nietzschéenne chez les Grecs.

Ouvrages sur Nabokov

Fredson Bowers, *Avant-propos* dans Vladimir Nabokov, *Littératures I*, Paris, Fayard, traduit par Hélène Pasquier, 1980.

Brian Boyd, *Vladimir Nabokov, Les Années russes*, Paris, Gallimard, traduit par Philippe Delamare, 1992.

Ouvrage biographique sérieux sur Vladimir Nabokov s'adressant à ceux qui souhaitent obtenir les éléments-clés de la vie de Nabokov, les noms des auteurs qui l'avaient formé, les lieux où il a vécu – qui, dans le cas d'un écrivain-philosophe, deviennent d'authentiques buts de pèlerinages...

Yannicke Chupin, *Vladimir Nabokov. Fictions d'écrivains*, Paris, PUPS, 2009.

Monographie d'une spécialiste de la littérature anglaise et nord-américaine qui examine l'unicité des protagonistes de *Lolita* (Humbert Humbert), de *Feu pâle* (Kinbote) et d'*Ada ou l'Ardeur* (Van Veen), vision sur laquelle Nabokov avait grandement insisté lui-même puisque faisant passer ses personnages, tel John Shade par exemple, d'un roman à l'autre.

Maurice Couturier, *Nabokov ou la tyrannie de l'auteur*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

Une étude classique par ses répétitions d'un spécialiste qui l'est beaucoup plus de la littérature anglaise que de la russe. C'est pour cette raison que cet ouvrage penche ouvertement du côté anglophone de l'œuvre nabokovienne.

Chloé Deroy, *Hommages satiriques à Dostoïevski dans l'œuvre de Nabokov*, E.U.E., Sarrebruck, 2010.

Ouvrage examinant l'influence de Dostoïevski sur Nabokov, thème largement abordé déjà par l'écrivain lui-même dans ses livres mais aussi dans ses cours universitaires américains ce que note, à juste titre, Dero. Sont notamment analysés les personnages de Dostoïevski apparaissant dans *L'Invitation au supplice* et allusions à ses oeuvres.

Chloé Deroy (dir.), *Vladimir Nabokov, Icare russe et Phénix américain*, E.U.D., Dijon, 2010.

Actes du colloque organisé en mars 2008 à Tours par Chloé Deroyet. Composé d'articles de Sébastien Hubier (« *Lolita*, Douce pastorale ou *road novel* pervers. De *Lolita* de Nabokov au *Diaro di Lo* de Pia Pera »), Audrey Leguennec (« *Lolita*, héroïne fuyante d'un roman éponyme, revue par le fil d'Adrian Lyne »), Julia Chardavoine (« Le premier roman de Nabokov, *Machenka* : du réalisme vraisemblable à la vérité de l'Art »), Marion Taïeb (« *Autres rivages* ou réécriture de soi »), Chloé Deroy (« Jeux de doubles dans l'œuvre nabokovienne »), Françoise Baqué (« *Le Don*, roman métalittéraire »), Irina Kuzmina (« Aventures de l'écriture labyrinthique »), Philippe Chardin (« *Feu Pâle*, Alma mater et

petit père des peuples ») et Stephen Romer (« Figures du pédagogue dans l'œuvre nabokovienne »). Examen du passage de Nabokov du russe à l'anglais, la majeure partie des publications étant axée sur l'étude des romans rédigés dans la langue d'adoption de l'auteur.

Dominique Desanti, *Vladimir Nabokov, essais et rêves*, Paris, Éditions Julliard, 1994.

Suzanne Fraysse, *Folie, écriture et lecture dans l'œuvre de Vladimir Nabokov*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2000.

Remarque principale, source de la faiblesse capitale de l'ouvrage : l'auteur travaille sur l'œuvre russe de Nabokov sans connaître cette langue, passant par sa traduction américaine. De là non seulement l'absence totale du *Don*, cité dans la monographie exclusivement comme *The Gift* – l'ouvrage russe dans un travail universitaire est travaillé en anglais ! –, mais l'apparition de coquilles dans sa transcription latine du russe, non par inattention mais par incapacité, par exemple « *Beznolvie* » (sic.) p. 397. En revanche, la méconnaissance du russe de cette spécialiste sur Nabokov aboutit un défilé étonnant des lapsus tels : « D'ailleurs, le nom de l'auteur se laisse deviner au travers du nom du romancier Bogdanovitch » (p. 194), lequel Bogdanovitch est, en effet, le patronyme du personnage du *Guetteur* – genre de fautes acceptables dans un mémoire du deuxième cycle mais surprenantes dans un travail édité par des presses universitaires.

Georges Nivat, *Vivre en Russie*, Lausanne, l'Âge d'homme, 2007.

Évocation de Nabokov et de Nietzsche, le premier dans le cadre purement russe (Nivat rappelle l'existence du travail d'Ivanov sur Nietzsche et Dionysos). Puis, Nivat procède au rapprochement de deux Vladimir, Nabokov et Volkoff, écrivains qui, à vrai dire, hormis leurs origines (encore que Volkoff soit né à Paris) ou leur séjour prolongé en Amérique du Nord et leur enseignement universitaire, n'ont rien en commun : Nabokov, contrairement à Volkoff, se tenait loin de l'Église orthodoxe ainsi que – d'une manière quasi théognisienne – de l'engagement charnel ou doctrinal dans la « chose civique ». Par exemple, un mouvement tel celui de l'Action Française faisait horreur à Nabokov marié à une juive mais attirait Volkoff non seulement dans ses défilés franciliens mais également parce qu'il animait sa verve, allant jusqu'à chanter Jeanne d'Arc sur les pages d'*Action Française* 2000.

Quant à leur idée de la création, elles diffèrent totalement l'une de l'autre : se tenant éloigné, par principe et dans une posture méprisante, de la transcription des « histoires vraies » et de l'invention, Nabokov ne s'est jamais abaissé à fabriquer, pour arrondir ses fins des mois, des nouvelles policières, même éditées sous un nom de guerre. Il se peut que l'unique raison de cet « examen scientifique » de Nivat réside dans une banale démarche commerciale visant à comparer un classique disparu et reconnu mondialement à un auteur récemment décédé et frappé, même en France, d'une marginalité certaine, édité, en revanche, par la maison d'édition de l'Âge d'homme qui investit aussi dans les écrits de Nivat. L'invention du lien inexistant entre Nabokov et Volkoff serait indiscutablement chaleureusement accueillie par l'éditeur peu scrupuleux mais satisfait de cette réclame soudaine, ce qui le poussera à accepter d'autres analyses semblables de Nivat, sous la forme de livres publiés.

Par ailleurs, Nivat relève, parlant du *Don*, la représentation christique de Tchernychevski, sans aucunement évoquer tout le chemin philosophique qu'avait parcouru Nabokov, rendant cette représentation pseudo-christique bouffonne sur les pages de ce nietzschéen.

Par ailleurs, toute mention du christianisme comporte chez Nabokov une forte mesure de mépris, voire de dégoût, envers ces « simples » (comme cela a lieu dans *Feu pâle*, par exemple), dédain digne d'un Porphyre se moquant des « chrétiens incultes » désirant tous réapparaître lors du Jugement dernier, en chair et en os, tout en sachant qu'il n'y aura point de place pour tout le monde sur cette Terre. Voilà la ligne générale anti-chrétienne héritée de Nietzsche qui demeure, inchangeable, dans toute œuvre de Nabokov, et tous y passent : catholiques, luthériens, orthodoxes, sans exception aucune. Cependant, Nivat fait fi de cette tendance.

Isabelle Poulin, *Vladimir Nabokov, lecteur de l'autre*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2005.

Ouvrage intéressant soulignant le caractère apatride « amérussien » de Nabokov tout en attirant également l'attention sur les origines françaises de son œuvre, cette troisième langue étant injustement bannie de la majeure partie des études paraissant actuellement en Russie. Ainsi Flaubert, Rimbaud, mais également Proust, puis Maupassant (p. 58) jusqu'à Sartre (p. 75) – avec une analyse particulière consacrée à ce dernier – sont mis à l'honneur dans la monographie. Par ailleurs, et ce qui est pas sans importance pour notre thèse, le rôle de *La République* de Platon quant à l'examen de la tyrannie de la *Brisure à senestre* (p. 30) est justement cité dans les *Intransigeances nabokoviennes*.

Gavriel Shapiro, *Delicate Markers, Subtexts in Vladimir Nabokov's Invitation to a Beheading*, Berne, Peter Lang, 1998.

Analyse sémiotique de l'*Invitation au supplice* où nous n'avons trouvé aucun point particulièrement intéressant pour notre recherche.

Pekka Tammi, *Problems of Nabokov's poetics, a narratological analysis*, Helsinki, Suomalainen Tiedekatemia, 1985.

Ouvrage du spécialiste finlandais de l'analyse sémiotique d'une partie de l'œuvre nabokovienne.

Articles

Articles sur Nietzsche

К. А. Свасьян, *Фридрих Ницше : мученик познания* в Фридрих Ницше, *Сочинения в двух томах*, Москва, Издательство Мысль, 1990, т. 1, p. 5 – 46.

Bref article d'un spécialiste russe sur Nietzsche, reconnu également dans le milieu des germanistes allemands et helvétiques. Il s'agit d'une analyse éclectique, voire « nietzschéenne », couvrant à la fois le domaine philosophique, littéraire, mythologique, rythmique. Présentation honnête de Nietzsche destiné à un lecteur qui n'aurait retenu du philosophe que les extravagances entendues à son propos depuis quasi trois générations.

К. А. Свасьян, *Хроника жизни Ницше* в Фридрих Ницше, *Сочинения в двух томах*, Москва, Издательство Мысль, 1990, т. 2, с. 813 – 827.

Vie de Nietzsche correctement schématisée et ponctuée de citations que l'auteur juge importantes – malgré les fautes, probablement intentionnelles, dans les datations, par exemple le poème *Sans patrie* datant de 10 août 1859 et transcrit par Nietzsche le lendemain que Karen Swassjan marque comme composé le même jour de l'année précédente tout en spécifiant que Nietzsche y aurait quatorze ans, disposition totalement insensée qui laisse croire qu'à un moment Swassjan avait oublié que Nietzsche était né le 15 octobre 1844.

Д. Яковлев, « Ницше и Уайльд (Путь эстетизма) » в *Вестнике Московского Университета*, серия 7 «Философия», 2, 1994, с. 70 – 73.

Article reprenant la remarque d'il y a une décennie et demie de Patrick Bridgwater (sans mentionner ce dernier) sur les *Intentions* dans lesquelles Wilde parlerait en nietzschéen tout en se référant aux comparaisons de Thomas Mann établies entre Nietzsche et Wilde.

Patrick Bridgwater, *English writers and Nietzsche* dans *Nietzsche : imagery and Thought, a collection of essays*, Berkeley and Los Angeles, Edited by Malcolm Pasley, University of California Press, 1978, p. 233.

Etude intéressante sur l'influence de Nietzsche sur les lettrés de langue anglaise.

Giuliano Campioni, *Le tremblement de terre de Nice. Une source inédite de Nietzsche : Guy de Maupassant*, EuroPhilosophie 2011, Éditions d'Ariane, p. 36.

Contrairement à sa célèbre affirmation, Nietzsche ne lisait pas exclusivement *Journal des Débats*, et grâce à un autre média parisien, les articles de Maupassant-journaliste auraient pu être connus par le philosophe lors de son séjour à Nice en 1887, ce que nous expose le spécialiste et traducteur italien de Nietzsche, Giuliano Campioni.

Maurice de Gandillac et Bernard Pautrat (éd.), *Nietzsche aujourd'hui ?*, tome 1 : Intensités, tome 2 : Passion, 10/18, 1973, p. 440.

Recueil de textes issus d'une conférence organisée en juillet 1972 par le Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, suivie d'une table ronde de spécialistes français de Nietzsche dont certains sont, par ailleurs traducteurs, du philosophe - ainsi Maurice de Gandillac ou Pierre Klossowski. Nous avons choisi de relever les interventions de quelques participants.

Bernard Pautrat ouvre la session en comparant le concept de l'Eternel Retour à la tête de Méduse, prétendant que, si l'on excluait *Ainsi parlait Zarathoustra*, cette pensée n'existerait pas et donc la vue serait petrifiante pour l'humain, ou plutôt « castratrice », terme que l'auteur préfère en se référant aussitôt à Freud – et tout cela sans préciser avec exactitude quel serait ce Persée qui brandirait la tête de la gorgone décapitée, Nietzsche ou lui avec ses collègues, tous ensemble. L'image de la Méduse semble également laisser quelque peu perplexes les autres intervenants.

Jean-Luc Nancy examine la place de la téléologie dans les écrits de Nietzsche issus de la préparation de sa thèse avec Ritschl. Une étude intéressante de Nietzsche-helléniste qui pose l'échec de Nietzsche – et du post-kantisme – dont rendrait compte la non-soutenance de la thèse en question.

Pierre Klossowski, dans « Circulus Vitiosus », revient à son concept de « Cercle vicieux » (p. 93) et se penche sur la vision, par Nietzsche, du « surhomme », concept que nous examinons sous un tout autre angle. Puis, Klossowski s'interroge sur la pensée de Nietzsche qui serait un cheminement non-dialectique vers le but que s'est fixé Karl Marx, la lutte des classes revenant encore une fois vers le « cercle vicieux ».

Gilles Deleuze dans « Pensée nomade » estime qu'il existerait un progrès dans la lecture de Nietzsche et que, de génération en génération, ses concepts seraient perçus différemment. Quant à Deleuze lui-même, sa « trinité » est définie : Nietzsche est placé à côté de Freud et de Marx (p. 160), ces deux « novateurs » envers lesquels notre nietzschéen Nabokov, habituellement enclin à traiter « la cité » avec un mépris muet, déclare, en poète, sa haine démesurée selon lui inouïe :

Il me faut maintenant parler du mal comme
Personne jusqu'alors n'en a jamais parlé.
Je hais (...) Les brutes, les fâcheux, les philistins à préjugés de classe,
Freud, Marx,
Faux penseurs, poètes surfaits, imposteurs et requins.⁸²⁷

L'intervention de Derrida « La Question du style » prendra, cinq ans plus tard, la forme de *Eperons. Les styles de Nietzsche* (Paris, 1978). Le sujet de la castration – et de l'anti-castration – soulevé par Klossowski en référence à Freud y refait également surface.

827 Vladimir Nabokov, *Feu pâle*, v. 923 – 930, *op. cit.*, p. 60.

Eve Kosofsky-Selgwick, *Some Binarisms, Wilde, Nietzsche, and the sentimental relations of the Male body* dans *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990, p. 131 – 181.

Un travail qui porte un intérêt démesurément prononcé, voire exprimé de façon engagée « à l'américaine », sur le côté pédérastique de la création chez Nietzsche et Wilde.

Laure Verbaere, « L'histoire de la réception de Nietzsche en France, bilan critique », *Revue de littérature générale et comparée*, Paris, 2003/2, N – 306, p. 225 – 233.

Article de compilation recensant les travaux d'importance parus sur le sujet annoncé. Il examine les enjeux autour de la monographie – considérée jusqu'en 1990 comme ouvrage de référence par des spécialistes nord-américains – de la germaniste Geneviève Biaquis, élève de Charles Andler, *Nietzsche en France, L'Influence de Nietzsche sur la pensée française* parue en 1928 et récompensée par la Nietzsche Gesellschaft allemande, vision contestée un demi-siècle plus tard par Eric Hollingsworth Deudon dans *L'Antichristianisme et la critique. La Réception de Nietzsche en France 1891 – 1914*. Sont également mentionnés la thèse de doctorat de Donato Longo, *La présence de Nietzsche dans les débats politiques et culturels en France pendant l'entre-deux guerres 1919-1940*, les travaux de Jacques Le Rider et ceux de Michel Espagne sur la réception de Nietzsche par la pensée juive française. Parallèlement sont recensés les ouvrages parus outre-Rhin, par exemple Hans Georg Kuttner, *Nietzsche in Frankreich*, et hommage est d'ailleurs rendu aux activités éditoriales de Karl Schlechta.

Vladimir Nabokov, quant à lui, ne s'intéressait guère à la réception de Nietzsche dans un cadre *culturologique* purement français. Bon Européen, nietzschéen et germanophone, il n'avait nullement besoin de porter un regard *parisiano-centriste* sur le penseur. Mais il a vécu à Paris une brève partie de sa vie qu'il a terminée en Suisse romande, et la querelle franco-allemande philosophique accentuée par les événements du XX^e siècle ne pouvait lui échapper.

Choix d'articles sur Nabokov

Нора Букс, *Эшафот в хрустальном дворце*, Москва, НЛЮ, 1998.

Étonnant recueil d'articles édité à Moscou à compte d'auteur et mentionné, dans la biographie de la responsable affichée sur le site Internet de Paris IV – Sorbonne, comme « monographie ». La quasi-totalité de ces articles a été publiée dans *Les Cahiers du Monde russe et soviétique* à Paris, sous la rédaction de Jean Bonamour, ou à Berne par Léonid Heller. Même le titre du recueil est tiré du titre de l'un des articles qui a vu le jour dans *Les Cahiers du Monde russe et soviétique* (octobre – décembre 1994, p. 821-838).

C'est un travail intéressant si l'on entend l'examiner comme un échantillon de la fabrication d'ouvrages par des slavistes soviétiques affichant une revendication culturelle liée à leur position acquise au sein de l'Université occidentale mais n'ayant pas les capacités de les assumer. En somme, il s'agit d'un de ces travaux visant « à s'accrocher à Nabokov » tout en infligeant à cet auteur de culture classique et germanique philosophique ses énormes incapacités, le rabaissant littéralement à son niveau.

Nous sommes ainsi au regret de constater des erreurs de lecture : l'auteur parle ainsi, évoquant le roman *Machenka*, d'un « Ganine de 16 ans » (p. 7), bien que l'on sache que le personnage berlinois a admis que son passeport avec lequel il vit en Allemagne est un faux, qu'il ne s'appelle nullement Ganine et que donc il ne pouvait nullement porter ce nom dans sa jeunesse russe. Puis, l'auteur déclare que « Ganine a vu Machenka, pour la première fois, lors d'un concert campagnard » (p. 9) tandis que le chapitre VI du roman commence par l'aveu limpide du protagoniste : le héros ne se souvenait pas où il avait rencontré son amour. C'est également à ce moment-là que commencent les lapsus de Bukhs : « Dieu, comme chacun sait, avait créé l'âme d'Adam à quatre heures et la femme à sept heures » précise Bukhs en se référant à l'Ancien Testament (p. 17).

De même, l'argumentation sur laquelle repose les analyses de Bukhs ne nous semble pas totalement convaincante : ainsi sur la page 122 de son recueil d'articles se trouve un paragraphe abracadabrantesque évoquant à la fois *La Naissance de la Tragédie* de Nietzsche, et plus précisément le passage sur la culture alexandrine, à propos d'Olga Sokratovna, la femme infidèle de Tchernychevski (!), qui débouche sur la « mauvaise réputation de la femme de Socrate » – sans trop préciser à quoi cela était dû et ne le sachant certainement pas –, et terminant ledit paragraphe par l'affirmation que Cincinnatus, le protagoniste de *l'Invitation au supplice*, serait mort (!) pour les idées (!?).

Nora Bukhs, «Les fantômes de l'opéra dans les romans de Vladimir Nabokov », *Revue des études slaves*, 72, 3-4, Paris, 2000, p. 452 – 466.

Encore une fois, les analyses proposées dans le présent article pèchent par une absence de connaissances suffisantes en matière de culture classique et de philosophie allemande (absence certainement imputable à l'ensemble reçu en URSS).

L'analyse s'appuie ainsi sur une réflexion hasardeuse, rapprochant l'opéra de Gluck au *Retour de Tchorb* de Nabokov plaçant en son sein la figure d'Orphée : « Comme l'opéra de Gluck, le récit de Nabokov se concentre sur un héros, et la femme de Tchorb, comme Eurydice dans l'action de l'opéra, est une ombre pâle et fugitive apparaissant dans les souvenirs de Tchorb. Les autres personnages secondaires sont franchement relégués à la périphérie du texte. La comparaison de deux œuvres montre que la narration chez Nabokov

suit l'itinéraire et la composition adoptés dans l'opéra ». C'est oublier que le genre du récit prédispose, tout naturellement, à une concentration sur un personnage unique et que la structure d'un texte de sept pages imprimées ne peut être comparée à un long opéra que si l'on trouve des similitudes éclatantes, ce qui n'est pas le cas du *Retour du Tchorb*. D'ailleurs, suite à une analyse méticuleuse, il apparaît que Nabokov parle du seul Tchorb durant à peine trois pages. En outre, ce même sujet des souvenirs du héros sur la femme perdue, morte ou fuyante, est commun chez Nabokov, on le retrouve constamment, notamment dans *Horreur, Lolita*, l'épouse décédée étant même le pilier de *Ultima Thule*.

Concernant le rapport avec la culture germanique, Buhks oppose Gluck et Wagner et défend le « cosmopolitisme » de Gluck l'opposant à la « germanité » excessive de Wagner. Et ce sans argument scientifique, ne s'appuyant que, de façon fuyante, sur des sentiments qui s'apparentent davantage à une sensation personnelle. Car il ne faut pas oublier que la carrière de Wagner a pris son essor grâce à son séjour parisien. Natif de Leipzig, Wagner a résidé à Königsberg et à Riga, connu l'exil en Suisse, fut l'hôte de Louis II de Bavière et est mort à Venise, ayant donc également vécu dans plusieurs pays. Ce sont des faits fort connus. En revanche, Buhks se débarrasse hardiment des traits biographiques des compositeurs leur appliquant, pour les nécessités du genre, la torture du célèbre brigand attique.

Империя N, Набоков и наследники, Москва, НЛЮ, 2006.

Recueil d'articles internationaux réunissant les textes de chercheurs russes et occidentaux, souvent issus d'URSS, et dont l'on pourrait caractériser la majeure partie comme très commerciale, attachée exclusivement à la vente des livres de Nabokov. Le terme « succès de scandale » apparaît à deux reprises en langue française et dans des articles différents comme s'il trahissait la frénésie de post-Soviétiques, lassés de la frugalité subie par plusieurs générations, à parvenir à la commercialisation obligatoire de chaque démarche. Les analyses d'un « *marketing* » nabokovien sont poussées jusqu'à l'examen du succès de la « culotte Lolita made in Corée » (p. 144) ou à celui des batailles autour de Nabokov sur la toile. L'auteur de cette thèse remarquera par ailleurs l'étonnant silence, dans le premier sens français du terme, d'un article californien du recueil, à savoir celui d'un ex-Soviétique Boris Maslov, « *Традиции литературного дилетантизма и эстетическая идеология романа Дар* » (op. cit., p. 37-73) quant à son propre ouvrage consacré à Nabokov (Anatoly Livry, *Набоков нищиеанец*, Saint-Petersbourg, 2005) paru avec un suffisant « succès de scandale » et traitant, sur de nombreuses pages, de ce même sujet du dilettantisme. Il est flagrant que l'article de M. Maslov rédigé un an plus tard l'omet totalement.

Ефим Курганов, *Лолита и Ада*, Санкт-Петербург, Звезда, 2001.

Article édité sous la forme d'un tiré à part dans une épaisse couverture héritée de l'URSS, grâce au financement de l'Académie finlandaise. Les notes trahissent bien l'auteur de l'article : toutes les références antiques sont issues de l'encyclopédie soviétique *Мифы Народов Мира*, un type de petit Larousse de la mythologie dont l'intelligentsia ouvrière de l'URSS fut friande. Comme l'avait, à juste titre, remarqué Georges Nivat dans son ouvrage *Vivre en Russie* (Lausanne, l'Âge d'homme, 2007), le sujet du lien entre les personnages de Lolita et de Lilith fut traité bien avant Kourganov. Il s'agit donc d'un travail sur les deux ouvrages nabokoviens de langue anglaise *Lolita* et *Ada, or ardor : a family chronicle* par une personne ne maîtrisant visiblement pas totalement l'anglais. Cela nous inspire quelques doutes quant à l'intérêt des réflexions de Kourganov puisque ces sujets furent déjà évoqués par des confrères – non-mentionnés dans son tiré à part !

Nous sommes forcés également de signaler qu'une partie dudit article, sous le titre « *Лолита как Лилит* », avait précédemment vu le jour dans *Slavic Almanach* (Pretoria, 2000, p. 53 – 83), cette revue où Kourganov exerce les fonctions de rédacteur.

С. Сендерович и Е. Шварц в статье *Закулисный гром : О замысле Лолиты и о Вячеславе Иванове*, dans *Wiener Slawistischer Almanach*, Band 44, 1999, с. 23-47.

Vladimir E. Alexandrov, *Nabokov and Bely* dans *Vladimir Nabokov*, edited by Vladimir E. Alexandrov, New York, London, Garland Publishig, 1995, p. 358-366.

John Bart Foster, *Bend Sinister* dans *Vladimir Nabokov*, New York – London, edited by Vladimir E. Alexandrov, Garland Publishig, 1995, p. 25-37.

John Bart Foster, *Nabokov before Proust. The Paradox of anticipation memory* dans *Vladimir Nabokov*, New York – London, edited by Vladimir E. Alexandrov, Garland Publishig, 1995, p. 81-85.

Leona Toker, *Nabokov and Bergson* dans *Vladimir Nabokov*, New York – London, edited by Vladimir E. Alexandrov, Garland Publishig, 1995.

Un ouvrage de prétention philosophique assez intéressant, mais peu convainquant, sur l'influence bergsonienne chez Nabokov.

Ouvrages consultés

La Bible, Ancien testament, Paris, Éditions Gallimard, traduit et annoté par Antoine Guillaumont, 1971.

La Bible, Nouveau testament, Paris, Éditions Gallimard, traduit et annoté par Jean Grosjean et Michel Léturmy avec la collaboration de Paul Gros, 1971.

Ouvrages de littérature antique grecque et latine

Aristophane, *Les Grenouilles*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Hilaire Van Daele, 1967.

Aristophane, *Ploutos*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Hilaire Van Daele, 1972.

Aristote, *La Poétique*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par J. Hardy, 1990.

Arrian, *Inde*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Pierre Chantraine, 1968.

Cicéron, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Jules Martha, 1930.

Dio Chrysostom, *The Twelfth or Olympic Discourse : or, on man's first conception of God*, London, Harvard University Press, 1950.

Eschyle, Sophocle, *Tragiques grecs*, Paris, Gallimard, 1967.

Euripide, *Les Bacchantes*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Henri Grégoire, 1961.

Euripide, *Iphigénie*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par François Jouan, 1983.

Héraclite, *Fragments originaux* dans *Héraclite ou la séparation*, Paris, Les Éditions de Minuit, texte traduit par Jean Bollack, 1972.

Hérodote, *Histoires*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Ph.-E. Legrand, 1936.

Hippocrate, *Maladies*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Jacques Jouanna, 1983.

Homère, *Iliade*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Paul Mazon, 1967.

Homère, *Odyssée*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Victor Bérard, 1972.

Hymnes homériques, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Jean Humbert, 1936.

Ovide, *Les Métamorphoses*, Paris, Éditions Gallimard, traduit par Georges Lafaye, 1992.

Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane* dans *Romans grecs et latins*, Paris, Gallimard, traduit par Pierre Grimal, 1958.

Platon, *Cratyle*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Louis Méridier, 1931.

Platon, *Ion*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Louis Méridier, 1978.

Platon, *Phédon*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Léon Robin, 1970.

Platon, *Philèbe*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Auguste Diès, 1959.

Platon, *Protagoras*, Paris, Gallimard, traduit par Léon Robin, 1950.

Platon, *La République*, III, VIII, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Émile Chambry, 1989.

Sophocle, *Philoctète*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par Paul Mazon, 1958.

Strabon, *Géographie*, Paris, Les Belles Lettres, traduit par François Lasserre, 1971.

Littérature contemporaine

André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, suivi de *Retouches à mon retour d'U.R.S.S.*, Paris, Éditions Gallimard, 1978.

I.-W. Goethe, *Faust I* dans *Théâtre complet*, Paris, Éditions Gallimard, traduit par Gérard de Nerval, 1988.

I.-W. Goethe, *Faust. Eine Tragödie*, München, Verlag C. H. Beck, 1999.

Michail Lermontov, *Œuvres poétiques*, Lausanne, l'Âge d'Homme, traduit par Jean-Luc Moreau, 1985.

Michel de Montaigne, *Essais*, livre I, ch. XXV, Paris, Éditions Gallimard, 1962.

Alexandre Pouchkine, *Eugène Onéguine*, Paris, Éditions du Seuil, traduit du russe par Nata Minor, 1990.

Marquis de Sade, *La Nouvelle Justine* dans *Œuvres*, Éditions Gallimard, Paris, 1993.

Arthur Schopenhauer, *Parerga & Paralipomena, Petits écrits philosophiques*, Paris, Éditions Coda & Jean-Pierre Jackson, traduit par Jean-Pierre Jackson, 2005.

Un ouvrage indispensable pour approcher la pensée de Nietzsche, compte tenu du fait que le philosophe l'a lu, s'inspirant de la *Weltanschauung* de Schopenhauer, depuis sa jeunesse. Par ailleurs, comme nous le démontrons dans notre analyse des *Blätter aus Prevorst* de Justinus Kerner, via justement Schopenhauer, la lecture attentive de ce dernier peut aider à renverser certaines visions établies, car de notoriété commune – tel est le cas de Carl-Gustav Jung – mais en fait inexactes.

Oscar Wilde, *Œuvres*, Paris, La Pochothèque, 2000.

Études relatives à la littérature antique grecque et latine

M. P. Amandry, *Eschyle et les purifications d'Oreste* dans *Revue archéologique*, IX, 1938.

Jacques Aubert, *Introduction* dans James Joyce, *Œuvres*, Paris, Éditions Gallimard, traduit par Auguste Morel, 1995.

Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssee*, Paris, Armand Colin, 2 vol., 1902 –1903.

Ouvrage français majeur pour toute personne désirant se pencher sur les origines de toute la civilisation hellène, rédigé par un traducteur d'Homère. Ses prédécesseurs germaniques, à commencer par Nietzsche, doivent être mentionnés.

Raphaël Dreyfus, *Introduction générale* dans Eschyle, Sophocle, *Tragiques grecs*, Paris, Gallimard, 1967.

Aperçu bref et complet de la « tragédie attique hors-Euripide ».

Jeanne Roux, « Commentaire » dans Euripide, *Les Bacchantes*, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

Thèse de doctorat éditée en deux tomes qui consacre une partie importante à l'analyse de l'esprit dionysiaque et des mystères bachiques dans la société grecque. Le souffle de *La Nascence de la tragédie* se ressent souvent sur les pages de cette analyse, même si Nietzsche n'est pas la référence principale : l'esprit du *très illogique* Bacchos est fréquemment porté à l'honneur.

Ouvrages russes

Андрей Белый, *Фридрих Ницше в Арабесках*, Москва, Издательство Мусагет, 1911.

Vision d'un artiste, d'un poète dionysiaque russe mais également un bon germanophone hellénisant s'aventurant sur les terres de la philosophie de Nietzsche. Ses remarques libres et partiellement « scientifiques » sur Nietzsche, grâce à l'impact de sa personnalité créative sur le lecteur russophone, avaient grandement servi à la propagation de l'œuvre nietzschéenne à la fois dans les milieux littéraires et universitaires, puis apportées hors la Russie par l'émigration russe et donc mis au service d'un Nabokov-Sirine, par la suite écrivain anglophone. Il est donc difficilement possible nier l'influence de cet ouvrage sur Vladimir Nabokov.

Николай Гоголь, *Рим в Собрании Художественных Произведений в Пяти Томах*, Москва, Издательство Академии Наук СССР, 1960.

Василий В. Розанов, *Люди лунного света*, Москва, ЭКСМО-Пресс, 1998.

Ouvrage du philosophe russe plus nietzschéen qu'il ne voulait le paraître dans sa judéo-chrétienté trop exhibitionniste et en s'enfermant dans l'analyse vétérotestamentaire lue par une grande partie de l'élite russophone. Ce livre paru en 1911 ne pouvait que très difficilement être ignoré par Vladimir Nabokov.

В. И. Даль, *Толковый словарь живого великорусского языка в четырёх томах*, Москва, Издательство Русский Язык, 1999.

Dictionnaire d'étymologie et d'histoire de la langue russe dont la connaissance est primordiale quand on s'applique à l'analyse de l'œuvre russe de Nabokov qui déclare, dans *Autres rivages*, avoir fait de ces quatre tomes son livre de chevet afin de, tout d'abord, ne pas rompre le contact avec la langue de sa patrie soviétisée et inaccessible, puis de la perfectionner malgré la rupture spatiale.

Александр Сергеевич Пушкин, *Собрание сочинений в трёх томах*, Москва, Издательство Художественная литература, 1986.

Pour Nabokov équivalent poétique du dictionnaire de Vladimir Dal. C'est grâce à la verve de Pouchkine que Nabokov s'élançait vers le couronnement extatique de ses propres vers et œuvres en prose lesquels, en effet, sont pétris de références pouchkiniennes.

Ouvrages secondaires

Большая Советская Энциклопедия, Москва, Издательство Советская Энциклопедия, 1978.

Histoire de la philosophie, Paris, Éditions Gallimard, 1969, t. 1.

Emil Bock, *Rudolf Steiner, Studien zu seinem Lebensgang und Lebenswerk*, Stuttgart, 1961.

Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, « Notes » dans Aristote, *La Poétique*, Paris, Seuil, 1980.

Eero Tarasti, *Signs of Music, A Guide to Musical Semiotics*, Berlin – New York, Mouton de Gruyter, 2002.

Bibliographie scientifique abrégée de l'auteur

Monographies

Физиология Сверхчеловека, Введение в третье тысячелетие, Ст.-Петербург, Aletheia, 2011, p. 311.

Nabokov le nietzschéen, Paris, Hermann, 2010, p. 298.

Набоков ницшеанец, Ст.-Петербург, Aletheia, 2005, 239 p.

Articles scientifiques

« Strindberg : de Rhadamanthe à Busiris et l'Etna de Zarathoustra » dans *Nietzscheforschung*, Berlin, Akademie Verlag, Band 18, en cours de publication.

« La Hache de Lycurgue chez Callimaque » dans *Bulletin Guillaume Budé, l'Association d'Hellénistes et de Latinistes français*, Paris, en cours de publication.

« Julien "Apostat" dans Tête d'Or de Claudel », *Bulletin Philologique de l'Université Lomonossov, EKON-Inform*, Moscou, 2010, p. 92 – 98.

« Le "Complexe de Phèdre" du socialisme » dans « Problématique du Gendre dans la littérature contemporaine », *Académie des Sciences de Russie*, Moscou, 2010, p. 53 – 74.

« Divine surprise » dans *Вопросы культурологии*, Moscou, 2009 – 10, p. 33-35.

«Caudel contra Nietzsche ou l'Ultime tentative de Mithra» dans *Nietzsche und Frankreich*, Walter de Gruyter Verlag, Berlin – New York, 2009, p. 135-150.

«Nabokov le Bacchant» dans *Nietzscheforschung*, Berlin, Akademie Verlag, Band 16, 2009, p. 305-319.

«*Tête d'Or* et Hélios Roi, la rupture du Cercle de l'Éternel Retour» dans *Bulletin Guillaume Budé, l'Association d'Hellénistes et de Latinistes français*, Paris, 2008 – 2, p. 167-193.

«Nietzsche und Nabokov und ihre dionysischen Wurzeln» dans *Der Europäer*, Basel, Perseus Verlag, N° 2-3, décembre 2008 – janvier 2009, p. 32-34.

«Vladimir Nabokov, der Nietzsche-Anhänger» dans *Nietzscheforschung*, Berlin, Akademie Verlag, 2006, Band 13, p. 239-246.

«L'avenir de l'homme socratique chez Tourgueniev» dans *Bulletin Guillaume Budé, l'Association d'Hellénistes et de Latinistes français*, Paris, 2003 – 2, p. 151-169.

«La Méditerranée de Nietzsche dans l'œuvre de Nabokov» dans *Slavica Occitania*, Toulouse, 2002, p. 56-65.

Œuvres littéraires

Сын гнева Господня, Москва, Русский Гулливер, en cours de publication.

Глаза, New York, *The New Review*, N – 262, 2011.

Посмертная публикация, Москва, Русский Гулливер, 2008.

Ессе Ното, Москва, Гелеос, 2007.

Выздоровливающий, Собрание сочинений, Ст.-Петербург, Издательство Алетейя, 2003.

Выздоровливающий, *Нева*, Ст.-Петербург, номер 53, март 2003.

« Ecce homo » dans *Lettres russes*, numéro 31, Paris, 2003, p. 25-28.

« Ecce homo » dans *XYZ, Revue de la nouvelle*, Montréal, numéro 73, 2003, p. 69-74.

Autres ouvrages de l'auteur

« Chants des soldats des Tsars », article et traductions, Paris, France-Productions, 2008.

Index des noms propres

Pour des raisons évidentes, nous n'avons pas répertorié les références à Nietzsche et à Nabokov.

<p>A</p> <p>Abraham.....</p> <p>Achélaos.....</p> <p>Achille.....</p> <p>Ada..... 3, 4, 10, 65, 112, 139, 203, 214, 215, 217, 218, 219, 220, 221, 224, 235, 236, 237, 239, 247, 264, 265, 278, 285</p> <p>Admète.....</p> <p>Albinus.....</p> <p>Alexandrov.....</p> <p>Alfiorov.....</p> <p>Amandry.....</p> <p>Andler.....</p> <p>Anoutchine.....</p> <p>Aphrodite.....</p> <p>Apollodore.....</p> <p>Apollon.....</p> <p>Archiloque.....</p> <p>Arès.....</p> <p>Aristophane.....</p> <p>Aristote.....</p> <p>Arrian.....</p> <p>Asclépios.....</p> <p>Astrakhan.....</p> <p>Aubert.....</p> <p>B</p> <p>Bacchos.....</p>	<p>Bakounine.....</p> <p>Bauemler..... 21</p> <p>Belaval..... 213</p> <p>Bely..... 113, 196, 211</p> <p>Berg..... 120, 286</p> <p>Bertram..... 135, 175</p> <p>Bielinski..... 30, 289</p> <p>Bismarck..... 229, 266, 283</p> <p>Blok..... 83, 184</p> <p>Bloom..... 83, 100, 200</p> <p>Bock..... 77</p> <p>Bollack..... 50, 75, 77, 95, 117, 120, 150, 196, 201, 243, 248, 249</p> <p>Bollingen..... 53</p> <p>Bosch..... 118, 270</p> <p>Bouddha..... 50, 51, 77, 185, 203, 227, 233, 234, 235, 244, 287</p> <p>Boulgakov..... 23, 181, 287, 291</p> <p>Bowers..... 107, 287</p> <p>Boyd..... 77, 78</p> <p>Brandes..... 57, 93</p> <p>Brandès..... 107, 289</p> <p>Bridgwater.....</p> <p>Brioussov..... 28, 58, 203, 241, 250, 276, 290</p>
--	---

Buhks	Deroy.....	284, 285
Burckhardt	Derrida.....	9, 253, 275
C	Desanti	
Cadmos	Diodore de Sicile.....	117, 208
Callimaque	Dion.Chrysostome.....	207, 292
Campioni.....	Dionysos.....	3, 4, 17, 23, 24, 25, 27, 30, 31, 32, 33, 36, 140, 150, 283, 54, 62, 70, 7
Camus	Dmitrievna.....	251, 252
Chapman	Dorn.....	199
Chestov	Dostoïevski.....	17
Chirine	Drews.....	131, 132, 133, 134
Chtchegolev	Dreyfus.....	109, 110, 111, 121, 126, 144, 145, 187, 191, 247, 248
Chtchiogalev	E	126
Chupin	Edelweis.....	278
Cicéron.....	Edelweiss.....	90, 287
Cincinnatus	Égiste.....	234, 284
Claudé.....	empereur.Julien.....	252, 274, 292
Clytemnestre	Enée.....	108, 109
Cohen-Halimi.....	Épicure.....	9, 267
Colli	Eschyle.....	267, 268
Colomb	Euripide.....	9, 27, 30, 31, 32, 49, 50, 53, 67, 95, 100, 10
Couturier.....	F	182, 193, 201, 211, 278
Créon.....	Falter.....	216
Crépon.....	Faye.....	268, 276
D	Fet.....	55, 56
Dal.....	Feuerbach.....	136, 291
Darwin	Fiodor.....	22, 35, 37, 38, 42, 47, 51, 52, 53, 56, 72, 74, 182, 184, 208, 102, 106, 1
Delcourt-Curvers.....	Flake.....	9, 77
Deleuze	Flaubert.....	268, 273, 282
Déméter.....	Förster.....	30, 197, 202, 238, 276

Foster	Horn	286
France	14, 40, 64, 144, 175, 177, 178, 187, 202, 266, 273, 274, 276, 279, 283, 294	
Fraysse	Humbert	279
G	I	
Ganine	Iacchos	17, 84, 135, 137, 175, 284
Gavrilovitch	Ilitch	12, 34, 43, 53, 76, 93, 125, 137
Gide	Ivanov	202, 266, 289
Godounov-Tcherdyntsev	12, 28, 29, 31, 38, 42, 57, 74, 78, 83, 84, 90, 91, 106, 118, 123, 126, 127, 130, 131, 132, 134, 135, 138, 141, 142, 143	
Goethe	Jahn	56, 58, 86, 229, 266, 268, 276, 289
Gogol	Jaspers	35, 43, 44, 87, 152, 153, 188, 263
Goumiliov	Jeanmaire	15
Gracq	Jézabel	252
Grégoire	Joël	9, 30, 32, 213, 287
Guippuis	Joyce	16, 183
Gurman	Jung	134
H	Jünger	
Hadès	K	77, 164, 211, 215, 237
Hamsun	Kant	14
Hegel	Kaufmann	57, 268, 273, 275
Heidegger	Kern	268, 270, 271
Hélios	Kerner	176, 231, 293
Héra	Kinbote	216
Héraclès	Kirillovitch	77, 198, 208
Héraclite	Klages	91, 130, 196, 228, 249, 252, 254, 268, 276, 287
Hermès	Klossowski	248, 249
Hermopgène	Kofman	45
Hérodote	Kontchéiev	31, 288
Hippocrate	Kosofsky-Selgwick	76, 77, 148, 288
Homère	Kotelnikoff	13, 118, 132, 136, 150, 178, 183, 185, 188, 193, 195, 196, 199,

Kourganov	Montaigne	285
Kretschmar	Mortus	204, 206
Kretschmer	N	204, 220
Kröner	Nancy	196, 260, 270
Krug	Nékrassov	199
L	Néoptolème	
Lafayette	Nivat	97
Le Nôtre	Nonnos de Panopolis	178, 179
Le Rider	O	273, 274, 283
Lenclos	Orphée	97
Lénine	Ovide .. 13, 37, 45, 48, 100, 101, 102, 103, 112, 124, 174, 247	
Lermontov	P	32, 43, 44, 54, 66, 67, 289
Lessing	Pautrat	13, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100
Livry	Penthée .. 1, 11, 106, 202, 221, 222, 231, 242, 252, 255, 285	
Lolita	Périclès 3, 4, 201, 202, 203, 214, 226, 238, 248, 263, 278, 285	
London	Perséphone 14, 15, 16, 120, 150, 198, 201, 253, 263, 286, 287	
Loraux	Pessoa	9
Loujine	Phidias	103, 134, 135, 264
Lounatcharski	Philoctète	37, 101
Lucien	Philostrate	76, 193, 207, 276
Lukács	Pierre le Grand	274
M	Pilate	
Mandelstam	Pissarev	15, 253
Marx	Platon 28, 34, 45, 49, 60, 76, 175, 178, 180, 208, 210, 214, 215, 216, 218, 280, 184, 200,	
Mertz	Podtyaguine	106, 107, 108, 109, 126, 144, 159, 248
Midas	Pomiatovski	120
Mikhaïlovski	Porphyre	101
Mithra	Pouchkine 35, 36, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 214, 251, 258, 292, 97, 122, 123	
Mongault	Poulin	152

Prométhée	Spenlé	15, 44, 56, 91, 216, 222, 255
Pythagore	Staline	106, 130
Q	Stavroguine	
Quillier	Steiner	1, 254
R	Stiegler	
Rakhmetov	Stiecklov	79, 80
Rée	Stoboï	110, 274
Rimbaud	Strabon	46, 47, 162, 280
Ritschl	Strannolioubski	9, 22, 267, 270, 273, 282
Rohde	Strindberg	9, 195, 206, 256, 267
Rousseau	Swassjan	13, 98, 99, 100, 252, 272, 274
Roux	T	77, 290
S	Tammi	
Sade	Tarasti	84, 289
Schlechta	Tarkovski	260, 270, 275, 283
Schopenhauer	TarSKI	51, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 130, 189, 258, 268, 269, 271, 272, 275, 276, 289
Sémélé	Tchékhov	32, 203, 216, 220
Sévigné	Tchernychevski	12, 13, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 27, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40,
Shade	Ténicheff	224, 278
Shapiro	Thanatos	280
Silène	Théocrite	81, 120
Simmel	Thersite	275, 276
Simonide	Thésée	76
Sineoussov	Tirésias	237, 238, 239, 242
Socrate	Tolstoï	3, 12, 19, 24, 28, 34, 36, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 60, 63, 64, 71, 75, 76, 79, 80, 82, 83, 84, 87, 88, 92, 93, 94, 95, 96, 97,
Sokratovna	Tolmatchev	75, 87, 89, 97, 121, 137, 284
Soloviev	Tolstoï	17
Sophocle	Tourguéniev	49, 50, 77, 208, 215, 216, 217, 227, 287, 288, 290
Spengler	Traum	142, 143

Trenke	Wind	114, 267
Tyane	X	106, 288
U	Xantippe	
Ulysse	Xénophon	96, 107, 112, 113, 150, 164, 174, 188, 198, 201, 208, 211
V	Z	
Van Veen	Zarabousa	28, 30, 31, 40, 103, 113, 215, 217, 218, 219, 221, 223, 224, 228, 35, 36, 37,
Vassiliev	Zarncke	132, 162
Verbaere	Zeus	28, 29, 98, 99, 100, 130, 252, 274 ... 30, 32, 75
Viatcheslav	Zielinski	48
Vidal-Naquet	Zilanov	17, 18
Vladimirov	Zola	48
Voltaire	Zweig	
von Benckendorff	Æ	9, 16, 88, 154, 258, 259, 267, 269, 270, 271, 274, 275, 285
von Falternfels	Edipe	9, 10, 221, 267, 272
von Fock		
W		
Wagner		
Wilamowitz		
Wilde		14, 225, 226, 274, 281, 282, 289

Index des concepts

A

Antisémitisme, 110, 111, 112, 123, 147, 194, 255

Aristocratie, 15, 54, 55, 57, 65, 103, 118, 133,
172, 173, 174, 181, 195, 217, 257, 27, 284

B

Beauté, 22, 42, 107, 141, 142, 182, 216, 235, 245,
256

Bon Européen, 7, 9, 17, 29, 144, 145, 146, 210

Bon sens, 45, 50, 51, 53, 63, 151, 249, 285

Bouddhisme, 28

C

Christianisme, 15, 20, 21, 26, 28, 66, 232, 238,
260, 262, 280, 281, 285, 287, 288, 290

Comédie, 135, 245, 251

Communisme, 181, 216, 272, 276

D

Darwinisme, 14, 175, 261

Démocratie, 9, 15, 51, 54, 55, 65, 81, 116, 142,
170, 171, 174, 175, 179, 184, 214, 231, 277, 285

Dernier homme, 18, 153, 176, 237, 238, 256

Dialectique 63, 65, 66, 81, 95, 103, 107, 128, 132,
143, 166, 176, 188, 194, 239, 278, 283, 292

Dionysisme, 2, 23, 26, 32, 58, 60, 61, 65, 68, 78,

82, 99, 109, 121, 175, 177, 190, 191, 199 à 250, 267,
278, 280, 281, 286, 287, 301

E

Egalité, 47, 97, 98, 120, 169, 173, 174, 177, 216,
229, 234

Epopée, 20, 76, 94, 164, 215, 226, 234, 264

Esprit de lourdeur, 9, 74, 138, 188, 190

Etat, 49, 107, 118

Éternel Retour, 2, 16, 23, 46, 91, 141, 143, 144,
145, 245, 255, 256, 257, 276, 279, 280, 282, 286, 291

F

Femme, 85, 87, 89, 92, 109, 126, 127, 128, 169,
170

G

H

Homme alexandrin, 9, 44, 73

Homme Élevé, 68, 229, 237, 238, 239, 241, 242,
243, 244, 245, 246, 248, 250, 260

Homme petit, 2, 80, 183, 245, 267

Homme théorique, 11, 52, 97, 99, 179

I

Infirme à rebours, 117, 122, 165

J

Juifs, 110, 113, 114, 141, 164, 165, 283, 284

K

L

Laideur, 108, 109, 116

M

Maladie, 36, 46, 70, 78, 79, 81, 112, 153, 154, 169,
174, 190, 199, 248

Marxisme, 45, 177, 180, 181, 192

Méditerranée, 10, 64, 65, 67, 97, 152, 282, 302

Mithriacisme, 222, 239, 258, 302

N

National-socialisme / nazisme, 162, 260, 277, 278,
279, 281, 282, 283

O

Orthodoxe, 139, 287, 288

P

Paganisme, 26, 221, 252, 262

Patrie / apatride, 2, 12, 13, 33, 50, 67, 82, 90, 107,
118, 119, 120, 129, 138, 169, 180, 186, 192, 194, 209,
214, 233, 290, 291, 301

Progrès, 94, 177, 178, 183, 184, 223, 292

Q

R

S

Sagesse, 14, 22, 26, 27, 32, 34, 52, 61, 63, 65, 67,
68, 78, 92, 95, 98, 109, 116, 134, 153, 173, 174, 185,
198, 199, 200, 217, 218, 223, 224, 228, 239, 241, 249,
253, 263, 278

Santé / grande santé, 40, 79, 98, 153, 203

Socialisme, 89, 127, 138, 165, 183, 202, 219, 232,
251, 276, 286, 302

Socratismes, 2, 27, 65, 82, 172, 284

Surhomme, 2, 9, 16, 27, 168, 169, 175, 177, 194,
200, 237, 238, 239, 242, 243, 247, 249, 251, 252, 257,
263, 278, 279, 281, 283, 292

T

Tyrannie, 104, 141, 169, 184, 187, 285, 287

U

V

W

X

Y

Z

.....	7
INTRODUCTION.....	8
La rencontre avec Nietzsche	14
Le « dernier homme » de l'œuvre nabokovienne	19
L'enfance du Socrate russe	19
L'instruction nautique de Nietzsche et les incapacités de Socrate.....	24
Dieu de l'Asie, prophète de l'Asie, sagesse de l'Asie	27
La nourriture terrestre de la sagesse et les capacités de l'âme-estomac	34
Par-delà le mal et la douleur.....	39
La lutte du savant « aveugle » contre la poésie	42
Sauver la cité en chassant le poète	46
Collaboration du révolutionnaire et du gendarme	48
De l'amour.....	51
De la lecture attentive.....	58
Rigidité dialectique.....	64
L'œuvre de « l'homme alexandrin ».....	72
Solitude du créateur et l'animal politique.....	73
La Muse et son Socrate	75
Sage-asclépiade	76
Mens sana in corpore sano	79
La bouffonnerie du Socrate russe	80
La cravache du dialecticien	82
Gestion physiologique d'un créateur et de son contraire.....	83
Le Socrate ostracisé	87
Précurseurs et disciples du héros « anti-nietzschéen » de Nabokov	94
Théoriciens et praticiens de la doctrine socratique	94

L'honneur et le courage de Socrate	97
Haïr Rousseau avec Nietzsche.....	98
Socrate, aussi banal qu'une certaine Aphrodite.....	100
Le grotesque chez Nabokov	106
Victor Bérard sur les pages du Don.....	106
Bosch chez Nabokov avant Ada ou l'ardeur	112
L'heimatlos Nietzsche et l'heimatlos Nabokov face aux rejetons du monstre-Etat	114
L'assemblée des femmes-écrivains.....	122
La « science » et sa maison.....	124
Leur nom est légion.....	129
Union des graphomanes socratiques.....	129
Le Tchernychevski du XXe siècle encerclé dans le labyrinthe triangulaire	137
La rupture du Cercle de l'Éternel Retour	139
La trivialité du nihilisme européen	141
Le « pays plat » de l'Europe et la lutte contre le « dernier homme »	148
Le pays du dernier homme et ses habitants	148
La quête du jardin.....	150
Le règlement de compte	151
Les Allemands et les Juifs	158
La femme allemande	162
De la guerre et des guerriers.....	165
Á bas la démocratie !	166
L'aristocratique hasard	176
L'aristocratisme bâtisseur.....	177
La contre-attaque des socratiques et la riposte dionysiaque	183
Le pas du guerrier vers la sagesse brahmanique.....	190
Le Surhomme de Nabokov le dionysiaque.....	192
L'écrivain dionysiaque – passerelle	192

Le prix de la sagesse.....	219
La démiurgie nabokovienne : création de l'Homme Élevé	222
Le surhomme en personne	237
CONCLUSION	246
EXCURSUS : INFLUENCE DE NIETZSCHE SUR DES ECRIVAINS AUTRES QUE NABOKOV	251
BIBLIOGRAPHIE.....	257
Œuvres de Nietzsche	257
Œuvres de Nabokov	262
Ouvrages sur Nietzsche (bibliographie raisonnée).....	266
Ouvrages sur Nabokov	278
Ouvrages consultés.....	287
Ouvrages secondaires.....	291
.....	291
Bibliographie scientifique abrégée de l'auteur	292
INDEX DES NOMS PROPRES	295
INDEX DES CONCEPTS.....	302